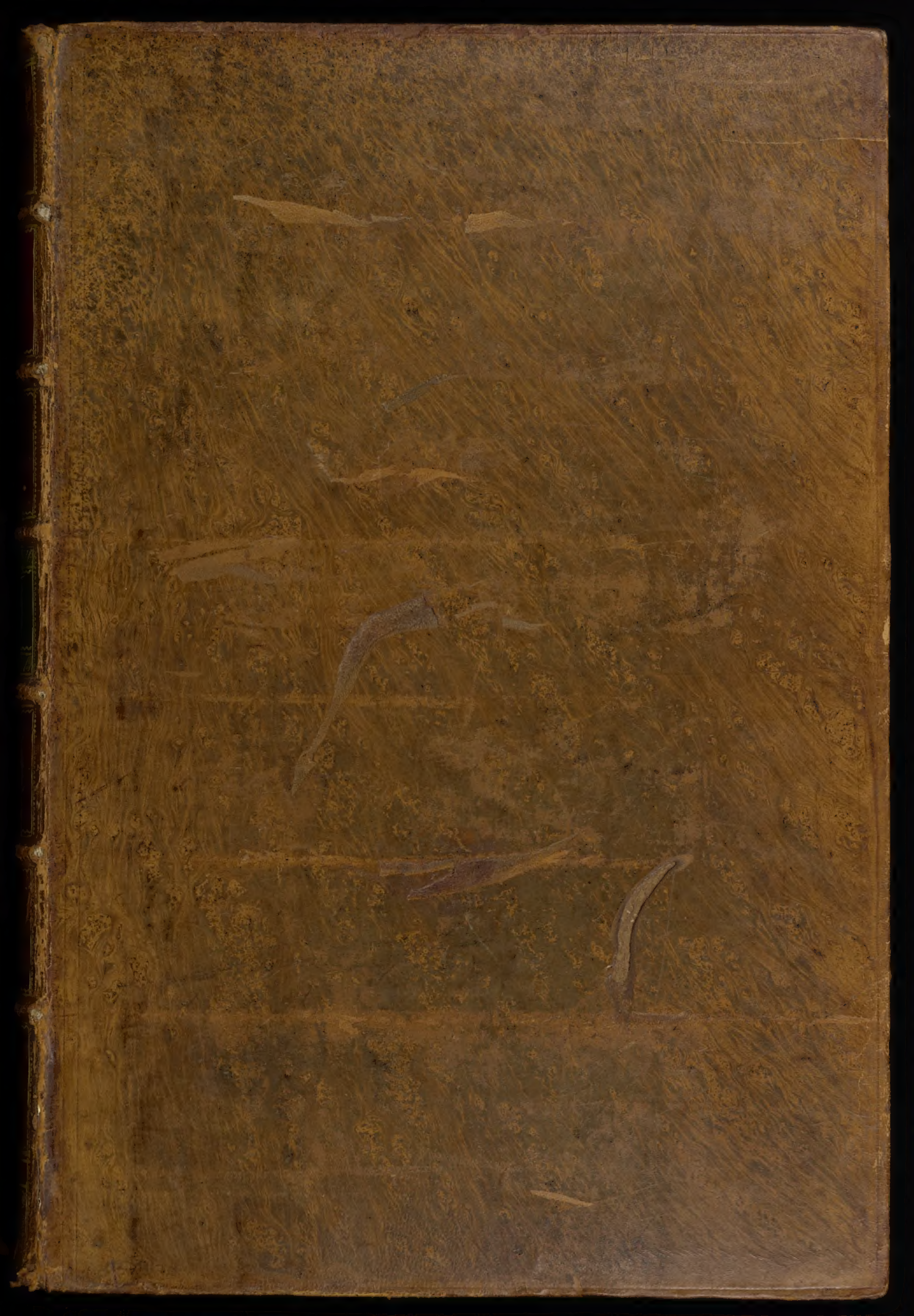
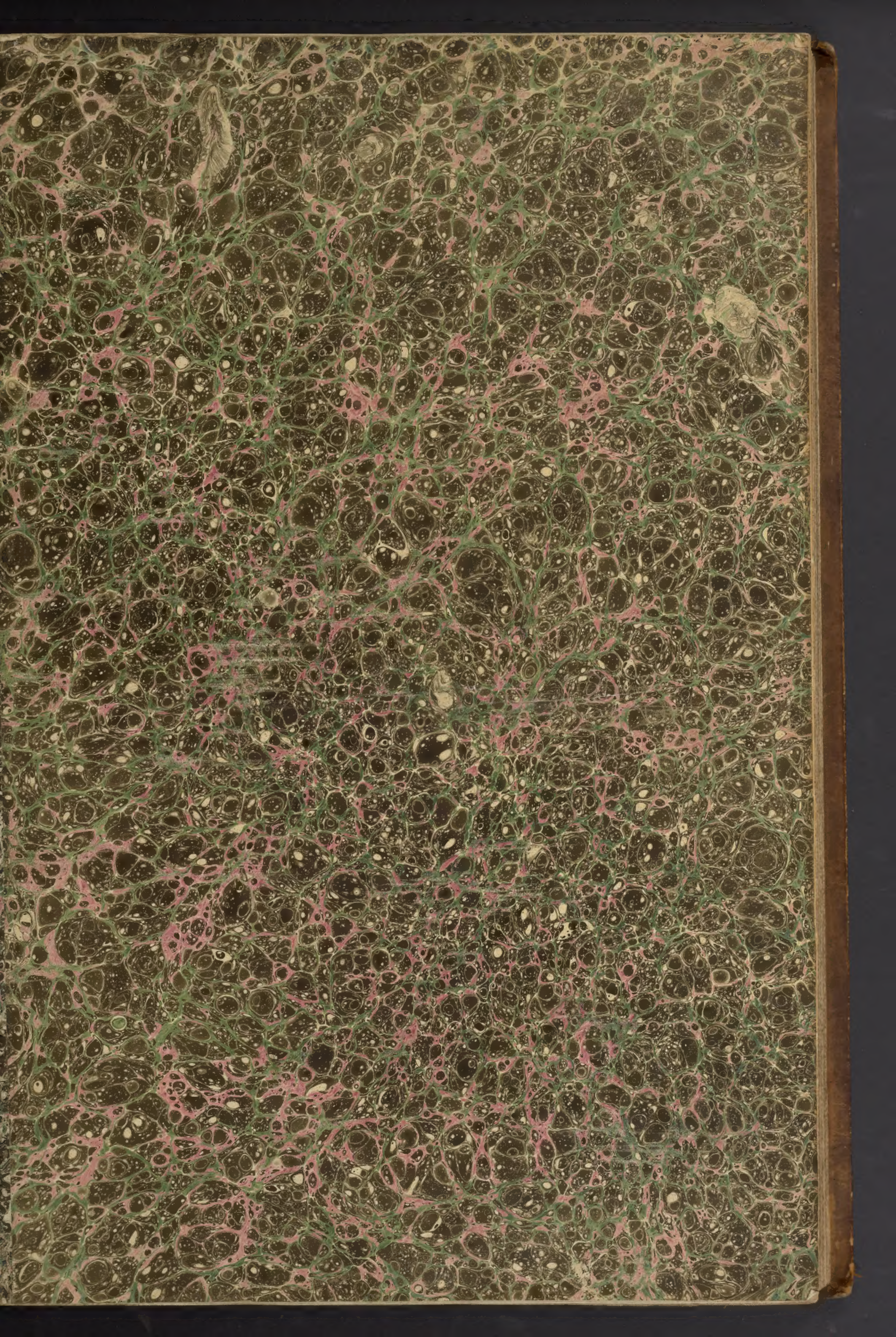






3 volumes

VOYAGE
PITTORESQUE
DE LA GRECE.

VOYAGE PITTORESQUE

DE LA

GRECE

TOME PREMIER.



A PARIS,

M. DCC. LXXXII.

EXPLICATION

DU FRONTISPICE.

La Grèce, ſous la figure d'une femme chargée de fers, eſt entourée de monumens funèbres, élevés en l'honneur des grands Hommes de la Grèce qui ſe ſont dévoués pour ſa liberté; tels que Lycurgue, Miltiade, Thémiſtocle, Ariſtide, Epaminondas, Pélopidas, Timoléon, Démoſthène, Phocion, Philopœmen. Elle eſt appuyée ſur le tombeau de Léonidas, & derrière elle eſt le cippe ſur lequel fut gravée cette inſcription, que Simonide fit pour les trois cens Spartiates tués au combat des Thermopyles.

Paſſant, va dire à Lacédémone que nous ſommes morts ici pour obéir à ſes loix.

La Grèce ſemble évoquer les mânes de ces grands Hommes, & ſur le rocher voiſin ſont écrits ces mots, *Exoriare aliquis.* . . . .

SOMMAIRE

des Objets contenus dans ce premier Volume.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

CHAPITRE PREMIER.

Cartes générales de la Grèce ancienne & moderne. Départ de l'Auteur; ſon arrivée en Grèce. Deſcription de la ville de *Coron;* ſiège de cette place par les Ruſſes; révolte des Grecs en 1770. Soldats Albanois. Ile de l'*Argentiere;* habillement des femmes. Ile de *Milo*, anciennement *Melos.* Ile de *Siphanto*, anciennement *Siphnos.* Ile de *Sikino*, autrefois *Sicinos.*

CHAP. II.

Vue de l'île de *Nio*, anciennement *Ios;* habillement & mœurs des femmes; hoſpitalité des habitans. Ile de *Thera*, aujourd'hui *Santorin;* révolutions qu'elle a éprouvées à différentes époques; deſcription de ſes Volcans. L'Auteur y eſt reçu par l'Evêque Catholique; ſyſtême de ce Prélat ſur la diſcipline Eccléſiaſtique. Différentes antiquités.

CHAP. III.

Ile de *Naxos*, culte de Bacchus; état actuel de cette île; habillement ridicule des femmes. Ile de *Tenos;* bonheur de ſes habitans; ſpectacle enchanteur de ſes campagnes; parures des femmes, & vêtemens plus agréables encore des ſervantes. Ile de *Syra*, anciennement *Syros;* tous les habitans ſont Catholiques, & n'en ont que plus de peine à s'accorder. Carte de l'île de *Delos*, & deſcription des fêtes que les Anciens y célébroient.

CHAP. IV.

Carte générale de l'île de *Paros;* danſe grecque. Entrée d'une des carrières. Plan du port de *Nauſſa;* travaux des Ruſſes. Grotte d'*Antiparos;* ſon entrée, ſon intérieur; exagérations de quelques Voyageurs. Ile de *Skyros*, autrefois *Scyros*, royaume du Roi Licomede; deſpotiſme & fourberies des Moines. Le Couvent de S. George eſt une colonie de la république monacale du mont *Athos.* Ile de *Lemnos;* ſes Volcans, ſon Port.

CHAP. V.

Ile de *Lesbos*. Vue & plan de la ville de *Mételin*. Obſcurité d'un paſſage de Diodore. Vue du Port de *Scio*. Deſcription de cette île; de la culture des lentiſques qui produiſent la gomme appelée *maſtic*. Veſtiges d'un temple de Cybèle, nommé vulgairement l'*Ecole d'Homère*. Vêtement des filles de l'île de *Scio*, leurs occupations. Plan du Port de *Tchéſmé*, & des manœuvres de l'Eſcadre Ruſſe qui y brûla toute la flotte Ottomane, le 7 Juillet 1770. Vue de ce même Port.

CHAP. VI.

Deſcription de l'île de *Samos* & du Temple de Junon. De l'île de *Pathmos*. Empire accordée aux Moines par la ſuperſtition des Grecs; les Pirates même invoquent le Ciel pour le ſuccès de leurs entrepriſes. Rencontre extraordinaire que fait l'Auteur. Egliſe de l'Apocalypſe. Ile de *Cos*; vue de la Place publique, couverte par un ſeul platane d'une groſſeur prodigieuſe. Deſcription des ports & de la ville de *Rhodes*; précis de ſon hiſtoire; ſon état actuel.

CHAP. VII.

Plan du golfe de *Macri*, anciennement *Glaucus-Sinus*. Ile de *Symio*. Vue d'un Château & d'un grand nombre de tombeaux près des ruines de *Telmiſſus*; ruines de cette ville. Différens ſarcophages. Vue d'une montagne dans laquelle ſont taillés pluſieurs tombeaux; détails de ces Monumens. Vue & plan d'un Théâtre.

CHAP. VIII.

Carte détaillée de la route de l'Auteur, depuis le golfe de *Macri* juſqu'au *Méandre*. Sa réception chez un prince Turc réſidant à *Moglad*; caractère de ce vieillard. Rencontre d'un Médecin Arabe. Ruines de la ville de *Stratonicea*, aujourd'hui *Eski-Hiſſar*. Fête turque, d'un genre qui ſouffre peu de détails. Ruines de pluſieurs Monumens.

CHAP. IX.

La ville de *Mylaſa*, ſa poſition, ſes antiquités; Colonne élevée en l'honneur d'*Euthydemus*. Le temple de Jupiter *Stratios* eſt entièrement détruit. Temple dédié à Auguſte. Tombeau près de *Mylaſa*. Porte de marbre blanc. Soldats & cavaliers Cariens; femme des environs de *Mylaſa*.

CHAP. X.

Route de *Mylaſa* à *Boudroun*, autrefois *Halicarnaſſe.* Plan de cette Ville, de ſon Port; précis de ſon hiſtoire. Mauſole, caractère de ce Prince; conjecture ſur ſon tombeau entièrement détruit. Ruines d'un Monument d'ordre dorique, qui pourroit être un temple de Mars. Vue & place d'*Aſſem-Kalaſy*, anciennement *Iaſus.* Vue d'une Caravane traverſant des montagnes.

CHAP. XI.

Ville d'*Euromus;* Temple corinthien; jeu du *D'jerit*, ou tournoi Turc. Carte ancienne & moderne des environs de *Milet.* Hiſtoire de cette Ville. Changemens qu'a éprouvés le golfe nommé *Latmicus-Sinus;* attériſſemens formés par le fleuve *Méandre.* Les îles de *Lade* & d'*Aſterius* ſont aujourd'hui engagées dans les terres. Ville de *Latmos;* fontaine de *Biblis;* plaine du *Méandre;* mont *Mycale.* Temple d'Apollon *Didyme.* Vue des ruines de *Milet* & du cours du *Méandre.* Ville de *Pyrrha* & de *Myus.* Temple de Minerve *Polias* à *Priene;* cette Ville eſt la patrie de Bias. La fameuſe Aſpaſie étoit de *Milet;* ſa réputation juſtifie l'hommage qu'on s'eſt permis de lui rendre dans la gravure qui termine ce Chapitre. On y voit la Ville de *Milet* tenant une balance; à l'une des extrémités, ſont les Médaillons des Hommes célèbres nés dans cette Ville, Thalès, Anaxagore, Anaximène, &c. à l'autre, le ſeul Médaillon d'Aſpaſie, qu'un Amour tire de toutes ſes forces, pour faire pencher la balance en ſa faveur.

CHAP. XII.

Cartes des côtes de l'Aſie mineure, depuis le Méandre juſqu'au golfe d'*Adramiti.* Ville de *Scala-nova.* Aqueduc, près d'*Ephèſe.* Carte de la plaine d'*Ephèſe*, ſes antiquités. Temple de Diane; conjecture ſur la forme de ce Monument. Ruine d'un Temple Corinthien. Temple de Bacchus à *Téos. Smyrne;* ſon ancienne proſpérité, avantage de ſa ſituation, ſon Commerce.



DISCOURS



DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

LORSQUE je quittai Paris pour viſiter la Grèce, je ne voulois que ſatisfaire la paſſion de ma jeuneſſe pour les contrées les plus célèbres de l'Antiquité ; ou ſi j'oſois me flatter d'ajouter quelques obſervations à celles des Voyageurs qui m'avoient précédé, d'échapper à quelques-unes de leurs mépriſes, de réformer quelques erreurs de géographie, cet intérêt n'étoit pas & ne pouvoit être, vu la foibleſſe de mes moyens, le motif qui me déterminoit. J'étois entraîné par une curioſité dévorante que j'allois raſſaſier de merveilles ; je goûtois d'avance le plaiſir de parcourir cette illuſtre & belle région un Homère & un Hérodote à la main, de ſentir plus vivement les beautés différentes des tableaux tracés par le Poëte, en voyant les images qu'il avoit eues ſous les yeux, de me rappeller avec plus d'intérêt les plus célèbres événemens de ces ſiècles reculés, en contemplant les lieux mêmes qui en avoient été le théâtre : enfin je me promettois une foule de jouiſſances ſans ceſſe renaiſſantes, une ivreſſe continuelle, dans un pays où chaque monument, chaque débris & pour ainſi-dire chaque pas, tranſportent à trois mille ans l'imagination du Voyageur, & le placent tout à la fois au milieu des ſcènes enchantées de la Fable, & des grands ſpectacles d'une hiſtoire non moins féconde en prodiges. Je ne puis encore, même pluſieurs années après, me retracer ſans émotion mes courſes ſur cette Mer ſemée d'îles, dont les tableaux délicieux varient ſans ceſſe pour le Navigateur, & dont le moindre rocher s'offre à l'imagination, peuplé de Dieux ou de Héros ; & la terre de Délos & le rivage de Troye, & ſur-tout le jour, où abordant au Pirée, je volai vers Athènes, heureux de fouler ce ſol fameux, & le cœur battant d'impatience de contempler les reſtes de ſa grandeur. Chaque objet étoit pour moi la ſource d'une ſenſation nouvelle ; voici les veſtiges de ces longues murailles qui

joignoient le Port à la Ville ; ſous ces forêts antiques d'oliviers & de platanes, ſe promenoient Démoſthène, Socrate : j'y voyois Aſpaſie : cet édifice impoſant que le tems a reſpecté, & que le ſoleil près de l'horiſon dore de ſes feux, c'eſt le monument que dédièrent à Théſée les Grecs vainqueurs à Salamine ; & déja ſur le ſommet de la Citadelle, s'apperçoivent les ruines précieuſes de ce temple de Minerve, chef-d'œuvre des arts de l'Attique, dans le beau ſiècle de Périclès.

Mais après ces premiers inſtans d'illuſions, je ne tardois pas à m'appercevoir que j'étois auſſi venu chercher bien loin de juſtes & fréquens regrets. Je ſentois tout ce qui me manquoit pour tirer de mon voyage une utilité réelle, & qui en auroit accru l'intérêt pour moi-même ; je ſentois qu'il auroit fallu joindre aux connoiſſances ordinaires ſur l'Hiſtoire grecque des connoiſſances plus étendues ſur les antiquités, ſur les différentes parties de la Phyſique & de l'Hiſtoire naturelle, & ſur tout ce concours de vûes néceſſaires pour bien juger de l'état politique & civil d'une Nation ; enfin j'eus le regret d'avoir fait ce voyage ſept ou huit ans trop tôt ; c'eſt en effet avec les yeux de la maturité qu'il importoit de voir un tel päys, & peut-être en général eſt-ce dans cette époque qu'il faudroit placer les voyages. Dans la première jeuneſſe, on n'a pu s'enrichir de toutes les connoiſſances convenables ; & quand l'eſprit ſeroit alors dans ſa force, ce qui n'eſt vrai qu'à l'égard d'un très-petit nombre d'êtres privilégiés, il n'a pas encore l'étendue dont il eſt ſuſceptible, & qu'il acquiert avec le tems ; il ne peut ſuffire à tant d'obſervations de genres différens ; & d'ailleurs, il voit la plûpart des objets à travers l'enthouſiaſme qui les exagère où, ce qui eſt encore pis, il en voit quelques-uns avec un défaut d'intérêt qui les anéantit. Dans un âge plus avancé, les lumières ſont, il eſt vrai, plus étendues, mais on a perdu en partie cette vivacité de ſenſations qui fait le charme des voyages, qui ſe répand ſur les objets obſervés par le Voyageur, & ſur l'image qu'il en retrace dans ſes récits : on s'eſt alors trop ſouvent formé une ſtérile habitude de ne voir, de ne ſentir que par les livres, & d'en adopter les préjugés. L'imagination eſt affoiblie, & c'eſt trop perdre en parcourant ces beaux climats, que de perdre les plaiſirs dont elle eſt la ſource. Ils tiennent pour la plûpart à des idées & à des ſentimens qui, dans nos conſtitutions modernes, ne ſurvivent guères à la première jeuneſſe. Ce noble enthouſiaſme, cette admiration paſſionnée pour d'antiques vertus qui ne ſont plus à notre uſage, l'homme trop inſtruit par

le tems & la réflexion, les range, d'abord avec douleur, mais enſuite trop facilement, parmi les illuſions de ſon jeune âge. La triſte expérience lui a montré qu'elles appartiennent à un ordre de choſes différent de celui où il ſe trouve placé : il ſe répète ſans ceſſe qu'il faut donner tout à la raiſon, ne rien accorder à cet enthouſiaſme, qu'il appelle une ardeur inutile autant qu'indiſcrète ; qu'il faut deſcendre à des vertus plus vulgaires, moins étrangères à la ſociété telle qu'elle exiſte, & ſur-tout à lui-même. Le ſentiment des maux dont il a été témoin, & ſouvent même victime; le ſouvenir décourageant de tant de vertus qu'il a vues languir dans l'inutilité ou gémir dans le malheur, finiſſent quelquefois par affoiblir en lui la haine du vice & l'amour du bien : heureux, ſi en repouſſant ces illuſions dont s'accroiſſoient à la fois l'énergie de ſon eſprit & celle de ſon ame, il ne tombe pas juſque dans cette immobile & dangereuſe indifférence qui eſt un hommage refuſé à la vertu, une paix accordée au crime, & un crime elle-même ; heureux, ſi en examinant les cauſes des maux & des abus qu'il a long-tems déplorés, & voyant à quelles racines profondes ces abus ſont attachés, il ne déſeſpère pas du bonheur des hommes, & ne renonce pas totalement à l'honorable deſir d'y contribuer.

La plupart de ces inconvéniens s'affoibliſſent ou diſparoiſſent pour l'homme qui voyage, dans l'âge mur : placé à égales diſtances entre les deux termes de la vie humaine, il participe aux avantages de l'un & de l'autre ; il joint la vivacité du ſentiment à la force de la réflexion : la lumière naturelle de ſon eſprit s'eſt accrue par les lumières acquiſes ; il a encore le courage de tenir aux idées qui lui ſont propres, de comparer ce qu'il voit à ce qu'il a lu, & de juger le jugement d'autrui, quelqu'impoſant qu'il puiſſe paroître : ſon eſprit, en s'étendant, a du moins appris où il faut porter ſes regards ; &, connoiſſant la variété de ces queſtions morales & politiques qui partagent les opinions, il eſt en état de demander aux différens objets dont il s'entoure & qu'il interroge, la ſolution de tous ces problêmes ; ſa raiſon & ſon imagination, au lieu de ſe combattre, ſe prêtent un mutuel ſecours : la raiſon a détruit quelques illuſions ſans doute, mais elle n'a pas détruit l'imagination qui les faiſoit naître : enfin, il admet encore la poſſibilité de voir les hommes heureux ; car la perte de cette illuſion eſt la dernière perte à laquelle la jeuneſſe puiſſe ſe réſoudre.

Tel eſt l'âge que j'aurois dû attendre pour voir la Grèce avec plus de fruit ; &, quoiqu'alors même il m'eût manqué bien des moyens,

j'aurois du moins examiné ce pays avec une attention plus éclairée : au défaut de mes propres lumières, j'aurois eu peut-être celles de mon ſiècle, puiſqu'avec du tems & des ſoins on parvient à les acquérir; mais ce qui, dans cette ſuppoſition même, m'auroit toujours manqué, c'eſt le talent néceſſaire pour bien décrire la Grèce moderne, & ſur-tout pour parler dignement de la Grèce ancienne, de ce pays, tout à la fois le berceau de la liberté, & la patrie des vertus & des arts.

Quel ſpectacle! Entre l'Aſie civiliſée, mais eſclave, & l'Europe libre, mais barbare, l'hiſtoire nous offre une nation foible d'abord, bientôt puiſſante, qui naît, ſe forme, s'accroît pour unir les avantages de la liberté & de la civiliſation; qui dépouille l'une de ſa groſſièreté féroce, efface dans l'autre les empreintes de la ſervitude, éleve au plus haut degré la dignité de l'homme, porte en même tems au plus haut point tous les arts du génie, &, pour ajouter encore au prodige, conſomme, dans le court eſpace d'un ſiècle, cet ouvrage de grandeur & de gloire qui fixera pour jamais l'attention de tous les âges. Avec quelle ſurpriſe ne voyons-nous pas dans une enceinte bornée, vingt peuples différens d'eſprit & de mœurs, unis par une reſſemblance générale & ne formant qu'un ſeul peuple, comme leurs dialectes variés ne formoient qu'une ſeule langue; pluſieurs de ces peuples rivaux de vertus & de gloire; de petits états & une grande puiſſance; une ſcène étroite & de grands événemens; des mœurs élégantes & de grands caractères; toutes les Sciences inventées ou perfectionnées; le génie & la vertu célébrés dans les fêtes publiques & dans les ſolennités nationales; l'un & l'autre conſacrés à une mémoire immortelle par tous les monumens des arts, dont les débris ſacrés appellent encore dans ces régions malheureuſes les hommes éclairés de tous les pays.

C'eſt avec le fonds de ces idées plus ou moins étendues, plus ou moins développées que j'arrivai dans la Grèce. Il faut connoître à la fois l'enthouſiaſme des beaux arts, celui de la jeuneſſe & l'empire que l'aſpect des lieux exerce ſur l'imagination, pour concevoir la foule des ſentimens qui ſaiſirent & occupèrent toutes les facultés de mon ame. En vain j'avois lu cent fois la deſcription de l'état déplorable où la Grèce étoit réduite; en vain je m'en étois ſouvent moi-même figuré le tableau : récits, relations, hiſtoire, tout fut oublié comme par un enchantement ſoudain; j'éprouvois le même ſentiment que ſi, après avoir été témoin de ſon ancien éclat, je fuſſe revenu tout-à-coup contempler ſa ruine récente; je franchiſſois tant

de

de ſiècles interpoſés entre ce que je voyois & ce que j'avois lu de ſon antique proſpérité; je ne m'accoutumois point à ne retrouver que ſur des débris la ſplendeur de ces lieux ſi renommés ; je m'indignois contre cette fureur inſenſée qui a pu détruire tant de beaux monumens, & j'oubliois que la ſuperſtition des Turcs leur fait un devoir religieux de briſer les ſtatues, & de détruire les tableaux : il me ſembloit que la vue de tant de chefs-d'œuvre ſi précieux auroit dû faire tomber les armes des mains prêtes à les frapper; &, me rappelant ce privilége unique qui, dans l'antiquité, conſacroit l'île de Délos, qui faiſoit de ſon enceinte un aſile inviolable pour tous les peuples, d'où le crime s'écartoit volontairement, & dont la guerre même n'oſoit approcher, il me ſembloit que la Grèce entière eût dû éprouver de toutes les nations ce même reſpect, & participer au privilége dont elle avoit honoré le berceau du Dieu des Arts.

A ces premiers regrets ſuccédoit bientôt un ſentiment plus douloureux encore, & que faiſoit naître l'état d'opprobre & d'humiliation où ſont tombés les deſcendans de ces hommes ſi célèbres : peut-on voir avec indifférence peſer le joug de la ſervitude, en des lieux où tant de fois & avec tant de gloire l'on s'arma contre la tyrannie? Il en coûte pour mépriſer l'infortune; auſſi cherchois-je, au milieu de la dégradation que j'avois ſous les yeux, à démêler quelques traits héréditaires du caractère des Grecs, comme on cherche l'empreinte d'une médaille antique ſous la rouille qui la couvre & qui la dévore; je recueillois avec toute l'attention de l'intérêt, les preuves d'intelligence, d'activité, de courage dont le haſard me rendoit témoin. Dans ces ſcènes paſſagères que fait naître quelquefois l'oppreſſion, dans ces emportemens même des querelles particulières, j'aimois à retrouver quelques veſtiges de leur ancienne énergie; ma prévention pour eux ſe plaiſoit à la chercher juſque dans les contrariétés, & même les dangers qu'ils ſont éprouver aux Voyageurs : en un mot, je leur aurois pardonné peut-être la violence; je ne pouvois leur pardonner la baſſeſſe.

Chez un autre peuple, je n'euſſe été touché ſans doute que d'un ſentiment de pitié pour des hommes opprimés; mais ces infortunés n'étoient pas ſeulement des hommes, c'étoit la poſtérité des Grecs; & mon reſpect pour leur nom, aggravoit à mes yeux leur aviliſſement. Ce beau nom deshonoré, tant de gloire humiliée, m'indignoient au lieu de m'attendrir. J'imputois à leur lâcheté cette dégradation : c'eſt ainſi que l'intérêt même qu'ils m'inſpiroient me portoit à les juger avec trop de ſévérité. Je ne pen-

ſois point aſſez à l'aſſemblage des cauſes, à l'enchaînement des circonſtances funeſtes qui les ont accablés, & qui auroient dû les anéantir ſans retour. Et, depuis l'inſtant qui les ſoumit aux Romains, quelle eſt l'époque où ils euſſent pu recouvrer leur liberté? Plus on parcourt l'Hiſtoire, plus on voit qu'il n'en exiſta jamais aucune; le dirai-je, c'eſt depuis leur aſſerviſſement abſolu, c'eſt depuis la priſe de Conſtantinople par Mahomet II, que leurs chaînes plus peſantes ont été peut-être moins difficiles à rompre : l'inſtant qui a décidé leur ſervitude eſt peut-être celui qui les rapproche le plus de la liberté. L'eſpérance peut reſter aux vaincus, tant qu'ils ne ſont pas mêlés ſans retour avec leurs vainqueurs : ici, tout ſépare les deux nations; Religion, Mœurs, Uſages, tout ſe heurte, tout ſe combat ſans relâche & probablement pour jamais. Auſſi, eſt-ce depuis cette époque que leurs efforts, pour s'affranchir, ont été plus multipliés; c'eſt ce qui m'engage à réclamer contre le mépris qu'on leur prodigue, & que je me ſuis ſenti ſi près de ne pas leur épargner moi-même. L'eſclave qui s'agite & ſe tourmente dans ſa chaîne peut bien être inſenſé, mais il ne ſauroit être vil : ſon agitation même le ſauve du mépris, & lui conſerve quelques droits à l'eſtime. Sous ce point de vue, les Grecs impatiens du joug, redeviennent intéreſſans; & quelle eſt la nation qui ait ſignalé plus ſouvent ſon amour pour l'indépendance? S'ils parurent tranquilles ſous le gouvernement des Romains, c'eſt que, ſous les Romains, les Grecs conſervèrent du moins l'image de la liberté; & cette généroſité de leurs vainqueurs fut ce qui aſſura l'aſſujettiſſement des vaincus. Dans l'eſclavage de l'univers, celui des Grecs fut encore le plus doux; & ce fut un bonheur pour les arts & pour l'humanité, que la politique des Romains eût conſervé, dans la plupart des Villes grecques, l'apparence de la liberté civile. C'eſt ce qui empêcha le génie des Grecs de dégénérer auſſi rapidement qu'on auroit pu le craindre; c'eſt ce qui maintint encore pendant quelque tems chez eux le goût des Lettres & des Arts, par lequel ils adoucirent & captivèrent leurs vainqueurs. Ces formes républicaines, qu'ils retrouvoient autour d'eux dans la ſervitude générale du monde, retardoient la dégradation de leur caractère, en les ennobliſſant à leurs propres yeux; mais amuſés & diſtraits par une liberté illuſoire, rien ne les rappeloit à leur amour pour leur antique liberté.

Rome, où ils régnoient par le goût des Sciences, des Lettres & des Arts qu'ils y avoient portés, Rome étoit en quelque ſorte leur patrie commune; & tandis que la foule des Grecs ſe repaiſſoit dans leurs Villes municipales

du vain ſouvenir de leur gloire paſſée, les hommes de génie de tous les genres accouroient dans la Capitale de l'univers, qu'ils regardoient comme le ſeul théâtre digne de leurs talens. La révolution qui tranſporta le ſiége de l'Empire ſur le Boſphore, dut exciter d'abord chez les Grecs une ivreſſe univerſelle; Rome abandonnée pour une Ville grecque fut à leurs yeux une victoire que la Grèce remportoit ſur Rome; mais que pouvoit après tout produire un tel évènement? Les idées de patrie & de liberté achevèrent de s'évanouir : plus près du trône, les Grecs n'en furent que plus dégradés; les vices de cette nouvelle Cour se répandirent plus rapidement ſur la maſſe entière de la Nation; les dignités uſurpèrent les hommages : plaire à un Maître, fut le ſeul but de ses Sujets. Ils y employèrent tous les talens que leur avoit prodigués la nature; activité, eſprit, grâces, ſéduction, éloquence, dons précieux, autrefois inſtrumens de leur gloire & qui le devinrent de leur abjection : dès-lors leur caractère fut un mélange de ruſe, de baſſeſſe, de férocité & de ſuperſtition; leur eſprit, dégénérant en ſubtilité, porta la Métaphyſique dans les diſputes religieuſes; & cet entêtement ſcolaſtique, mêlé aux fureurs du fanatiſme qui ſembloit s'accroître dans les malheurs de l'Empire, plongea la Grèce dans le dernier degré d'infortune, & fit de ſon hiſtoire un tiſſu de crimes & de perfidies.

C'eſt dans ce déplorable état qu'étoit tombé l'Empire, à l'époque de la priſe de Conſtantinople; & l'on peut dire, que les revers qui aſſervirent les Grecs aux Muſulmans, n'ajoûtèrent rien à leur corruption. Dès long-tems eſclaves bien plus de leurs vices que de leurs Souverains, ils avoient, ſous les Empereurs grecs, chéri leur ſervitude; eſclaves des Turcs, ils s'en irritent aujourd'hui, & la haine réveille en eux quelque idée de liberté.

Il ne faut pas, à l'exemple de la plupart des Voyageurs, juger tous les Grecs par ceux de la Capitale ou des grandes Villes, attachés à quelques Grands dont ils attendent leur fortune, & encourageant des vexations dont ils doivent profiter. C'eſt dans les campagnes, c'eſt loin du ſiége de l'Empire qu'il faut les connoître. Toute énergie n'eſt pas encore éteinte dans tous les cœurs. Tant d'efforts inutiles ou plutôt funeſtes & ſi cruellement punis n'ont pu dompter entièrement l'opiniâtreté de leur caractère; & leurs chaînes ſi ſouvent reſſerrées, ne peuvent, même aujourd'hui, les contenir dans la ſoumiſſion que leur commande un Maître abſolu. Ces climats peuvent encore produire des actes de courage capables de ſurprendre les Nations les plus civiliſées de l'Europe. Il exiſte encore dans la Grèce quelques hommes

capables de rappeler la mémoire de leurs ancêtres; c'eſt chez les peuples habitans des montagnes, que ſe conſerve l'eſprit qui anima les anciens Grecs; il reſpire chez ces peuples, ſous l'abri de ces rochers qui les défendent. Dans tous les ſiécles & dans tous les pays, les montagnes furent l'aſile de la liberté; ce ſont les remparts & les forteresſes que la Nature a conſtruites contre les oppreſſeurs du genre humain, qu'elle a d'ailleurs ſi bien ſervis. Là, ſe formèrent ces guerriers vainqueurs de l'Italie ſous Pyrrhus, & redoutables pour Rome elle-même au tems de ſa vraie puiſſance, c'eſt-à-dire, avant qu'elle fût corrompue par ſes ſuccès, & affoiblie par ſa grandeur; c'étoit-là, que cette même Rome, depuis ſoumiſe à des Maîtres, alloit chercher ces ſoldats qui, ſous le nom de légions d'Illyrie, faiſoient la force de ſes armées, & qui diſposèrent plus d'une fois de l'Empire : enfin, ce fut contre ces rochers que vint ſe briſer la puiſſance Ottomane, à l'époque où elle étoit le plus formidable; ce fut là qu'au quinzième ſiècle, ce grand Scanderberg, ce héros de la Chrétienté, Vainqueur d'Amurath & de Mahomet II, renouvela avec un petit nombre de guerriers les prodiges opérés, dix-huit ſiècles auparavant, dans les campagnes de l'Attique & de la Béotie; & tel eſt conſtamment le génie belliqueux de ces peuples que, cherchant par-tout la guerre, ils ſe retrouvent juſque dans notre hiſtoire, & que ſous le nom d'Albanois, on les voit ſouvent pendant le ſeizième ſiècle, tant en France qu'en Italie, participer à la gloire & au malheur de nos armes.

Il exiſte dans la Grèce une autre nation plus intéreſſante encore, parce que ſon origine réveille de plus grandes idées; ce ſont les deſcendans des anciens Spartiates, connus aujourd'hui dans le Levant ſous le nom de Maniotes. C'eſt-là, c'eſt ſur les monts Taygètes, qu'armés pour la cauſe commune, robuſtes, ſobres, invincibles, libres comme au tems de Lycurgue, ils défendent avec ſuccès cette liberté qu'ils ont maintenue contre tous les efforts de la puiſſance romaine. C'eſt en vain qu'on a fréquemment envoyé contre eux de nombreuſes eſcadres & des armées formidables; un petit nombre d'hommes libres a ſu leur réſiſter. Là ſe ſont réfugiés, après la ruine de Conſtantinople, les Comnènes, les Paléologues, les Phocas, les Laſcaris, jadis Souverains, aujourd'hui n'aſpirant qu'à défendre leurs ſauvages demeures. Là ſont enſevelies des actions héroïques, dignes d'être tranſmiſes à la poſtérité, par la plume des Thucydides & des Xénophons : là exiſte encore, un de ces Chefs Maniotes, qui ayant pris les armes à l'arrivée des Ruſſes, enfermé dans une

une tour avec quarante hommes, ſoutint un ſiège contre ſix mille Turcs; il s'y défendit pluſieurs jours; & les Aſſiégeants, étant enfin parvenus à embrâſer ſon aſile, virent ſortir ſanglants & couverts de bleſſures, deux hommes, un vieillard & ſon fils.

Ce ſont ces peuples, habitans des montagnes, qui peuvent ſeuls mériter le nom de Grecs, & appeler les autres à l'honneur d'en être dignes : c'eſt d'eux ſeuls que les Ruſſes pouvoient attendre de vrais ſecours dans leur expédition en Morée; mais il eut fallu employer des forces proportionnées à l'importance de cette entrepriſe. Trompés par des Agens qui, pour ſe rendre agréables faiſoient diſparoître toutes les difficultés, ils arrivèrent avec des moyens foibles & inſuffiſants; & ces moyens, euſſent-ils été plus conſidérables, il eût fallu ſans doute en préparer le ſuccès par des négociations ſecrètes, & par des meſures mieux combinées. Nul accord, nul concert entre les Ruſſes & les Grecs, ni entre les différents Chefs de ces derniers. Il ſemble que, de part & d'autre, on attendît tout des premiers efforts d'une heureuſe témérité, & que les coups les plus prompts duſſent être auſſi les plus ſûrs : en un mot, dans le projet d'une grande révolution, tout fut bruſque & précipité, comme l'eſt, dans les opérations d'une campagne, une attaque imprévue, un coup de main, ou l'aſſaut d'une citadelle. Qu'arriva-t-il? il n'y eut que quelques conſpirateurs où il eût fallu des confédérés; il n'y eut qu'une ſédition où il eût fallu un ſoulèvement, pour changer le ſort de la Grèce.

Si le deſir & même l'eſpoir de voir un jour la liberté rendue aux Grecs, ne ſont que des chimères, on doit pardonner ces illuſions à ceux dont l'enfance a été conſacrée à l'étude de leur gloire & à l'admiration de leurs vertus; & ſi la ſimple lecture de l'hiſtoire inſpire en faveur de ces peuples un ſentiment exalté, on ſent combien ce ſentiment doit s'accroître encore dans un voyageur qui parcourt le ſol heureux où naquirent tant de héros & d'écrivains célèbres.

Je ſais que la politique n'a garde de ſe régler ſur de tels ſouvenirs : que ſe croyant invariablement dirigée par la raiſon, parce qu'elle n'eſt jamais inſpirée par l'enthouſiaſme, elle ne voit dans ce rapprochement que des illuſions puériles ou dangereuſes; mais eſt-il donc vrai que la politique elle-même ait le droit d'inſulter ainſi à toutes les idées généreuſes que réveillent les noms de Sparte & d'Athênes?

Si par une de ces révolutions, qui ne ſont pas toujours des époques de

calamités, les Grecs se trouvoient affranchis de l'empire des Turcs, n'est-il pas sensible que l'Europe verroit avec inquiétude ces peuples passer sous le joug d'une autre Puissance, & qu'elle craindroit qu'un grand empire, quel qu'il fût, accru des provinces grecques, ne rompît bientôt cet équilibre dont dépend le repos général? Alors, sans doute, il ne seroit pas seulement honorable, il seroit politiquement avantageux de protéger les Grecs devenus libres; & il faudroit les défendre d'une domination nouvelle, pour n'avoir pas à les redouter sous le gouvernement d'un Empire déjà puissant & formidable.

Mais si les Grecs ne sont pas destinés à recouvrer leur antique liberté, s'ils ne sont pas assez favorisés du ciel pour une telle conquête, il est permis d'espérer du Gouvernement même sous lequel ils ont si long-tems gémi, que leur sort ne tardera pas à s'adoucir. Le Gouvernement qui s'éclaire, sous un Souverain qui seconde ses vues, sentira bientôt, j'aime à le prévoir, qu'il lui importe d'alléger un joug trop pesant pour les Grecs; au lieu d'avoir sans cesse à réprimer des esclaves, il voudra se concilier de nouveaux sujets, attacher à force de douceur les Grecs au sol qu'ils cultivent, encourager chez eux l'industrie en respectant les propriétés, & tourner au profit de l'Empire tant de qualités brillantes & de dispositions heureuses, que le climat de la Grèce & le caractère de ses habitants ont conservées depuis tant de siècles.

Il est une autre espérance à laquelle il est heureux de pouvoir se livrer. L'existence de l'Empire Ottoman est un bien véritable pour les deux Souverains qu'on accuse de vouloir l'envahir. C'est encore là une autre vérité long-tems méconnue par cette politique si dédaigneuse de tout enthousiasme, mais à laquelle cédera l'intérêt éclairé des Princes qu'elle concerne. Quel voisinage plus desirable pour eux, que celui d'un état qui les sépare, en ne leur laissant que des intérêts communs! Une puissance trop foible pour agir, & trop peu éclairée pour s'approprier les grands avantages du commerce, n'est-elle pas une barrière bien préférable à ces montagnes & à ces fleuves, limites naturelles & ordinaires que les Nations cherchent à placer entr'elles comme un rempart contre leurs mutuelles invasions? Sous un Empire devenu plus doux, les provinces de la Grèce plus florissantes sembleroient une colonie commune à plusieurs peuples, tous intéressés à sa conservation, où ils se rencontreroient & se réuniroient pour échanger les productions diverses de vingt climats différents. Les provinces méridionales de la Russie, en obtenant de nouveaux débouchés, double-

roient leur culture, & leur population qui en eſt la ſuite néceſſaire; leurs productions abondantes & variées ſuivroient le cours des grands fleuves qui les arroſent, deſcendroient dans la mer Noire, & paſſant dans le Boſphore, viendroient ſe répandre dans toute la Méditerranée.

Alors, l'Empereur trouveroit, comme la Ruſſie, un accroiſſement de commerce & de navigation, qui fertiliſant les marais de la Hongrie & toute la Tranſilvanie, prépareroit des iſſues aux productions de ces provinces, &, par la Save & le Danube, feroit paſſer leurs denrées, du Golfe Adriatique juſque dans la mer Noire. De ſi grands avantages ſont ſûrement apperçus & déjà deſirés par un Prince qui, au charme particulier d'une bienfaiſance habituelle, caractère diſtinctif de cette famille auguſte, en quelque lieu que le Ciel la couronne, ſait allier ſi-bien la grandeur des vues, l'énergie qui les exécute, & la rapidité qui en aſſure le ſuccès.

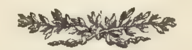
La France ſait que l'utilité d'une nouvelle extenſion de commerce ſe partage entre les peuples que la Nature y appelle, en raiſon de leur puiſſance & de leurs moyens; & quel pays en réunit plus qu'elle? A tous les avantages que ſes ports, ſes productions, ſes manufactures lui aſſurent pour ce commerce, elle joindra la facilité de tirer en abondance par cette voie toutes les productions du Nord, & ces bois de conſtruction, & ces mâts, qui abattus dans les forêts de la Pologne, traînés avec tant de peine vers les rivages de la Baltique, viennent à ſi grands frais remplir nos chantiers, quand ils échappent à la vigilance de nos ennemis, maîtres de la Manche, & quelquefois de la mer du Nord.

Ainſi ſe multiplieroient entre les nations, avec les fruits de la culture & de l'induſtrie, les moyens d'échanger leurs productions reſpectives. Ainſi naîtroit ou redoubleroit par-tout une activité infatigable, une émulation laborieuſe, qui feroit jouir chaque peuple de l'abondance & de la félicité que la Nature lui deſtinoit. Par-là ſe peupleroient & s'enrichiroient des contrées maintenant déſertes, ſtériles malgré la fécondité de leur ſol, & pauvres au milieu des prodigalités de la Nature.

Par-là ſe partageroit entre les différentes Puiſſances de l'Europe, l'empire du commerce, quelquefois trop déclaré en faveur d'une nation qui s'eſt crue deſtinée à être pour jamais la dominatrice des Mers: par-là diminueroit l'influence de ce peuple né pour faire voir juſqu'où le commerce peut porter la puiſſance & la ſplendeur d'un État, qui dans ſa lutte contre cinq grandes Nations du globe, fait admirer à ſes ennemis l'immenſité de

ſes reſſources, & peut leur faire envier, lors même qu'elle perd de vaſtes poſſeſſions, la gloire attachée à la conſtance de ſes efforts & à l'obſtination de ſon courage.

On ſent que dans ce diſcours, trop long peut-être pour les Lecteurs, mais trop court pour admettre tous les détails favorables à ces idées, j'ai dû me borner à indiquer les principaux avantages que la plupart des nations de l'Europe pourroient en retirer. Si l'on me reprochoit d'avoir formé quelques vœux, ſans doute trop inutiles, pour le bonheur de la Grèce, j'inviterois mes Cenſeurs à conſidérer ce qu'elle fut dans l'ordre politique, depuis les premières Républiques du Péloponèſe, juſqu'à la ligue des Achéens; ce qu'elle fut dans l'ordre littéraire, depuis Homère juſqu'au ſiècle d'Alexandre; ce que fut Sparte, depuis Licurgue juſqu'à Cléomène; Athênes, depuis Solon juſqu'à la bataille de Chéronée: il faudroit bien alors me pardonner d'avoir ſouhaité qu'il pût encore naître des hommes dans la patrie d'Ariſtide & de Socrate, de Miltiade & de Sophocle, d'Epaminondas & de Platon; & ſi quelqu'un de mes Lecteurs a voyagé chez les Grecs, ſi en vivant parmi eux ſous ce beau Ciel & ſur cette terre favoriſée, il a ſenti le charme attaché au développement de leur eſprit, de leur caractère & de leurs qualités aimables; s'il a reçu d'eux cette antique & touchante hoſpitalité qui m'a été offerte tous les jours; enfin s'il a long-tems porté le poids de ce contraſte affligeant de leur ancienne gloire & de leur humiliation actuelle, il s'écriera peut-être avec eux, avec moi, *Exoriare aliquis......*

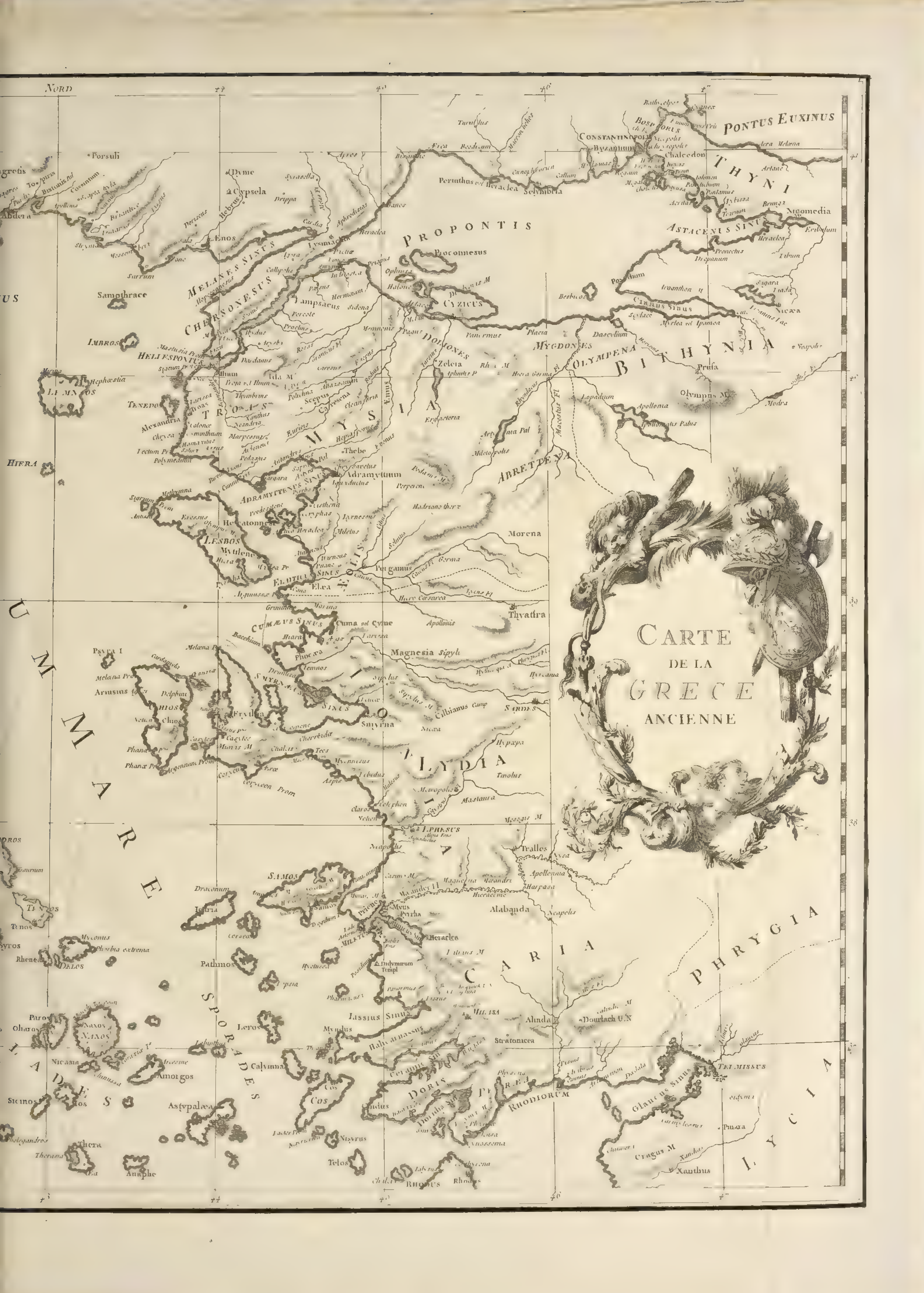


VOYAGE

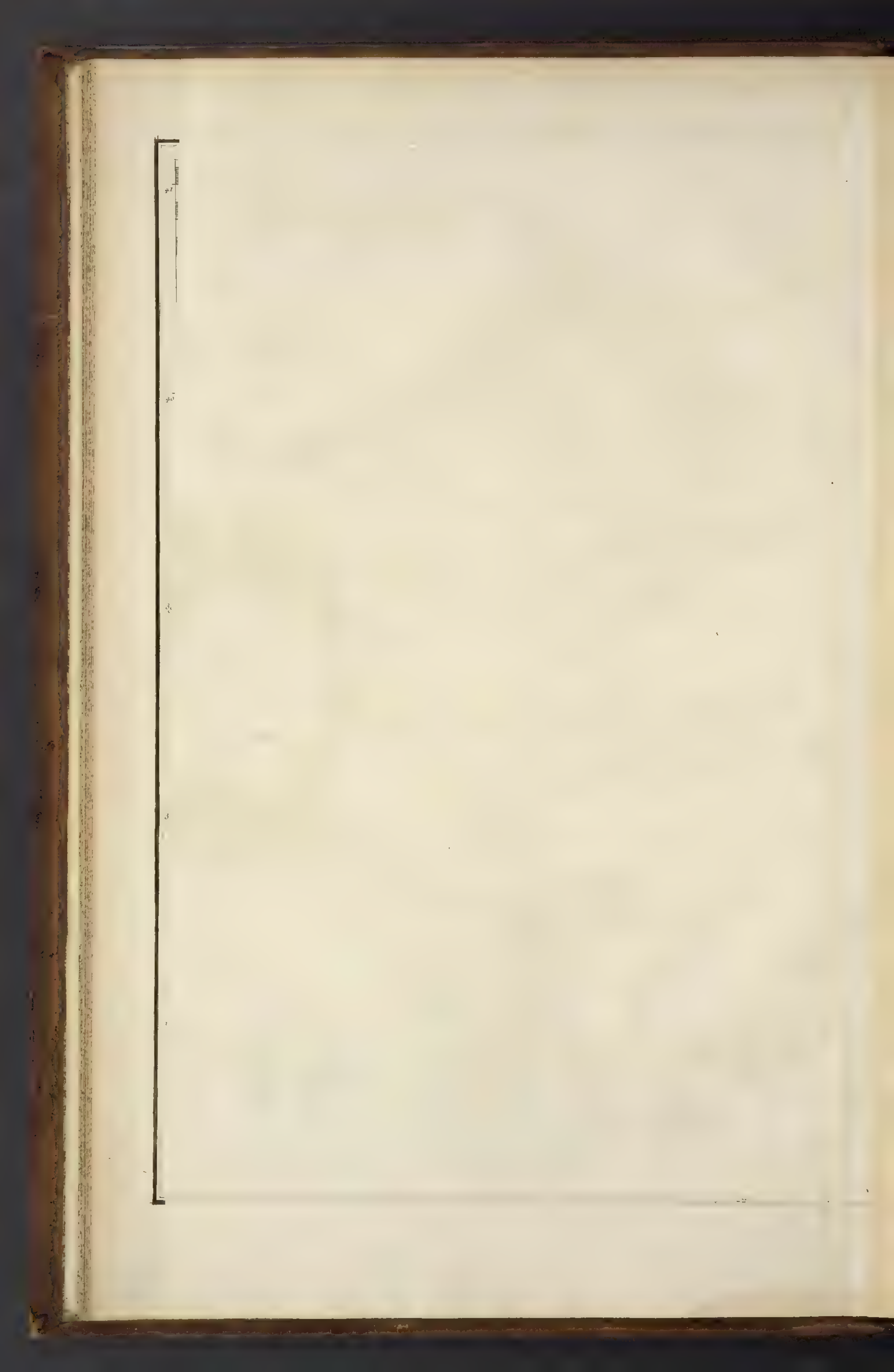


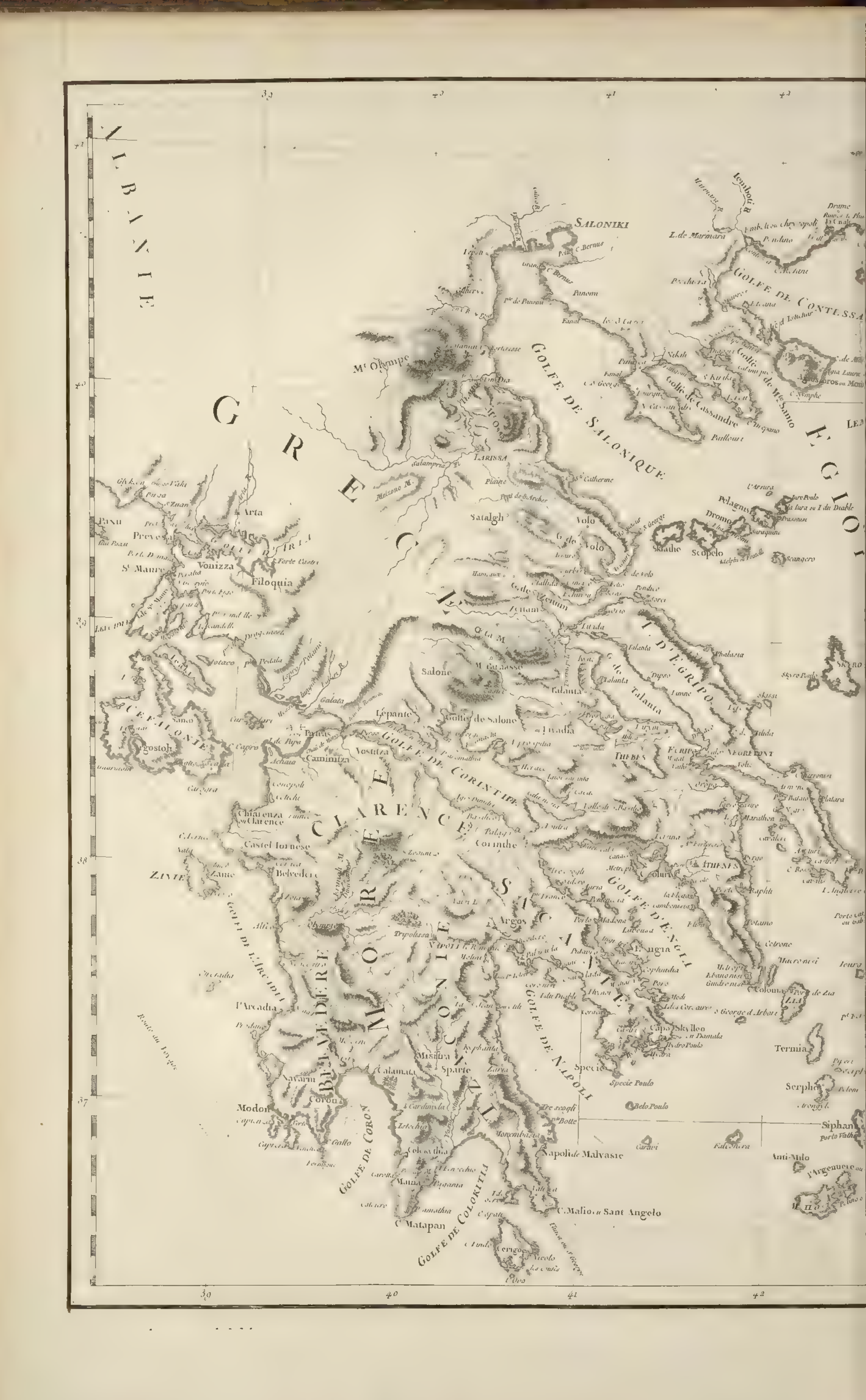


Lieues Françoises de 3000 Pas Géométriques ou de 2500 Toises.
Milles Romains
Milles Grecs
Stades Olympiques, évalués à 94 Toises et demie
Stades que l'on estime d'environ 1100 au Degré.
MACEDONIA
AMPHAXITIS
Thessalonica
CHALCIDICE
STRYMONICUS
Amphipolis
Philippi
THERMAICUS SINUS
Olympus M.
Ossa M.
LARISSA
Pharsalus
PELASGIOTIS
EPIRUS
MOLOSSIS
HELLOPIA
ATHAMANIA
PERRHÆBI
DOLOPIA
ÆNIANES
Halonnesus
Peparethus
Scopelus
LEUCADIA
CEPHALLENIA
Same
Patræ
Araxum Prom
Dyme
ACHAIA
SINUS CORINTHIACUS
Delphi
Parnassus
BŒOTIA
Chalcis
Platæa
Megara
Eleusis
SALAMIS
ATHENÆ
SARONICUS SINUS
ÆGINA
Sunium Prom
Corinthus
Sicyon
SICYONIA
Chelonites Prom
Cyllene
ZACYNTHUS
Alpheus Fl
Olympia
Mantinea
Orchomenus
Argos
Tegea
Pheneos
Psophis
CYPARISSIUS SINUS
MESSENIA
Sparta
ARGOLICUS SINUS
HERMIONICUS SINUS
Spherria I.
Scylleum Prom
Methone
Corone
Colonis
MESSENIACUS SINUS
LACONICUS SINUS
Tænarium Prom
Malea Prom
Cythera
IONIUM MARE
PELOPONNESUS
MYRTOUM MARE
Seriphos
Siphnos
Cimolis
Melos



CARTE
DE LA
GRECE
ANCIENNE
NORD
PONTUS EUXINUS
THYNI
Chalcedon
Byzantium
CONSTANTINOPOLIS
BOSPHORUS
Selymbria
Perinthus vel Heraclea
Nicomedia
ASTACENUS SINUS
PROPONTIS
Proconnesus
CYZICUS
Lampsacus
CHERSONESUS
MELANES SINUS
HELLESPONTUS
Enos
Cypsela
Forsuli
Abdera
Samothrace
IMBROS
LEMNOS
TENEDOS
TROAS
Ilium
Alexandria
MYSIA
Ida M
Adramyttium
Thebe
ADRAMYTTENUS SINUS
LESBOS
Mytilene
Hecatonnesi
Pergamus
Elæa
ELÆITICUS SINUS
CUMÆUS SINUS
Cuma vel Cyme
Phocæa
Magnesia Sipyli
Thyatira
Morena
BITHYNIA
OLYMPENA
MYGDONES
Prusa
Olympus M
Apollonia
Zeleia
ABRETTENA
HIERA
Psyra I
CHIOS
Chios
SMYRNA SINUS
Smyrna
Sardes
LYDIA
Tmolus
IONIA
Colophon
EPHESUS
Tralles
SAMOS
Samos
Priene
Myus
Miletus
Heraclea
Alabanda
CARIA
PHRYGIA
Patmos
Leros
Calymna
Cos
Halicarnassus
Myndus
Iassius Sinus
Stratonicea
Alinda
DORIS
RHODIORUM
Rhodus
Telos
Nisyrus
Astypalæa
Amorgos
Naxos
Paros
Delos
Tenos
Syros
Rhenea
Thera
Anaphe
SPORADES
MARE
Glaucus Sinus
TELMISSUS
Cragus M
Xanthus
Pinara
LYCIA





ALBANIE
GRECE
SALONIKI
GOLFE DE SALONIQUE
GOLFE DE CONTESSA
Mt. Olimpe
LARISSA
Volo
Arta
Preveza
Vonizza
Filoquia
St. Maure
Salone
Lépante
Patras
Golfe de Salone
GOLFE DE CORINTHE
Corinthe
CEFALONIE
CLARENCE
Chiarenza ou Clarence
Castel Tornese
Belvedere
ZANTE
Zante
MOREE
Argos
Tripolissa
Napoli de Romanie
THEBES
ATHENES
GOLFE D'ENGIA
Engia
Colouri
GOLFE DE NAPOLI
Napoli de Malvasie
Misitra
Sparte
Calamata
Navarin
Modon
Coron
GOLFE DE CORON
GOLFE DE COLOKITIA
C. Matapan
C. Malio ou Sant Angelo
Cerigo
Skiatho
Scopelo
Skyro
Zea
Termia
Serpho
Siphanto
Anti-Milo
Milo
Specie
Hydra
Skylleo
39
40
41
42


CARTE DE LA GRECE MODERNE
NORD
M. NOIRE
MER DE MARMARA
GOLFE D'IS NIKMID
Rodosto
Pt des Princes
Gallipoli
GOLFE DE SIROS
Samothraki
Imbro
Dardanelles
Tenedos
KARASI
Moudania
Maalbouc
Mt Olympe
Adramytti
Golfe d'Adramytti
Pergamo
Nemourt
Kara bourou
Phokia nova
Scio
Smyrne
GOLFE DE SCALANOVA
Scala nova
Sukeui
Andros
Pathmos
Delos
Lero
Calmino
GOLFE DE STANCO
Stanco
Amorgos
Santorin
Nanphio
Nisari
Rhodes
KIZELGICK
MILASSA
MOGLAD
Dourlach
Exquihisar
GOLFE DE MACRI
MACRI
les Sept Caps
ARCHIPEL
ANATOLIE
CARAMANIE
Lieues Marines de 20 au Degré
Milles de 60 au Degré
Milles Romains
Stades Olympiques évalués à 94 Toises et demie
Stades plus courts d'un cinquième que le Stade Olympique
Stades que l'on estime d'environ 1100 au Degré
Nota La Route de l'Auteur depuis le Golfe de Macri jusqu'aux Dardanelles sera donnée en plusieurs Feuilles dans le plus grand détail



VOYAGE PITTORESQUE DE LA GRECE.

CHAPITRE PREMIER.

LA GRÈCE eſt de tous les Pays celui qui a préſenté le ſpectacle le plus impoſant & le plus varié ; des campagnes fertiles, des Villes floriſſantes, des Nations guerrieres & éclairées, de tous côtés, des monumens qui rappelloient de grandes actions, des marbres, des bronzes qui retraçoient la beauté, les Héros ou les Dieux ; en un mot, une contrée où l'art & la Nature sembloient avoir eſſayé tout ce que leurs efforts réunis pouvoient produire. Voilà l'idée que, pendant des ſiecles entiers, l'Hiſtoire nous offre de la Grèce ; c'eſt celle qui m'a inſpiré dès mon enfance le deſir de faire le voyage dont j'oſe mettre le tableau ſous les yeux du Public. J'ai vu par moi-même tous les lieux, j'ai vu tous les monumens dont les deſſins vont être gravés ; la ſeule prétention de cet Ouvrage eſt de repréſenter avec la plus grande exactitude l'état actuel du Pays. Quelques changemens que lui ayent fait éprouver le ravage des tems, moins encore que le deſpotiſme des Turcs, on y trouvera des objets intéreſſants par eux-mêmes, & par le ſouvenir de ce qu'ils furent autrefois. Ceux qui chériſſent l'antiquité, me ſçauront au moins gré des efforts que j'ai faits,

pour prouver que le culte qu'ils rendent à ces belles contrées, n'eſt pas un culte ſuperſtitieux. Peut-être auſſi m'auront-ils l'obligation d'avoir engagé des Artiſtes plus éclairés à ſe tranſporter ſur les lieux, pour interroger ces ruines précieuſes & y puiſer les vrais principes des arts.

Je vais tâcher de faire voyager le Lecteur avec moi, de lui faire voir tout ce que j'ai vû, de le placer dans l'endroit où j'étois moi-même lorſque je faiſois chaque deſſin. Je lui éviterai ces détails minutieux qui ne ſervent qu'à groſſir une relation, ſans jamais l'enrichir ; enfin, quoique mon voyage embraſſe beaucoup d'objets différens, je ne préſenterai que le petit nombre de ceux qui peuvent intéreſſer. Les Plans des Ports les plus célèbres, les Vues des Villes & des Monumens, les Coſtumes ſi variés des Habitants, quelques détails ſur l'expédition des Ruſſes, formeront l'enſemble de cet Ouvrage.

Je m'embarquai à Toulon ſur la Frégate l'*Attalante*, commandée par M. le Marquis de Chabert, Capitaine des Vaiſſeaux du Roi, & Membre de l'Académie des Sciences. Il alloit parcourir l'Archipel pour en rectifier les Cartes par ſes obſervations aſtronomiques. Le peu de tems que j'ai navigué avec lui, m'a fait ſentir plus vivement le chagrin de m'en ſéparer, lorſque j'y ai été forcé par des circonſtances qui, ſans ce ſacrifice, m'auroient fait manquer le but de mon entrepriſe. Nous partîmes les derniers jours de Mars de l'année 1776, & après avoir relâché en Sardaigne, à Malthe, & en Sicile, nous découvrîmes les côtes de la Grèce. Nous tentâmes inutilement par un tems affreux de gagner le port de Zanthe, & enſuite celui de Modon. Le vent nous força d'entrer dans le Golfe, anciennement appellé *Meſſeniacus-Sinus*, & nous mouillâmes dans la rade de Coron en face de cette Ville.

PLANCHE PREMIERE.

Vue de la Ville & du Château de Coron, aſſiégé par les Ruſſes.

Les opinions ſont fort partagées ſur la poſition de Coron ; les uns veulent que ce ſoit l'ancienne ville de *Colonis*, d'autres, & M. d'Anville eſt de ce nombre, croyent avec plus de vraiſemblance qu'elle eſt bâtie ſur les ruines de Coronée. Le ruiſſeau, dont un mauvais aquéduc porte aujourd'hui les eaux dans le Château, pourroit être cette fontaine qui, au récit de Pauſanias (1)

(1) Pauſanias, Liv. IV. Voyage de la Meſſenie, Strabon, Liv. VIII.





VUE DE LA VILLE ET DU CHATEAU DE CORON,

Assiégé par les Russes en 1770

A P D R

ſortoit d'un platane & en recevoit ſon nom. Il ſeroit cependant téméraire de vouloir déterminer poſitivement l'origine de cette Ville, puiſqu'on ne peut tirer que des lumières bien foibles, & des Auteurs anciens qui en parlent, & de l'inſpection des lieux qui n'offrent pas même les traces les plus légères de ce qu'ils furent autrefois.

Le Château de *Coron* eſt ſitué à la pointe d'une langue de terre qui s'avance dans le Golfe. Il a la forme d'un triangle ſcalène; un de ſes angles joint un rocher eſcarpé ſur lequel les Vénitiens élevèrent une groſſe tour en 1463: on y a ſubſtitué, depuis, un demi-baſtion aſſez bien conſtruit, & qui a réſiſté à l'artillerie des Ruſſes. Le plan que j'ai inſéré dans la vignette, quoique très-petit, n'en eſt pas moins exact. On le trouvera plus en grand dans la deſcription géographique du P. Coronelli Vénitien.

La ville de *Coron* a toujours ſuivi le ſort de la Morée, ſucceſſivement ſubjuguée par les Croiſés françois, les Génois, les Vénitiens, & les Turcs. Les Eſpagnols s'en emparèrent en 1533, mais il ne la conſervèrent qu'un inſtant; elle fut repriſe aux Turcs, en 1685, par le Procurateur Franceſco Moroſini, & repaſſa enfin, avec le reſte de la Morée, ſous le joug Ottoman.

Tout inſpiroit l'effroi dans ce Pays malheureux, lorſque j'y abordai; tout y gémiſſoit des ſuites funeſtes d'une guerre cruelle. La Ville grecque ſituée ſous le canon du Château, ville autrefois aſſez bien bâtie, n'étoit plus qu'un monceau de ruines; & ſes environs étoient, ainſi que toute la Morée, dévaſtés par des Hordes d'Albanois que le Grand Seigneur y avoit appellées pendant la guerre dernière, pour repouſſer les Ruſſes & ſoumettre les Grecs révoltés. Depuis la paix, ils refuſoient de rentrer dans leurs montagnes, & prétendoient ſe faire payer une année des impoſitions de la Morée, que le Miniſtère Turc leur avoit promiſe pour les inviter à ſaccager la plus belle Province de l'Empire. Jetons un coup-d'œil rapide ſur cette expédition des Ruſſes, dont les détails feront partie d'un grand ouvrage que compoſe pour la poſtérité, un Ecrivain digne des beaux jours de la Grèce.

La Flotte Ruſſe ſe montra ſur les côtes voiſines de *Coron*, le 28 Février 1770, & l'effroi ſe répandit bientôt dans la garniſon. Le Commandant conſterné parloit déja de ſe rendre, avant de ſavoir s'il ſeroit attaqué. Pendant qu'il imploroit la médiation du Conſul françois, les *Maniotes* (1) ſoulevés par quelques Officiers Ruſſes ſortirent de leurs montagnes & inondèrent les

(1) Habitans de cette partie de l'ancienne Laconie, occupée par une branche des Monts Taigètes, & appellée aujourd'hui *il braccio di Maina.*

environs de *Coron*. Le Comte Théodore Orlow y vint mouiller le 10 Mars avec son Escadre composée de trois vaisseaux de ligne & de deux frégates: il débarqua des troupes, du canon; établit deux batteries qui tirèrent sur la place, mais lentement & sans aucun succès: il étoit difficile en effet qu'elles en eussent, vu le petit nombre, & sur-tout le calibre inférieur, des pièces débarquées. La place d'ailleurs est construite assez solidement; les murs du côté de l'attaque, le seul par où elle tienne à la terre, sont encore meilleurs que les autres, & presque par-tout liés à des rochers qui forment un rempart naturel. Ces murs ont fort peu souffert, quoiqu'à demi-portée des batteries dont il m'a été facile de reconnoître les travaux.

On ne peut attribuer le peu de vigueur & de succès de cette attaque, qu'au trop petit nombre de troupes réglées qui suivoient le Comte Orlow, & sur-tout au mécontentement réciproque des Russes & des Grecs qui s'étoient mutuellement exagéré leurs moyens. Les Maniotes, à l'arrivée de la foible escadre des Russes, trompés dans leur attente, & n'ayant pas reçu tous les secours d'armes & de munitions qui leur étoient nécessaires, ne prirent les armes qu'en petit nombre; & la plupart, ne comptant bientôt plus sur le succès de l'expédition, découragés d'ailleurs par la crainte de ne point combattre pour leur liberté, ne pensèrent qu'à piller & à rapporter leur butin dans les montagnes.

Le Comte Orlow continua cependant le siége avec quelques centaines d'Esclavons, de Maniotes, & de Grecs; il reçut le renfort d'un vaisseau de 74, d'un bâtiment anglois & d'une galiote à bombes, à la vérité bien inutile, puisqu'elle étoit sans mortiers : elle pensa cependant produire tout l'effet qu'on auroit pu en espérer; car à peine parut-elle, que les Turcs épouvantés parlèrent de se rendre: le Bey, qui vit leur effroi & qui d'ailleurs n'étoit pas trop sûr de son propre courage, est convenu avec moi qu'il leur avoit seulement demandé d'attendre la première bombe pour leur honneur & pour sa justification. Le Général Russe tâcha de suppléer aux moyens qui lui manquoient, par une mine qu'il fit pousser sous le bastion principal, dont la ruine auroit ouvert entièrement le Château; mais elle fut éventée par quelques Turcs déterminés qui montrèrent en cette occasion le plus grand courage.

Le Comte Orlow se décida enfin à lever le siége de *Coron*, le 26 Avril 1770. La garnison Turque sortit du Château aussi-tôt qu'elle vit l'Escadre à la voile, & détruisit entièrement la Ville grecque. Les Magasins des Négocians,

gocians, tous François, furent pillés & brûlés; ces malheureux avoient pris, dès le commencement du siége, le parti de s'embarquer sur un vaisseau marchand amené par le hazard; &, ayant gardé une exacte neutralité, ils avoient attendu, sous la double protection des Russes & des Turcs, que leur sort fût décidé: ils perdirent en un jour tout le fruit de leurs travaux.

Patras, fut d'abord saccagée par les Grecs soulevés auxquels s'étoient joints les habitans de *Zante*, & ensuite par les Albanois & les Turcs qui égorgèrent plus de quinze cents Grecs.

La ville de *Navarrins* s'étoit rendue, après six jours de siége, à un corps de Maniotes sous les ordres de quelques Russes. Ceux-ci, en débarquant dans le golfe de *Coron*, avoient formé deux Corps de tous les Grecs révoltés, sous les noms imposans de Légions Orientale & Occidentale de Sparte. Pendant que cette dernière parcouroit la Côte occidentale & quelques lieux de l'intérieur du pays, en s'avançant vers *Arcadie* & *Patras*, l'autre avoit marché au travers des monts *Taygètes* vers *Misistra*. Elle venoit de prendre cette Ville; & la garnison réfugiée dans le Château étoit déja convenue d'en sortir avec la liberté de se retirer dans l'intérieur du pays, lorsqu'une troupe de Montagnards escalada le Château par le côté opposé à la Ville, & poursuivit les Turcs qui se réfugièrent sous la protection des Primats de la Ville & des Chefs de la Légion Orientale; ils furent reçus dans le Palais épiscopal, lieu fermé de murailles, où ils demandèrent à rester, plutôt que de s'exposer à traverser la campagne.

Le Comte Alexis Orlow qui devoit commander toutes les forces Russes étoit enfin arrivé sur la côte; il avoit fixé sa résidence à *Navarrins*, en avoit changé la principale Mosquée en Eglise, & faisoit de nouvelles dispositions pour la conquête de tout le Péloponèse. Apprenant que la Légion Orientale s'étoit emparée de *Misistra*, il lui envoya ordre de marcher vers *Tripolizza*, pour emporter cette Ville. La légion avoit déja investi le Château, lorsqu'un Corps nombreux de cavaliers Albanois vint tout-à-coup fondre sur les assiégeans qui, cédant au premier effroi & à la terreur qui devance toujours ces guerriers, s'enfuirent dans les montagnes, & abandonnèrent les Russes qui les conduisoient. Aucun de ces braves gens ne voulut se rendre, & ils ne succombèrent qu'après des prodiges de valeur incroyables : il n'en échappa pas un seul. Les Albanois, irrités de ne pouvoir atteindre les fuyards auxquels une défense si opiniâtre avoit donné le tems de se sauver, entrèrent dans la Ville; &, sous prétexte que les

habitans avoient formé ſecrètement le projet de ſe rendre, ils en tuèrent trois mille en moins de deux heures : la Ville fut pillée & livrée aux flammes par ceux qui étoient venus la défendre.

Les libérateurs de *Tripolizza* accoururent alors au ſecours de la ville de *Modon* aſſiégée par les renforts arrivés au Comte Orlow, joints aux Ruſſes & aux Eſclavons qui avoient levé le ſiége de *Coron*. Le Prince d'Olgourouki, à la tête de cinq cents hommes, fit, pour rentrer dans *Navarrins*, une retraite à laquelle il ne manquoit que des témoins en état de l'apprécier. Toute la valeur que les Ruſſes montrèrent dans cette guerre ne put l'emporter ſur les obſtacles qui ſe multiplièrent par l'inſubordination des Grecs, par le peu de confiance qu'on ſut leur inſpirer, & par l'impoſſibilité où l'on ſe trouva de remplir les promeſſes qui les avoient déterminés à une révolte dont ils ont été ſi cruellement punis.

PLANCHE SECONDE.

Soldats Albanois.

Ce deſſin a été fait d'après une garde d'Albanois, que le Commandant de *Coron* avoit la lâcheté de payer pour le défendre des autres Soldats de cette nation répandus dans la campagne, qui venoient enlever les Turcs de la garniſon juſques dans leurs murailles. Ces fiers Albanois ſeroient encore des héros, s'ils avoient un Scanderberg à leur tête; mais il ne ſont plus que des brigands, dont l'extérieur annonce la férocité. Ils ſont tous grands, maigres, leſtes & nerveux. Leur vêtement conſiſte en des culottes fort amples, un petit jupon, un gilet garni de plaques & de chaînes, & de pluſieurs rangs de groſſes olives d'argent; ils portent des brodequins attachés avec des courroies qui montent quelquefois juſqu'aux genoux, pour tenir ſur les mollets des plaques qui en prennent la forme, & les préſervent du frottement du cheval : leurs manteaux, galonnés & tailladés de pluſieurs couleurs, achèvent de rendre cet habillement très-pittoreſque; ils n'ont d'autre coëffure qu'une calotte de drap rouge, encore la quittent-ils en courant au combat. Ce n'eſt qu'avec bien de l'adreſſe que j'ai pu obtenir le deſſin que je donne ici : ils étoient Muſulmans, & l'on ſait combien les Muſulmans exagèrent l'article de leur religion qui proſcrit les images. Un de ces miſérables qui, pour un ſequin, auroit aſſaſſiné dix perſonnes,



Pl. 2



SOLDATS ALBANOIS.

A.P.D.R

Pl. 3



FEMMES DE L'ISLE DE L'ARGENTIERE.

A P D R

me fit répondre que, *pour tout l'or du monde, il ne consentiroit pas à laisser ainsi prendre sa figure, & que je serois bien effrayé, quand, au jour du jugement, tous les petits hommes que produisoit mon crayon, viendroient me demander leurs âmes.*

Le lendemain de notre départ de *Coron*, nous nous trouvâmes en vue du Cap *Matapan*, autrefois *Promontorium Tenarium;* c'est l'extrémité d'une branche des Monts *Taygètes* qui se prolonge dans la mer, & forme ce qu'on appelle aujourd'hui *il braccio di Maina*, patrie des Maniotes dont les Russes auroient pu tirer un grand parti; de cette nation, à qui son origine, son courage, son ardeur pour la liberté, ne permettent pas de refuser de l'intérêt, & dont je ferai mieux connoître l'existence actuelle dans le second volume de cet Ouvrage. Ils sont conduits par des Chefs, dont le crédit est fondé sur leur fortune, sur leur bravoure à la guerre, & particulièrement sur une grande fidélité à en partager le produit. Au milieu de cette petite nation, existe une race particulière d'hommes sans propriétés, au nombre d'environ deux mille, ne respirant que le brigandage, infestant la mer de leurs pirateries quand ils peuvent se procurer un bateau, ou attendant sur les rochers de ces parages dangereux, que quelques navires poussés par la tempête viennent leur offrir une proie aussi facile qu'assurée. L'effroi que l'aspect de ces côtes imprime aux Navigateurs n'empêcha point M. de Chabert d'y descendre, pour en déterminer la position. Mon amitié pour lui fut le seul motif qui m'engagea à le suivre, car j'avois peu d'espérance d'y rien retrouver des monumens dont parle Pausanias (1). En effet, quoique je me sois avancé autant qu'il m'a été possible, je n'ai découvert, ni la statue d'Arion jouant de la lyre, assis sur un Dauphin; ni la fontaine merveilleuse, moins faite pour figurer dans l'Histoire que dans l'Arioste, & dans laquelle la crédulité des Grecs voyoit des ports & des vaisseaux : je n'ai même retrouvé aucuns vestiges de ce temple de Neptune qui, exhaussé sur d'énormes rochers, sembloit présider à ces mers, & vouloir leur imposer. Nous eûmes le bonheur de regagner la frégate sans avoir été apperçus; & nous avons appris depuis, que l'esclavage le plus dur étoit le moindre des dangers que nous avions courus.

(1) Pauf. Lib. III.



PLANCHE TROISIEME.

Femmes de l'Ile de l'Argentière.

NOUS paſsâmes aſſez près de *Cérigo*, & ce que nous en vîmes ne nous donna aucun regret de ne pas aborder à cette charmante Cythère, dont le caprice des Poëtes avoit fait la demeure chérie de Vénus. Ce rocher ſtérile eſt aujourd'hui le ſeul reſte des ſuperbes poſſeſſions de Veniſe dans le Levant, & la retraite la plus ordinaire des Pirates, qui trouvent trop ſouvent un appui dans le Provéditeur qui y commande.

Nous eſſuyâmes un coup de vent des plus violens; &, après avoir relâché à l'île de *Cervi*, nous arrivâmes à celle de l'*Argentière*, ou plutôt de *Kimolis*, car les Grecs modernes lui ont conſervé ſon premier nom que nous avons le tort de prononcer *Cimolis*. Les Marins françois l'ont nommée *Argentière*, à cauſe des mines qu'on y avoit découvertes, mais qui ſont aujourd'hui fermées, & dont les habitans feignent même de n'avoir aucune idée, par la crainte que les Turcs ne les contraignent à les exploiter.

Je n'ai jamais vu de ſéjour plus propre que cet île à inſpirer le dégoût & la triſteſſe. Couverte de rochers qui laiſſent à peine pouſſer quelques arbres, la terre n'y préſente jamais de verdure. Quelques champs d'orge ou de coton entourent un Village qui n'eſt qu'un amas de cahutes miſérables, où les femmes, les enfans & les beſtiaux ſont entaſſés l'un ſur l'autre. L'habillement des femmes de cette île peut à peine ſe concevoir par l'excès de ſon ridicule. C'eſt une maſſe énorme de linge toujours fort ſale; leur jupon, qui n'eſt qu'une chemiſe très-courte & brodée de rouge, laiſſe voir entièrement leurs jambes dont l'extrême groſſeur fait à leurs yeux la plus grande beauté. Celles à qui la Nature a refuſé cet agrément tâchent d'y ſuppléer par trois ou quatre paires de bas bien épais; &, comme il faut qu'une jambe ſoit également groſſe dans toute ſa longueur pour qu'il ne manque rien à ſa perfection, elles pouſſent la coquetterie juſqu'à mettre des demi-bas ou brodequins de velours piqués, ſouvent brodés & garnis de petits boutons d'argent. Les Corſaires chrétiens, qui venoient autrefois infeſter l'Archipel de leurs brigandages, paſſoient leurs quartiers d'hiver à l'*Argentière*, y mangeoient l'argent de leurs priſes, & y laiſſoient des richeſſes qu'ils faiſoient, à la vérité, payer bien cher aux habitans par leurs vexations.

Ils



VUE DU PORT DE MILO,
prise du Cap noir.
A P D R



Echelle de 1200 Toises de France
100 200 300 600 900 1200 T



Ils y avoient établi un usage dont profitent encore nos Navigateurs à Madagascar, celui de se marier solemnellement pour le tems de leur relâche, en sorte qu'on attendoit avec impatience le départ d'un Capitaine pour épouser sa femme aussi-tôt qu'il auroit mis à la voile. Le sang y est assez beau; j'y ai vu plusieurs filles fort jolies malgré l'habillement qui les défigure; elles auroient pu faire regretter à d'autres qu'à des Corsaires les anciens usages du pays. C'est toujours un propos de vieillard, de regretter le tems passé; il faut aller à l'Argentière pour que ce soit un propos de jeune homme.

Le nombre des habitans de l'Argentière est fort diminué depuis quelques années; à peine en compte-t-on aujourd'hui deux cents. Les familles Catholiques qui s'y trouvoient du tems de Tournefort, ont depuis embrassé le Rit grec.

L'île de *Cimolis* étoit connue par la terre qu'on y trouve & qui en a pris le nom de terre *cimolée :* on s'en sert encore dans tout l'Archipel pour blanchir le linge, & l'on en trouve également à Milo. Cette terre est une véritable argille blanche qui ne m'a point paru contenir de parties métalliques, comme beaucoup d'autres terres bolaires. Je ne crois pas que les Grecs emploient aujourd'hui celle-ci en médecine.

Les médailles de cet île sont fort rares. Celle que j'ai fait graver dans le cul-de-lampe de ce Chapitre est tirée du Cabinet du Roi. Le trident que l'on voit sur le revers ne laisse aucun doute qu'elle n'appartienne à l'île dont nous parlons, plutôt qu'à la ville de *Cimolos* située en Paphlagonie.

PLANCHES QUATRIEME & CINQUIEME.

Vue du Port de Milo. Plan du Port de Milo.

L'ILE de Milo, anciennement *Melos*, ne conserve rien de son ancienne splendeur, ni des richesses qui la rendoient une possession intéressante pour les peuples du Continent de la Grèce. Elle a perdu tous les avantages que sembloient devoir lui assurer à jamais sa situation, sa fertilité, & la beauté de son port. Des raisons de commerce avoient commencé à lui nuire : une révolution imprévue lui a porté les derniers coups. Sur cinq mille habitans que Tournefort a trouvés dans la Ville seule, à peine en

reſte-t-il aujourd'hui deux cents, menacés d'être bientôt victimes de l'inſalubrité du climat.

Ces malheureux ſont jaunes & bouffis; leur ventre énorme, & leurs jambes horriblement enflées leur permettent à peine de ſe traîner dans les décombres de leur Ville, belle autrefois, & qui n'eſt plus qu'un monceau de ruines. Le Couvent & l'Egliſe des Capucins, dont parle Tournefort, agréables & bien conſtruits, ſont encore preſqu'entiers, ainſi que pluſieurs autres bâtimens qui ajoutent à la triſteſſe des lieux, en atteſtant le changement qu'ils ont éprouvé.

Je débarquai dans cette île malheureuſe, à la pointe qui, ſe rapprochant le plus de l'Argentière, ne laiſſe qu'un paſſage très-étroit. Au milieu de ce trajet ſe trouvent des écueils effrayans: les vagues y ſont reſſerrées par les deux îles; elles viennent s'y briſer avec furie, ſe précipitent en tournoyant dans des abîmes profonds, en ſortent avec bruit, s'élèvent dans les airs, & blanchiſſent de leur écume tous ces bords dangereux. Je ne ſuis plus étonné que l'imagination exaltée des Anciens ait vu dans ces écueils des monſtres dévorans, prêts à engloutir les vaiſſeaux, & qui, par leur mugiſſemens, répandoient au loin la terreur.

Ce n'eſt que dans les environs du Port qu'il faut chercher la cauſe des maladies cruelles dont les Miliotes ſont attaqués. On trouve par-tout des indices ſûrs d'une fermentation & d'une combuſtion générale. Les exhalaiſons qui, comme autant de mouffetes, émanent de la terre par des crevaſſes multipliées (1), les ſources d'eau chaude qui, en pluſieurs endroits, ſourdent, bouillonnent au travers des ſables & forment de petits marais, en ſont autant de preuves inconteſtables. Si l'on y joint l'abondance de l'alun qui ſe rencontre à chaque pas, le ſouffre qui ſe ſublime par-tout & couvre les parois de tous les ſouterreins, il ſera facile d'expliquer comment un climat, autrefois pur & ſerein, eſt devenu tout-à-coup auſſi funeſte.

L'origine de cette influence peſtilentielle me paroît remonter préciſément à l'époque du nouveau Volcan qui s'ouvrit un chemin dans les eaux, en face de Santorin, & vomit une île nouvelle à travers un torrent de flammes avec un bruit & des ſecouſſes qui ébranlèrent toutes les îles voiſines.

(1) Tous les environs du Port en ſont remplis: ces eaux ſont ferrugineuſes & ſulfureuſes. Trois ſources de cette nature jailliſſent du fond de la mer et s'élèvent au-deſſus de la ſurface de l'eau : elles ſont marquées ſur le plan.



VUE D'UNE CAVERNE

servant d'entrée aux galleries souterraines de Milo

A P D R



TOMBEAU DE MARBRE BLANC

dans l'Isle de Siphanto.

A P D R



Cet embrâsement souterrein s'est sans doute propagé jusqu'à Milo, par les matières combustibles que la terre y renferme, & qui sont elles-mêmes une continuation des mêmes couches qui ont donné lieu à la formation du Volcan. Les vapeurs malignes qui s'exhalent de ces immenses soupiraux, infectent l'air, en diminuent le ressort & reproduisent sans cesse son influence destructive. Les parties voisines du Port & de la Ville, où les émanations sont plus abondantes, en ont ressenti d'abord les funestes effets. Peut-être ces feux, se communiquant ainsi successivement, occuperont-ils toute la surface de l'île, & corrompant par-tout l'air qu'on y respire, finiront-ils de dévaster deux ou trois villages éloignés, qui jusqu'à présent n'ont pas été aussi maltraités.

Le Port, assez vaste pour recevoir les Escadres les plus nombreuses, est à l'abri de tous les vents : il n'a d'autre inconvénient que d'être fermé, ou d'être au moins d'une sortie difficile par les vents du Nord. J'en ai levé le plan avec la plus grande exactitude. La Montagne que l'on voit sur la droite est couronnée par un petit Village que les Provençaux ont appellé *Sifours*, parce qu'il leur retraçoit l'aspect d'un Village du même nom situé auprès de Toulon. L'île que l'on voit au-delà de l'entrée du Port est l'écueil d'Antimilo; elle est inhabitable.

PLANCHE SIXIEME.

Vue de la Caverne qui sert d'entrée aux souterreins de l'île de Milo.

APRÈS que j'eus levé le plan du Port, on me conduisit à quelque distance du rivage, vers une caverne dont l'aspect étoit trop intéressant pour que je n'en fisse pas sur-le-champ un dessin. Elle servoit de retraite à des pâtres qui y faisoient bouillir leur laitage, & de vestibule à des galeries dont il seroit difficile de déterminer l'usage. Il paroît cependant assez vraisemblable que ce sont d'anciennes carrières, dont les pierres ont servi autrefois à bâtir la Ville: elles sont légères, spongieuses, & portent par-tout l'empreinte de la destruction. Les rochers qui entourent l'île extérieurement sont dans le même état : des feux souterreins en minent sans cesse les fondemens; & il est à craindre que l'île ne vienne tout-à-coup à s'engloutir.

Les galeries de ces carrières dont nous ne visitâmes qu'une partie, parce que l'autre est comblée, peuvent avoir quatre pieds de largeur sur cinq ou six de hauteur. Tous les parois en sont couverts d'alun qui s'y forme continuellement. On y trouve le superbe & véritable alun de plume, qu'il ne faut pas confondre avec l'amyanthe, quoiqu'à la première inspection il soit souvent facile de s'y tromper. L'alun de Melos étoit fort estimé des Anciens : Pline en parle & paroît même désigner clairement cet alun de plume ; il dit : *concreti aluminis unum genus Schiston appellant Græci in capillamenta quædam canescentia dehiscens ; undè quidam trichitin potiùs appellavêre.* (1)

A huit cents toises de là, & absolument sur le bord de la mer, est une grotte remplie par une source abondante d'eau chaude sulfureuse, dont les vapeurs font de ce lieu une étuve naturelle. L'usage en pourroit être salutaire dans beaucoup de maladies, sur-tout dans celles qui proviennent d'un engorgement des fluides. On y venoit, dans les derniers siècles, pour un mal qui ne cède qu'à des remèdes plus actifs, & que ces bains ne faisoient que développer avec plus de célérité. Ils sont plus efficaces dans les maladies de la peau ; & les Grecs des îles voisines en font encore beaucoup d'usage. Leur confiance est appuyée sur la tradition d'un grand nombre de cures ; & ils ignorent l'anecdote rapportée par Hippocrate, qui seule pourroient la diminuer.

Ce père de la médecine cite un de ses malades, qui, à la vérité, fut guéri en très-peu de jours d'une galle horrible par l'usage des eaux de Melos, mais qui mourut hydropique peu de tems après. On ne voit cependant pas comment ces eaux pourroient avoir une vertu répercussive, propre à produire cet effet.

J'ai inséré, dans le cul-de-lampe de ce Chapitre, quelques médailles antiques de l'île dont nous parlons : la première représente, d'un côté le nom des habitans de Melos dans une couronne de laurier, de l'autre une tête de Pallas. La ville de Melos, Colonie des Lacédémoniens, fut, dans la suite, soumise par les Athéniens, & selon les apparences en reçut le culte de Minerve.

La seconde médaille représente d'un côté un fruit, que quelques-uns ont pris pour un melon, & d'autres pour une grenade, sans doute parce qu'il est confi-

(1) Hist. Nat. Liv. XXXV, cap. 15.

guré

guré diverſement ſur différentes médailles. Quelque nom qu'on lui donne, ce fruit devoit être commun dans cette île. On voit, de l'autre côté de cette même médaille, une Pallas debout, armée du caſque, de la lance & du bouclier. Elle paroît couverte, depuis la tête juſqu'aux pieds, de ſon égide dont les bords ſont hériſſés de ſerpens.

La troiſième offre, d'un côté, une chouette, ſymbole conſacré à Minerve, & très-fréquent ſur les médailles d'Athênes; de l'autre, une tête de divinité difficile à diſtinguer. Ces médailles ſont au Cabinet du Roi.

Après avoir obſervé tous les phénomènes que l'île de Milo offroit à ma curioſité, je rejoignis la frégate reſtée à l'Argentière. M. de Chabert avoit commencé une ſuite d'obſervations aſtronomiques qui devoient l'y arrêter encore quelques jours : je ne voulus pas les perdre. Je louai un mauvais bateau grec, que le hazard me fit rencontrer, & m'embarquai avec ma petite troupe, pour aller parcourir une partie des Cyclades. La petiteſſe du bâtiment, & ſur-tout le mauvais état de ſes voiles, ne me permettoit pas de lutter contre les vents : ils réglèrent l'ordre de ma marche dans le cours de cette navigation; & le vent de Sud me conduiſit à l'île de Siphanto, anciennement *Siphnos*.

PLANCHE SEPTIEME.

Tombeau de marbre blanc trouvé dans l'île de Siphanto.

Ce tombeau eſt d'une belle exécution; on le trouve ſur le chemin de la mer à la ville : fait pour conſacrer, peut-être, la mémoire d'un héros, il a été dévoué, par la barbarie des habitans, aux uſages les plus vils.

Tous les monumens de la Grèce éprouvent le même ſort : les étables mêmes ſont conſtruites avec les débris les plus riches; ici c'eſt un entablement, là une friſe, une corniche magnifique; ſouvent des ſtatues ſont maçonnées dans les murailles : enfin on ne peut faire un pas dans cette contrée, ſans trouver des chefs-d'œuvre, veſtiges de ce qu'elle a poſſédé, & témoins de ce qu'elle a perdu.



PLANCHE HUITIEME.

Vue de la Ville & de l'île de Siphanto, anciennement Siphnos.

La ville de Siphanto eſt ſituée ſur une maſſe énorme de rochers qui en rendent l'aſpect plus impoſant, mais l'accès plus difficile. Je trouvai, en y entrant, les principaux habitans aſſemblés ſous une eſpèce de portique : je ne pus répondre qu'avec peine aux queſtions précipitées qu'ils me firent ; tous m'interrogeoient, tous me parloient d'Alger, de l'Eſpagne, de ſes Flottes, du tort qu'une guerre feroit à leur commerce. A cette foule de queſtions ſuccédoit un moment de ſilence ; les yeux fixés ſur moi, ils attendoient mes réponſes ; elles étoient agitées, diſcutées, combattues ; enfin les plus vieux prononçoient, & leurs déciſions politiques paroiſſoient reçues avec reſpect.

Je ne puis rendre ce qui ſe paſſoit alors en moi : ce moment eſt un de ceux qui ſemblent payer le voyageur de ſes fatigues & de ſes dangers ; & ſi j'ai goûté dans la ſuite des plaiſirs du même genre, au moins l'illuſion n'a-t-elle jamais été ſi prompte, ſi vive & ſi complette. Je me crus tranſporté aux beaux jours de la Grèce : ces portiques, cette aſſemblée populaire, ces vieillards qu'on écoutoit avec un ſilence reſpectueux, leurs figures, leurs habillemens, leur langage, tout me rappeloit Athênes, ou Corinthe, & ces Places publiques où un Peuple avide de nouvelles environnoit les étrangers & les voyageurs.

L'empreſſement avec lequel on m'offrit l'hoſpitalité vint bientôt fortifier cette illuſion. Un des plus âgés m'avoit déja conduit chez lui, lorſque deux François arrivèrent, reclamant, à titre de compatriotes, le droit de me recevoir chez eux. Ils s'emparèrent de moi, & me comblèrent d'attentions & de ſoins. Ils auroient voulu me retenir quelques jours ; mais me voyant réſolu à partir, ils déſirèrent au moins me ſervir de guides, dans la promenade que je voulois faire autour de la Ville.

Après avoir vu le tombeau dont j'ai déja donné le deſſin, un autre beaucoup moins riche & moins bien conſervé, & quelques tronçons de ſtatues enclavées dans une muraille, j'allai voir les veſtiges, ou plutôt l'emplacement, d'un temple autrefois conſacré au Dieu Pan. Ce ne ſont plus que des quartiers de pierre renverſés qui n'ont rien d'intéreſſant : on ne pourroit même tirer aucune indication de ces débris, ſi l'on ne ſavoit que



VUE DE LA VILLE ET DE L'ÎLE DE SIPHANTO.

A P D R

cette Divinité champêtre a toujours été particulièrement révérée à Siphnos, & si la tradition conservée chez les habitans ne venoit encore à l'appui de l'Histoire.

Le climat de Siphanto inspire le regret d'en sortir: le Ciel y est toujours pur & serein; & l'heureuse fécondité de la terre permettroit aux habitans de se passer des îles voisines, si le désir de quelques superfluités ne les engageoit à y avoir recours. La Nature a couronné tous ces dons, en y joignant l'impossibilité de recevoir des vaisseaux, avantage qui les a préservés des funestes effets de la dernière guerre. Les bateaux seuls peuvent aborder dans cet île; on est même obligé de les tirer à terre pour les mettre en sûreté.

On compte aujourd'hui environ quatre mille habitans dans l'île de Siphanto; ils payent, tant pour la capitation que pour la taille réelle, sept bourses & demie. La bourse est de quinze cents livres.

Les impôts étoient beaucoup plus forts, il y a quelques années; mais, depuis la guerre qui a ruiné le commerce, le Grand Seigneur s'est vu forcé de faire des remises considérables. La Capitation, que l'on nomme en Turc *Caratsch*, est l'impôt le plus général; les Sujets Grecs, Juifs ou Arméniens y sont les seuls imposés; & cette taxe a pour eux quelque chose d'humiliant; elle porte avec elle le caractère de l'esclavage : tout homme payant le Caratsch est réputé esclave & traité comme tel par les Musulmans. Cette imposition ne devroit pas être arbitraire, mais elle le devient par la tyrannie de ceux qui afferment cette partie des revenus, & qui font souvent payer deux fois la même personne. Un Grec ne sort jamais sans porter avec lui sa quittance; encore n'est-ce souvent qu'une précaution insuffisante contre l'industrieuse rapacité des Exacteurs. Les Grecs Insulaires sont les moins malheureux; ils savent à combien leur île est taxée : ils s'en rendent quelquefois eux-mêmes Adjudicataires; & alors ils choisissent des Chefs qui lèvent les fonds & les remettent au Capitan-Pacha (1), lorsqu'il vient faire sa tournée dans l'Archipel. Son arrivée répand la terreur: les Grecs les plus aisés affectent alors de paroître dans la misère; mais il est plus ingénieux à découvrir leur opulence, qu'ils ne le sont à la cacher; & il leur fait payer, en un jour, la tranquillité dont ils jouissent tout le reste de l'année.

(1) La charge de Capitan-Pacha répond à celle de Grand Amiral, mais avec une puissance illimitée; c'est, après le Grand Visir, la première personne de l'Empire. Hassan-Bey, qui la possède aujourd'hui, l'a méritée par son courage.

Siphnos étoit célèbre dans l'antiquité par ſes mines d'or & d'argent, aujourd'hui abſolument ignorées, pour le bonheur des habitans. Le Grand Seigneur ne manqueroit pas de les mettre à contribution, avec encore plus de dureté que ne faiſoient autrefois les Miniſtres d'Apollon. Pauſanias aſſure que ce Dieu exigeoit la dîme du produit de ces mines, & qu'il les fit inonder par les eaux de la mer, irrité de ce qu'on avoit voulu la lui refuſer (1); car alors les Prêtres étoient avides & les Peuples ſuperſtitieux.

Cette inondation fut ſans doute cauſée par un violent tremblement de terre. Nulle autre cauſe ne pourroit produire un tel effet; & d'ailleurs l'état actuel des rochers indique encore les révolutions qu'ils ont éprouvées. La ville d'Apollonia, probablement ſituée au lieu où eſt aujourd'hui celle de Siphanto, a dû être détruite en partie par cet événement (2).

Les Anciens parlent d'une pierre tendre, dont on faiſoit à Siphnos d'excellentes marmites qui ſe portoient enſuite dans toute la Grèce. Je n'ai pu découvrir cette eſpèce de pierre; mais peut-être faut-il pour en trouver la carrière, fouiller à une certaine profondeur: d'ailleurs je n'ai point parcouru l'intérieur de l'île.

Je publie ici deux médailles de Siphnos. L'une repréſente, d'un côté, une tête de Pallas avec un nom de Magiſtrat, & de l'autre, un oiſeau que quelques-uns prennent pour une colombe. La ſeconde offre, d'un côté, une tête de Divinité; au revers, ce même oiſeau les ailes déployées. Ce dernier type eſt dans un carré, ce qui prouve que la médaille eſt d'un tems fort ancien. Elle eſt du Cabinet du Roi, ainſi que toutes celles que j'ai rapportées.

(1) Hérod. Lib. III. cap. 57. Pauſan. Lib. X. cap. 10. Suid. in Siph.

(2) Steph. in Apoll.



PLANCHE


FEMMES DE L'ISLE DE SIPHANTO.

A.P.D.R


VUE DE L'ISLE DE SIKINO.

A.P.D.R.



PLANCHE NEUVIEME.

Femmes de l'île de Siphanto.

L'HABILLEMENT des femmes de Siphanto, eſt beaucoup moins déſagréable que celui des femmes de l'Argentière & de Milo, il ſe rapproche même un peu du véritable habit grec. Cette planche repréſente mon hôteſſe donnant des ſoins maternels à ſa jeune famille. Son viſage étoit agréable, mais elle étoit petite & graſſe, elle différoit à cet égard des autres femmes de l'île, qui ſont en général grandes, jolies, & dont la taille eſt légère. Tous les acceſſoires, qui ſe trouvent dans cette gravure, ont été également deſſinés ſur les lieux. Les hamacs ſont fort en uſage pour les enfans dans pluſieurs îles de l'Archipel, mais je n'ai vu qu'à Siphanto des lits auſſi élevés, auſſi vaſtes & auſſi incommodes. Les cheveux des femmes ſont nattés avec des bandes de laine, & forment des rouleaux, qui ſe relèvent ſur la tête: mais le deſſin lui-même parle beaucoup mieux que je ne pourrois le faire (1).

PLANCHE DIXIEME.

Vue de l'île de Sikino.

EN quittant Siphanto, nous paſſâmes devant Policandro, ſans nous y arrêter; cette île ſe nommoit anciennement *Pholegandros.* Des montagnes eſcarpées en défendent l'abord; on l'appelloit autrefois l'île de fer (2), & je ſavois d'ailleurs, que l'intérieur n'offre rien qui dût m'engager à y deſcendre. Un excès de curioſité fort peu raiſonnée me fit aborder à Sikino, autrefois *Sicinos.* Je ne fus point effrayé de la hauteur des rochers; j'eſſayois déja d'y grimper, mais mon empreſſement fut un peu rallenti par la manière dont on m'y reçut. Quelques habitans de l'île qui avoient vu approcher mon bateau, s'étoient placés ſur la montagne pour nous empêcher d'y pénétrer. Vingt fuſils dirigés ſur nous, & le peu de ſuccès qu'eût l'éloquence de mon pilote, me forcèrent d'abandonner mon projet. Je rentrai dans mon bateau & ne reſtai devant l'île que le tems néceſſaire pour en avoir un deſſin.

(1) [illegible] en les faiſant paſſer ſous le menton.

(2) Strab. Lib. X.

J'aurois tort de me plaindre de l'accueil que j'ai reçu des habitans de Sikino ; leur frayeur & leurs précautions étoient pleinement juſtifiées par les malheurs qu'ils ont éprouvés dans la dernière guerre. Cette île, ainſi que celle de Policandro, fut alors ſaccagée par des Corſaires grecs, & il faut convenir que nous pouvions les leur rappeller.

J'ai fait graver ici une médaille de Sicinos ; elle repréſente, d'un côté, la tête d'un jeune homme, peut-être celle de Bacchus ; de l'autre, une abeille.





VUE DE LA VILLE DE NIO.

A P D R



FEMMES DE L'ILE DE NIO.

A P D R

VOYAGE PITTORESQUE

[illegible]

CHAPITRE SECOND

[illegible]

[illegible]





VOYAGE PITTORESQUE
DE LA GRECE.

CHAPITRE SECOND.

PLANCHE ONZIEME.

Vue de la Ville de Nio, anciennement Ios.

L'ÎLE d'Ios tire ſon nom d'une Colonie d'Ioniens qui en furent les premiers habitans : elle n'eſt célèbre que par la mort d'Homère. Sept Villes prétendoient à la gloire d'avoir vu naître le Père de la Poésie; mais aucune n'a diſputé à l'île d'Ios le triſte honneur de conſerver ſes cendres. Il venoit d'ajouter à ſes différens Poëmes des Vers à la louange de quelques Villes grecques, & alloit en faire hommage aux Athéniens, lorſque la mort, qui le ſurprit à Ios, priva le Poëte, des honneurs qu'il étoit prêt de recevoir, & Athênes, du plaiſir de les lui rendre.

La ville d'Ios paroît avoir été ſituée dans le même endroit où eſt aujourd'hui celle de Nio: en effet, on trouve dans la vie d'Homère, attribuée ſans fondement à Hérodote, que les habitans deſcendoient de la Ville, pour donner des ſoins à Homère qui étoit reſté malade près du Port. Leurs ſoins furent inutiles, et ils ne conſervèrent que l'eſpérance d'immortaliſer leurs regrets. Ils lui élevèrent un tombeau ſans aucune inſcription; & ce ne fut que long-tems après, que l'on crut néceſſaire d'atteſter à la poſtérité le dépôt précieux que renfermoit ce monument. Le tems l'a détruit; & l'ignorance, plus deſtructive encore, a effacé chez les habitans juſqu'au ſouvenir d'Homère. Etrange fatalité attachée au nom de ce grand Poëte, par-tout ſi célèbre, & maintenant ignoré dans le lieu même où repoſe ſa cendre! Pendant que ſur ce même lieu je m'occupois de cette réflexion,

je me rappelois qu'autrefois la ville d'Argos envoyoit tous les cinq ans dans l'île d'Ios une députation ſolemnelle, chargée de faire, en ſon nom, des libations ſur ce tombeau, devenu l'objet de la vénération publique.

Je ne ſais ſi je dois rappeler ici la prétendue découverte du tombeau d'Homère, qui fut annoncée il y a quelques années dans tous les papiers publics (1). Un Officier hollandois, au ſervice de la Ruſſie, ayant eu occaſion de débarquer à Nio, en fit enlever quelques marbres. Il crut, ou du moins voulut faire croire, qu'il avoit trouvé le tombeau d'Homère. Le ſilence abſolu qu'il a depuis gardé ſur cet objet, donne lieu de penſer qu'il a lui-même reconnu ſon erreur, ou renoncé à ſa prétention.

Médailles d'Ios.

J'AI fait graver à la fin de ce Chapitre quatre médailles de l'île d'Ios, toutes quatre du Cabinet du Roi. La première offre, d'un côté, la tête & le nom d'Homère; & de l'autre, Pallas debout, tenant un bouclier, & lançant un javelot : à ſes pieds eſt un palmier.

Le nom & la tête d'Homère paroiſſent auſſi ſur la ſeconde. Au revers, on lit le nom des habitans d'Ios dans une couronne de laurier. On remarque ſur la tête d'Homère une petite tête ſurfrappée; c'eſt une de ces *contremarques*, dont l'uſage n'eſt pas encore bien connu des Antiquaires.

La troiſième, repréſente une tête couronnée de laurier, & au revers, une ancre avec un petit poiſſon.

Enfin, on voit ſur la quatrième, d'un côté, une tête couronnée, & de l'autre, un palmier.

PLANCHE DOUZIEME.

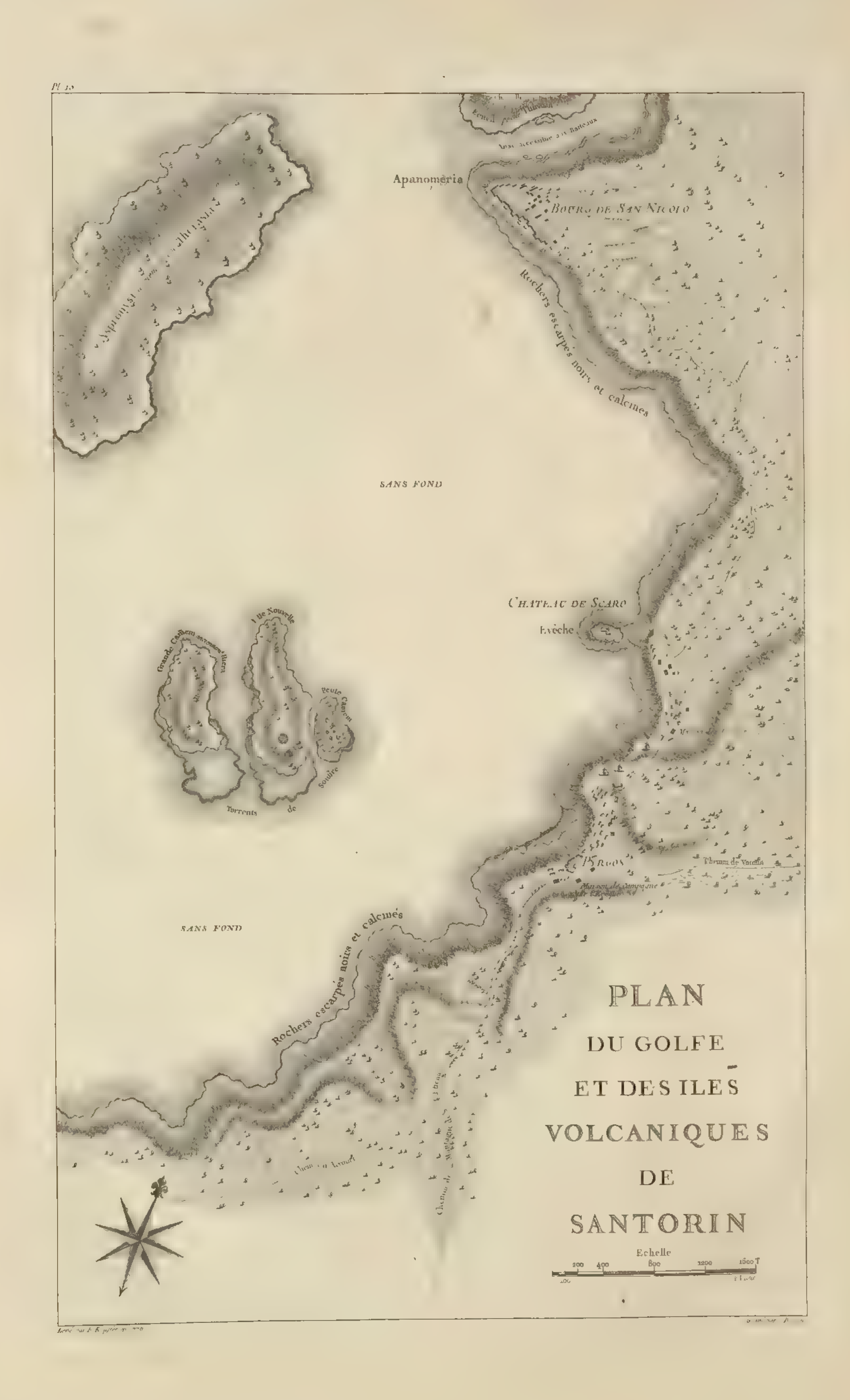
Femmes de l'île de Nio.

L'HABILLEMENT des Femmes de Nio eſt aſſez agréable. Une ſimple camiſole marque leur taille, ſans la contraindre; & leurs jupons fort courts, n'alarment point la décence, quand on connoît la pureté de leurs mœurs. Elles peuvent paroître trop peu vêtues; mais on ne les trouvera jamais vêtues immodeſtement.

Les uſages conſervés précieuſement chez les habitans de cette île, leur manière de vivre entre eux, leurs prévenances pour les étrangers; tout

(1) Gazettes de France, du 3 Février & du 13 Avril 1772.

rappele


Apanomeria
Bourg de San Nicolo
Rochers escarpés noirs et calcinés
SANS FOND
Chateau de Scaro
Evêche
Grande Cameni
Ile Nouvelle
Petite Cameni
Torrents de Soufre
SANS FOND
Rochers escarpés noirs et calcinés
PLAN
DU GOLFE
ET DES ILES
VOLCANIQUES
DE
SANTORIN
Echelle
200 400 800 1200 1600 T

rappele la ſimplicité des premiers âges. J'en éprouvai tout le charme : Maîtres, Femmes, Enfans, tous s'empreſſoient à me ſervir, à prévenir mes beſoins. Ils regrettoient ce qui pouvoient manquer chez eux, couroient le chercher chez leurs voiſins, & ne permettoient à leurs domeſtiques de partager aucuns de ces ſoins. Ce n'étoit point cet empreſſement mêlé de curioſité, tel que je l'ai ſouvent éprouvé depuis; c'étoit celui de la ſimple bienveillance, de l'humanité ſans mêlange d'aucune eſpèce d'intérêt : c'étoit enfin un portrait fidèle & touchant de l'antique hoſpitalité.

Je ne pus leur faire accepter aucun dédommagement des peines que je leur avois cauſées : ils me demandèrent ſeulement une atteſtation de l'accueil qu'ils m'avoient fait. Ce ſont les ſeuls titres que ces hommes honnêtes aiment à conſerver. On a très-bien dit que l'hoſpitalité eſt le point d'honneur de l'Orient; & cette vertu tient ſans doute au fond des mœurs, puiſqu'on la retrouve dans les tems modernes, comme dans les tems les plus reculés; ſous le deſpotiſme, comme dans les Républiques; dans le ſein des Religions grecque & mahométane, comme dans les ſiècles du Paganiſme. Ne pourroit-on pas dire que les Grecs ont aujourd'hui l'hoſpitalité par tradition, & les Turcs par Religion?

PLANCHE TREIZIEME.

Plan du Golfe & des îles volcaniques de Santorin.

L'ILE de Théra, aujourd'hui Santorin, a toujours été le théâtre des phénomènes les plus intéreſſans. La Nature paroît avoir, dans cette portion de l'Archipel, réuni ſous les yeux de l'Obſervateur, une ſuite d'opérations différentes, qui, s'expliquant mutuellement, ſemblent révéler le ſecret de ſon travail.

Les Anciens ont écrit que l'île de Théra étoit ſortie du ſein de la mer, ainſi que Rhodes, Délos, (1) Anaphé, &c. Quoique les exemples dont nous aurons bientôt à parler ſemblent d'abord dépoſer en faveur de cette

(1) S'il y avoit une de ces îles à laquelle on pût attribuer une origine volcanique, ce ſeroit celle de Délos, puiſqu'on y trouve des pierres ponces en aſſez grande quantité; mais ne peuvent-elles pas y avoir été lancées par le Volcan de Santorin, comme il y en eut de jettées dans d'autres îles de l'Archipel dont l'origine n'eſt pas équivoque? Peut-être auſſi l'île de Délos eſt-elle le ſommet d'un Volcan éteint, comme les montagnes d'Auvergne, depuis une longue ſuite de ſiècles, & reſté long-tems ſous les eaux de la mer. Des fouilles profondes peuvent ſeules éclaircir ces myſtères; & on ſent qu'elles ſont impoſſibles dans un pays où le Voyageur eſt obligé, pour ainſi dire, de dérober ſes obſervations. On trouvera le Plan exact de Délos dans le troiſième Chapitre de cet Ouvrage.

opinion, elle eſt cependant entièrement détruite par l'inſpection des lieux & par la nature des ſubſtances dont ces îles ſont formées. Aucune de ces îles ne paroît devoir ſon origine à des Volcans; peut-être ne ſont-elles, ainſi que toutes celles qui compoſent l'Archipel, que les ſommets de hautes montagnes dont quelques-unes auront d'abord été totalement inondées, lorſque le Pont-Euxin ne fut plus aſſez vaſte pour contenir les eaux que tant de fleuves (1) s'empreſſent de lui apporter. Ces eaux ſe ſeront frayé une route qui leur aura ſans doute été ouverte par un grand tremblement de terre; elles ſeront entrées par le Boſphore, & auront formé cette partie de la Méditerranée. Depuis, par des événemens dont il eſt facile de concevoir la poſſibilité, les eaux de la mer étant venues à baiſſer, on aura vu paroître à leur ſurface des îles nouvelles. Telle a été vraiſemblablement l'origine de celles que je viens de citer.

Les Volcans, loin d'avoir donné naiſſance à l'île de Théra, en ont au contraire détruit une grande partie; & depuis cette première époque, ces feux ſouterreins, toujours allumés, n'ont ceſſé de répandre l'effroi dans ces contrées. Strabon aſſure que l'île étoit autrefois d'une forme oblongue; & le nom de *Calliſta* (2) ou *très-belle* qu'elle avoit reçu de ſes premiers habitans, en atteſtant ſon ancienne fertilité, atteſte auſſi les changemens cruels qu'elle a éprouvés. Je ne doute point que, lors de cette première révolution, un Volcan immenſe ne ſe ſoit ouvert & n'ait englouti toute la partie de l'île qui ſe trouvoit dans l'eſpace qu'occupe aujourd'hui la mer entre Santorin & Aſpronisi, autrefois Thérasia (3). Cette dernière n'eſt elle-même qu'un démembrement de l'ancienne *Calliſta* & en a été ſéparée par la deſtruction des terreins intermédiaires. Les eaux ont couvert & remplacé les terres englouties par le Volcan; & ce Volcan toujours en activité a depuis, par intervalles, revomi une partie de ces matières qui ont formé autant de montagnes qu'il y avoit de bouches à ce vaſte fourneau. Les plus hautes de ces montagnes, celles qui étoient pouſſées par une force plus active, ſe ſont élevées à la ſurface des eaux; & leurs ſommets enflammés ont formé les îles que nous voyons aujourd'hui, & pluſieurs autres qui ſont ſans doute retombées depuis dans l'abîme d'où elles étoient ſorties; c'eſt

(1) Diodore de Sicile aſſure que de ſon tems les habitans de l'île de Samothrace conſervoient encore le ſouvenir de ce funeſte événement. Hérodote dit auſſi que la tradition s'en étoit perpétuée chez tous les Peuples de la Grèce.

(2) Hérodote, Liv. IV, chap. 147. Strab.

(3) Il ne faut pas confondre la Thérasia dont il eſt ici queſtion, avec l'écueil ſitué au-deſſous de San-Nicolo : il n'a de rapport avec cette île, que par ſon nom qui lui a été tranſporté ſans aucune raiſon, par les Grecs modernes.

au moins ce qu'on doit conclure du rapport des Hiſtoriens, leſquels citent un plus grand nombre de ces îles qu'il ne s'y en trouve aujourd'hui.

En jettant les yeux ſur le plan que je donne ici, & que j'ai fait lever avec la plus grande exactitude, il eſt aiſé de concevoir les révolutions dont je viens de parler. Tout l'eſpace actuellement rempli par la mer & contenu entre Santorin & Thérafia, aujourd'hui Aſpronifi, faiſoit partie de la grande île, ainſi que Thérafia elle-même. Un immenſe Volcan s'eſt allumé & a dévoré toutes les parties intermédiaires. L'île de Théra a pris alors, dans cette partie, la forme d'un croiſſant preſque fermé par Thérafia. Je retrouve dans toute la Côte de ce Golfe compoſée de rochers eſcarpés, noirs & calcinés, les bords de ces énormes foyers, &, ſi j'oſe le dire, les parois internes du creuſet où cette deſtruction s'eſt opérée. Ces bords élevés à plus de 300 pieds au-deſſus du niveau de la mer ſont formés de laves, de ponces, de granits fondus & vitrifiés: mais ce qu'il faut ſur-tout remarquer, c'eſt l'immenſe profondeur de cet abîme dont on n'a jamais pu réuſſir à trouver le fond avec la ſonde. Quelle eſt la hauteur des montagnes dont les ſommets forment aujourd'hui ces îles nouvelles, & quelle eſt l'activité des feux qui peuvent échauffer une maſſe d'eau ſi prodigieuſe? Ce fait ne détruit-il pas abſolument le ſyſtême des Naturaliſtes, qui placent le foyer du Volcan dans le ſein même de la montagne (1), & au-deſſus du niveau de la terre? Il eſt bien évident par l'exemple de Santorin, que les Volcans ſeuls ont fait naître des montagnes dans des lieux où il n'y en avoit point auparavant.

Pline nous apprend l'époque de la première révolution qu'éprouva l'île de Théra, quand il dit que Thérafia fut ſéparée de Théra, la quatrième année de la 135[e] Olympiade, ce qui revient à l'année 237 avant J. C. (2).

L'an 197 avant J. C. il parut une île nouvelle entre les deux précédentes (3). Elle fut appelée Hiéra ou Sacrée. C'eſt le nom qu'on a ſouvent donné aux îles dont l'origine paroiſſoit merveilleuſe. (4). Juſtin obſerve que

(1) Conſultez le ſuperbe Ouvrage de M. le Chevalier Hamilton, ſur les Volcans des Deux Siciles.

(2) Plin. Lib. IV. cap. 21.

C'eſt à ce paſſage de Pline qu'il faut s'en rapporter, & non à celui que l'on trouve Lib. II. cap. 87. p. 114. où cet Auteur en contradiction avec lui-même, dit qu'en la même année que je viens de citer, les îles de Thérafia & de Théra ſortirent de la mer. Il oublie & l'exiſtence antérieure de Théra, & ce qu'en dit l'Hiſtoire avant cette époque.

(3) Plin. Lib. II. cap. 87. rapporte qu'on vit paroître l'île d'Hiéra, 130 ans après l'événement qui avoit ſéparé Thérafia de Théra. Le P. Hardouin a déja remarqué que cette date n'eſt pas exacte; en effet, Juſtin (Lib. XXX. cap. IV.) & Plut. (de Pyth. Orac. Tom. I. p. 139.) placent l'apparition de cette île dans le tems de la guerre des Romains contre Philippe Roi de Macédoine; & le premier la rapporte à l'année où ſe donna la bataille de Cynoſcéphale. Or, cette bataille eſt de l'an 197 avant J.C. ainſi, l'île d'Hiéra ſe manifeſta, non 130 ans, mais 40 ans après que Thérafia eut été détachée de Théra. Il eſt à préſumer qu'au lieu de XXXX que préſentoit le texte de Pline, les Copiſtes ont mis CXXX.

(4) Pauſ. in Arcad. p. 509. édit. Xilan.

la nouvelle île étoit à égale diſtance de Théraſia & de Théra. Cette poſition convient parfaitement à l'île qu'on appelle aujourd'hui *grande Cammeni* ou *grande Brûlée*. La commotion qui produiſit l'île d'Hiéra ſe fit ſentir à Rhodes & dans toute l'Aſie, ravagea pluſieurs Villes, & en détruiſit quelques-unes de fond en comble.

L'an de J. C. 46, ſous l'empire de Claude (1), il parut une île nouvelle qui reçut le nom de Thia, c'eſt-à-dire, divine. Il eſt probable que dans l'une des deux révolutions dont nous allons parler, elle fut engloutie, ou plus vraiſemblablement encore, jointe à celle d'Hiéra dont elle n'étoit éloignée que de deux ſtades, qui ne font guères que 190 toiſes.

L'an 713 (2), ou ſelon d'autres Auteurs, l'an 726 de J. C. tous les phénomènes inſéparables de ces ſortes d'éruptions reparurent avec plus de fureur dans ce parage; mais les matières vomies du ſein de la mer ne formèrent point une île nouvelle, & s'attachèrent à celle d'Hiéra.

L'an 1427 (3) les mêmes cauſes produiſirent les mêmes effets, & l'île d'Hiéra reçut de nouveaux accroiſſemens. On lit dans Dapper qu'en 1507, un tremblement de terre engloutit une partie de l'île de Santorin, mais il eſt le ſeul qui rapporte ce fait; & d'ailleurs, il accompagne ſon récit de circonſtances qui doivent le faire révoquer en doute.

En 1573, parut à la ſuite d'une éruption, ſans doute très-violente (4),

(1) Pline après avoir parlé de l'apparition de l'île d'Hiéra, ajoute : *poſt annos CX. in nostro ævo. M. Junio Silano. L. Balbo conſ...... Thia.* « De notre tems ſous le Conſulat de M. Junius Silanus, & de L. Balbus, parut l'île de Thia, 110 ans après celle d'Hiéra ». Ici Pline eſt encore en contradiction avec lui-même & avec les autres Auteurs. En conſervant dans ſon texte les dates précédentes, les 110 ans écoulés depuis l'apparition d'Hiéra nous rameneroient au ſiècle d'Auguſte, & à la troiſième année de J. C. tandis que le Conſulat de Silanus & de Balbus eſt de l'année 19, ſous le règne de Tibere. On ne feroit pas plus avancé en ſe tenant à la correction que j'ai admiſe dans l'article précédent, parce que l'erreur conſiſte ſur-tout dans les noms des Conſuls. Pour lever cette difficulté, il faut obſerver que Séneque, Lib. II. cap. 26, & Lib. VI. cap. 21; Dion. Lib. LX. cap. 29; Aurel. Victor de Cæſaribus; Oroſe, Lib. VII. cap. 6; Euſeb. chronic; Syncelle, p. 333, & d'autres encore, placent ſous l'empire de Claude la formation de l'île dont il s'agit; & Séneque qui vivoit, ainſi que Pline, lors de cet événement, le fait concourir avec le Conſulat de Valerius Aſiaticus, & conſéquemment avec la ſixième année du règne de ce Prince, ce qui donne l'année 46 de J. C. Ce Valerius Aſiaticus eut pour Collègue, dans ce Conſulat, un M. Junius Silanus, différent de celui qui fut Conſul avec Balbus, du tems de Tibère. La reſſemblance du nom a pu donner lieu à l'erreur de Pline, qui n'eſt pas toujours exact dans ſes calculs.

Après avoir relevé les erreurs gliſſées dans le texte de Pline, il faut juſtifier Séneque. Le P. Petau, (de Doct. temp. (Lib. XI. cap. 9. p. 170.) lui reproche d'avoir placé la naiſſance de l'île de Théraſia ſous le Conſulat de Valerius Aſiaticus. Le P. Hardouin (M. Plin. Lib. XXI. p. 131.) n'a pas manqué de copier le P. Petau; & d'autres critiques à leur tour, ſuivant leur uſage, ont copié le P. Hardouin. Cependant Séneque, en parlant des îles produites par la force de l'air renfermé dans les entrailles de la terre, ſe contente de citer Théra, Théraſia & une autre île qui avoit paru de ſon tems, *Theren & Theraſiam & hanc noſtræ ætatis inſulam.* Quart. Nat. Lib. VI. cap. 21. Ce n'eſt donc pas des deux premières dont il a voulu fixer l'époque, mais de la troiſième que Pline appelle *Thia*, & dont Séneque dans un autre endroit, Lib. II. cap. 26. rapporte l'origine au Conſulat d'Aſiaticus.

(2) Théophan. p. 338.
Niceph. p. 27.
Cedren. p. 454.

(3) Tournef. Tom. I. p. 265. *in*-4°.

(4) Miſſ. du Levant, Tom. I. p. 128.
Dapper. Hiſt. de l'Arch. p. 381.
Relat. de Sant-Erini, par le P. Richard.

l'île

l'île qu'on appelle aujourd'hui *la petite Cammeni.* Les matières dont elle eſt formée furent vomies par ſix cratères encore exiſtans.

« En 1650, il y eut, dit l'Hiſtorien de l'Académie des Sciences (1), » un furieux ravage dans Santorin & aux environs, mais ſans autre pro-» duction nouvelle que celle d'un grand banc qui ſera peut-être le fon-» dement d'une île ».

Cette conjecture de l'Académicien s'eſt probablement vérifiée dans l'événement qui ſuit.

En 1707, une éruption terrible & qui dura plus d'un an, produiſit une île nouvelle entre la grande & la petite Cammeni, mais plus près de cette dernière. Nous ſommes aſſez heureux pour trouver dans les Miſſions du Levant (2) la relation des circonſtances qui accompagnèrent ce fait intéreſſant. Nous la tenons d'un Jéſuite, témoin oculaire, homme inſtruit, & dont la manière de s'exprimer doit inſpirer la confiance. Elle eſt d'ailleurs abſolument conforme à tout ce que m'en a dit un vieux Prêtre latin, âgé aujourd'hui de plus de 80 ans, & qui étoit alors d'un âge à pouvoir remarquer ce phénomène. Malgré ſa vieilleſſe, tous les détails de cet événement lui étoient encore préſens. Je ſuivrai la relation dont je viens de parler, dans le récit que je vais faire de cet événement.

Le 23 Mai 1707, on apperçut, de Scaro & de toute la côte de Santorin, le commencement de l'île nouvelle qui s'eſt formée depuis entre la grande & la petite Cammeni. Ceux qui furent les premiers à l'appercevoir, la prirent d'abord pour les débris d'un naufrage dont ils voulurent profiter; mais quel fut leur étonnement, en trouvant une maſſe de rochers qui ſortoient du fond des eaux, & s'étendoient ſur leur ſurface! Ce prodige avoit été précédé par un tremblement de terre, & ce fut même le ſeul pronoſtic effrayant qui l'annonça. Il répandit parmi les habitans un effroi, que juſtifioit la tradition conſtante de tous les déſaſtres antérieurs. La crainte céda cependant bientôt à la curioſité; & quelques Grecs eurent la hardieſſe de débarquer ſur cette terre nouvelle. Ils la trouvèrent couverte d'une pierre fort blanche & fort molle; mais, ce qui eſt encore plus à remarquer, ils y trouvèrent une grande quantité d'huîtres fraîches, et l'on n'en voit preſque jamais à Santorin. Ils étoient occupés à les ramaſſer, lorſqu'ils ſentirent la terre ſe mouvoir, s'élever ſous leurs pieds & les porter

(1) Année 1708. p. 26. *in*-4°.

(2) Miſſ. du Levant, T. I. p. 126.

avec elle. Effrayés, ils ſautèrent dans leur bateau; & on vit en très-peu de jours la nouvelle île croître de vingt pieds en hauteur & preſque du double en largeur. Elle continua pendant deux mois à recevoir de nouveaux accroiſſemens, que ſouvent elle reperdoit auſſitôt. D'énormes rochers portés ſur les eaux ſe montroient, diſparoiſſoient, & ſe fixoient enfin pour augmenter ſon volume; mais un nouveau ſpectacle plus curieux & plus terrible ſe préparoit.

Au mois de Juillet on vit paroître tout-à-coup, à 60 pas de l'île blanche déja ſortie, une chaîne de rochers noirs & calcinés qui furent bientôt ſuivis d'un torrent de fumée épaiſſe & blanchâtre. Cette fumée répandit une infection horrible. Par-tout où elle pénétra, l'argent & le cuivre furent noircis, & les habitans éprouvèrent de violens maux de tête accompagnés de vomiſſemens. Quelques jours après, les eaux voiſines s'échauffèrent, devinrent bouillantes, & on trouva ſur le rivage une grande quantité de poiſſons morts (1). Un bruit affreux ſe fit entendre dans les entrailles de la terre; de longs traits de flamme ſortirent de la mer; & les rochers vomis par ce braſier s'amoncelèrent, & ſe joignirent à la première île qui conſerva cependant encore quelque tems ſa blancheur. Depuis cet inſtant, la bouche du Volcan ne ceſſa de jetter des torrens de feu & des rochers enflammés. Une pluie de pierres & de ponces couvrit la mer & toutes les îles voiſines. Si l'on en croit les Grecs, ces matières furent lancées juſque dans l'Aſie mineure, juſqu'aux Dardanelles, & même juſqu'en Macédoine. Les habitans de Santorin cherchèrent un aſyle dans les antres & les cavernes. Cette pluie meurtrière détruiſit, brûla, enterra toutes les productions de la terre. Perſonne n'oſa reſter dans le Château de Scaro qui, par ſa poſition ſur un rocher eſcarpé, couroit riſque d'être abîmé à chaque inſtant.

Les éclats redoublés & les mugiſſemens affreux d'un tonnerre ſouterrein, des rochers énormes lancés juſqu'aux nues, des torrens de ſoufre colorant les eaux, & des fleuves de feu s'étendant ſur la ſurface d'une mer bouillonnante : tout ſe réuniſſoit pour rendre ce tableau à la fois magnifique

(1) Dion Caſſius rapporte que dans l'éruption du Véſuve qui engloutit Herculanum, l'an de J. C. 79, les oiſeaux furent ſuffoqués dans les airs, & les poiſſons périrent dans lés eaux infectées.

Cet exemple n'eſt pas le ſeul de ce genre que l'on puiſſe citer.

« Le Volcan Gonapi ſitué dans une des îles Banda, ayant » brûlé pluſieurs années de ſuite, ſe creva dans le dernier » ſiècle, & vomit avec mugiſſement une grande quantité » de groſſes pierres accompagnées d'une matière ſulfureuſe, brûlante & épaiſſe qui tomba ſur la terre & dans » la mer. L'eau ſe gonfla auprès de la côte, bouillonna & » laiſſa quantité de poiſſons morts flottans ſur la ſurface ».

Encycl.

& redoutable. Il fut presque continuel pendant le cours d'une année; enfin les feux se calmèrent, & il ne resta plus qu'une fumée fort épaisse.

Le 15 de Juillet 1708, l'Observateur, dont nous tirons ces détails, eut assez de courage pour aller examiner le théâtre encore menaçant de tant de phénomènes. Faisons-le parler lui-même (1).

« Nous eûmes soin de nous fournir d'un Caïque bien calfaté, & dont » les fentes avoient doubles étoupes enfoncées à force. Comme nous étions » convenus de mettre pied à terre, s'il étoit possible, nous fîmes tirer droit » à l'île par un côté où la mer ne bouillonnoit pas, mais où elle fumoit » beaucoup. A peine fûmes-nous entrés dans cette fumée, que nous sen- » tîmes une chaleur étouffante qui nous saisit. Nous mîmes la main dans » l'eau, & nous la trouvâmes brûlante. Nous étions pourtant encore à cinq » cents pas de notre terme. N'y ayant pas d'apparence de pousser plus loin » par-là, nous tournâmes vers la pointe la plus éloignée de la grande bou- » che, & par où l'île avoit toujours crû en longueur. Les feux qui y étoient » encore, & la mer qui jettoit de gros bouillons nous obligèrent de pren- » dre un long circuit; encore sentions-nous bien de la chaleur. Chemin » faisant, j'eus le loisir d'observer l'espace qu'il y avoit entre la nouvelle » île & la petite Cammeni. Je le trouvai plus grand que je ne croyois, » & je jugeai à l'œil qu'une Galère en vogue pourroit passer par les en- » droits, même les plus étroits. De là nous allâmes descendre à la grande » Cammeni, d'où nous eûmes la commodité d'examiner sans beaucoup de » danger toute la vraie longueur de l'île, & particulièrement le côté que » nous n'avions pu voir de Scaro. L'île, sur la figure oblongue, pouvoit bien » avoir alors deux cents pieds dans sa plus grande hauteur, un mille & plus » dans sa plus grande largeur, & environ cinq milles de tour.

» Après avoir été plus d'une heure à considérer toutes choses, l'envie » nous prit de nous approcher de l'île, & de tenter encore une fois d'y » mettre pied à terre par l'endroit que j'ai dit avoir été appelé long-tems » l'île blanche. Il y avoit plusieurs mois que cet endroit-là ne croissoit plus, » & jamais on n'y avoit apperçu ni feu ni fumée. Nous nous rembarquâ- » mes, & fûmes ramer de ce côté-là. Nous en étions à près de deux cents » pas lorsque, mettant la main dans l'eau, nous sentîmes que plus nous en » approchions, & plus elle devenoit blanche. Nous jettâmes la sonde.

(1) Miss. du Levant, Tom. I. p. 157.

» Toute la corde longue de 95 brasses fut employée, sans qu'on trouvât » de fond. Pendant que nous étions à délibérer si nous irions plus avant, » ou si nous retournerions en arrière, la grande bouche vint à jouer avec » son fracas & son impétuosité ordinaire. Pour comble de disgrace, le vent » qui étoit frais porta sur nous le nuage de cendre & de fumée qui en » sortit; nous fûmes heureux qu'il n'y portât pas autre chose. A voir » comme nous étions faits, après cette ondée de cendre qui nous avoit » tous couverts, il y avoit de quoi rire; mais aucun de nous n'en avoit » envie. Nous ne songeâmes qu'à nous en aller bien vîte, & nous le fîmes » très à propos. Nous n'étions pas à un mille & demi de l'île, que le tin- » tamarre y recommença, & jetta dans l'endroit que nous venions de » quitter quantité de pierres allumées. De plus, en abordant à Santorin, » nos Mariniers nous firent remarquer que la grande chaleur de l'eau avoit » emporté presque toute la poix de notre Caïque qui commençoit à s'ou- » vrir de tous côtés ».

Pendant les dix années suivantes, le fourneau de ce Volcan a encore jetté plusieurs fois : il est aujourd'hui dans une inaction qui n'est peut-être que le présage de révolutions plus grandes encore. L'eau n'est plus chaude en aucun endroit; on n'y remarque même aucune exhalaison. On voit seulement sortir, par ses côtés, une grande quantité de soufre & de bitume qui nagent sur les eaux sans s'y mêler, & les colorent diversement suivant la nature & la qualité des matières bitumineuses qu'ils entraînent.

Si, d'après l'examen que j'ai fait de ces lieux, j'osois me livrer à quelques conjectures, voici celles que je proposerois. La partie de l'île nouvelle qui sortit la première, & qui ne portoit aucun caractère volcanique, paroît être un sol neuf: les matières englouties par le premier Volcan, & restées depuis tant de siècles sous les eaux de la mer, avoient eu le tems de se recouvrir d'une terre nouvelle qui a formé des pierres calcaires blanches & très-molles; car le contact de l'air n'avoit pu encore les durcir. Lorsque cette île est sortie de l'eau, toute cette partie a été soulevée, sans aucun bouleversement, par les matières intérieures qu'une chaleur violente mettoit en expansion, & qui, cherchant à se faire jour, soulevoient avec effort les terreins dont elles étoient comprimées. C'est ce que démontrent, & cette pierre blanche & ces huîtres vivantes qui tenoient alors aux rochers; c'est le fond du lit de la mer qui s'élevant en manière de voûte, a été porté d'un mouvement égal & tranquille à la surface des eaux;

eaux : mais enfin la force du feu a ouvert les flancs de cette montagne; le Volcan s'eſt fait jour, a bouleverſé, englouti le menu terrein qui faiſoit le lit de la mer, & l'a recouvert de tous les débris du foyer qu'elle recouvroit elle-même auparavant.

Il eſt à préſumer qu'en creuſant dans l'île de Santorin, on retrouveroit ſous les laves, ſous les cendres & les ponces qui la couvrent aujourd'hui, ſon terrein primitif; comme il y a grande apparence que celui qui rempliſſoit l'eſpace qu'occupe aujourd'hui le Golfe, & qui, lors de la ſéparation de Théraſia, a été englouti, ſe recouvre actuellement, ſous les eaux, d'une terre nouvelle; qu'un jour, peut-être, il ſera repouſſé à ſon tour, & formera une autre île. M. Deſmarets a obſervé, en différens endroits, des traces évidentes de Volcan, des lits de laves placés les uns ſur les autres, & ſéparés par des bancs horiſontaux de pierre calcaire, ou par des terreins intermédiaires que le ſéjour des eaux de la mer a pu ſeul former. Ce que M. Deſmarets a obſervé dans le milieu du Continent, la Nature l'exécute aujourd'hui dans le Golfe de Santorin, & au pied des Volcans & des îles que la mer y a vomies de ſon ſein.

Cette matière huileuſe, & diverſement colorée, dont la mer ſe couvrit dans le Golfe de Santorin, lors de l'éruption de 1707, étoit du bitume, du pétrole, de la naphte, du ſoufre fondu, que le Volcan vomiſſoit de ſes gouffres, tantôt par ſa bouche embrâſée, tantôt par les ouvertures de ſes flancs, & au travers même des eaux bouillantes de la mer. La relation que j'ai ſuivie nous la repréſente comme ayant une fluidité particulière, tranquille, & différente de celle de l'eau, parce qu'en effet elle ſe plaçoit à ſa ſurface comme de l'huile, & ne ſe mêloit point avec elle. Les couleurs différentes, verte, rouge, ou d'un jaune pâle, que préſentoit cette matière, ne venoient que de la préſence du ſoufre pur, fondu, ou réfroidi, ou mêlé de bitume, ainſi que d'autres ſubſtances qu'on ne pourroit déterminer ſans en avoir fait l'examen. La grande infection dont les habitans de Scaro furent ſi cruellement incommodés, qui noirciſſoit l'argent & le cuivre, & qui détruiſit les vignobles, provenoit de la vapeur du ſoufre en combuſtion, & des exhalaiſons inſupportables que le vent portoit de ce côté.

Il n'eſt pas douteux que les bruits ſourds & profonds qui ſe font entendre dans le ſein des Volcans, ne ſoient occaſionnés, en partie, par la chûte des maſſes énormes de rochers qui s'écroulent dans ces gouffres embrâſés : la violence du feu, les efforts de l'air & de l'eau mis en expanſion par la

chaleur, détachent ces rochers des flancs & de la voûte des Volcans. Ils se choquent, s'entraînent mutuellement & tombent dans des abîmes remplis de matières fondues, que l'impreſſion terrible de leur peſanteur fait jaillir dans les airs. Ces éruptions ne ſont rien encore en comparaiſon de celles que cauſe ſouvent l'introduction des eaux de la mer dans le ſein des Volcans. Les feux deſtructeurs qu'ils renferment, cherchant à ſe faire jour de tous côtés, ouvrent, dans les racines profondes de la montagne, des ſoupiraux où les eaux de la mer ſe jettent avec violence : des fleuves entiers tombent ſur un lac immenſe de matières bouillantes. Il ſeroit inutile de vouloir décrire de pareils événemens ; il ſuffira de rappeler qu'une goutte d'eau jettée dans un creuſet rempli d'une ſubſtance en fuſion, produit une exploſion redoutable. Souvent les Volcans rejettent ces eaux avec fureur ; & l'on a vu pluſieurs fois le Véſuve vomir, au milieu de ſes flammes, des torrens d'eaux chaudes & ſalées.

Tout concourt à prouver que le foyer du Volcan de Santorin eſt placé à une profondeur immenſe, dans les entrailles de la terre. J'ai déja dit qu'on ne trouvoit point de fond dans tout le Golfe, ni même dans les environs des *Cammeni*, qui ne ſont cependant autre choſe que les bouches du Volcan ; mais quelque grande que puiſſe être cette profondeur, le foyer où brûlent ces feux éternels eſt encore bien plus reculé ; ſans cela, ils n'auroient pu produire les montagnes dont les ſommets forment aujourd'hui ces îles nouvelles, & dont la baſe eſt aſſez éloignée pour ſe ſouſtraire à nos recherches. Si ces foyers étoient placés trop près du lit de la mer, les eaux les pénétreroient de toutes parts & parviendroient à les étouffer : enfin, ſans cette grande profondeur, ces feux ne pourroient embrâſer, échauffer, ſoulever la maſſe des eaux qui les couvrent, ni ſe manifeſter par ces effets, ces ravages, enfin par tous ces phénomènes qu'ils ont tant de fois répétés.

Les obſervations que j'ai faites à Milo achèvent de confirmer cette opinion. Tout annonce dans cette île une combuſtion ſouterreine ; les feux qui dévorent l'intérieur de la terre s'échappent ſouvent par des crevaſſes multipliées, & ſe manifeſtent ſans ceſſe par des exhalaiſons malfaiſantes. J'ai déja remarqué, que cette influence peſtilentielle, que toutes ces preuves d'un incendie ſouterrein, n'ont commencé que lors de l'éruption qui produiſit à Santorin l'île nouvelle en 1707. Il faut donc qu'il y ait une communication établie entre ces deux îles, par des couches de matières com-

buſtibles placées fort au-deſſous du lit de la mer; peut-être s'ouvrira-t-il à Milo un nouveau Volcan qui aura avec celui de Santorin les mêmes rapports que l'on obſerve entre le Véſuve & l'Ætna. La communication de ces deux montagnes eſt aujourd'hui parfaitement démontrée; elle ne peut cependant exiſter qu'à une profondeur immenſe. Ajoutons un autre exemple : les Volcans du Pérou ſe font ouvert des ſoupiraux ſur la cîme des Cordilières, dont le ſommet eſt à trois mille deux cents toiſes au-deſſus du niveau de la mer; cependant le foyer de ces Volcans n'eſt point placé dans le corps même de ces montagnes. Lors du tremblement de terre qui renverſa Lima au mois d'octobre 1746, la commotion fut générale dans toute cette partie de l'Amérique; les Volcans jettèrent avec violence; & la direction du tremblement indiquoit qu'elle venoit de la mer vers la terre : les foyers, d'où partoit cette ſecouſſe terrible, étoient donc certainement ſitués ſous le lit de la mer Pacifique.

Finiſſons cet article par une obſervation ſur la nature des matières bitumineuſes que jettent les Volcans : elle peut donner une idée des révolutions qui ont ſucceſſivement bouleverſé la ſurface du Golfe. Elle eſt due au génie de feu M. Rouelle. Cet habile chimiſte a obſervé que, dans tous les Volcans, tant ceux qui brûlent actuellement que ceux qui ont brûlé autrefois, par-tout, on retrouve à-peu-près les mêmes matières, & ſur-tout les ſubſtances inflammables, telles que le ſoufre, les pétroles, les bitumes, &c. La nature & l'uniformité des produits qui réſultent de ces embrâſemens, lui en ont démontré la véritable origine. Ce ſont des forêts immenſes accumulées pendant des ſiècles, & que des révolutions de la mer ont enſevelies, dans les tems antérieurs à ces énormes abîmes. Là, les feux ſouterreins les conſument, les embrâſent, ou les diſtillent, & les pouſſent enſuite au-dehors, à la ſurface du globe, dans le même état où nous voyons les matières huileuſes qu'on retire des charbons de terre, lorſque l'art les traite dans un laboratoire. Toutes les ſubſtances graſſes & huileuſes retirées du ſein de la terre, doivent donc être regardées comme une uſurpation du règne minéral ſur le règne végétal; & c'eſt dans celui-ci qu'il faut les placer, pour les rendre à leur véritable origine.



PLANCHE QUATORZIEME.

Vue des îles volcaniques de Santorin.

CETTE vue eſt priſe du Château de Scaro, d'où l'on découvre tout le Golfe de Santorin. Au milieu, ſont les trois îles volcaniques; ſavoir, en avant, *la petite Cammeni*, enſuite, *l'île nouvelle*, & au-delà, *la grande Cammeni*, anciennement *Hiéra*. Un laps de vingt ſiècles n'a rien fait perdre à cette dernière du caractère de ſon origine. A peine le tems a-t-il pu décompoſer & réduire en pouſſière une légère partie des pierres ponces qui la couvrent; & cette terre factice ne produit que quelques herbes, dont les ſemences ont été apportées par les vents.

Plus loin & ſur la droite, on voit l'île d'*Aſpronyſi*, anciennement *Théraſia*. Elle eſt couverte de verdure, & l'on y rencontre quelques arbres. Tout, en l'examinant, me confirma dans l'opinion qu'elle n'a été que ſéparée de l'île de Théra, ainſi que le dit Pline, & qu'elle n'eſt point, comme le ſont les Cammeni, un produit du Volcan. Les pierres ponces qu'on y trouve en abondance ne lui appartiennent point, mais y ont été jettées dans les différentes éruptions dont j'ai parlé. Les terres que l'on voit ſur la gauche ſont la partie méridionale du croiſſant que forme le Golfe de Santorin : cette pointe nommée *Acrotiri*, ſe rapproche d'Aſpronyſi; la grandeur du plan géographique n'a pas permis de l'y comprendre. Les habitans m'ont aſſuré que l'on trouvoit fond en pluſieurs endroits, le long de cette côte, & qu'on y pouvoit mouiller. L'île de Policandre borne l'horiſon entre Aſpronyſi & Acrotiri.

J'ai rapporté un échantillon aſſez curieux des matières qui forment la petite Cammeni; c'eſt une eſpèce de brèche formée de fragmens d'une lave dure & compacte. Ces fragmens ſont liés par une pozzolane frittée & à demi fondue. Il n'eſt pas douteux que cette réunion n'ait été faite, après coup, par le feu. Les autres matières ſont abſolument ſemblables à tous les produits des Volcans.





Pl. 14



VUE DES ILES VOLCANIQUES DE SANTORIN.

A P D R

Pl. 15



VUE DU BOURG SAN-NICOLO.

A P D R



VUE DE LA CÔTE DE SANTORIN.

A P D R



PLANCHE QUINZIEME.

Vue du Bourg de San-Nicolo.

Le Bourg de San-Nicolo eſt ſitué à la pointe de Santorin, appelée *Apanomeria*, & ſur des rochers énormes par-tout déchirés, brûlés & calcinés. L'écueil, appelé *Thiraüa,* n'en eſt ſéparé que par un canal étroit & peu profond, où les bateaux mouillent en ſûreté; cet écueil eſt une partie de l'île de Santorin, dont les fondemens ſe ſont affaiſſés, & qui s'en eſt détachée ſeulement par la ſurface ſupérieure. Peut-être eſt-ce là l'événement dont Dapper veut parler, quand il dit qu'une portion de Santorin a été engloutie en 1507. On ne ſauroit l'aſſurer. Tournefort a pris Thérafia pour l'ancienne *Hiéra*, & en cela il s'eſt abſolument trompé, comme ſur tout ce qui regarde Santorin. La connoiſſance phyſique de cet objet demandoit des lumières qu'on vient d'acquérir depuis peu d'années; & quant à la partie de l'Héitorie, cet illuſtre Botaniſte eſt excuſable de n'avoir pu démêler la vérité à travers l'obſcurité & les contradictions des Auteurs qui en parlent.

PLANCHE SEIZIEME.

Vue de la Côte de Santorin & du Château de Scaro.

Cette vue, priſe de la mer, offre preſque toute la côte du Golfe de Santorin. Elle montre l'état de deſtruction & de calcination, où j'ai déja dit que ſont tous ces rochers. On voit dans l'éloignement la pointe *Apanomeria* & le Bourg de San-Nicolo. Au milieu paroît le Château de Scaro, dont la ſituation eſt effrayante. Un peu en deçà eſt le Bourg de Pyrgos, le ſéjour le plus agréable de toute l'île; & au-deſſous, une petite anſe où les bateaux peuvent aborder; mais pour peu que le vent s'élève, ils ſont obligés d'aller chercher un aſyle plus ſûr dans le paſſage de San-Nicolo. Le mien y fut forcé: lorſque je voulus repartir, il me fallut aller l'y joindre; & je ne crois pas avoir jamais navigué d'une façon plus légère & moins raſſurante. Nous entrâmes dans une nacelle que l'on avoit tirée ſur le ſable, pour la mettre à l'abri des flots: on nous fit coucher horiſontalement les uns ſur les autres; & deux Grecs, pouſſant avec force le

petit bâtiment, nous lancèrent à la mer. Les vagues étoient fortes; un ſeul Conducteur dirigeoit notre marche avec deux rames grandes comme la main, & nous recommandoit de ne pas faire le moindre mouvement. Je ne tardai pas à voir combien ſon avis étoit ſage; car, forcé d'éternuer, je penſai faire chavirer le navire.

J'ai rapporté pluſieurs échantillons des rochers qui bordent cette côte, & forment, comme je l'ai déja dit, les parois de l'ancien Volcan. C'eſt une matière parfaitement noire, vitreuſe & brillante dans ſa caſſure. Ses fragmens reſſemblent à ceux du verre : ils ſont plus ou moins convexes ou concaves : enfin cette matière, comme le verre, vole en éclats ſous le pilon, & ces éclats ont toujours des angles tranchans. D'autres morceaux de granit ne ſont que torréfiés; & l'action du feu, dans la partie qu'ils occupoient, n'a pas été aſſez violente pour les dénaturer entièrement.

La lave priſe dans l'intérieur de l'île eſt encore plus compacte, plus dure; elle fait feu avec le briquet, & réſiſte même au marteau. On trouve quelquefois dans ſon intérieur de petits criſteaux colorés en jaune & tranſparens comme les topazes.

On compte aujourd'hui dans l'île de Santorin environ huit mille habitans, parmi leſquels il n'y a guère que ſept à huit cents Catholiques. On ſait que les deux Religions, grecque & romaine, ſont plus oppoſées par leur haine mutuelle, que par la diverſité de leurs opinions; ſemblables à deux frères, qui venant à ſe brouiller, trouvent de nouveaux motifs d'inimitié dans le ſouvenir de leur union ancienne. On ſait que les Grecs ſont plongés dans l'ignorance la plus vile; qu'ils ſont conſiſter preſque tous leurs dogmes dans une abſtinence outrée & une antipathie aveugle pour les Latins. Ceux-ci, curieux d'étendre leur domination, diſputent à leurs adverſaires quelques-unes de ces petites Chapelles répandues dans la campagne, & dont le nombre eſt preſque égal à celui des habitans. Cette animoſité ne va cependant jamais juſqu'à troubler la tranquillité publique : chaque partie eſt un frein pour l'autre; il règne parmi eux une émulation de régularité, excitée plutôt par l'amour propre que par le zèle, & ſoutenue par cette idée générale que, dans les opinions morales & religieuſes, la conduite a bien plus d'empire ſur le peuple, que le raiſonnement. A ces motifs il s'en joint un autre plus puiſſant encore, c'eſt la terreur des Juges Muſulmans, qui ne finiſſent jamais un procès élevé entre des Chrétiens, qu'en ruinant les deux Parties.



FEMMES DE L'ILE DE SANTORIN.

A P D R



VUE PRISE AU VILLAGE DE NEBRIO À SANTORIN.

A P D R



PLANCHE DIX-SEPTIEME.

Femmes de l'île de Santorin.

Ce deſſin repréſente les Sœurs de l'Evêque Catholique chez lequel je fus reçu. L'une eſt habillée; l'autre eſt en déshabillé. Leur peu d'aiſance diſparoiſſoit ſous le faſte & la coquetterie héréditaires chez les femmes grecques. Elles ſembloient vouloir, par l'extérieur du luxe, ſe cacher à elles-mêmes la médiocrité de leur fortune : la vanité leur faiſoit oublier les beſoins les plus réels, ou plutôt elles n'en avoient point de plus grand que celui de la parure.

Je trouvai l'Evêque occupé des fonctions de ſon miniſtère : élevé depuis peu à l'Epiſcopat, il n'en connoiſſoit encore que les devoirs. En deſcendant de l'autel, il vint me joindre, & me conduiſit chez lui, dans toute la pompe des ornemens pontificaux. Il avoit réſervé ſa ſimplicité pour l'intérieur de ſa maiſon; elle n'avoit rien qui ne fût entièrement conforme à la modeſtie de ſon revenu (1). Le dîner fut apprêté par ſes Sœurs qui, pour un inſtant, mirent à part leur vanité & leurs beaux habits. Son domeſtique étoit peu nombreux, mais il y maintenoit exactement l'ordre hiérarchique. Le Curé ſervoit de Maître-d'hôtel, & ſon embonpoint le rendoit digne de cet emploi : le Diacre, une aſſiette ſous le bras, s'étoit placé derrière ma chaiſe; je reconnus le Sous-Diacre ſervant un de mes compagnons de voyage, & je fus auſſi édifié de leur attention au ſervice de la table, que je l'avois été, quelques minutes auparavant, de leur dévotion au ſervice de l'Autel. Je croyois tous leurs talens épuiſés par la double fonction que je leur avois vu remplir; mais il ne tardèrent pas à m'en faire connoître un nouveau que je ne leur ſoupçonnois pas. Je deſirai faire une promenade dans l'intérieur de l'île; l'Evêque voulut lui-même m'y accompagner : le Diacre toujours officieux m'amena un petit mulet tout équipé, me tint l'étrier, & ſe chargea lui-même de preſſer le mulet dans ſa marche. J'étois confus d'en recevoir tant de ſervices. L'Evêque s'apperçut de mon embarras, & crut me raſſurer en me diſant que cette auſtère ſubordination étoit un uſage de la primitive Egliſe, fort précieux à conſerver. Je fus convaincu de ſon

(1) Son Siége lui valoit à peine 1200 liv. de notre monnoie.

grand zèle pour l'obſervation de l'ancienne diſcipline, mais bien plus encore de l'extrême pauvreté de cette Egliſe.

Nous traversâmes une partie de l'île. Tout le côté oppoſé à celui du Volcan eſt aſſez fertile; & la terre, quoique couverte de pierres ponces, produit pourtant une grande quantité de vignes qui donnent d'excellent vin. On y recueille auſſi beaucoup d'orge et de coton, mais peu de froment.

PLANCHE DIX-HUITIEME.

Vue priſe au Village de Nebrio à Santorin.

J'AI fait graver ce deſſin, pour donner une idée de la manière dont la plupart des maiſons ſont conſtruites dans cette île. En quelques autres endroits, les habitans ont creuſé les rochers, pour s'y former des logemens, ſans doute dans l'eſpérance d'être plus à l'abri des tremblemens de terre qu'on y éprouve ſouvent.

PLANCHE DIX-NEUVIEME & VINGTIEME.

Vue de la Montagne de S. Etienne, & Fragmens antiques.

IL ne me reſtoit plus à voir, à Santorin, que la Montagne de S. Etienne, ſituée au Sud-Eſt de l'île. C'eſt un amas de roches énormes, recouvertes en partie par une immenſe quantité de petites pierres ponces qui en rendent l'accès difficile. La plaine qui y conduit offre un coup d'œil bien différent; elle eſt couverte de vignes, d'oliviers, de grenadiers; enfin c'eſt l'abondance auprès de la ſtérilité.

La montagne eſt couronnée par des ruines qui atteſtent l'exiſtence & la deſtruction d'une Ville magnifique. Hérodote, Pauſanias & Strabon s'accordent à lui donner pour fondateur Théras, fils d'Antéſion, oncle & tuteur de Proclès & d'Euriſtêne Rois de Lacédémone. Suivant ces Auteurs, ce Prince paſſa avec une colonie (1) de Lacédémoniens dans l'île Caliſta, à laquelle il donna ſon nom, & il y bâtit une Ville.

Je ne dirai rien de l'eſpèce de gouvernement que Théras établit chez ſes nouveaux ſujets. Il paroît qu'il ſuivit celui de Lacédémone; mais je ne

(1) Théra envoya bientôt elle-même une colonie en Libye, par ordre de l'oracle de Delphes. Cette colonie fonda la ville de Cyrêne, patrie du Poëte Callimaque. *Voyez* les Mém. de Littérature, tom. III. p. 411. art. Cyrêne, fait par M. Hardion.

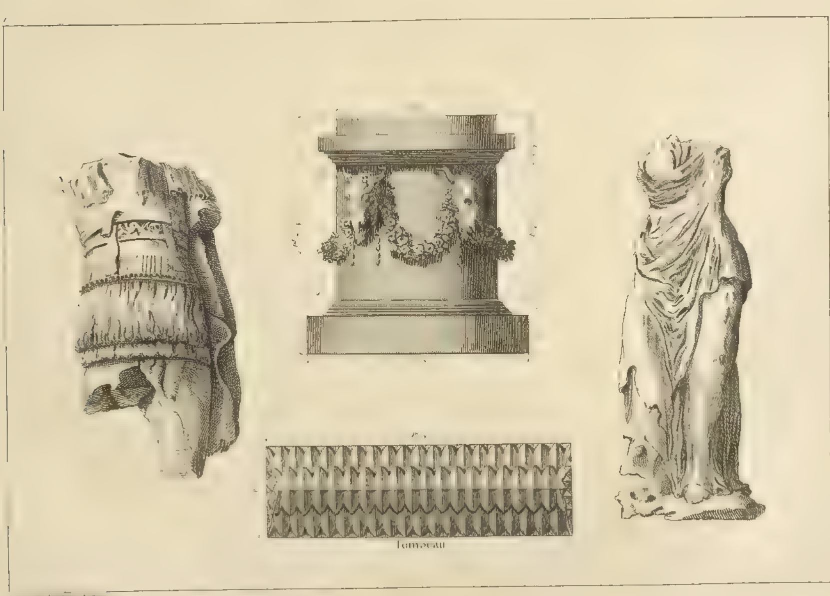
puis





VUE DE LA MONTAGNE DE S.T ETIENNE.

A.P.D.R.



FRAGMENS ANTIQUES.

A P D R

puis m'empêcher de rappeller un ufage dont on ne trouve d'exemple, que chez ce peuple, & que Euftathe nous a confervé dans fon Commentaire fur Denys le Géographe. Les Théréens, dit-il, ne pleuroient ni les enfans qui mouroient avant 7 ans, ni les hommes qui mouroient au-delà de 50; ceux-ci parce que apparemment ils avoient affez vécu, & ceux-là parce qu'on ne penfoit pas qu'ils euffent encore vécu (1). Trifte jugement porté par tout un peuple fur le malheur de la condition humaine, mais après tout, jugement moins étrange, moins mélancolique & fans doute plus raifonnable que celui de ces peuples de Thrace qui prenoient, dit-on, le deuil le jour de la naiffance de leurs enfans, & célébroient des réjouiffances à leur mort.

La ville de Théra continua d'être floriffante jufques fous les Empereurs romains, comme il paroît par les infcriptions que Spon & Tournefort ont déja rapportées. Je trouvai les deux ftatues dont elles font mention, & qui furent érigées par le peuple de Théra aux Empereurs Marc-Aurèle & Antonin. Elles font fans tête l'une & l'autre; mais je remarquai que la tête de l'une des deux n'a point été caffée, mais feulement détachée. Elle étoit fans doute d'or, d'ivoire, ou d'un marbre différent, comme on le pratiquoit fouvent dans l'antiquité. Les ftatues font en marbre & d'un affez beau travail. J'en ai fait graver une

Au milieu de toutes ces ruines, on diftingue facilement celles d'un temple: eft-ce celui de *Neptune l'Afphalien*, ou le fondateur, que les Rhodiens y bâtirent fuivant Strabon? feroit-ce le temple de Minerve dont parle le Scholiafte de Pindare (2)? Les colonnes, quelques ftatues & les fragmens les plus riches ont été enlevés par les Ruffes.

Un peu au-deffous de l'emplacement du temple, on trouve la Chapelle de S. Etienne, conftruite avec des fragmens antiques. Dans le fond de la Chapelle eft un Autel orné de maffacres & de guirlandes, à côté une très-jolie ftatue de femme: rien n'y rappelleroit le Chriftianifme fans une petite image enfumée de la Vierge, dont les Grecs l'ont décorée, & fans la barbarie avec laquelle ils ont mutilé la ftatue, pour lui faire porter plus facilement la lampe deftinée à brûler dans ce lieu faint.

J'entrai dans une bergerie, où je trouvai encore quelques marbres, entre autres la partie fupérieure d'un tombeau, que j'ai fait graver ici avec les différens objets dont je viens de parler.

Il faut obferver que les Villes grecques, avant que d'être foumifes aux Romains, ne repréfentoient fur leurs monnoies, que des types très-fimples

(1) Mém. de Littérat. tom. III. page 407.

(2) Sur l'Ode IV.

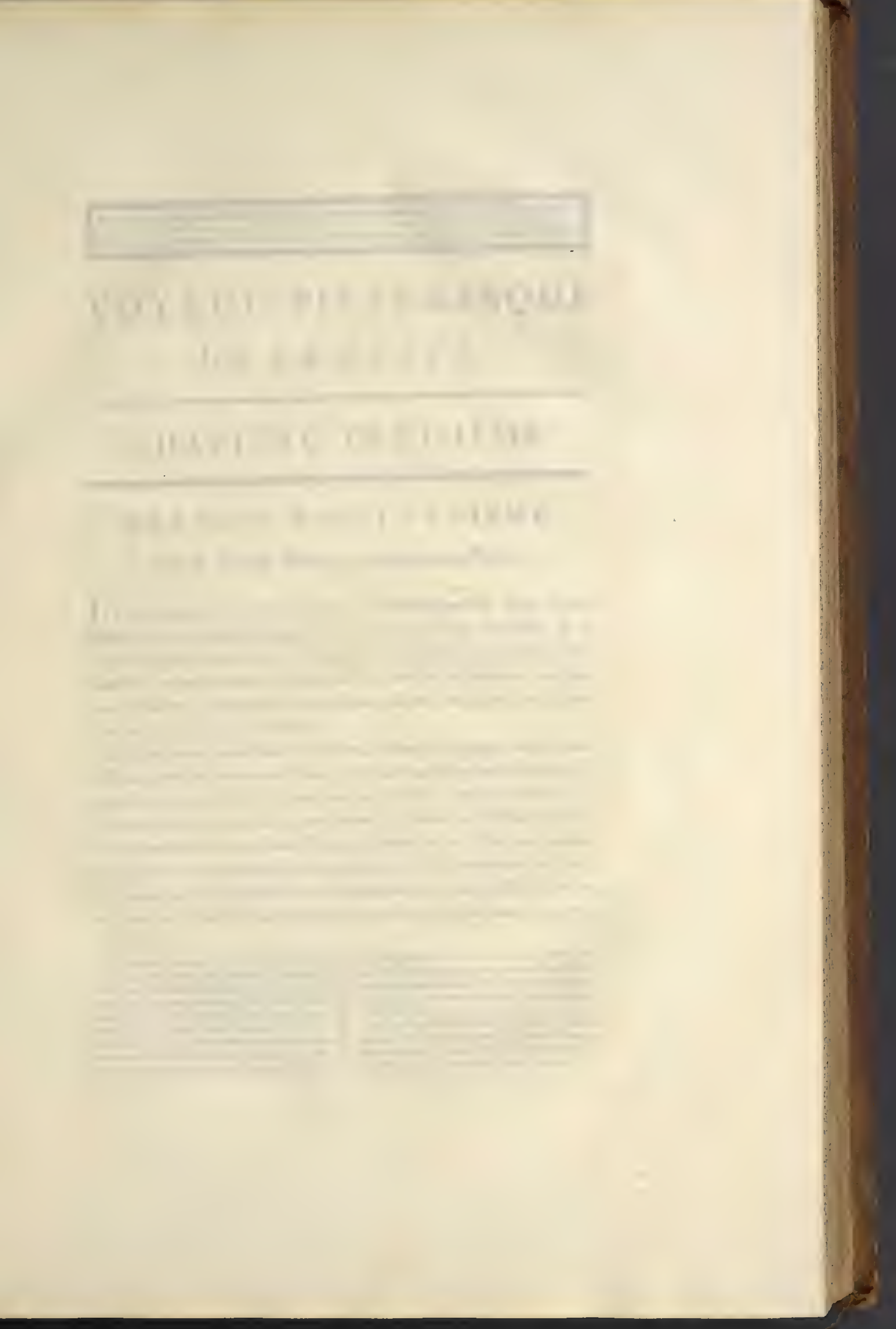
& presque toujours relatifs aux divinités qu'elles adoroient, aux productions de leurs territoires, à leur commerce, à leur marine, à leur position, à d'autres circonstances locales. C'est ainsi que, sur la première des deux médailles de Théra que j'ai fait graver, on voit d'un côté une proue de vaisseau, & de l'autre un vase & une grappe de raisin, & sur la seconde, la tête du Soleil & trois poissons au revers. Ces deux médailles sont au Cabinet du Roi.





VUE DE LA VILLE DE NAXIA.

A P D R





VOYAGE PITTORESQUE
DE LA GRECE.

CHAPITRE TROISIEME.

PLANCHE VINGT & UNIEME.
Vue de l'île de Naxia, anciennement Naxos.

L'ÎLE consacrée à Vénus, Cythère, n'eſt aujourd'hui qu'un rocher ſtérile; Gnide n'exiſte plus que ſous les flots qui l'ont renverſée; & la ſuperbe Cyſique laiſſe à peine quelques traces de ſes ruines; Naxos, plus heureuſe, rappele encore le ſéjour & les bienfaits de Bacchus. Les dons que la Nature y prodiguoit à ſes habitans dûrent ſans doute les diſpoſer à recevoir le culte de cette divinité.

Le Conquérant bienfaiteur des Indes, honoré en Egypte ſous le nom d'Oſiris comme le premier des Dieux, vit bientôt multiplier ſes Adorateurs, & répandre ſon culte facile. Cadmus, des bords du Nil, l'apporta en Béotie(1); & Sémélé ſa fille fut choiſie, pour donner à la Grèce le ſpectacle nouveau de la reproduction d'un Dieu : Bacchus voulut naître d'elle une ſeconde fois (2); & cette impoſture ſervit également à faire la réputation du Dieu, & à ſauver celle de Sémélé. Ce ne fut cependant pas ſans difficulté que ce culte parvint à s'établir; & ſans doute le nouveau Bacchus eut des préten-

(1) Voyez dans Hérodote, Liv. II, les détails qu'il donne ſur Bacchus & ſur ſon origine égyptienne. Mélampus, fils d'Amithaon, contribua auſſi à répandre en Grèce, le culte de cette divinité. Quelques Auteurs veulent même qu'il ait été le premier à l'y faire connoître. Ce Mélampus, dont on trouve la généalogie dans l'Odiſſée, étoit né environ 170 ans avant la priſe de Troie. Il vivoit dans le tems où le culte de Bacchus parvint à triompher des oppoſitions qu'il avoit d'abord trouvées en Grèce, puiſque le fragment de la Chronique d'Appollodore, conſervé dans Clément Alexandrin, fixe cette époque à 157 ans avant la priſe de Troie. Ce Mélampus étoit grand Médecin, grand Devin; il converſoit familièrement avec tous les animaux. *Voyez* ce mot dans le Dict. de Bayle.

(2) Cette Epiphanie d'Oſiris & la fourberie de Cadmus, ſont rapportées fort en détail dans Diod. Liv. I. *Voyez* la Diſſertation de M. Fréret, ſur le culte de Bacchus chez les Grecs. Mémoires de Littér. Tom. XXIII, p. 242.

tions plus difficiles à ſoutenir que celles du Légiſlateur de l'Aſie, puiſque différens Princes lui firent la guerre, & que, ſuivant une ancienne tradition, il alla mourir à Delphes, de ſes bleſſures (1). Cet événement qui auroit dû décréditer un peu ſa divinité dans l'eſprit des peuples, ne fut point un obſtacle à leur crédulité.

Dans la ſuite, Orphée venant de Thrace & paſſant en Béotie, reçut le culte de Bacchus des deſcendans du fondateur de Thèbes; il alla en Egypte pour achever de s'en inſtruire, & en fit un des premiers dogmes de ſa religion. On en connoît toute la pureté. L'horreur que les Sectateurs d'Orphée avoient pour le meurtre, pourroit ſeule en faire l'éloge. Ils la portoient juſqu'à ne tuer ni ne manger aucun animal. Horace dit:

Silveſtres homines ſacer interpreſque deorum
Cædibus & victu fœdo deterruit Orpheus.

Le culte *Orphique* étoit trop ſévère pour n'être pas promptement abandonné. Les fêtes des Bacchanales furent ſeules conſervées, & devinrent générales dans toute la Grèce. Les femmes qui d'abord (2) avoient été ſeules admiſes à ces myſtères auxquels elles ſe préparoient par pluſieurs jours de jeûne & même de continence, s'écartèrent bientôt, autant qu'il leur fut poſſible, de l'eſprit du Légiſlateur. Toute idée de religion fut bannie de ces fêtes, ou plutôt on s'y fit un devoir de tous les excès. Ces myſtères ne furent plus que des aſſemblées de débauche, dans leſquelles les initiés ſe livroient avec fureur (3) à tout ce qu'elle a de plus effréné. Les Bacchanales ne ſe célébroient d'abord que tous les ans; mais on en rendit dans la ſuite le retour plus fréquent. Il y eut les grandes Bacchanales, les petites, les anciennes, les nouvelles, les printanières, les automnales, les nocturnes, &c.

Un culte ſi favorable à la licence fut par-tout mépriſé & par-tout adopté. Il paſſa en Italie; mais le Sénat informé des déſordres auxquels il donnoit lieu, le proſcrivit ſous les peines les plus ſévères, l'an de Rome 568 (4):

(1) Plut. (de Iſide & Oſiride, pag. 365.) aſſure qu'on montroit à Delphes, les reſtes du corps de Bacchus.

(2) Voyez les Bacchantes d'Euripide, & la vingt-ſixième Idylle de Théocrite.

(3) On a donné à ces fêtes le nom d'Orgie, du mot grec ὀργὴ, fureur.

(4) Il fut apporté en Etrurie par un Grec obſcur, un de ces Aventuriers, qui forcés de quitter leur patrie, vont en impoſer aux peuples voiſins: bientôt ce culte infecta toute l'Italie. On ne ceſſa de renchérir ſur toutes les horreurs qui s'y commettoient: l'innocence ſurpriſe, n'eut que le choix de la mort ou de l'infamie; & ces chants deſtinés dans leur origine à célébrer les bienfaits des Dieux, ne ſervirent plus qu'à étouffer les cris des victimes que l'on ſacrifioit à la néceſſité d'un ſecret inviolable. L'amour, plus fort que la ſuperſtition, ſut violer les ſermens dont on lioit les initiés. Le jeune Æbutius apprit de ſa maîtreſſe, que ſa mère le dévouoit à la mort en l'engageant d'aſſiſter à la célébration

les

les Grecs même furent révoltés de tous ceux auxquels ces fêtes servoient de prétexte. Diagondas (1) les bannit de la Béotie par une loi expresse; & Platon proscrit de sa République tout ce qui peut y avoir quelque rapport.

De tous les lieux où se répandit le culte de Bacchus, aucun ne lui fut aussi particulièrement consacré que l'île de Naxos. Ses habitans disputoient aux antres de Nysa & au mont Méros l'honneur d'avoir protégé son enfance. Ce fut-là que ce Dieu rencontra Ariane abandonnée, & qu'il lui donna l'immortalité.

Pour passer à des tems moins fabuleux, j'ajouterai que Naxos, ainsi que les autres îles de la mer Egée, fut alternativement libre & soumise aux Athéniens, ensuite pillée par les Perses dont les premiers efforts avoient échoué contre la bravoure des habitans. Ayant depuis passé avec le reste de la Grèce sous le joug des Romains, elle fut donnée aux Rhodiens par Marc-Antoine, après la bataille de Philippes; mais la dureté de leur gouvernement la leur fit perdre presqu'aussi-tôt. L'Archipel fit ensuite partie de l'Empire grec jusqu'à la prise de Constantinople par les François. A cette époque, Marc Sannudo, noble Vénitien, s'empara de Naxos & des îles voisines; il fut créé Duc de l'Archipel par l'Empereur Henri. Ses successeurs y régnèrent trois cents ans, jusqu'à Jacques Crispo qui en fut dépouillé par le Sultan Sélim II. L'Evêque latin qui gouverne aujourd'hui le spirituel de Naxos est un descendant de ces anciens Souverains.

Il reste peu d'antiquités dans cette île. En jettant les yeux sur mon dessin, on distingue dans le fond l'écueil sur lequel étoit situé le temple de Bacchus : j'en donnerai les détails. Une tour quarrée, seul reste du Palais des anciens Ducs, s'élève au milieu de la Ville dont l'aspect est loin d'annoncer la beauté de l'intérieur de l'île; mais si l'on avance dans les terres, on trouve des vallées délicieuses, arrosées de mille ruisseaux, & des forêts d'orangers, de figuiers, & de grenadiers. La terre, par sa fécondité, semble prévenir tous les besoins de ses habitans; elle nourrit une

des Bacchanales. Les Consuls informés, sévirent contre tous les coupables; & le Sénat proscrivit à jamais ce culte abominable. Tite-Live rapporte tous les détails de cette révolution, (Liv. XXXIX. Chap. VIII, IX, X, XI, &c.) mais il en peint les horreurs avec une énergie dont notre langue plus châtiée que la sienne, ne permet pas une traduction fidèle. A son témoignage on peut joindre celui de Tacite. Cet historien philosophe ne croit pas pouvoir donner une idée plus forte de la dissolution de Messaline, qu'en la peignant dans l'instant où entourée des complices de ses débauches, elle cherchoit à imiter les Bacchantes. «Feminæ » pellibus accinctæ assultabant ut sacrificantes, vel insanientes Bacchæ. Ipsa, crine fluxo, thyrsum quatiens, juxtàque filius hederâ cinctus, gerere cothurnos, jacere caput, » strepente circùm procaci choro».

(1) *Diagondas Thebanus omnia nocturna sacra lege sustulit. Cicer. de legibus.* II. 25.

grande quantité de beſtiaux, de gibier. Le blé, l'huile, les figues & le vin y ſont toujours abondans. On y recueille auſſi de la ſoie. Tant d'avantages l'avoient fait nommer par les Anciens, la petite Sicile; tous les Poëtes l'ont célébrée. Properce dans ſon Poëme à Bacchus lui dit :

Et tibi per mediam beneolenti flumine Naxon,
Unde tuum potant Naxia turba merum.

Athénée compare ces vins au nectar des Dieux. C'eſt en effet, de tous les vins de Grèce, celui qui m'a paru mériter le plus ſa réputation ; mais il eſt ſi délicat qu'on ne peut le tranſporter, même aux îles les plus voiſines.

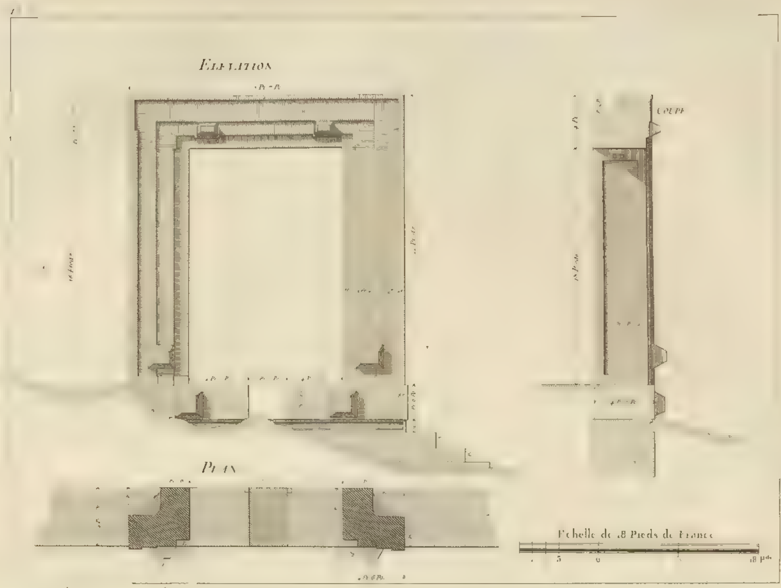
L'heureuſe ſituation de Naxia lui aſſure encore une eſpèce de liberté au ſein même de l'oppreſſion; & la Nature prodigue envers ſes habitans, ſemble avoir voulu poſer une barrière entre eux & la tyrannie : nul vaiſſeau n'y peut aborder. De ſimples bateaux ſuffiſent pour porter aux îles voiſines le ſuperflu des richeſſes dont abonde celle de Naxia.

Le voiſinage de Paros lui a été funeſte dans l'expédition des Ruſſes; ils y firent paſſer une partie des troupes dont Paros étoit l'entrepôt; & malgré la ſévérité de leur diſcipline, ils ne purent empêcher les Grecs révoltés qui s'étoient joints à eux, d'y commettre beaucoup de déſordres: mais lorſque j'y arrivai, deux années de repos lui avoient déja rendu une opulence dont elle ne peut être privée long-tems, puiſqu'elle la doit à un ſol heureux. On compte dans l'île environ 6000 habitans, dont un cinquième de Catholiques. Il y a pluſieurs Couvents de filles, un de Capucins; les Jéſuites y avoient auſſi un établiſſement; ils y ſont reſtés ſous l'habit ſéculier, & continuent à y être utiles. Chacune des deux Religions y a un Archevêque, dont la puiſſance ſpirituelle s'étend ſur toutes les Cyclades, mais dont le revenu eſt fort borné. L'île entière paye environ dix bourſes au Capitan Pacha.

J'ai fait graver à la fin de ce Chapitre trois médailles de l'île de Naxos, tirées du Cabinet du Roi; elles rappelent la fécondité de ſes vignobles, & le culte particulier qu'on y rendoit à Bacchus.

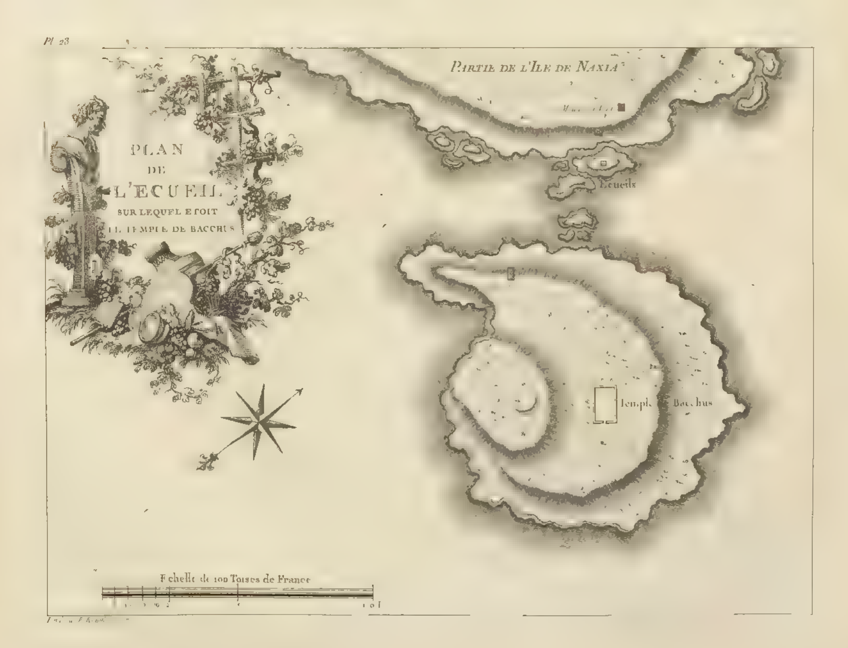
La première repréſente la tête de Bacchus, avec la barbe, ornée d'un diadême & de feuilles de lierre; au revers, le nom des Naxiens, & le vieux Silène accroupi, tenant un vaſe & un thyrſe.

Sur la ſeconde, on voit la tête du même Dieu, couverte de pampres & de raiſins; au revers, un vaſe, un thyrſe, & un nom de Magiſtrat joint à celui des habitans. La troiſième offre, d'un côté, la tête de Bacchus,



DÉTAILS GÉOMETRIQUES DE LA PORTE DU TEMPLE DE BACCHUS.

A.P D R.







HABITANS DE L'ILE DE NAXIA

A P D R



DAMES DE L'ILE DE TINE.

A P D R



jeune & orné de lierre; de l'autre, Silène appuyé fur une outre, tenant un vafe, & une branche de lierre.

PLANCHES
VINGT-DEUXIEME & VINGT-TROISIEME.

Détails géométriques du Temple de Bacchus, & Plan de l'écueil fur lequel il étoit fitué.

A la droite du Port de Naxia, eft un écueil fur lequel étoit fitué le Temple de Bacchus. Il communiquoit à l'île de Naxos par un pont, dont les veftiges fubfiftent encore. Il étoit établi fur les rochers qui rempliffent ce paffage. Ce pont fervoit en même tems à conduire au Temple les eaux d'une fontaine abondante qu'un autre aquéduc apportoit de plus d'une lieue. Suivant quelques Auteurs, cette petite île étoit appelée par les Anciens, *Strongyle.*

Le Temple de Bacchus eft entièrement détruit. La porte feule eft reftée: le poids énorme des trois pièces qui la compofent, l'a défendue contre les habitans de Naxia, qui ont arraché tous ces marbres précieux pour en conftruire leurs maifons. Les Planches 22e. & 23e. montrent le plan de l'écueil, & les différentes mefures de cette porte : il feroit difficile de déterminer à quel ufage étoient réfervées les maffes faillantes qui s'y trouvent. Le Temple avoit 84 pieds de longueur, hors d'œuvre, fur 50 pieds fix pouces de largeur.

PLANCHE VINGT-QUATRIEME.

Habitans de l'île de Naxia.

On a fans doute été étonné de l'habillement des femmes de l'Argentière: elles ont toutefois à celles de Naxia l'obligation de ne pas porter le vêtement le plus ridicule de l'Archipel. Celui des Naxiotes en a toute la difgrace, & de plus deux aîles de velours noirs qui, ajoutées à leur carrure factice, en forment un enfemble monftrueux. Une fimple gaze couvre le fein des Grecques de Smyrne : celles-ci plus févères le défendent par un plaftron de velours recouvert de broderie & de petites perles. Si on les

regarde par derrière, on eſt encore plus choqué de voir tourner ſur leurs reins une eſpèce de panier, dont le deſſin ſeul peut montrer tout le ridicule : il a été fait d'après une des plus grandes Dames du pays. Elles ajoutent à cette parure tout ce que la coquetterie a de plus recherché ; elles mettent du rouge, ſe noirciſſent les ſourcils & les paupières : enfin elles ſe couvrent le viſage de mouches ; elles les font avec des feuilles d'un talc noir & brillant qui ſe trouve dans l'île ; mais elles ne les aſſujettiſſent pas à la forme conſtante qu'on leur donne dans nos climats. Le goût ſeul décide de ces formes toujours variées ; tantôt c'eſt un triangle, tantôt une étoile. Un croiſſant de cette matière, placé entre les deux yeux, leur paroît ſur-tout ce qu'il y a de plus ſéduiſant.

PLANCHES

VINGT-CINQUIEME & VINGT-SIXIEME.

Dames & Bourgeoiſes de l'île de Tine, anciennement Ténos.

LES femmes de l'île de Tine ont, toutes, les plus belles proportions dans les formes, de la régularité dans les traits, & une phyſionomie piquante qui ſupplée ſouvent à la beauté, & y ajoute toujours. L'habillement le plus voluptueux couvre leurs charmes, ſans les cacher.

Le commerce & l'induſtrie répandent dans cette île une aiſance générale & une ſorte d'égalité qui, ſans confondre les claſſes de citoyens, empêchent les uns de ſe corrompre, & les autres de s'avilir. Les femmes que, dans d'autres climats, leur richeſſe ou leur naiſſance ſembleroit autoriſer à l'inutilité, ne dédaignent point de s'occuper des détails intéreſſans de leurs ménages, & travaillent avec plaiſir aux vêtemens que leurs enfans doivent porter. Dès que la chaleur tombe, & que le ſoleil, ſur ſon déclin, peut encore éclairer leurs travaux ſans nuire à leurs charmes, elles ſortent de leurs maiſons, s'aſſeyent devant leurs portes, filent la ſoie ou la dévident ; d'autres la tricotent, ou préparent les feuilles du mûrier, pendant que leur vieille mère leur fait des contes ſouvent interrompus par les chanſons des jeunes filles. Je crus alors, pour la première fois, que les tableaux délicieux que nous offrent les Auteurs grecs, étoient moins l'ouvrage de leur imagination, qu'une fidèle imitation de la nature.

PLANCHE

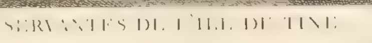




BOURGEOISES DE L'ILE DE TINE

A P D R





SERVANTES DE L'ILE DE TINE

A P D R



VUE DU BOURG DE SAN-NICOLO DANS L'ILE DE TINE

Prise du côté du Couchant

A P D R

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible] VINGT-HUITIÈME

[illegible]

[illegible]

[illegible]



PLANCHE VINGT-SEPTIEME.

Servantes de l'île de Tine.

LE travail facile & peu pénible auquel ſont employées les Servantes de Tine, leur permet de conſerver tous leurs agrémens. Elles n'ont d'autres occupations que de filer la ſoie, ou de nourrir les inſectes qui la produiſent; auſſi, voit-on régner par-tout cette propreté qui fait tant de plaiſir au voyageur, parce qu'elle eſt un gage certain du bonheur du peuple, & qu'elle ſuppoſe toujours la facilité à ſe procurer les premiers beſoins. Le citoyen heureux annonce son opulence par la simplicité de son extérieur; le malheureux eſclave cherche à couvrir ſa miſère ſous des lambeaux dorés. Les habitans de Tine ſont aſſez riches pour n'être pas réduits à déſirer de le paroître.

L'amour de la patrie, conſervé chez tous les Grecs inſulaires, a encore plus de force chez les habitans de l'île de Tine. Les Servantes qui en ſortent en grand nombre, & qui ſont connues dans tout le Levant par leur habillement, leur fidélité & leur intelligence, ne perdent jamais le déſir de revoir leur patrie, & de venir y jouir d'une aiſance qu'elles doivent à leur induſtrie. Le patriotiſme des Tiniotes a déja été remarqué par M. Guys, que des connoiſſances étendues, & un long ſéjour dans la Grèce, ont mis à portée de donner un parallèle intéreſſant des Grecs anciens & des Grecs modernes (1).

PLANCHE VINGT-HUITIEME.

Vue du Bourg de San-Nicolo, dans l'île de Tine.

SUIVANT Etienne le Géographe, l'île de Ténos retint le nom de celui qui s'y établit le premier. Bochart au contraire veut que ce nom dérive du mot Phénicien *Tannoth*, ſerpent ou dragon. En effet, tous les Hiſtoriens s'accordent à dire que cette île étoit remplie de ſerpens; elle en prit même le nom d'*Ophiuſſa*, & donna dans la Grèce, à la vipère, celui de *Tœnia*. Ils y étoient ſi abondans & ſi dangereux, que les habitans auroient été

(1) Voyage Littéraire de la Grèce.

obligés de l'abandonner, si Neptune ne fût venu à leur secours, & ne les en eût délivrés (1). Ils lui élevèrent un temple magnifique dans un bois, près de la ville de Ténos. Ce Dieu y étoit honoré comme un grand Médecin, & l'on y célébroit des fêtes en son honneur. Ce temple avoit des droits d'asyle fort étendus, qui furent depuis réglés par Tibère, ainsi que ceux dont jouissoient tant de lieux de la Grèce (2).

Tine est, de toutes les conquêtes des Vénitiens dans l'Archipel, celle dont ils ont joui le plus long-tems. Ils ne l'ont perdue qu'en 1714, par la foiblesse du Provéditeur Bernardo Balbi, qui se rendit à la première sommation de l'Amiral Turc, quoiqu'il eût pu trouver dans la valeur de ses soldats, & la bonne volonté des habitans, un secours suffisant pour attendre les troupes que la République lui envoyoit (3).

Cette île est une des plus riches & des plus agréables de toute la Grèce, & son peu d'étendue est réparé par sa fertilité. Elle n'a que douze lieues de circuit; & près de vingt mille habitans y sont répandus dans soixante villages ou hameaux. Quoique l'île produise une grande quantité de soie, cette soie ne suffit cependant pas à leur industrie; ils en tirent encore d'Andros, & en fabriquent des bas, dont ils fournissent tout le Levant.

A une lieue & demie de San-Nicolo, est l'ancienne citadelle construite par les Vénitiens. Elle est située sur une haute montagne d'où l'on découvre presque toute l'île. C'est un tableau délicieux, où tout annonce l'industrie des habitans, & où tout paroît assurer leur bonheur. Aucun Officier Turc ne leur rappele l'idée d'un Maître; &, gouvernés par des Magistrats de leur choix, ils semblent n'obéir qu'à eux-mêmes. La vieillesse n'a point perdu tous ses droits dans la Grèce. Ces Magistrats portent le nom de Vieillards, quoiqu'ils ne le soient pas toujours (4); & le jeune homme est flatté de voir ajouter à la considération que donnent les dignités, la déférence que la Nature réclame pour la vieillesse. Ces Insulaires m'ont paru heureux; éloignés du Despote, & ne s'appercevant de leur servitude qu'un seul jour dans l'année, il leur est presque permis de se croire libres.

(1) La superstition a renouvellé ce que la Fable avoit d'abord imaginé. Tous les Maltois assurent que leur patrie étoit infestée de ces reptiles, lorsque S. Paul y étant abordé dans le cours de ses voyages, leur pétrifia la langue & interdit à jamais le séjour de l'île à cette espèce dangereuse. On y trouve un grand nombre de ces langues pétrifiées : les habitans les font monter en argent & les portent avec confiance en guise d'amulette. Ce sont des dents de Requins fossiles, connues par les Naturalistes sous le nom de glossopètres. Ce n'est pas sans oppositions que Malte se glorifie d'être le théâtre de cette merveille; cet honneur lui est disputé par une petite île du Golfe Adriatique, qui possède aussi ces langues de serpens.

(2) Tacit. Annal. Lib. III. cap. 60 & 63.

(3) Hist. de la Républ. de Venise, par l'Abbé Laugier, Liv. XLVII.

(4) C'est ainsi que dans Homère & dans les autres Auteurs de l'ancienne Grèce, le même mot γερων, signifie Vieillard, Chef ou Magistrat.

δαινυ δαιτα γερουσιν.

Donne un festin aux Chefs de l'armée.

Homer. Iliad. 1. 70.



VUE DU BOURG DE SAN-NICOLO

Prise du côté du Levant

A P D R



PLANCHE VINGT-NEUVIEME.

Vue du Bourg de San-Nicolo du Tine, priſe du côté du Levant.

CETTE vue eſt priſe du côté oppoſé à la précédente; une partie des maiſons ſe trouve cachée.

Je trouvai ſur un marbre qui ſervoit de banc, à la porte d'un Marchand, l'inſcription ſuivante :

ΑΥΤΟΚΡΑΤΟΡΑ ΚΑΙΣΑΡΑ ΘΕΟΥ ΑΔΡΙΑΝΟΥ ΥΙΟΝ
ΘΕΟΥ ΤΡΑΙΑΝΟΥ ΠΑΡΘΙΚΟΥ ΥΙΩΝΟΝ ΘΕΟΥ ΝΕΡΟΥΑ
ΕΓΓΟΝΟΝ ΘΕΟΝ ΑΙΛΙΟΝ ΑΔΡΙΑΝΟΝ
ΑΝΤΩΝΕΙΝΟΝ ΣΕΒΑΣΤΟΝ ΕΥΣΕΒΗ
ΑΡΧΙΕΡΕΥΣ ΤΟ ΔΕΥΤΕΡΟΝ
ΣΑΤΥΡΟΣ ΗΦΑΙΣΤΙΩΝΟΣ ΥΙΟΣ
ΤΟΝ ΙΔΙΟΝ ΕΥΕΡΓΕΤΗΝ.

C'EST-A-DIRE,

Imperatorem Cæſarem divi Adriani filium, divi Trajani Parthici nepotem, divi Nervæ pronepotem, divum Ælium Adrianum Antoninum Auguſtum pium poſuit *Pontifex maximus ſecundùm Satyrus Ephæſtionis filius, de ſe bene meritum.*

On ne ſait qui étoit ce Satyrus qui témoigne ici ſa reconnoiſſance pour l'Empereur Antonin le pieux; & l'inſcription n'indique, ni l'eſpèce de monument qu'il lui avoit élevé, ni le nom de la divinité dont il étoit grand Prêtre pour la ſeconde fois.

On trouvera à la fin de ce Chapitre deux médailles de l'île de Ténos : la première repréſente, d'un côté, la tête de Jupiter Ammon, & de l'autre, Neptune aſſis, tenant un dauphin & un trident : ſur la ſeconde, on voit encore la tête de Jupiter Ammon, & au revers, une grappe de raiſin.



PLANCHE TRENTIEME.

Vue de l'île & de la Ville de Syra, anciennement Syros.

LE Voyageur qui parcourt l'Archipel éprouve à chaque pas les émotions les plus douces & les plus variées; c'eſt un hommage involontaire qu'il rend aux lieux qui ont vu naître les grands hommes, ou qui conſervent leurs cendres. Il arrive à Paros; c'eſt là que naquit le Poëte Archiloque, le plus cruel des Poëtes satyriques, mais auſſi le plus cruellement puni. A Céos, il ſe rappele Simonide qui eut Pindare pour élève, Bacchylide qui l'eut pour rival, & ce Prodicus célèbre par ſes ſophiſmes & ſon éloquence. Cos fut le berceau d'Hippocrate; Samos, de Pythagore; Leſbos, d'Alcée & de Sapho. Syros contribua auſſi à l'honneur de la Grèce; elle ne fut point célèbre par ſa puiſſance, ou par le commerce de ſes habitans; mais c'eſt dans cette île que reçut le jour un des premiers philoſophes de l'antiquité, Phérécide: un ſeul mot fera ſon éloge; il fut le maître de Pythagore.

Syra n'eſt aujourd'hui qu'une petite ville ſituée ſur la pointe d'une montagne: tous les habitans de l'île y ſont raſſemblés au nombre de quatre mille; & l'on ne trouve dans l'intérieur du pays que les ruines des villages qu'ils ont abandonnés (1). Cette île, autrefois partagée entre les Egliſes grecque & romaine, n'eſt aujourd'hui habitée que par des Catholiques. C'eſt, de tous les Etats du Grand Seigneur, la ſeule où un même culte ſoit excluſivement adopté; mais elle n'en eſt pas plus paiſible, & les Prêtres grecs triomphent de la voir troublée par des diſſenſions religieuſes: en effet, le Muſulman, le Juif, l'Arménien, le Cophte, le Grec, le Latin, ſemés & réunis dans l'Empire Turc, jouiſſent pour l'ordinaire d'une tranquillité & d'une concorde que l'unité de Religion ſemble avoir bannies de Syra. Fatigué de ces déſordres, le Gouvernement Turc s'eſt même vu forcé récemment de ſévir, pour y rétablir la paix évangélique. L'Evêque venoit d'être dépoſé; il avoit même payé cette eſpèce de grace. Des Prêtres auſſi coupables & moins riches avoient été bannis; les principaux habitans, envoyés aux galères: & l'on n'accuſera pas, en cette occaſion, la Juſtice Muſulmane de trop de rigueur, puiſqu'elle avoit des meurtriers à punir.

(1) L'ancienne ville de Syros étoit ſur le bord de la mer; on en trouve encore quelques veſtiges. Il ne faut pas confondre l'île dont je parle ici avec celle de Scyros, actuellement St.-Georges de Skiro, connue dans l'antiquité par les amours d'Achille & de Déïdamie. Celle-ci eſt ſituée près de l'île de Négrepont. Sa petiteſſe & ſa ſtérilité ne donnent pas une grande idée de la Cour du Roi Lycomède.

J'appris





VUE DE LA VILLE ET DE L'ILE DE SYRA

A P D R



PLAN
de l'île de
DELOS
Temple d'Hercules
Gymnase
Temple de Neptune
Portiques de Denys
TEMPLE D'APOLLON
RUINES DE LA VILLE DE DELOS
Theatre
Temple ruiné
Grand et Petit Remattiari
Echelle de 600 Toises de France
200
400
600 T

J'appris tous ces détails d'un homme affez extraordinaire; c'étoit un Italien, tout fier du titre de Supérieur dans un Couvent où il étoit feul, Capucin, Chef de parti, Moine en guerre avec fon Evêque, excitant le fanatifme fans être fanatique, affez adroit pour être échappé fans argent & fans efprit au fort de fes complices. Je craignis cependant pour lui le retour d'un Officier Turc que je vis débarquer, & que la Porte envoyoit pour achever de rétablir l'ordre.

J'ai fait graver deux médailles de Syros; elles font prefque femblables : elles repréfentent, d'un côté, la tête de Pan, & de l'autre, une chèvre ou un bouc.

PLANCHE TRENTE & UNIEME.

Plan de l'île de Délos.

LES ruines dont Délos eft couverte, prouvent la vénération des Anciens pour cette île, bien mieux encore que les Odes de Callimaque & de Pindare. Si tous les Poëtes s'empreffèrent de la chanter, tous les peuples fe firent un devoir de l'enrichir. La piété des Grecs toujours avides de merveilles, fembla trouver de nouveaux motifs dans les fables dont on ennoblit l'origine de Délos. D'abord flottante au gré des vents, elle n'eft fixée que pour offrir à la malheureufe Latone un afyle que le refte de la terre lui refufe : Diane & Apollon y reçoivent le jour; on y élève des temples, & la voilà confacrée à jamais par le culte le plus univerfel.

Je n'entrerai ici dans aucuns détails hiftoriques fur Délos; on les trouvera avec bien plus de plaifir dans une defcription des fêtes qu'on y célébroit, & dont l'Auteur a bien voulu me permettre d'enrichir cet article. En me confiant ce morceau, extrait d'un ouvrage confidérable, il m'a défendu de le nommer; je crains que le mérite si rare de réunir une vafte érudition aux graces du ftyle, ne le faffe promptement reconnoître. Il fuppofe qu'un Etranger qui fe trouvoit à Athênes vers le milieu du 4eme. fiècle avant l'Ere vulgaire, fe rendit à Délos avec un de fes amis. Après avoir décrit les beautés du Printems dont on jouit dans la Grèce, il ajoute :

» Cette faifon charmante ramenoit des fêtes plus charmantes encore (1),
» celles qu'on célèbre de cinq en cinq ans à Délos pour honorer la naiffance

(1) Dionyf. Perieg. orb. defcript. v. 528. Corfin. faft. att. T. II. p. 320.

» de Diane & d'Apollon. Le culte de ces divinités ſubſiſte dans l'île depuis » une longue ſuite de ſiècles : mais comme il commençoit à s'affoiblir, les » Athéniens inſtituèrent, pendant la guerre du Péloponnèſe, des jeux qui » attirent cent peuples divers (1). La jeuneſſe d'Athènes brûloit d'envie de » s'y diſtinguer. Toute la Ville étoit en mouvement. On y préparoit auſſi » la pompe ſolemnelle qui va tous les ans offrir au temple de Délos un » tribut de reconnoiſſance, pour la victoire que Théſée remporta ſur le » Minotaure. Elle eſt conduite ſur le même vaiſſeau qui transporta ce Héros » en Crête ; & déja le Prêtre d'Apollon en avoit couronné la pouppe de ſes » mains ſacrées (2). Je deſcendis au Pyrée avec Philotas. La mer étoit cou- » verte de bâtimens légers qui faiſoient voile pour Délos. Nous n'eûmes pas » la liberté du choix. Nous nous ſentîmes enlever par des Matelots, dont » la joie tumultueuſe & vive ſe confondoit avec celle d'un peuple immenſe » qui couroit au rivage. Ils appareillèrent à l'inſtant ; nous ſortîmes de Port, » & nous abordâmes le ſoir à l'île de Céos.

» Le lendemain nous raſâmes Syros, &, ayant laiſſé Ténos à gauche, » nous entrâmes dans le Canal qui ſépare Délos de Rhenée. Nous vîmes » auſſi-tôt le temple d'Apollon, & nous le ſaluâmes par de nouveaux tranſ- » ports de joie. La Ville ſe développoit preſque toute entière à nos regards. » Nous parcourions d'un œil avide ces édifices ſuperbes, ces portiques » élégans, ces forêts de colonnes dont elle eſt ornée ; & ce ſpectacle, qui » ſe varioit à meſure que nous approchions, ſuſpendoit en nous le deſir » d'arriver.

» Parvenus au rivage, nous courûmes au temple qui n'en eſt éloigné » que d'environ 100 pas (3). Il y a plus de mille ans qu'Eriſichton, fils de » Cécrops, en jetta les premiers fondemens (4) ; & depuis, les divers Etats » de la Grèce n'ont ceſſé de l'embellir. Il étoit couvert de feſtons & de » guirlandes qui, par l'oppoſition de leurs couleurs, donnoient un nouvel » éclat au marbre de Paros dont il eſt conſtruit (5).......

» Nous nous proſternâmes devant la ſtatue d'Apollon. Elle eſt plus cé- » lèbre par ſon ancienneté, que par la délicateſſe du travail. Le Dieu tient » ſon arc d'une main ; &, pour montrer que la muſique lui doit ſon origine » & ſes agrémens, il ſoutient de la gauche les trois Graces repréſentées,

(1) Thucyd. Lib. III. cap. 104.
(2) Plat. in Phæd. Tom. I. p. 58.
(3) Tournef. Voyag. T. I. p. 300.
(4) Euſeb. Chron. Lib. II. p. 76.
(5) Spon. Voyag. T. I. p. 111.

» la première avec une lyre, la ſeconde avec des flûtes, & la troiſième » avec un chalumeau (1). Auprès de la ſtatue eſt cet autel qui paſſe pour » une des merveilles du monde (2). Ce n'eſt point l'or, ce n'eſt point le » marbre qu'on y admire; des cornes d'Animaux pliées avec effort, entre- » lacées avec art & ſans aucun ciment, forment un tout auſſi ſolide que » régulier. Des Prêtres, occupés à l'orner de fleurs & de rameaux (3), nous » faiſoient remarquer l'ingénieux tiſſu de ſes parties. C'eſt le Dieu lui-même, » s'écrioit un jeune Miniſtre, qui dans ſon enfance a pris ſoin de les unir » entre elles. Ces cornes menaçantes que vous voyez ſuſpendues à ce mur, » celles dont l'Autel eſt conſtruit, ſont les dépouilles des Chèvres ſauvages » qui paiſſoient ſur le mont Cynthus, & que Diane fit tomber ſous ſes » coups (4). Ici, les regards ne s'arrêtent que ſur des prodiges. Nous con- » ſervons encore avec reſpect le palmier qui ſervit d'appui à Latone, lorſ- » qu'elle mit au monde les divinités que nous adorons (5).......

» En ſortant du temple, nous jettâmes les yeux ſur cette foule de mo- » numens dont il eſt entouré. Là, s'élève une figure d'Apollon, dont la » hauteur eſt de 24 pieds (6). De longues treſſes de cheveux flottent ſur » ſes épaules; & ſon manteau, qui ſe replie ſur le bras gauche, ſemble obéir » au ſouffle du zéphyr. La figure, & le plinthe qui la ſoutient, ſont d'un ſeul » bloc de marbre; & ce furent les habitans de Naxos qui la conſacrèrent » dans ce lieu (7). Près de ce Coloſſe, Nicias, Général des Athéniens, fit » élever un palmier de bronze dont le travail n'eſt pas moins précieux » que la matière (8).......

» C'étoit le jour ſuivant que les fêtes devoient commencer. C'étoit le » jour ſuivant qu'on honoroit à Délos, la naiſſance de Diane (9). L'île ſe » rempliſſoit inſenſiblement d'Etrangers, attirés par la piété, l'intérêt & le » plaiſir. Ils ne trouvoient déja plus d'aſyle dans les maiſons; on dreſſoit » des tentes dans les Places publiques; on en dreſſoit dans la Campagne. » On ſe revoyoit après une longue abſence, & l'on ſe précipitoit dans les » bras les uns des autr es. Pendant que ces ſcènes touchantes dirigeoient » nos pas en différens endroits de l'île, nous avions ſoin de recueillir tout » ce qu'on racontoit d'un pays ſi fameux dans la Grèce.

(1) Plut. de Muſ. T. II. p. 1136.
(2) Plut. de Solert. animal. p. 983. Diog. Laert. in Pythag. Lib. VIII.
(3) Span. in call. T. II. p. 97.
(4) Callim. Hymn. in Apoll. v. 60.
(5) Id. in Del. v. 208. Homer. Odyſſ. VI. v. 162. Pauſan. Lib. VII. p. 643. Cicer. de leg. Lib. I. &c.
(6) Voyag. de Tournef. T. I. p. 301. de Vhel. T. I. p. 86. de Spon. T. I. p. 107.
(7) Tournef. ib. p. 302. Montf. Palæogr. p. 121.
(8) Plut. in Nic. T. I. p. 525.
(9) Laert. Lib. II. c. 44.

» Délos fut d'abord gouvernée par des Rois qui réuniſſoient le Sacer» doce à l'Empire (1). Dans la ſuite, elle tomba ſous la puiſſance de Athé» niens qui, après y avoir établi un Sénat, la purifièrent pendant la guerre » du Péloponnèſe, de tout ce qu'elle avoit de profane (2). On tranſporta » les tombeaux de ſes anciens habitans dans l'île de Rhenée. C'eſt là que » leurs ſucceſſeurs ont vu pour la première fois la lumière du jour; c'eſt là » qu'ils doivent la voir pour la dernière fois. Mais, s'ils ſont privés de l'avan» tage de naître & de mourir dans leur patrie (3), ils y jouiſſent du moins » pendant leur vie d'une tranquillité profonde. Les fureurs des Barbares, » les haines des Nations, les inimitiés particulières tombent à l'aſpect de » cette terre ſacrée (4). Tout ce qui préſente l'image de la guerre en eſt » ſévèrement banni.......

» Enfin il arriva, ce jour qu'on attendoit avec tant d'impatience. L'Au» rore traçoit foiblement à l'horiſon la route du ſoleil, lorſque Philoclès, » un des principaux habitans de Délos, nous conduiſit ſur le mont Cyn» thus. On découvre de-là pluſieurs îles de toutes grandeurs : elles ſont ſe» mées au milieu des flots, avec le même beau déſordre que les étoiles le » ſont dans le Ciel. L'œil les parcourt avec avidité, & les recherche après » les avoir perdues. Tantôt, il s'égare avec plaiſir dans les détours des ca» naux qui les ſéparent entr'elles; tantôt, il meſure lentement les lacs & les » plaines liquides qu'elles embraſſent : car ce n'eſt pas une de ces mers » vaſtes, où les regards inquiets n'apperçoivent de toutes parts qu'une éten» due immenſe, qu'une ſolitude profonde. Ici, le ſein des ondes eſt devenu » le ſéjour des mortels. C'eſt une Ville diſperſée ſur la ſurface de la mer; » c'eſt le tableau de l'Egypte, lorſque le Nil ſe répand dans les Campagnes, » & ſemble ſoutenir ſur ſes eaux les Collines qui ſervent de retraites aux » habitans (5).......

» La plupart de ces îles, nous dit Philoclès, ſe nomment Cyclades *, » parce qu'elles forment une enceinte autour de Délos (6). Séſoſtris, Roi » d'Egypte, en ſoumit une partie à ſes armes (7) : Minos, Roi de Crête, » en gouverna quelques-unes par ſes lois (8); les Phéniciens, les Cariens,

(1) Dionyſ. Halic. Lib. 1. p. 40 Virg. Æneid. III. v. 80. Ovid. Metam. XIII. v. 632.
(2) Theucyd. Lib. III. c. 104.
(3) Plut. Apoph. Lacon. p. 230. Æſchin. Ep. ad Philocr. p. 205.
(4) Herod. Lib. 6. cap. 97. Call. in Del. v. 277. Lib. XLIV. cap. 29. Pauſan. Lib. III. cap. 23.
(5) Hérod. Lib. II. cap. 97. Diod. Lib. I. p. 33.
* Cyclos en grec, ſignifie Cercle.
(6) Plin. Lib. IV. cap. 12.
(7) Diod. Lib. V. p. 349.
(8) Id. Lib. I. p. 51.

» les

» les Perſes, les Grecs, toutes les nations qui ont eu l'empire de la mer, » les ont ſucceſſivement conquiſes ou peuplées (1). Mais les Colonies de » ces derniers, ont fait diſparoître les traces des Colonies étrangères ; & » des intérêts puiſſans ont pour jamais attaché le ſort des Cyclades à celui » de la Grèce.

» Athênes leur a donné ſes lois, & en exige des tributs proportionnés » à leurs forces. A l'ombre de ſa puiſſance, elles voient fleurir dans leur » ſein, le Commerce, l'Agriculture, les Arts; & elles ſeroient heureuſes » ſi elles pouvoient oublier qu'elles ont été libres.......

» La mer ſépare ces Peuples, & le plaiſir les réunit. Ils ont des fêtes qui » leur ſont communes, & qui les raſſemblent, tantôt dans un endroit, & » tantôt dans un autre; mais elles diſparoiſſent dès que nos ſolemnités com» mencent. C'eſt ainſi que, ſuivant Homère (2), les Dieux ſuſpendent leurs » profondes délibérations, & ſe lèvent de leurs trônes, lors qu'Apollon » paroît au milieu d'eux. Les temples voiſins vont être déſerts. Les divinités » qu'on y adore permettent d'apporter à Délos l'encens qu'on leur deſti» noit. Des députations ſolemnelles, connues ſous le nom de Théories, ſont » chargées d'un ſi glorieux emploi : elles amènent avec elles des Chœurs » de jeunes Garçons & de jeunes Filles. Ces Chœurs ſont le triomphe de » la beauté, & le principal ornement de nos fêtes. Il en vient de toutes les » îles (3); il en vient du Continent de la Grèce; il en vient des Régions » les plus éloignées. Ils arrivent au ſon des inſtrumens, à la voix des plaiſirs, » avec tout l'appareil du goût & de la magnificence.......

» Dans le tems que Philoclès terminoit ſon récit, la ſcène changeoit à » tout inſtant, & s'embelliſſoit de plus en plus. Déja étoient ſorties des Ports » de Mycone & de Rhenée, les petites flottes qui conduiſoient les offrandes » à Délos. D'autres flottes ſemblables ſe faiſoient appercevoir dans le loin» tain. Un nombre infini de bâtimens de toute eſpèce voloient ſur la ſur» face de la mer; ils brilloient de mille couleurs différentes. On les voyoit » s'échapper des canaux qui ſéparent les îles, ſe croiſer, ſe pourſuivre & » ſe réunir. Un vent frais ſe jouoit dans leurs voiles de pourpre ou de lin; » & ſous leurs rames dorées, les flots ſe couvroient d'une écume que les » rayons naiſſans du ſoleil pénétroient de leurs feux.

(1) Boch. Géogr. p. 405. Diod. Lib. V. p. 349. Hérod. Lib. VIII. c. 48, Thucyd. Lib. V. &c.

(2) Hymn. in Apoll. v. 4.

(3) Thucyd. Lib. III. c. 104.

» Plus bas, au pied de la Montagne, une multitude immenſe inondoit » la plaine. Ses rangs preſſés ondoyoient & ſe replioient ſur eux-mêmes, » comme une moiſſon que les vents agitent; &, des tranſports qui l'animoient, » il ſe formoit un bruit vague & confus qui ſurnageoit, pour ainſi-dire, » ſur ce vaſte corps.

» Notre ame, fortement émue de ce ſpectacle, ne pouvoit s'en raſſa- » ſier, lorſque des tourbillons de fumée couvrirent le faîte du temple, & » s'élevèrent dans les airs. La fête commence, nous dit Philoclès, l'encens » brûle ſur l'autel. Auſſi-tôt, dans la Ville, dans la Campagne, ſur le Rivage, » tout s'écria: La fête commence, allons au temple.

» Nous y trouvâmes le Chœur des jeunes Déliens, que nous prîmes pour » les enfans de l'Aurore; ils en avoient la fraîcheur & l'éclat. Pendant qu'ils » chantoient un hymne en l'honneur de Diane, les Filles de Délos, parées » de tous les attraits de la jeuneſſe & de la beauté, exécutèrent des danſes » vives & légères (1). Les ſons qui régloient leurs pas, rempliſſoient leur » ame d'une douce ivreſſe; elles tenoient des guirlandes de fleurs qu'elles » venoient de cueillir; elles les attachoient, d'une main tremblante, à une » ancienne ſtatue de Vénus, qu'Ariadne avoit apportée de Crête, & que » Théſée conſacra dans ce temple (2).

» D'autres Concerts vinrent frapper nos oreilles. C'étoient les Théories » des îles de Rhenée & de Mycone. Elles attendoient ſous le portique le » moment où l'on pourroit les introduire dans le lieu ſaint. Nous les vîmes, » & nous crûmes voir les Heures & les Saiſons à la porte du Palais du » Soleil.

» Nous vîmes deſcendre ſur le rivage les Théories de Céos & d'Andros. » On eût dit, à leur aſpect, que les Graces & les Amours venoient établir » leur empire dans une des îles fortunées.

» De tous côtés arrivoient des pompes ſolemnelles; de tous côtés elles » faiſoient retentir les airs de Cantiques ſacrés (3). Elles régloient ſur le » rivage même l'ordre de leur marche, & s'avançoient lentement vers le » temple, aux acclamations du peuple qui bouillonnoit autour d'elles. Avec » leurs hommages, elles préſentoient au Dieu les prémices des fruits de la » terre (4). Ces Cérémonies, comme toutes celles qui ſe pratiquent à Délos,

(1) Callim. in Del. v. 304.
(2) Callim. ibid. Pauſan. Lib. IX. p. 793. Plut. in Theſ. p. 9.
(3) Plut. in Nic. p. 525.
(4) Callim. Hymn. in Del. v. 278.

» étoient accompagnées de danſes, de chants & de ſymphonie (1). Au ſortir » du temple, elles étoient conduites dans des maiſons entretenues aux dépens » des Villes dont elles apportoient les offrandes (2).

» Les Poëtes les plus diſtingués de notre tems avoient compoſé des » hymnes pour la fête; mais leurs ſuccès n'effaçoient pas la gloire des grands » hommes qui l'avoient célébrée avant eux. On croyoit être en préſence » de leurs génies. Ici, on entendoit les chants harmonieux de cet Olen de » Lycie, un des premiers qui aient conſacré la poéſie au culte des Dieux (3) : » là, on étoit frappé des ſons touchans de Simonide; plus loin, c'étoient les » accords ſéduiſans de Bacchylide, ou les tranſports fougueux de Pindare; » & au milieu de ces ſublimes accens, la voix d'Homère éclatoit & ſe » faiſoit écouter avec reſpect (4).

» Cependant on appercevoit dans l'éloignement, la pompe ſolemnelle des » Athéniens. Tels que les Filles de Nérée, lorſqu'elles ſuivent ſur les flots » le char de la Souveraine des Mers, une foule de bâtimens légers ſe » jouoient autour de la galère ſacrée. Leurs voiles plus éclatantes que la » neige, brilloient comme les Cygnes qui agitent leurs ailes ſur les eaux » du Caïſtre & du Méandre. A cet aſpect, des Vieillards qui s'étoient » traînés ſur le rivage, regrettoient le tems de leur plus tendre enfance, » ce tems où Nicias, Général des Athéniens, fut chargé du ſoin de la » Théorie; il ne la mena point à Délos, nous diſoient-ils, il la conduiſit » ſecrètement dans l'île de Rhenée qui s'offre à vos regards (5). Toute la » nuit fut employée à conſtruire ſur ce canal un pont, dont les matériaux » préparés de longue main, & enrichis de dorures & de couleurs, n'avoient » beſoin que d'être réunis. On le couvrit de tapis ſuperbes; on le para de » guirlandes; & le jour ſuivant, au lever de l'aurore, la Théorie traverſa » la mer : mais ce ne fut pas comme l'armée de Xerxès, pour détruire les » Nations; elle leur amenoit les plaiſirs, &, pour leur en faire goûter les » prémices, elle reſta long-tems ſuſpendue ſur les flots, chantant des cantiques, & frappant tous les yeux d'un ſpectacle que le Soleil n'éclairera » point une ſeconde fois.

» La députation que nous vîmes arriver, étoit preſque toute choiſie parmi » les plus anciennes familles de la République (6). Elle étoit compoſée,

(1) Lucian. de Salt. T. II. p. 277.
(2) Herod. Lib. IV. cap. 35.
(3) Herod. ibid. Callim. in Del. v. 305. Pauſan. Lib. IX. p. 762.
(4) Thucyd. Lib. III. c. 104.
(5) Plut. in Nic. p. 525.
(6) Herod. Lib. VI. cap. 87.

» d'un Chef ou Architéore; de deux Chœurs de jeunes Athéniens, pour » chanter les hymnes & danser les ballets (1); de trois Amphyctions ou » Trésoriers, chargés de veiller aux besoins de la Théorie (2), & de dix » Inspecteurs qui devoient présider aux sacrifices (3). Car les Athéniens en » ont usurpé l'intendance; &, c'est en vain que les Prêtres & les Magistrats » de Délos réclament des droits qu'ils ne sont pas en état de soutenir par » la force (4).

» Cette Théorie parut avec tout l'éclat qu'on devoit attendre d'une Ville » où le luxe est porté à l'excès. En se présentant devant le Dieu, elle lui offrit » une couronne d'or (5); & bientôt on entendit les mugissemens des victi- » mes qui tomboient sous le couteaux des Prêtres (6). Ce sacrifice fut suivi » d'un ballet, où les jeunes Athéniens représentèrent les courses & les mou- » vemens de l'île de Délos, pendant qu'elle rouloit au gré des vents sur les » plaines de la mer (7). A peine fut-il fini, que les jeunes Déliens se mê- » lèrent avec eux pour figurer les sinuosités du labyrinte de Crête, à l'exemple » de Thésée qui, après sa victoire sur le Minotaure, avoit exécuté cette » danse auprès de l'autel (8).

» Ceux qui s'étoient le plus distingués, reçurent pour récompense des » trépieds qu'ils consacrèrent au Dieu (9); & leurs noms furent proclamés » par deux Hérauts venus à la suite de la Théorie (10).......

» Quand elle eut achevé les cérémonies qui l'attiroient au pied des autels, » nous fûmes conduits à un repas que le Sénat de Délos donnoit aux Ci- » toyens de cette île. Ils étoient confusément assis sur les bords de l'Inopus, » & sous des arbres qui formoient des berceaux. Toutes les ames avide- » ment attachées au plaisir, cherchoient à s'échapper, & nous communi- » quoient les impressions qui les rendoient heureuses. Une joie pure & » bruyante régnoit sous ces feuillages épais; & lorsque le vin de Naxos y » pétilloit dans les coupes, tout célébroit à grands cris le nom de Nicias, » qui avoit le premier assemblé le peuple dans ces lieux charmans, & qui » avoit assigné des fonds pour éterniser un pareil bienfait (11).

(1) Plat. in Phæd. p. 58. Xenoph. Comment. p. 765. Marm. Sand. p. 72.
(2) Marm. Sandwic. p. 50.
(3) Poll. Lib. VIII. c. 9. Vales. in not. Mauss. p. 132.
(4) Demosth. de Cor. p. 495. Plut. Lacon. Apoph. p. 230.
(5) Marm. Sand. & not. Taylor. p. 66.
(6) Hom. Hym. in Apoll. v. 57. Tayl. in Marm. Sand. p. 35. Corsin. Dissert. in Marm. Sand. p. 123.
(7) Lucian. de Salt. T. II. p. 291.
(8) Call. in Del. v. 312. Plut. in Thes. p. 9. Poll. Lib. IV. cap. 14.
(9) Taylor. in Marm. Sand. p. 68.
(10) Poll. Lib. IX. cap. VI. §. 61.
(11) Plut. in Nic. p. 525.

» Le

» Le reste de la journée fut destiné à des spectacles d'un autre genre. » Des voix admirables se disputèrent le prix de la musique (1); &, des bras » armés du ceste, celui de la lutte (2). Le pugilat, le saut & la course à » pied fixèrent successivement notre attention.......

» On célébra, le jour suivant, la naissance d'Apollon (3). Parmi les bal- » lets qui furent exécutés, nous vîmes des Nautonniers danser autour de » l'autel, & le frapper à grands coups de fouet (4). Après cette cérémo- » nie bizarre, dont nous ne pûmes pénétrer le sens mystérieux, ils vou- » lurent figurer les jeux innocens qui amusoient le dieu dans sa plus tendre » enfance. Il falloit, en dansant les mains liées derrière le dos, mordre l'é- » corce d'un olivier que la religion a consacré. Leurs chûtes fréquentes & » leurs pas irréguliers excitoient parmi les Spectateurs, les transports écla- » tans d'une joie qui paroissoit indécente, mais dont ils disoient que la ma- » jesté des lieux saints n'étoit point blessée ; en effet, les Grecs sont per- » suadés qu'on ne sauroit trop bannir du culte que l'on rend aux Dieux, » la tristesse & les pleurs (5) ; & delà vient que, dans certains endroits, il » est permis aux hommes & aux femmes de s'attaquer en présence des » autels, par des traits de plaisanterie dont rien ne corrige la licence & la » grossièreté (6).

» Ces Nautoniers étoient du nombre de ces Marchands étrangers que la » situation de l'île, les franchises dont elle jouit, l'attention vigilante des » Athéniens & la célébrité des fêtes attirent en foule à Délos (7). Ils y » venoient échanger les productions de leur pays, avec le blé, le vin & » les denrées des îles voisines. Ils les échangeoient avec ces tuniques de lin » teintes en rouge qu'on fabrique dans l'île d'Amorgos (8), avec les riches » étoffes de pourpre qui se font dans celle de Cos (9), avec l'alun si re- » nommé de Mélos (10), avec le cuivre précieux que, depuis un tems » immémorial, on tire des mines de Délos, & que l'art industrieux con- » vertit en vases élégans (11). L'île étoit devenue comme l'entrepôt des » trésors des Nations; &, tout près de l'endroit où ils étoient accumulés,

(1) Thucyd. Lib. III. c. 104.
(2) Hom. Hymn. in Apoll. v. 149.
(3) Laert. Lib. III. cap. 2.
(4) Callim. in Del. v. 321. Schol. ibid. Hesych. in Del. Spanh. in Call. T. II. p. 520.
(5) Spanh. ibid. p. 521.
(6) Pausan. Lib. VII. p. 596.
(7) Strab. Lib. X. p. 486.
(8) Hesych. in Amorg. Eustat. in Dionys. v. 526. Tournef. p. 233.
(9) Horat. Lib. IV. Od. XIII.
(10) Diod. Lib. V. p. 293. Plin. Lib. XXXV. cap. 15.
(11) Plin. Lib. XXXIV. cap. 2 Cicer. pro Rosc. cap 46.

» ceux de Délos obligés par une loi expreſſe de fournir de l'eau à toute la » multitude, étaloient ſur de longues tables des gâteaux & des mets pré- » parés à la hâte (1).

» J'étudiois avec plaiſir les diverſes paſſions que l'opulence & le beſoin » excitoient dans des lieux ſi voiſins, lorſque des cris ſoudains annoncèrent » l'arrivée de la Théorie des Téniens qui, outre ſes offrandes particulières, » apportoit encore celle des Hyperboréens.

» Ce dernier peuple habite vers le Nord de la Grèce (2) : il honore » ſpécialement Apollon ; & l'on voit encore à Délos le tombeau de deux » de ſes Prêtreſſes, qui s'y rendirent autrefois pour ajouter de nouveaux » rites au culte de ce Dieu. On y conſerve auſſi, dans un édifice conſacré » à Diane, les cendres des derniers Théores que les Hyperboréens avoient » envoyés dans cette île. Ils y périrent malheureuſement; &, depuis cette » époque, ce peuple ſe contente d'y faire parvenir par des voies étran- » gères les prémices de ſes moiſſons. Une Tribu voiſine de Scythes les re- » çoit de ſes mains, & les tranſmet à d'autres Nations qui les portent ſur » les bords de la mer Adriatique. Delà elles deſcendent en Epire, traverſent » la Grèce, arrivent dans l'Eubée, & ſont conduites à Ténos (3).

» A l'aſpect de ces offrandes ſacrées, on s'entretenoit des merveilles » qu'on raconte du pays des Hyperboréens. C'eſt là que règne un prin- » tems éternel; c'eſt là qu'on jouit ſans ceſſe de la jeuneſſe & de la ſanté; » c'eſt là que, pendant dix siècles entiers, on coule des jours ſereins dans » les fêtes & dans les plaiſirs (4). Mais cette heureuſe région eſt ſituée à » une des extrémités de la terre, comme le jardin des Hespérides en oc- » cupe une autre extrémité ; & c'eſt ainſi que les hommes n'ont jamais ſu » placer le ſéjour du bonheur que dans des lieux inacceſſibles.......

» Les fêtes durèrent pluſieurs jours ; on renouvela pluſieurs fois les ſpec- » tacles du ſtade. Nous vîmes ſouvent, du rivage, les plongeurs ſi renom- » més de Délos ſe précipiter dans la mer, s'établir dans ſes abîmes ou ſe » repoſer ſur ſa ſurface, retracer l'image des combats, & juſtifier par leur » adreſſe la réputation qu'ils ſe ſont acquiſe».......

Ce fragment précieux ne laiſſe rien à déſirer ſur l'hiſtorique de Délos : je me permettrai ſeulement d'y joindre quelques détails ſur l'origine qu'on lui a attribuée, & ſur la poſition des monumens dont elle étoit couverte.

(1) Athen. Lib. IV. p. 173.
(2) Mém. de l'Acad. des Bell. Lettr. T. VII. p. 113 & 127. T. XVIII. p. 192.
(3) Herod. Lib. IV. cap. 33. Callim. in Del. v. 283.
(4) Pind. Pyth. Od. X. Plin. Lib. IV. cap. 12. p. 219. Strab. Lib. XV. p. 711.

Les anciens ont prétendu que Délos avoit long-tems flotté ſur les eaux: les Poëtes ont chanté cette merveille ; c'eſt la marche ordinaire de la crédulité. C'étoit un miracle pour les Grecs , & il n'eſt point d'objection ſi réelle qui puiſſe réſiſter à la voix des Dieux : la Raiſon même dut ſe taire auſſi-tôt qu'elle ſe fit entendre. Mais ce qui eſt plus difficile à expliquer , c'eſt qu'une erreur pareille ait pu être adoptée par des Auteurs modernes. M. l'Abbé Sallier, dans ſon Mémoire ſur Délos (1), trouve « que ce ſentiment n'eſt pas, ſuivant les lois de la phyſique, hors de toute vraiſemblance ». Si Callimaque, Pindare et Virgile dépoſent pour lui, le bon ſens doit ſuffire pour ſavoir qu'un rocher de deux mille toiſes de longueur ne nage point ſur les eaux , comme *une fleur dont ſe jouent les zéphirs* (2). L'Abbé Sallier appele Sénèque à ſon ſecours, & en cite préciſément le paſſage qui dépoſe le plus fortement contre lui. Le Philoſophe, après avoir expoſé de la façon la plus claire les principes de l'hydroſtatique , & avoir répété qu'un corps, pour ſurnager , ne doit pas peſer plus que le volume d'eau qu'il déplace, ajoute qu'il a vu ſur le lac Cutilie une île flottante couverte d'herbes, & que la moindre agitation de l'air faiſoit mouvoir; mais, en avançant ce fait, il ſe hâte de l'expliquer, & par la denſité plus grande des eaux de ce lac chargées de parties minérales, & ſur-tout par la nature des corps dont cette eſpèce d'île étoit formée. « Ce ne ſont, dit-il, que des troncs d'arbres légers, » & des feuilles éparſes dans le lac , qui ont été réunies par le gluten » d'une eau graſſe & viſqueuſe ».

Il faut lire ce chapitre dans Sénèque (3) : nulle part il n'eſt auſſi éclairé, auſſi précis , auſſi affranchi des erreurs de ſon ſiècle ; & il faut le lire de préférence dans la nouvelle traduction qui vient d'en être donnée. Deux de nos meilleurs Naturaliſtes l'ont enrichie de leurs obſervations.

Il ſeroit difficile de décider ſi Délos eſt le produit d'un Volcan , comme quelques Hiſtoriens ont paru le croire, en l'aſſimilant à l'île de Théraſia. Le ſol actuel de l'île ne m'a point paru en offrir de preuves manifeſtes ; & en admettant la vérité de cet événement, il remonteroit à des tems ſi reculés, qu'il eſt impoſſible d'en percer les ténèbres. On trouve bien quelques pierres ponces répandues ſur la ſurface de l'île , mais point de torrens de laves , point de Cratère. Dans la ſuppoſition que l'île de Délos eût été formée par

(1) Mém. de Littérature. Tome III. p. 376.

(2) *Εςι διειδομενη τις εν υδατι νησος αραιη*
Πλαζομενη πελαγεσσι· ποδας δε οι υχ ενι χωρῳ.
Αλλα παλιρροιη επινηχεαι, ανθερικος ώς,
Ενθα νοτος, ενθ' ευρος, οπη φορεησι θαλασσα.
Callym. Hymn. ad Del. v. 191.

(3) Seneq. queſt. natur. Liv. III. chap. xxv.

un Volcan, le Cratère de ce Volcan devroit ſe trouver ſur la cime du mont Cynthus. Cette montagne elle-même auroit été formée par les matières élancées de ſon ſein, & ſe feroit reconnoître à ſes débris ; ſes flancs ſeroient, en quelques endroits, couverts par des torrens de laves qui, deſcendant juſqu'à la mer, formeroient des rochers, dont le caractère atteſteroit ces anciennes révolutions; on y trouveroit quelques traces de ces chauſſées auxquelles l'ignorance populaire a fait donner, en Iſlande, le nom de pavé des géants. Enfin le granit dont eſt compoſée la Montagne, & dont tant d'édifices ont été conſtruits, ſeroit torréfié, ou à demi vitrifié, comme les rochers qui bordent la côte de Santorin, & comme le ſont toutes les ſubſtances qui ont ſubi l'action d'un feu violent (1).

Une tradition conſtante ſemble cependant prouver que l'île dont nous parlons parut autrefois tout-à-coup aux yeux des Grecs étonnés, qui l'appelèrent Délos d'un mot de leur langue qui ſignifie, *je parois*. Il eſt poſſible que le terrein de l'île, auparavant un bas fond peu éloigné de la ſurface des eaux, ait été ſeulement ſoulevé par un effort intérieur des feux qui occupent cette partie de la terre. Peut-être auſſi dans une de ces révolutions que le Globe a tant de fois éprouvées, le niveau de la mer a-t-il baiſſé dans cette partie, & laiſſé à découvert cette montagne qui, par ſon élévation, ſe trouvoit plus près de la ſurface de la mer.

Tous les autres noms qu'on a ſucceſſivement donnés à l'île de Délos, paroiſſent des épithètes autant que de véritables noms, *Ortigia*, *Aſteria*, *Cynthya*, *Chlamydia*; la première, à cauſe du grand nombre de Cailles qu'on y trouvoit; la ſeconde, parce que ſuivant les fables de ſon origine, elle s'étoit ſouvent montrée pour diſparoître auſſi-tôt avec la rapidité de ces feux qui parcourent le ciel. Le mont Cynthus qui la domine, lui donna auſſi ſon nom ; enfin, on prétendit trouver dans ſa forme quelque reſſemblance avec le vêtement militaire appelé *Chlamys*. Je ne rapporterai point tous les noms dont la fécondité des Poëtes ſe plut à déſigner la patrie du dieu des vers.

En arrivant à l'île de Délos, je paſſai près de l'île de Rhenée, aujourd'hui déſerte, ainſi que la première. La côte eſt encore couverte de ces tombeaux que les Athéniens y firent tranſporter, lorſqu'ils purifièrent ſolemnellement l'île de Délos, & défendirent d'y enſevelir perſonne à l'avenir. Thucydide

(1) Le granit eſt une pierre compoſée & qui ſe vitrifie aiſément. On ne reconnoît jamais mieux celui qui a ſouffert l'action de ces feux, que vers les parois des Cratères & des bouches des Volcans : c'eſt à cet état de demi vitrification extérieure, pendant que l'intérieur de la roche eſt encore intact, que M. Deſmarêts l'a retrouvé & reconnu en pluſieurs endroits.

rapporte

rapporte qu'on trouva prefque tous ces monumens occupés par des Cariens & des Phéniciens, & qu'on reconnut les premiers, à leurs armures, les feconds, à la manière dont ils étoient placés. Les feuls Phéniciens avoient coutume de tourner leurs morts en face de l'Occident, tandis que les autres Peuples les plaçoient dans le fens contraire.

Dans le Canal qui fépare les deux Dili, car c'eft ainfi que les Grecs appelent aujourd'hui ces îles fameufes, font deux écueils connus fous le nom de Rematiari. Le plus grand étoit autrefois confacré à Diane. Suidas nous apprend qu'on le nommoit l'île d'Hécate ou *Pfammite*, du nom des gâteaux qu'on offroit à cette Déeffe. Tournefort s'eft trompé fur l'étymologie peu naturelle qu'il donne du nom que portent aujourd'hui ces rochers. Il a fans doute ignoré qu'entre les deux écueils, il y a un courant, ce qui, en grec littéral comme en grec vulgaire, fe nomme *Reumata*. Alors Rematiari voudroit dire l'écueil du courant.

J'abordai dans un petit Port où les bateaux font en fûreté. On trouve fur le bord de la mer des colonnes & quelques pilliers de granit. Des ruines fe préfentent enfuite; c'étoit de vaftes portiques que Philippe, Roi de Macédoine, avoit fait élever. Les colonnes qui foutenoient ce monument font d'ordre corinthien, & ont cela de particulier, qu'elles ne font cannelées que dans leur partie fupérieure; le refte eft feulement taillé à pans, de manière que leur coupe horizontale forme un polygone.

Un peu fur la gauche, étoit le fameux temple d'Apollon; il eft tellement détruit, fes fragmens même font fi défigurés, qu'il feroit impoffible de rien déterminer fur le genre de fon architecture, fi Paufanias & Vitruve ne nous apprenoient qu'il étoit d'ordre dorique. Suivant M. le Roi, les colonnes avoient, prifes enfemble avec le chapiteau, quatorze pieds & demi. Leur diamètre inférieur étant de deux pieds huit pouces, il en réfulte qu'elles n'ont pas fix diamètres de hauteur. La colonne, liffe dans toute fa longueur, n'a de cannelures qu'à fes extrémités (1). Parmi tant de débris, on trouve encore les reftes d'une ftatue d'Apollon. Ce coloffe d'un feul bloc de marbre avoit vingt-quatre pieds de hauteur, à en juger par les proportions des parties qui exiftent encore. Il eft en avant du terrein que le temple paroît avoir occupé, & près d'une bafe fur laquelle il eft vraifemblable qu'il étoit placé. On y lit cette infcription, ΝΑΞΙΟΙ ΑΠΟΛΛΩΝΙ, *les Naxiotes, à Apollon.*

(1) Les ruines des plus beaux monumens de la Grèce, par M. le Roi.

Derrière le temple ſont les ruines de l'ancienne ville de Délos. En prenant ſur la gauche, on trouve un baſſin ovale, que l'on croit avoir ſervi à donner ces ſimulacres de combats dont le peuple étoit ſi avide. Ce baſſin n'a que 48 toiſes un pied ſur ſon grand diamètre, & ſa profondeur eſt de quatre pieds; ainſi, en ſuppoſant qu'il ſe ſoit comblé de quelques pieds, comme cela eſt vraiſemblable, on ſent cependant de quelle petiteſſe devoient être les galères qu'on employoit à ces ſpectacles. La ſituation de ce baſſin près du Gymnaſe, me feroit plutôt croire qu'il ſervoit à faciliter aux jeunes gens qui étoient élevés, l'étude d'un art dans lequel excelloient les habitans de Délos. Je trouvai les reſtes de l'inſcription que rapportent Spon & Whéeler, & qui paroît avoir été décernée à Mithridate par le Gymnaſiarque Seleucus de Marathon; elle eſt encore dans le même état où l'a trouvée Tournefort. Il paroît que cette naumachie étoit entourée de colonnes.

Un peu plus loin on trouve, parmi des débris magnifiques, le nom de Denys Eutychès; rien n'indique que ce ſoit un des Souverains qui ont porté ce nom : la richeſſe du monument pourroit ſeule le faire penſer.

Plus au nord & vers la mer, ſont les reſtes d'un vaſte édifice. La tradition veut que ce ſoit un Gymnaſe, & les Grecs voiſins lui donnent encore le nom d'Ecole. Parmi des ruines conſidérables, onze colonnes de granit ont ſeules réſiſté. Toute la partie ſupérieure de l'île eſt couverte de débris.

En tournant au Nord-Eſt, on trouve les fondemens d'une enceinte immenſe. On ne ſait ſi c'étoient des portiques, comme le veut Tournefort, ou ſi cet eſpace renfermoit un des temples dont Adrien enrichit ſa nouvelle Ville. Cet Empereur, après avoir rendu à la ville d'Athênes, ſes temples, ſes lois, ſa liberté, voulut encore étendre ſes bienfaits ſur toute la Grèce; il fit élever à Délos une Ville qui s'appela la nouvelle Athênes. On y voyoit un temple d'Hercule, un autre conſacré à Neptune; & ils étoient ſans doute magnifiques, puiſqu'Adrien n'employa pour ſes travaux que les ſeuls Athéniens, toujours en poſſeſſion, même dans ces ſiècles de décadence, d'être les Légiſlateurs des beaux arts. Cette Ville nouvelle porta auſſi le nom d'Olympiéion.

C'eſt dans la langue de terre ſituée au Nord-Eſt de l'île, que Tournefort croit avoir trouvé la fontaine Inopus; & je penſerois comme lui, ſi Strabon (1) & quelques autres Auteurs ne l'appeloient le fleuve Inopus,

(1) Strab. Lib. X. p. 485 édit. cas.

& ne prouvoient par cette dénomination, que les eaux de cette ſource formoient enſuite un ruiſſeau juſqu'à la mer; ce qui ne peut ſe concilier avec l'opinion de Tournefort. La deſcription qu'il en fait eſt abſolument celle d'un puits, il le dit lui-même. » C'eſt une eſpèce de puits, d'environ douze » pas de diamètre, enfermé partie par des rochers, & partie par une mu- » raille. L'enceinte eſt couverte en hiver des eaux qui ſe répandent par- » deſſus ». En parcourant l'île, je trouvai un petit ruiſſeau qui tomboit à la mer dans le port de Fourni. Je remontai ſon cours juſqu'à la ſource qui le produiſoit; & quoique nous fuſſions alors au premier de Juin & qu'il eût déja fait très-chaud. Le courant de ce ruiſſeau ne laiſſoit pas que d'être ſenſible. Ses bords étoient garnis de roſeaux & d'une herbe verte & touffue; il couloit dans un ravin aſſez large, dont les bords paroiſſent avoir cédé à l'effort des eaux, qui s'y précipitent pendant l'hiver. Je me crus alors plus heureux que Tournefort, je ſautai le fleuve Inopus, & je continuai à lever le plan de l'île (1).

Un peu au midi & près de l'embouchure de ce ruiſſeau, eſt une élévation ſur laquelle étoit un édifice ſuperbe. Ses débris entaſſés dans le ravin, ſemblent y avoir été jettés par la ſecouſſe violente d'un tremblement de terre. La partie méridionale de l'île eſt couverte de brouſſailles fort épaiſſes, parmi leſquelles on ne voit que très-peu de veſtiges de conſtruction. Je remontai alors au Nord pour examiner le théâtre; il eſt de marbre blanc, & a 250 pieds de diamètre. En face du théâtre, eſt un ſouterrein diviſé en neuf parties; Spon croit que ce ſont des citernes; Tournefort penſe qu'on y renfermoit les bêtes deſtinées aux ſpectacles, & il oublie que ces combats ne ſe donnoient jamais que dans les amphithéâtres, bien différens du théâtre dont il eſt ici queſtion.

On a profité de la pente naturelle du terrein pour aſſeoir ce théâtre. En continuant à monter, on arrive ſur le mont Cynthus par un chemin taillé dans le granit; d'anciens degrés de marbre aident à arriver ſur le ſommet. Il étoit occupé par une citadelle dont la porte exiſte encore, & cet eſpace eſt rempli de débris, de quartiers de marbre & de granit; on y trouve auſſi des traces de mozaïques, des colonnes, &c. Ce mont Cynthus ſi célèbre dans l'Antiquité, n'eſt qu'un rocher eſcarpé, dont il me ſemble que Whéeler exagère beaucoup la hauteur, en le comparant au mont Valérien près de Paris.

(1) Les Anciens prétendoient que ce fleuve Inopus éprouvoit les mêmes variations que le Nil, & cette fable s'eſt perpétuée long tems. Hérodote & Callimaque parlent d'un petit marais rond qui ſe trouvoit à Délos; il n'exiſte plus.

L'île eſt encore remplie de lapins ; la protection d'Apollon s'étendoit autrefois juſque ſur eux ; ils étoient ſacrés.

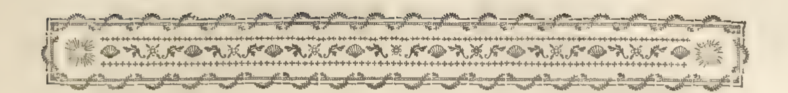
Ceux qui déſireroient connoître les inſcriptions que différens Voyageurs ont recueillies à Délos, les trouveront dans le recueil de Spon, & dans tous les ouvrages de ce genre qui ſont entre les mains des Antiquaires. Les médailles de Délos ſont extrêmement rares. Celle que j'ai fait graver, préſente d'un côté, une tête qui doit être celle d'Apollon, & de l'autre, les deux premières lettres du nom de l'île, avec une lyre.




CARTE GÉNÉRALE
DE L'ILE DE
PAROS.
I Ste Marie
Port Ste Marie
Port de Naussa
Naussa
I. de Bacchus
Naxia
NAXOS
Port Strongioli
Mt Capresso
Port de Marmora
Marmora
Parechia
Catapoliani
Couvent de Capucins ruiné
Port de Parechia
Chepido
Kephalo
ILE DE PAROS
Minoa
Chapelle
Treo
I aux Pigeons
I de Treo
Port de Treo
Chiefalo
Acosta
Sorudop
Entrée de la Grotte d'Antiparos
ANTI PAROS
Echelle de 4000 Toises de France







VOYAGE PITTORESQUE
DE LA GRECE.

CHAPITRE QUATRIEME.

PLANCHE TRENTE-DEUXIEME.

Carte générale de l'île de Paros.

L'ÎLE de Paros eſt une des Cyclades les plus célèbres; ſes richeſſes & ſa population lui donnèrent toujours une grande influence ſur le ſort des îles voiſines; & le courage de ſes habitans aſſura long-tems ſon bonheur & ſa liberté. Miltiade les attaqua inutilement; Thémiſtocle plus heureux ſoumit cette île au pouvoir des Athéniens. Mithridate la compta parmi ſes nombreuſes poſſeſſions, juſqu'à l'inſtant où il fut forcé de céder aux armes de Sylla & de Lucullus, toutes les îles de la mer Egée, qui ne furent plus alors que la foible partie d'une province romaine. L'Hiſtoire de l'Empire grec parle rarement de Paros. A l'époque de la deſtruction de cet Empire elle devint, ainſi que les autres Cyclades, le partage du Vénitien Marc Sanudo, à qui ſes armes donnèrent des droits ſur une partie de l'Archipel; enfin elle fut envahie avec la moitié du monde par les Succeſſeurs de Mahomet. Le fameux Barberouſſe la conquit ſous Soliman II.

La population de l'île de Paros eſt aujourd'hui peu nombreuſe; les Ruſſes dans la dernière guerre l'avoient choiſie avec raiſon pour en faire l'entrepôt de leurs forces. Le ſéjour des troupes en a chaſſé une partie des habitans; tout y porte l'empreinte de la deſtruction. L'île eſt couverte des débris les plus riches. Ces reſtes de la magnificence des Anciens, n'ont ſervi depuis long-tems qu'à conſtruire des chaumières, & ces chaumières mêmes ſont aujourd'hui abandonnées. Paréchia bâtie ſur les ruines de l'ancienne Paros,

eſt encore le lieu le plus conſidérable de l'île. On y voit un vieux Château entièrement conſtruit aux dépens des plus ſuperbes édifices qu'ait jamais élevés l'Antiquité; les murailles ne ſont formées que de colonnes & de chapiteaux entaſſés; ſouvent une ſtatue y eſt preſſée entre deux corniches parfaitement ſculptées; ce ſont ſans doute les reſtes de ce temple fameux conſacré à Cérès, dont parlent les Hiſtoriens.

Une partie de ces débris a ſervi à conſtruire une Egliſe de la Vierge, très-vaſte, & qui ſeroit belle, ſi les marbres & les fragmens antiques dont elle eſt bâtie, avoient été employés avec moins d'ignorance & de mauvais goût. Elle eſt ſituée au-deſſous de la Ville & s'appelle *Katapoliani;* plus loin étoit un ancien Couvent de Capucins, qui a été détruit par les Albanois au ſervice de la Ruſſie.

L'île de Paros offre, de tous côtés, des abris ſûrs aux bâtimens. On mouille ſur toute la côte, & pluſieurs Ports ſont ſuſceptibles de recevoir les Eſcadres les plus nombreuſes. Celui de Nauſſa eſt le plus vaſte & le plus commode. J'en donnerai le Plan. Au levant & en face de Naxia, eſt le Port de Sainte-Marie; il eſt moins ſûr que celui de Tréo, ſitué plus au midi.

Près du Bourg de Chépido & ſur une hauteur au bord de la mer, étoit le Château de Kephalo, que le noble Vénitien Venieri défendit avec tant d'intrépidité contre toutes les forces de Barberouſſe; le théâtre de ces exploits ſert actuellement de retraite à des Moines.

L'intérieur de l'île eſt rempli de montagnes; on n'y peut faire un pas ſans trouver un Couvent, une Egliſe, ou au moins une Chapelle. La fainéantiſe & la ſuperſtition dépeuplent le pays, pour remplir des Monaſtères qui ſeront eux-mêmes bientôt abandonnés. Je ne crois pas que l'île entière ait actuellement deux mille habitans.

Archiloque naquit à Paros vers la 15eme Olympiade, environ 720 ans avant J. C. (1) Il proſtitua à la ſatire des talens, dont ſans le témoignage des Anciens, il ſeroit permis de douter, d'après l'emploi qu'il en a fait: ſes ouvrages ſont remplis de diffamations & d'obſcénités, reſſources ordinaires & malheureuſement trop aſſurées de la médiocrité. On le croit inventeur des Vers iambes.

Archilocum proprio rabies armavit iambo.

(1) Recherches ſur la Vie & ſur les Ouvrages d'Archiloque. Mém. de Litt. Tom. X. pag. 36.

On ſait que Lycambe & ſes enfans ne purent ſurvivre à ſes outrages. Il eut été moins redoutable pour eux, les armes à la main. Dans un combat contre les Saïens, Peuples de Thrace, il jetta ſon bouclier pour fuir plus promptement, ne chercha pas à ſe juſtifier de ſa poltronnerie, il ſembla même vouloir la conſacrer par une plaiſanterie, diſant, *que s'il avoit perdu ſon bouclier, il avoit conſervé ſa vie, & que l'un de ces malheurs lui paroiſſoit plus aiſé à réparer que l'autre.*

Le ſort d'Archiloque auroit dû effrayer les Poëtes qui n'ont pas rougi de le prendre pour modèle. La ſupériorité de ſes talens ne put faire pardonner les vices de ſon cœur; & ſi les charmes de ſon eſprit le firent quelquefois rechercher, bientôt mieux apprécié, il n'en parut que plus à craindre; les Grecs encore vertueux, par une proſcription générale, le livrèrent à l'infamie. Après avoir traîné long-tems une vie errante & malheureuſe, il mourut, comme devoit le craindre un Poëte ſatirique; il fut aſſommé par un habitant de Naxos.

Archiloque n'eſt pas le ſeul dont les talens ayent fait honneur à l'île de Paros. Evenus ſe diſtingua dans la poéſie élégiaque; Agoracrite, élève de Phidias, dans la ſculpture; Polygnote, Arceſilas & Nicanor, dans la peinture encauſtique.

Après avoir cité des Auteurs dont les ouvrages ſont perdus, il me reſte à parler d'un ouvrage dont nous ignorons l'Auteur; de cette ancienne chronique, trouvée dans le ſiècle dernier à Paros, éclaircie depuis par les travaux de Selden, de Lydiat, de Marsham, de Prideaux & de pluſieurs autres Savans. Ce monument qui a fourni de nouvelles lumières à la Chronologie, contient les principales époques de l'Hiſtoire grecque, à commencer depuis Cécrops, fondateur d'Athênes, juſqu'au tems d'Alexandre. Elle embraſſoit une intervalle de 1318 ans, & ſe prolongeoit juſqu'à l'an 263 avant J. C. Mais le tems a détruit les dernières époques, & occaſionné dans le corps de l'inſcription, des lacunes qui ont fait le tourment des Critiques.

On la conſerve aujourd'hui à Oxford. M. le Comte d'Arundel l'avoit tirée de Smyrne avec pluſieurs autres inſcriptions récemment trouvées dans le Levant; mais s'il eut le bonheur d'en faire l'acquiſition, M. de Peireſc, Conſeiller au Parlement d'Aix, mérita la gloire d'en avoir procuré la découverte. Cet homme extraordinaire qui fut en relation avec les Savans & les Artiſtes les plus diſtingués, qui les aida preſque tous, ou par ſes

bienfaits ou par ſes lumières, faiſoit voyager des gens inſtruits pour enrichir ſa Patrie des monumens échappés aux outrages du tems; il avoit ordonné des fouilles, d'où l'on tira la chronique de Paros & pluſieurs inſcriptions précieuſes. Le Commiſſionnaire de Peireſc étoit ſur le point de faire embarquer cette collection dans le port de Smyrne, lorſque ſes ennemis ou ſes créanciers le firent mettre en priſon. Les marbres paſſèrent en Angleterre à l'inſu de Peireſc. Quelque tems après il reçut de Selden ſon ami, le Commentaire dont ce Savant avoit accompagné l'édition des marbres d'Arundel. C'étoit le nom qu'on donnoit aux marbres que Peireſc avoit attendus avec tant d'impatience. Il les reconnut; mais il ne fut plus ſenſible à leur perte, dès qu'il vit l'uſage qu'on en faiſoit en Angleterre. C'eſt que Peireſc s'intéreſſoit réellement aux progrès des Arts (1), il les aimoit pour eux-mêmes, les cultivoit pour lui, & non pas dans le deſſein d'en impoſer aux autres; enfin il ne reſſembloit en rien à ces Protecteurs faſtueux & ridicules, qui veulent gouverner la République des Lettres, dont ils n'ont jamais mérité d'être citoyens.

PLANCHE TRENTE-TROISIEME.

Danſe grecque à Paros.

Les Grecs ont pluſieurs ſortes de danſes; la plus commune eſt *la Roméca*; elle a une conformité ſurprenante avec la danſe de leurs ancêtres, & l'on ſuit avec plaiſir M. Guys, lorſqu'il croit retrouver l'image du labyrinthe de Crête, dans les différens contours que décrivent les danſeurs. Le goût de la danſe a toujours été le même chez les Grecs; le malheur & la ſervitude n'ont pu leur faire perdre l'amour naturel qu'ils ont pour le plaiſir : un moment de fête leur fait oublier leur miſère. Un peuple auſſi léger & plus aimable, ne ſe croit-il pas quelquefois vengé d'un impôt par une chanſon ?

(1) Peireſc après ſa mort reçut les honneurs de l'Apothéoſe; mais ce ne fut pas dans ſa Patrie : Rome ſe chargea d'en venger les torts. Une Académie à laquelle il étoit aſſocié, convoqua le 21 Décembre 1637, une aſſemblée extraordinaire, ſon portrait y fut expoſé; tout ce qu'il y avoit de plus diſtingué dans cette Ville par la naiſſance ou par le mérite, s'empreſſa d'y aſſiſter. Jean-Jacques Bouchard prononça l'Oraiſon Funèbre de Peireſc. Les Poëtes les plus eſtimés récitèrent en ſon honneur des Vers Italiens, Grecs & Latins. Le Diſcours de Bouchard fut bientôt imprimé, & l'on y joignit le tribut d'éloges que tous les Savans de l'Europe rendirent aux mânes de Peireſc dans toutes les langues connues. Rien alors ne parut exagéré; cet exemple juſtifieroit, s'il en étoit beſoin, une nation qui après une perte plus ſenſible, rendroit un hommage plus éclatant à la mémoire d'un grand homme qui l'auroit illuſtrée.





DANSE GRECQUE A PAROS

A.P.D.R



ENTREE D'UNE CARRIERE DE PAROS.

A.P.D.R

Je n'entrerai ici dans aucun détail sur les danses des Grecs, on en trouvera les dessins à l'article de Smyrne. J'emprunterai alors de M. Guys quelques-unes des recherches intéressantes qu'il a faites sur cet objet, & je serai sûr d'être lu avec plaisir.

J'ai fait graver trois médailles de Paros. Deux de ces médailles offrent d'un côté, une tête de femme, & de l'autre, une chèvre; sur l'une des deux, le nom de l'île est joint à un nom de Magistrat.

Sur la troisième, est d'un côté, la tête de Méduse, ou peut-être un masque; de l'autre, est un taureau.

PLANCHE TRENTE-QUATRIEME.

Vûe de l'entrée d'une Carrière de Paros.

Personne n'ignore combien le marbre de Paros étoit estimé des Anciens. On le transportoit dans toute la Grèce, pour en construire les temples & les monumens les plus riches. Tous les Auteurs ont célébré sa beauté (1). Cependant, malgré leurs éloges, le marbre de Paros n'est pas, à beaucoup près, le plus parfait que possèdent ces contrées; il a un éclat & un brillant qui peut ajouter à la beauté d'un édifice, mais qui le rend peu susceptible de soutenir les détails d'un ciseau délicat. Sa facilité à s'écailler tromperoit l'intention de l'Artiste. Le marbre du mont Pentheli près d'Athênes, moins salin & plus compacte, étoit avec raison préféré par les Statuaires.

Je suis descendu dans deux Carrières, dont les ouvertures sont au pied du mont *Capresso*, anciennement *Mons Marpesus*. Les galeries, dont on a tiré les marbres, sont tellement comblées par les recoupes & les fragmens qui s'y sont accumulés, qu'on à la plus grande peine à s'y introduire. Plusieurs des personnes avec qui j'étois, ne purent y pénétrer, & j'en ressortis froissé & écorché en plusieurs endroits. Je ne puis concevoir par quelles raisons les Anciens n'y ont point pratiqué de chambres; pourquoi ils n'ont point exhaussé ces voûtes, au lieu d'aller enlever à une distance considérable, des blocs qui n'arrivoient qu'avec les plus grandes difficultés à l'entrée de la Carrière. J'ai fait graver la Caverne qui forme l'entrée d'une

(1) Plin. Hist. Nat. Lib. IV. cap. 12. Le marbre de Paros étoit aussi appellé *lapis lychnites*, parce qu'on le tailloit dans la Carrière, à la lueur des lampes. Plin. Lib. XXXVI. cap. 5.

de ces Carrières. On y voit un bas relief antique, sculpté sur le bloc même du marbre; c'est une espèce de Bacchanale; on y distingue des Nymphes dansant auprès d'un Bacchus, ou d'un Silêne. L'exécution & la composition de ce morceau sont également mauvaises, & les beautés de Paros auxquelles il est dédié, ne dûrent pas être très-flattées de cet hommage; on lit au-dessous,

ΑΔΑΜΑΣ,
ΟΔΡΥΣΗΣ,
ΝΥΜΦΑΙΣ,

Adamas, Odrysès, aux Nymphes du Pays.

Un petit ruisseau descend de la montagne, & va se jetter dans la mer au port de Naussa; les eaux, dont il se trouve grossi l'hiver, ont élargi le ravin dans lequel il coule; & c'étoit-là sans doute le chemin par lequel on conduisoit les marbres à Naussa pour les embarquer.

PLANCHE TRENTE-CINQUIEME.

Plan du Port de Naussa.

Les Russes avoient choisi avec raison le Port de Naussa, pour en faire l'entrepôt de leurs forces. Moins vaste que celui de Milo, il réunit tous les avantages, par sa situation au milieu des Cyclades, qu'il peut contenir ou protéger, par sa forme qui le rend facile à défendre; enfin par l'île de Paros, qui offre des secours pour l'établissement des troupes. J'en ai fait lever le plan avec le plus grand soin. Tous les ouvrages des Russes y subsistoient encore. De nombreuses batteries en défendoient l'entrée; elles étoient placées sur la partie gauche du Port & sur un écueil, dont les feux se croisent avec ceux de ces premières batteries. Ces feux réunis étoient plus que suffisans pour foudroyer des vaisseaux Turcs, dont la superbe artillerie devient presque inutile par la lenteur avec laquelle elle est servie. Sur la hauteur, qui ferme le Port au Nord-Ouest, & près des batteries dont je viens de parler, étoit un mât qui servoit à signaler les vaisseaux que l'on appercevoit au loin. Sur le bord de la mer étoient des magasins, des forges, un carénage; c'est dans cette partie qu'étoient mouillés la plupart des vaisseaux de l'Escadre. Elle est aujourd'hui embarrassée par les carcasses de quelques bâtimens, qui n'étant pas en état de suivre les Russes au moment


Batterie de 35 Canons
Batterie de 60 Canons
Commandant
Batterie de
35 Canons
NAUSSA
BAS FOND
BAS FOND



ENTRÉE DE LA GROTTE D'ANTIPAROS.

A.P.D.R



DETAILS
Géometriques de la Grotte D'ANTIPAROS

COUPE PRISE SUR LA LIGNE A B. DU PLAN

1re Partie de 5 Pi à Pic

2e Partie de 5 Pi à 8 Po de Pente par Toise — 66 Pi.

3e Partie de 15 à 18 Pi à Pic — 18 Pi.

4e Partie de 4 Pi g à 10 Po de Pente — 78 Pi.

5e et derniere Pente d'environ 4 Pi — 8- Pi

254 Pieds Total de la profondeur perpendiculaire de la Grotte

Nota *Les hauteurs que l'on donne ici ne sont que des approximations ; elles n'ont été qu'estimées.*

PLAN DE LA GROTTE D'ANTIPAROS

A Entrée de la Grotte

Grotte d'Antipater

Fontaine

Autel

B

C

Echelle de 500 Pieds

25 50 100 200 300 P.

COUPE PRISE SUR LA LIGNE B C.

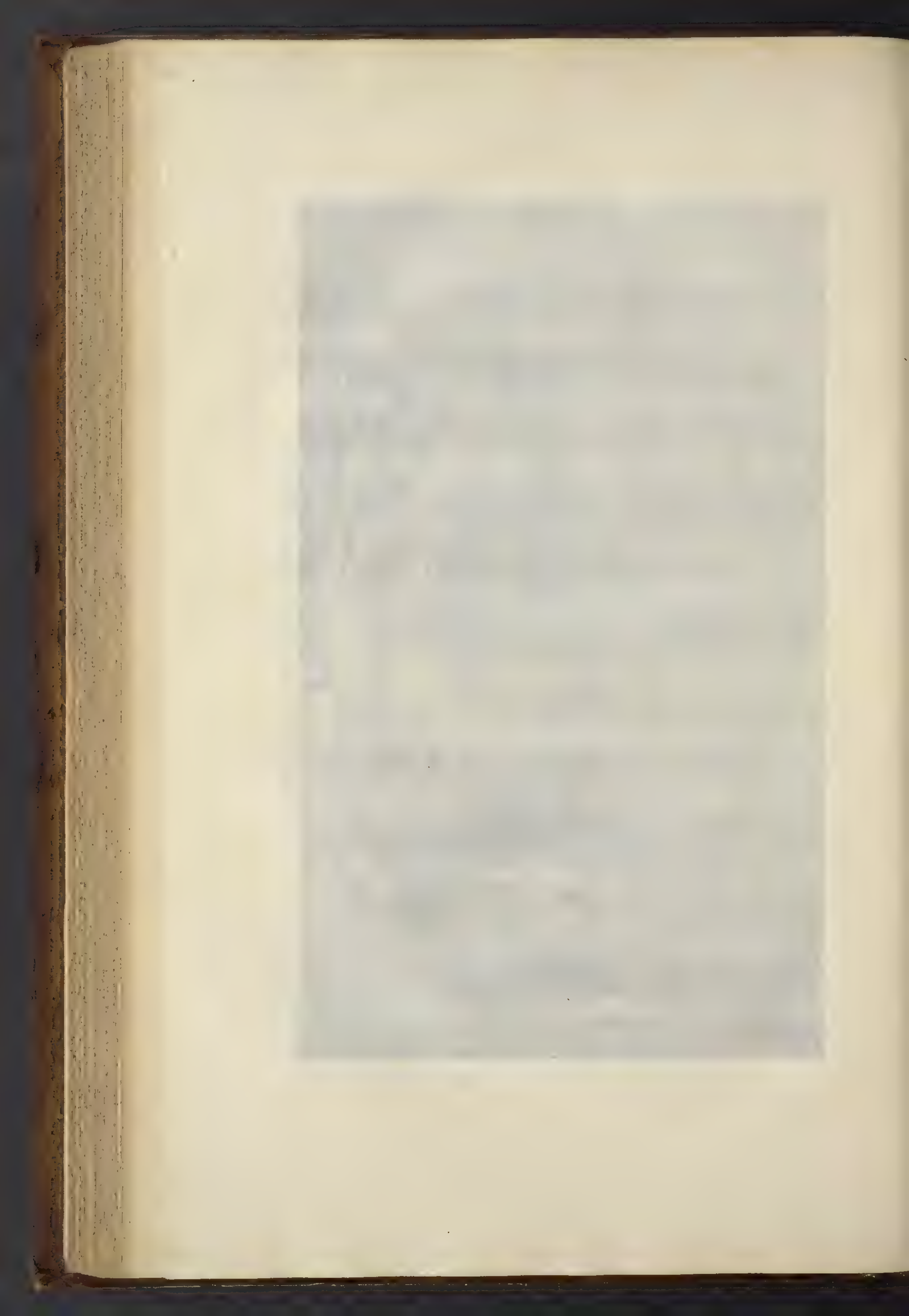
Echelle de 100 Pieds

25 50 75 100 P.



VUE DE L'INTERIEUR DE LA GROTTE D'ANTIPAROS.

A.P.D.R



de leur départ, ont été abandonnés & coulés à fond. En descendant au midi, on trouve l'Hôpital & une Eglise en croix grecque, élevée par les Russes, qui ne paroissent pas l'avoir achevée. Entre cette partie & le Village de Naussa, sont deux écueils; sur l'un étoient deux beaux magasins à poudre; sur l'autre, la maison de l'Amiral Spiridoff qui commandoit.

Le Village de Naussa est extrêmement petit; mais on avoit construit des casernes fort étendues, dans lesquelles logeoient 4000 Russes de troupes réglées, 1000 Matelots, 12000 Albanois & 3000 Grecs. Les Russes ne purent résister aux chaleurs d'un climat si différent du leur, & périrent en grand nombre, malgré les soins de leurs Chefs pour arrêter une épidémie qui les privoit de leurs meilleurs soldats.

PLANCHES TRENTE-SIXIEME,

TRENTE-SEPTIEME & TRENTE-HUITIEME.

Grotte d'Antiparos.

Il paroît qu'Antiparos est l'ancienne île d'Oliaros, dont parlent Pline, Strabon (1) & Etienne de Bysance. Ils se contentent de la nommer, & l'Histoire ajoute encore par son silence au peu de cas que la Géographie semble en faire. Sa stérilité, son peu d'étendue & le petit nombre de ses habitans paroissoient la condamner à l'obscurité; car les Anciens ne connoissoient pas encore cette grotte fameuse, qui lui assigne aujourd'hui une place distinguée dans les fastes de la Nature.

Les détails dans lesquels entre Pline sur des faits moins intéressans, & son silence absolu sur cet objet, prouvent que cette grotte étoit inconnue de son tems. Elle paroît cependant ne l'avoir pas toujours été depuis; on lit sur une inscription fort usée, les noms de quelques Grecs, qui sans doute y étoient descendus. Quoi qu'il en soit les habitans n'en avoient aucune idée, ou n'osoient essayer d'y pénétrer, lorsque M. de Nointel, Ambassadeur du Roi à la Porte, vint leur en donner l'exemple en 1673; il y descendit, accompagné d'un grand nombre de personnes, & fit célébrer la Messe dans la salle qui termine cet immense souterrein.

(1) Plin. Lib. IV. cap. XXII. Strab. Lib. X. pag. 485. Héraclide de Pont dans son Ouvrage sur les îles, dit que Oliaros est une Colonie de Sidoniens, & qu'elle est à 18 stades de Paros.

Dans la planche 36eme, on voit l'antre par lequel on y pénètre. C'eſt une voûte de rochers, aſſez baſſe, & qui n'a d'abord rien d'impoſant. Au milieu eſt une colonne naturelle, à laquelle nous attachâmes la corde qui devoit faciliter notre deſcente, & aſſurer notre retour. Paſſant enſuite ſur la droite, on tourne en ſuivant une pente aſſez douce qui ramène au-deſſous de la colonne ; on trouve alors une cavité, dans laquelle on s'introduit ; puis tenant la corde, on ſe laiſſe couler perpendiculairement à ſix ou ſept pieds de profondeur, ſur une petite plate-forme. C'eſt-là ce que Tournefort appelle un précipice horrible. Il débute ainſi par une exagération à laquelle répond parfaitement la ſuite de ſon récit. Je ſerai forcé de détruire preſque tout l'intérêt qu'il excite, & une grande partie de l'illuſion dont il flatte ſes Lecteurs. Si le judicieux Tournefort s'eſt un peu oublié dans ſa deſcription d'Antiparos, on ſent ce que l'on doit penſer des détails ridicules qu'en donne l'Auteur d'un Voyage anglois, bien différent de tous ceux que nous devons au génie obſervateur de cette Nation (1). Le ſtyle exagéré de ce Voyageur, & le charlataniſme répandu ſur ſon récit, m'en font révoquer en doute les moindres circonſtances, excepté celles de ſes frayeurs, qu'il peint trop vivement, pour qu'on en puiſſe douter.

Un accident irréparable dans un voyage de cette nature, m'a privé du plaiſir de conſtater la profondeur de cette grotte merveilleuſe ; mes baromètres furent caſſés, & au lieu d'un travail certain, je ne pus avoir que des approximations toujours peu ſatisfaiſantes. J'oſe cependant aſſurer que le profil dont je donne ici la gravure, doit s'écarter très-peu de la vérité. Il a été tracé par mes compagnons de voyage, & ils avoient une grande habitude de meſurer des pentes, & d'eſtimer des hauteurs.

En fixant à 250 pieds la profondeur perpendiculaire de la grotte d'Antiparos, j'ai peut-être encore à me reprocher trop de condeſcendance pour l'opinion des Voyageurs qui l'ont vu avant moi ; ils ont groſſi les dangers qu'ils avoient courus dans cette grotte, ils en ont multiplié les merveilles, & par cette double exagération, ils ont voulu en même tems exciter l'intérêt & l'envie.

(1) Voyage en France, en Italie, & aux îles de l'Archipel, lettre CXXIII. L'Auteur de cet Ouvrage pourroit avoir d'aſſez bonnes raiſons pour ne pas décrire plus fidèlement la grotte d'Antiparos ; il n'y a peut-être pas plus été qu'à l'île de Tine, dont il parle avec la même aſſurance, quelques pages plus loin. Copiſte aveugle de Tournefort, il a trouvé cette île encore au pouvoir des Vénitiens, bien diſpoſés à la défendre contre toutes les forces des Turcs ; & cet Obſervateur voyageoit en 1752. Il eſt fâcheux pour la République de Veniſe & pour lui, que les Turcs s'en ſoient emparés en 1714. *Voyez* l'Hiſtoire de Veniſe, par l'Abbé Laugier. Liv. XLVII.

Tous

Tous ceux qui defcendirent avec moi, partagèrent mon opinion à cet égard; perfonne ne fut effrayé, perfonne même ne fut découragé. Un Officier de la complexion la plus délicate, & dont la fanté étoit altérée par le féjour de la mer, n'en fut même que très-légèrement fatigué. Peut-être auffi ce que nous avions fouffert la veille dans les Carrières de Paros, contribua-t-il à nous rendre alors un peu moins difficiles. Je reprends mon récit.

Arrivés fur la petite plate-forme, dont j'ai parlé, nous commençâmes à defcendre; nous fûmes bientôt tous fufpendus fur une même corde, & nous étions en grand nombre. Je venois de rejoindre M. de Chabert; une partie des Officiers de fa Frégate, leurs domeftiques, plufieurs Matelots, compofoient une troupe de près de trente perfonnes. Les Matelots partirent les premiers, ayant foin de refter d'efpace en efpace avec des torches allumées. Nous defcendîmes ainfi par un talus fort roide, environ à 12 toifes de profondeur perpendiculaire; c'eft-là que fe trouve l'endroit le plus difficile, & le feul qui puiffe paroître dangereux. On arrive fur un rocher, dont la partie fupérieure eft arrondie en forme de cul-de-four. L'eau qui tombe de toutes parts, le rend très-gliffant. Sur la droite, font des précipices, dont l'obfcurité ne permet pas de voir la profondeur; & l'inclinaifon du rocher vers ces abîmes, y jetteroit ceux qui ne fe tiendroient pas fortement de l'autre côté. On fe laiffe enfuite couler environ 12 ou 15 pieds à pic, en tenant fortement le cable; on peut auffi fe fervir d'une échelle de cordes.

Lorfqu'on a franchi cet endroit, on continue à defcendre par une pente extrêmement roide; mais le paffage eft alors plus large; on peut fe rejetter fur la gauche, & s'éloigner des précipices qui règnent toujours fur la droite. La defcente continue à devenir moins rapide; & arrivés à la moitié de la profondeur totale, la corde nous parut un fecours fuperflu. La voûte eft beaucoup plus exhauffée dans cette partie; mais il feroit difficile d'en eftimer la hauteur précife; les flambeaux ne donnant qu'une lumière pâle & reftreinte, par l'efpèce de brouillard qui règne toujours dans ces lieux fouterreins, & qu'accroît encore la fumée de ces mêmes flambeaux.

Après avoir tourné un gros rocher qui femble d'abord fermer le paffage, nous entrâmes enfin dans la falle qui termine ce fouterrein. Quoique de toutes les grottes connues, celle d'Antiparos foit la plus vafte & la plus riche, elle eft cependant loin de répondre aux defcriptions pompeufes

qu'en ont faites quelques Voyageurs. Ils femblent ouvrir le palais du Soleil ; & l'imagination exaltée, fe peint une architecture de criftal, dont les faces liffent & brillantes varient, renvoient & multiplient la clarté des flambeaux. On fe croit tranfporté, dit un Auteur moderne, dans les grottes de Thétis, au jour des noces de Pélée. Ce langage poétique eft-il celui de la vérité ? doit-il être celui du Voyageur ?

Si les productions qui fe trouvent dans la grotte d'Antiparos, n'ont pas tout l'éclat qu'on leur fuppofe, elles n'en font pas moins intéreffantes par les formes variées, & les contraftes piquans que leur prête une formation toujours incertaine, toujours diverfifiée par le hafard. Ces maffes d'une criftallifation imparfaite, varient fuivant la forme plus ou moins refferrée des ouvertures par lefquelles les eaux ont filtré. Ces eaux, qui pénètrent la maffe totale des couches fupérieures, combinées déja elles-mêmes avec de l'air & dans l'état d'une eau acidulée, deviennent un vrai diffolvant de la pierre calcaire. Elles continuent de s'en charger en filtrant à travers ces lits, & arrivent enfin à la furface interne des fentes, ou des voûtes des rochers. Là, ces eaux fe raffemblent fucceffivement fous la forme de gouttes ; mais bientôt l'action de l'air atmofphérique fur une de ces gouttes, détruit fa combinaifon; cet air, qui en lioit les parties, & qu'on nomme *fixe* ou *fixé*, brife fes liens & fe diffipe ; la goutte d'eau, expofée de toutes parts au contact de l'air libre, s'évapore ; & la portion de terre qu'elle tenoit en diffolution, s'attache à la partie de la voûte où l'eau infiltrée avoit abouti. Une nouvelle eau, chargée comme la première, fuccède bientôt, s'évapore de même, & ajoute à ce premier accroiffement, qui groffit ainfi par la continuité de l'infiltration. Semblables à ces glaçons qui pendent durant l'hiver, des rochers qu'inondoit un torrent, les ftalactites s'augmentent, s'accroiffent & prolongent fans ceffe la figure coniqe qu'elles tiennent toujours du mécanifme de leur formation. Mais fi l'infiltration fe fait avec abondance, les gouttes, qui coulent rapidement fur la ftalactite n'ont pas le tems de s'évaporer; elles s'en détachent, preffées par celles qui les fuivent, tombent fur le fol de la caverne, & y forment dans un fens contraire, des productions femblables à celles dont nous venons de parler. Ces corps appellés ftalagmites, croiffent & s'élèvent en même tems que les premiers s'abaiffent; ils fe joignent enfin, & leur réunion compofe une colonne d'abord imparfaite, mais qui s'achève & fe perfectionne par les mêmes caufes qui l'ont produite. Plufieurs colonnes peu éloignées, groffiffant

ainſi ſans ceſſe, doivent néceſſairement parvenir à ſe toucher, à ſe confondre, à ne former plus qu'une ſeule & même maſſe. Telle eſt ſans doute l'origine des Carrières d'albâtre oriental (1) : l'eſpace qu'elles occupent actuellement dans le ſein de la terre, n'étoit d'abord qu'un ſouterrein, dont la capacité s'eſt remplie goutte à goutte, par le travail continuel d'une longue ſuite de ſiècles ; & ce travail ne ſeroit pas auſſi lent, ſi l'eau ne détruiſoit quelquefois elle-même ſon ouvrage, & n'entraînoit la ſubſtance dont elle ſe charge alors de nouveau, par les iſſues qui ſe rencontrent dans les couches inférieures.

On voit dans la grotte d'Antiparos pluſieurs colonnes ſemblables à celles dont on vient de parler ; mais la plupart ont été briſées par des Voyageurs, curieux de ſaiſir leur organiſation, ou jaloux d'en enrichir leurs cabinets. De nouvelles colonnes acheveront de ſe former, ſi on laiſſe les ſtalactites & les ſtalagmites déja rapprochées, s'accroître & ſe joindre par un travail réciproque. Ces deux productions ne ſont cependant pas toujours une ſuite néceſſaire l'une de l'autre ; elles peuvent ſe former ſéparément ; car ſi les gouttes d'eau ſe ſuccèdent lentement, toutes contribueront à la formation de la ſtalactite, aucune ne s'échappera pour tomber ſur le ſol. Si au contraire l'ouverture ſupérieure, plus large, laiſſe échapper l'eau en

(1) L'albâtre des Anciens n'a certainement point d'autre origine que les ſtalactiques ; il eſt calcaire comme elles, entièrement ſoluble dans les acides, & ſe convertit en chaux en perdant de ſon poids ; ces caractères doivent les diſtinguer de l'albâtre des Modernes, qu'ils appellent *alabaſtrites*, ou *pſeudo-alabaſtrum*, & qui eſt gypſeux : tel que celui de Lagny, &c.

L'albâtre des Anciens, ou l'albâtre calcaire, réunit toutes les propriétés que Pline lui attribue. Il eſt même tranſparent, moins blanc, que l'albâtre gypſeux ; il a plus de ſolidité, une couleur aſſez approchante de celle du miel, (*mellei coloris*) & cette couleur varie ſouvent par des nuances très-marquées. Tel étoit, ſelon Pline, le bel albâtre que l'on tira d'abord de la Carmanie, ſur le golfe d'Ormus, enſuite de l'Inde. On en faiſoit venir auparavant de Thèbes en Egypte, & de Damas en Syrie ; mais ce dernier avoit le défaut d'être trop blanc. Celui de Cappadoce n'étoit nullement eſtimé. Plin. Lib. XXXVI. cap. XII.

On doit remarquer que Pline, par le ſeul mot *alabaſtrites*, déſigne tous les albâtres ſans les diſtinguer, & que par le mot *alabaſtrum*, il n'entend nullement de l'albâtre, mais un vaſe d'albâtre, deſtiné à conſerver les onguents ; il ne l'emploie jamais que dans cette acception. C'eſt par erreur que les Naturaliſtes modernes lui ont donné une ſignification différente, en l'employant à déſigner l'albâtre gypſeux. Quoique ce ſoit une opinion preſque générale, que l'albâtre des Anciens étoit de nature calcaire, je crois cependant qu'ils en avoient auſſi de gypſeux ; ils les confondoient ſous la même dénomination, & ne les diſtinguoient que par le degré de leur beauté. Ces albâtres de Cappadoce & de Syrie, auxquels Pline reproche d'être trop blancs, trop tendres, de ne pas prendre un beau poli, étoient ſans doute de la même eſpèce que notre albâtre de Lagny. C'eſt un défaut, dit Pline, à l'albâtre d'être bleu, d'avoir la couleur de la corne, ou la tranſparence du verre, défauts qui caractériſent en effet l'albâtre gypſeux ; & il me confirme encore plus dans mon opinion à cet égard, lorſqu'il dit que l'*alabaſtrite* brûlé entroit dans les emplâtres, *idem & uſtus emplaſtris convenit.* Dioſcoride nous apprend auſſi, qu'en mêlant l'*alabaſtrite* ainſi calciné, avec de la réſine ou de la poix, il réſultoit un emplâtre fondant & réſolutif. Cette propriété convient bien mieux au gypſe calciné, au plâtre, qu'à la pierre calcaire ou à la chaux.

Quoi qu'il en ſoit, ces deux ſortes d'albâtres ont un rapport aſſez grand, pour que les Anciens ayent pu, ayent dû même les confondre enſemble, les appeller du même nom, & ne les diſtinguer enſuite que par leur degré de beauté, de conſiſtance & de perméabilité. Combien les Naturaliſtes modernes, aidés cependant des lumières de la Chymie, n'ont-ils pas eu de peine à ſe faire une notion préciſe de la nature du gypſe ! Ce n'eſt que de nos jours qu'on eſt parvenu à en déterminer le caractère & la compoſition, d'une manière invariable.

trop grande abondance, les gouttes précipitées tomberont toutes à terre, & formeront des concrétions souvent très-considérables, dont les formes varieront à l'infini, par la multiplicité des causes qui peuvent déranger sans cesse la direction des gouttes d'eau. Telle est la superbe stalagmite qui occupe la salle d'Antiparos, & que l'on nomme l'*Autel*, depuis que M. de Nointel y fit célébrer la Messe, comme on l'apprend par l'inscription qui s'y lit encore. Cette stalagmite a 24 pieds de hauteur, sa base a environ 20 pieds de diamètre. Toute cette partie du souterrein est remplie de congélations, dont les formes variées présentent une espèce de décoration, & peuvent avoir servi de prétexte aux peintures exagérées des Voyageurs.

Plusieurs masses de cette même substance, étendues en longs rideaux, tiennent de leur peu d'épaisseur, une transparence dont on peut jouir à l'aide de quelques torches adroitement disposées; mais cette lumière, ou plutôt cette lueur, n'a jamais aucun éclat. Ces concrétions, quelques formes qu'elles aient affecté, sont toutes ternes & opaques. Leur surface extérieure, souvent mamelonnée, toujours raboteuse, usée par le contact de l'air & corrodée par l'acide qu'il contient, ne peut jamais prêter à un spectacle, que la féerie réclame comme un de ses domaines, dans lequel les Voyageurs égarent trop souvent ceux qui ont la patience de les lire, & la bonne foi de les croire.

J'avois entendu dire que l'endroit où nous étions, n'est pas l'extrémité la plus reculée de ce vaste souterrein, qu'il s'étend sous les eaux jusqu'aux îles voisines; les habitans prétendent même qu'une chèvre égarée dans la grotte, alla ressortir dans l'île de Nio. Quelqu'invraisemblable que soit cette anecdote, il étoit possible qu'elle eût quelque fondement léger. Je pressai le Grec qui nous servoit de guide, de me conduire plus avant, & de me découvrir une nouvelle entrée à de nouveaux abîmes; mais il me nia toujours formellement qu'il en existât aucune; & sourd à mes promesses, comme à mes menaces, il résista également à l'appât d'une poignée de piastres que je lui offrois d'une main, & à la crainte d'un bâton que je tenois de l'autre. Tant de moyens de persuasion inutilement employés, ne me laissèrent plus aucun doute sur la bonne foi du Grec; nous cherchâmes tous inutilement à en apprendre plus que lui; & après des tentatives toujours infructueuses, nous ressortîmes de la grotte. La planche 37eme ne rend qu'imparfaitement l'intérieur de cette grotte; on sent la difficulté de faire un pareil dessin.



VUE DU VILLAGE DE S.T GEORGE DE SKYROS.

A P D R





PLANCHES TRENTE-NEUVIEME *ET* QUARANTIEME.

Vue du Village de S. Georges. Carte de l'Ile de Skyros.

Si nous en croyons la Fable ou l'Hiſtoire, & il eſt ſouvent difficile de les diſtinguer, Lycomède régnoit dans l'île, ou plutôt ſur le rocher de Scyros, lorſque Théſée, forcé de quitter ſes états, vint y chercher un aſyle. Ce héros y périt malheureuſement, & long-tems après, ſes reſtes retrouvés & rapportés à Athênes, devinrent, dans le lieu même d'où il avoit été chaſſé, l'objet d'un culte public. Le ſeul nom de Scyros rappelle aſſez les amours d'Achille, ſon traveſtiſſement & l'adreſſe d'Ulyſſe pour le découvrir.

Le Port de Skyros, qu'on nomme aujourd'hui *la grande Plage*, n'eſt plus d'aucune utilité aux Inſulaires, dont toute la marine conſiſte en quelques bateaux, qui trouvent facilement un abri entre les écueils, ou que l'on tire à terre, lorſque la mer eſt trop groſſe. Réfugiés vers la pointe ſeptentrionale de l'île, les habitans ne penſent qu'à ſe garantir de l'avarice de leurs maîtres, & de la piraterie générale, héréditaire chez les Grecs. Le village de S. Georges, bâti ſur un pic très-élevé, leur offre un aſyle: & quoique leurs habitations ſoient répandues ſur le penchant de la montagne, & juſqu'au rivage, chacun a, dans la partie ſupérieure, une ſeconde maiſon, où il ſe retire en cas de danger, & où il conſerve ce qu'il a de plus précieux, content de borner ſa jouiſſance à la ſeule propriété. Ils ne cultivent que les denrées de première néceſſité, & cette culture eſt toujours proportionnée à leurs beſoins. Ils n'ont d'autre objet de commerce, que leurs vins & leurs fromages, qu'ils portent à Smyrne & à Salonique.

La ſuperſtition des habitans de Skyros, eſt encore plus outrée que celle des autres Grecs de l'Archipel; & les Moines du Couvent de S. Georges, ſont bien éloignés de la laiſſer affoiblir. Ce Couvent eſt une colonie de la République religieuſe du mont Athos, dont il reçoit un Supérieur. Fidèle aux principes invariables de ſon état, ce moine commande deſpotiquement dans cette île, dont tous les habitans ne travaillent que pour lui;

il leur ménage en revanche les faveurs de S. Georges, dont l'image miraculeuſe ne manque pas d'aſſommer ceux qui mettent quelques reſtrictions dans leurs offrandes (1) ; l'exemple terrible d'Ananias, eſt à Skyros le texte de tous les Sermons. 365 Chapelles ſont répandues autour du grand Couvent, & les habitans ne ſont diſpenſés d'en fêter tous les Saints, qu'en faveur d'un travail, dont le produit, beaucoup plus aſſuré que celui de leurs prières, intéreſſe davantage les Maîtres qui en doivent profiter.

Le ſol de cette île paroît contenir des mines de cuivre; on y trouve beaucoup de pierres volcaniques, & l'apparence de pluſieurs cratères. Le Port de la grande plage, n'eſt pas le ſeul qu'offre l'île de Skyros, celui des *trois bouches* eſt excellent, & ſur-tout commode par la facilité d'en appareiller; cependant on lui déſireroit moins de fond. C'eſt ſur-tout dans ce Port, que les Pirates & les galiotes du Grand-Seigneur, qui ne ſont pas moins dangereuſes, ſe rendent, pour détruire ou moleſter les bâtimens Européens. Ces galiotes ſont commiſes à la conſervation des bleds, dont l'exportation eſt défendue; les bâtimens qui chargent en contrebande, s'accommodent avec les Capitaines des premières galiotes qu'ils rencontrent; & ceux-ci, avertiſſent toujours leurs camarades, de venir à leur tour rançonner l'Interlope, qui voit ſouvent le bénéfice de ſon fret, & une partie de ſon chargement, abſorbés par les vexations qu'il éprouve ſucceſſivement.

Les habitans de Skyros n'ont rien de particulier dans leurs mœurs, ni dans leurs habillemens. Ils ont cependant un genre de luxe qui leur eſt propre; il conſiſte à tapiſſer leurs maiſons d'un grand nombre de pots, ſuſpendus par leurs anſes à des fiches de bois, de manière que les murs en ſont entièrement couverts.

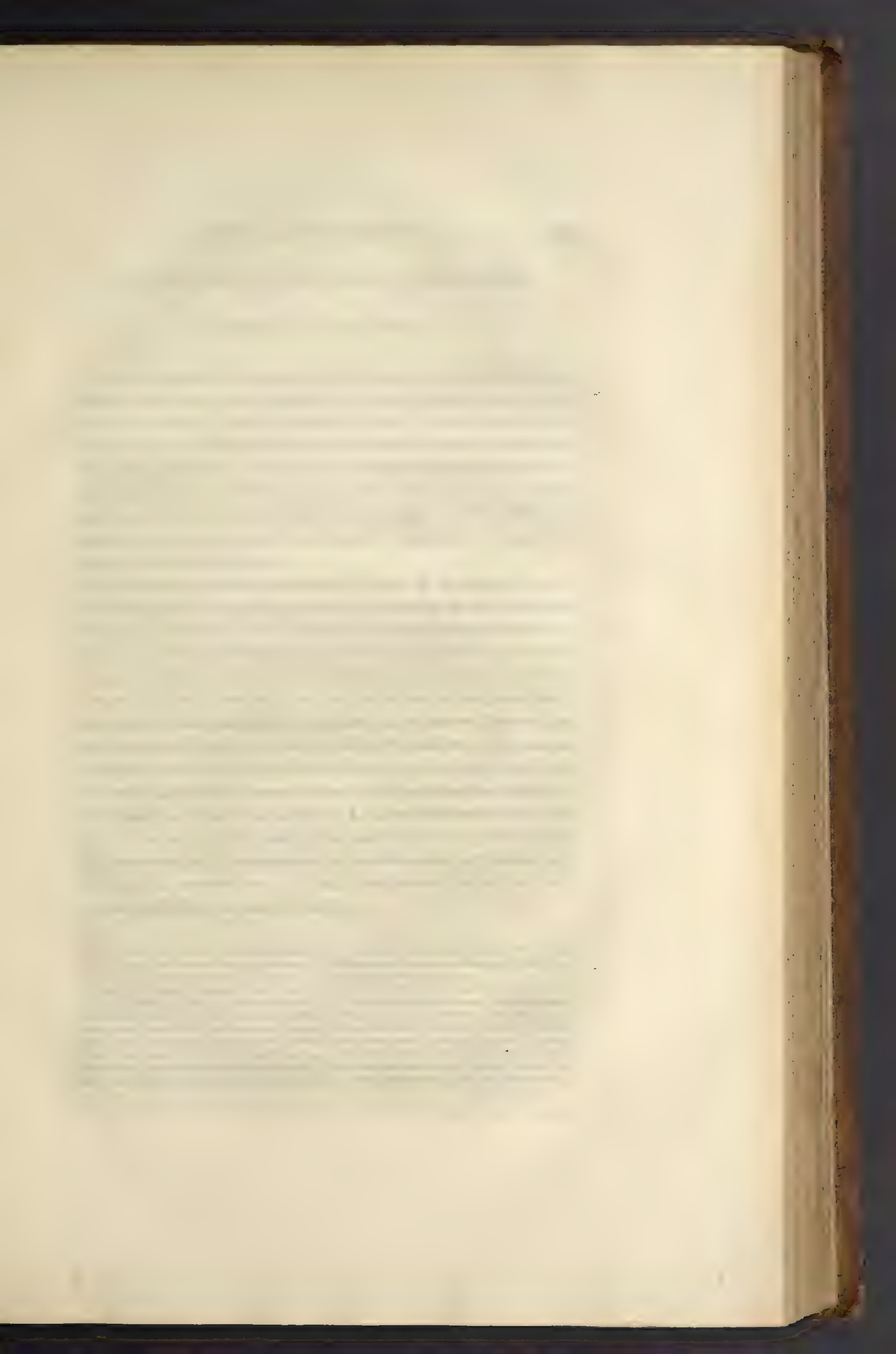
(1) Cette image eſt gravée ſur une feuille d'argent très-mince, mais appliquée ſur une pièce de bois très-épaiſſe; un Moine, qui ſe donne pour aveugle, s'arme de cet inſtrument redouté, qui le conduit toujours par une inſpiration divine, ſur les traces du coupable; alors l'image, par un nouveau miracle, s'échappe des mains du Moine, s'élance d'elle-même ſur ſa victimé, & la frappe, juſqu'à ce qu'elle ait réparé ſes torts, par d'amples largeſſes. *Voyez* tous les détails de cette fourberie dans Tournefort. Tome II. p. 450. Le P. Lauger, auteur d'une Hiſtoire des Ducs de l'Archipel, croit toutes ces ſottiſes, & les attribue au pouvoir du démon, qu'il ſuppoſe pieuſement complice de S. Georges.





HABITANS DE L'ILE DE LEMNOS

A.P.D.R



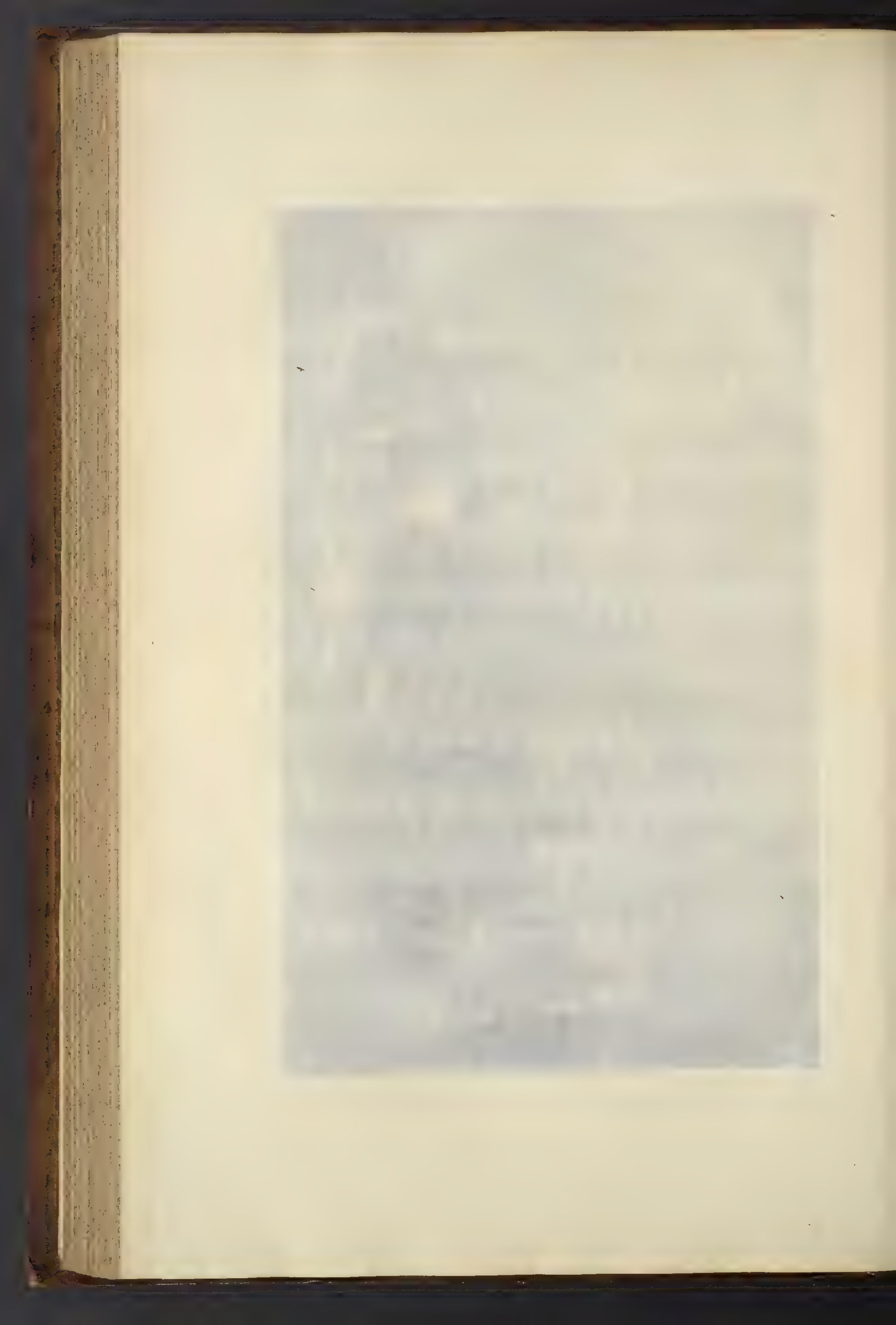


PLANCHE QUARANTE & UNIEME.

Habitans de l'île de Lemnos.

L'ÎLE de Lemnos n'eſt connue dans les premiers tems que par les crimes ſinguliers dont elle a été le théâtre ; ils ne ſont cependant pas ſes ſeuls droits à la célébrité. Vulcain, précipité du Ciel, y avoit établi ſes premières forges ; & ſi elles ne furent pas auſſi fameuſes que les atteliers de l'Etna & des îles Lipari, elles avoient au moins l'avantage de l'ancienneté. La Fable ſe joint ainſi à l'Hiſtoire, pour faire croire qu'il y a eu autrefois un volcan à Lemnos. Nicander parle d'une montagne, appellée *Moſycle*, qui jettoit des flammes; il eſt ſouvent queſtion dans les Anciens, de l'ardente, de la brûlante Lemnos.

Je ne pus aller examiner moi-même les traces de ce volcan. Deux de mes Compagnons de voyage, que j'envoyai à Lemnos, furent au moment de périr en y abordant, & ſe trouvèrent dans l'impoſſibilité de parcourir l'intérieur de l'île. Les obſervations que j'ai été à portée de faire à Milo & à Santorin, les eaux chaudes, ſi abondantes dans toute cette partie du Levant, enfin les indices multipliés d'une combuſtion toujours renaiſſante, & le déſir de joindre mes foibles conjectures, aux recherches ſavantes, que font aujourd'hui ſur cet objet les plus habiles Naturaliſtes, tout contribue à augmenter mes regrets, & à me faire déſirer de voir parcourir après moi ces contrées, par des Voyageurs plus en état de lire ces anciens caractères, & d'y pénétrer la marche de la Nature. La Grèce mériteroit d'être l'objet de leurs travaux; elle offre par-tout les traces des ravages produits par les feux ſouterreins qui y brûlent encore; & les effets opérés par ces feux éternels, ſont les premiers titres ſur leſquels nous pouvons fonder, ou plutôt ſoupçonner l'hiſtoire de notre globe (1).

(1) Cette vérité a été ſentie vivement par un ſavant Napolitain, qui vient de donner un Ouvrage, dans lequel, à l'aide du Grec, de l'Arabe, de l'Hébreu, du Chaldéen, de l'Ethiopien, & de toutes les Langues de l'Inde, il cherche à découvrir l'étymologie du nom que porte le mont *Vultur*, dans la Pouille. Dans une note de cet Ouvrage utile, l'Auteur en annonce un autre, bien plus intéreſſant, bien plus piquant encore; il y prouvera, ſans replique, que l'Iliade & l'Odyſſée, fauſſement attribuées à Homère, ne ſont que des Livres ſacrés & ſymboliques des Prêtres de la ville de Siris, dans la Lucanie. Mais quand on cite des Auteurs, comme M. Ciro-Saverio-Minervino, on ne ſauroit être trop exact: faiſons-le parler lui-même, & tâchons que la traduction ne perde rien du mérite de l'Original

« Dans des diſſertations particulières, qui ſeront jointes » à l'Ouvrage que j'ai déja annoncé, on trouvera réunies » toutes les preuves manifeſtes de ce que j'ai déja avancé » depuis long-tems; je prouverai clairement, ſi toutefois » un amour-propre exagéré ne m'emporte au-delà des » bornes; je prouverai, dis-je, que l'Iliade, l'Odyſſée, » & tout autre Livre attribué à Homère, ſont des Livres » ſacrés & ſymboliques de nos Prêtres de la ville de Siris.

Lemnos étoit encore célèbre par ſon labyrinthe. Malheureuſement il n'en reſte aucuns veſtiges; & ce qu'en diſent les Hiſtoriens, ne fait qu'exciter la curioſité, ſans la ſatisfaire. Pline cite trois autres édifices du même genre, un en Crête, l'autre en Egypte, le dernier en Italie. L'idée qu'il donne de ces monumens, effraye l'imagination. Le labyrinthe d'Egypte réuniſſoit l'étendue, la magnificence & la ſolidité. Cette enceinte immenſe, étoit diviſée en ſeize parties, dont chacune repréſentoit une des Provinces de l'Empire. On y trouvoit ſucceſſivement, & de vaſtes palais, & des pyramides immenſes, & des temples élevés à toutes les divinités de l'Egypte. Ces édifices communiquoient par de magnifiques degrés, par des portiques ſomptueux, & des colonnades de porphyre, ſous leſquelles étoient rangées les ſtatues des dieux & des rois. Souvent il falloit traverſer dans les ténèbres, de vaſtes ſouterreins, & l'on s'égaroit dans les détours ſans nombre de cet édifice prodigieux. Une partie de ces lieux étoit occupée par les tombeaux des Rois, ou par ceux des crocodiles ſacrés, dont on conſervoit les corps : enfin Hérodote dit (1), que le labyrinthe d'Egypte, contenoit trois mille chambres, ornées de tout ce que les arts peuvent produire de plus précieux. Pline nous apprend que celui de Lemnos, étoit orné de 150 colonnes (2); que ſes portes étoient ſuſpendues avec tant d'art, qu'un enfant pouvoit les mouvoir; enfin que cet édifice avoit été conſtruit par trois Architectes, Zmilus, Rholus, & Théodorus : il en reſtoit encore quelques veſtiges de ſon tems. En diſant que le labyrinthe de Lemnos étoit ſemblable à celui d'Egypte, cet Auteur a ſans doute voulu faire entendre, qu'il étoit du même genre; il eſt impoſſible qu'il ne fût pas infiniment plus petit. Comment une île peu étendue, peu floriſſante, auroit-elle fourni à des dépenſes auſſi exceſſives? Nous les concevons à peine; des Souverains d'un vaſte empire, qui par un orgueil auſſi cruel qu'abſurde, employoient la moitié de leurs ſujets à leur creuſer un tombeau.

Le tems détruit les monumens, & conſacre les préjugés. Cette terre de

» Il eſt clair que dans l'Iliade, par tous ces héros & ces » dieux ſuppoſés, on a voulu décrire, d'une manière ſymbolique, les déſaſtres produits dans la Troade par les » feux ſouterreins, après qu'ils eurent fait ſentir leurs effets » dans le reſte de la Grèce. L'Odyſſée n'eſt également qu'une » hiſtoire ſymbolique, des ravages occaſionnés dans quelques autres endroits, après la deſtruction de la Troade, » par des feux qui faiſoient gonfler la terre, & s'ouvroient » un chemin nouveau en la déchirant. Je démontrerai auſſi » dans ce même Ouvrage, qu'Homère eſt un être fabuleux, qu'Homère eſt le titre des Livres qu'on lui attribue, » & point du tout le nom d'un perſonnage réel ». Dell' etimologia dell' monte Volture, p. 152. not. xxx.

(1) Herod. Lib. II.

(2) *Lemnius ſimilis illis, columnis tantùm centum quinquaginta memorabilior fuit : quarum in officinâ turbines ità librati pependerunt, ut puero circumagente tornarentur. Architecti illum fecêre Zmilus, Rholus & Theodorus indigenæ. Exſtantque adhuc reliquiæ ejus, cum Cretici Italicique nulla veſtigia exſtent.* Plin. Lib. XXXVI. cap. xix.

Lemnos


Mandra
Friches
Terres labourées
Vignes
Vignes
Aguade
Cap Blanc
Terres labourées
Fond de Sable
St Nicolas
I. Percée
Roisseau
Fond de Vase très mauvais
Aguade
Cormi
C. Negre
Friches
Vignes
Carsos
Friches
Friches
Punta dura
PLAN
du
PORT St ANTOINE
sur l'Ile de
LEMNOS

Lemnos qui guérit Philoctète, & que Galien alla examiner, conſerve encore les mêmes propriétés, aux yeux des Grecs également crédules. (1). On ne la recueille qu'un ſeul jour dans l'année, & avec les plus grandes cérémonies; cette terre réduite en petits pains, marqués du cachet du Grand-Seigneur, eſt enſuite répandue dans toute l'Europe; on lui attribue de grandes vertus: il ſe trouve même encore des Médecins qui en font uſage; & cependant le Chimiſte éclairé, n'y voit qu'une ſimple terre argilleuſe, incapable de produire aucun des effets qu'on lui ſuppoſe.

L'île de Lemnos avoit deux villes, dont elles tiroit le ſurnom de *Dipolis*; l'une ſe nommoit *Hephæſtia* de Vulcain appellé par les Grecs *Hephæſtos*; l'autre étoit *Myrina*. La première eſt aujourd'hui le village de *Cochyno*; Bélon croit que le Château de Lemnos eſt élevé ſur les ruines de la ſeconde (2).

PLANCHE QUARANTE-DEUXIEME.

Plan du Port de S. Antoine.

Ce Port eſt ſpacieux, & pourroit être utile à une Eſcadre, qui occupant l'Archipel, voudroit inquiéter les Dardanelles, & intercepter la communication de Conſtantinople. Celui de Ténédos ſeroit cependant de beaucoup préférable. Après la deſtruction de toute la Marine ottomane à *Tcheſmé*, l'Eſcadre victorieuſe s'approcha du détroit, & vint canonner le premier Château d'Europe, alors ſans défenſe; de toute l'artillerie qui borde ſes murailles, une ſeule coulevrine fut en état de répondre au feu des ennemis: les Dardanelles n'étoient pas mieux défendues; enfin un vent de Sud portoit les Vainqueurs dans la Capitale déja conſternée. Ils ignorèrent ſans doute la poſſibilité d'un ſi grand ſuccès; le projet de forcer le détroit fut abandonné, & ils allèrent former le ſiége du Château de Lemnos, qui n'a pas même l'avantage de défendre le Port S. Antoine, dont il n'eſt cependant pas éloigné. Haſſanbey, depuis Capitan-Pacha, conçut le projet le plus digne de ſon ignorance & de ſa témérité. Sans un ſeul bâtiment qui pût le protéger,

(1) Deſc. de l'Arch. p. 247. Obſerv. du P. Bélon, ch. XXIX.

(2) On ne connoît aucune médaille qui porte le nom de Lemnos; celles que j'ai fait graver ſont d'Ephæſtia. Deux de ces médailles repréſentent une tête de femme & un bélier. Au revers de la 3ᵉ, eſt une torche entre deux bonnets, ſymboles de Caſtor & Pollux.

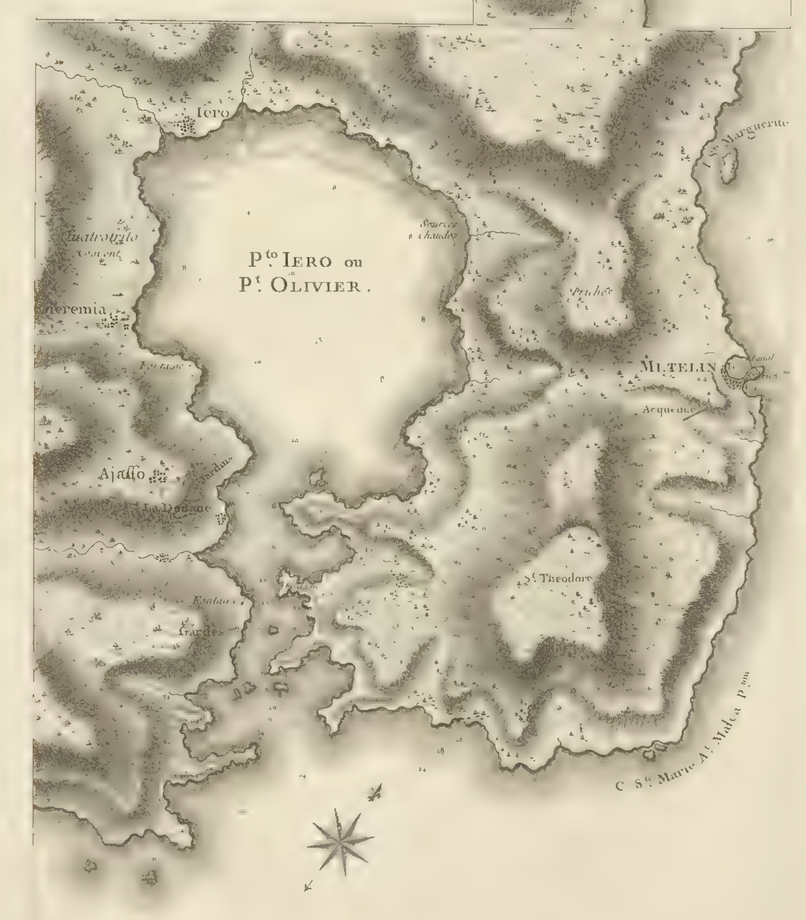
M. le Baron de Tott, à qui je dois beaucoup d'obſervations intéreſſantes, a remarqué que l'île de Lemnos eſt placée ſur toutes les Cartes, beaucoup trop au Sud; il faut la remonter de toute ſa largeur, & alors ſa pointe méridionale ſe trouvera *Eſt* & *Oueſt*, avec l'embouchure du canal, & le mont Athos.

ſans une ſeule pièce de canon, il promit d'aller délivrer Lemnos. Il ſe jette dans un bateau, & 3000 Volontaires s'entaſſent à ſa ſuite, dans toutes les barques qu'ils peuvent trouver : une ſeule frégate d'obſervation, ſuffiſoit pour détruire cette Eſcâdre ſingulière; mais cette précaution avoit été négligée. Haſſan débarque ſans être apperçu, & marche au camp des Aſſiégeans qu'il culbute auſſi-tôt; rien ne lui réſiſte; il pourſuit juſqu'au Port S. Antoine les fuyards, qui ſe précipitent dans leurs vaiſſeaux; enfin l'heureux Haſſan, le piſtolet à la main, voit du rivage une Eſcadre lever l'ancre, & lui céder la victoire.



Pl. 43

PLAN D'UNE PARTIE DE L'ILE DE METELIN.



Echelle de trois Lieues Marines à 20 au Degré





VUE DE LA VILLE DE METELIN
et de son Port Septentrional.
A P D R.







VOYAGE PITTORESQUE
DE LA GRECE.

CHAPITRE CINQUIEME.

PLANCHES
QUARANTE-TROISIEME & QUARANTE-QUATRIEME.

Carte d'une partie de l'Ile de Mételin. Vue de la Ville de ce nom.

POUR ne point interrompre la defcription de l'Archipel, je vais donner les deffins de l'île de Lesbos, où je n'ai cependant été qu'après avoir parcouru une grande partie de l'Afie mineure. Je ne puis entrer dans aucuns détails fur cette île. N'y étant refté que deux jours, je n'ai pu en connoître l'intérieur, & le peu de momens que j'y ai paffés, fut employé à des foins pénibles. Je venois alors de Pergame, & je m'efforçois de conduire à Smyrne mes Compagnons de voyage, tombés malades tous à la fois, avec les fymptômes les plus effrayans.

On peut encore reconnoître la ville de Mytilêne, à la defcription qu'en donnent les Anciens. Strabon dit : » Mytilêne a deux Ports. Le méridional, » inacceffible aux trirêmes, peut offrir un afyle affuré à 50 petits bâtimens. » Le feptentrional grand & profond, eft couvert par un môle. Devant ces » deux Ports, eft une petite île, fur laquelle eft bâtie une partie de la » Ville (1) ».

(1) Ce paffage de Strabon eft altéré, & l'on avoit même été forcé de renoncer à le comprendre. L'infpection des lieux pouvoit feule éclaircir cette difficulté. Le Port méridional ne peut contenir actuellement que de très-petits bateaux, & il n'y a point de raifon qui puiffe faire croire qu'il fe foit comblé : d'ailleurs que fignifieroient les autres interprétations qu'on pourroit donner ? Strabon auroit bien mal réuffi à donner une idée de ce Port, s'il eût dit, comme le veulent fes Commentateurs, *qu'il pouvoit contenir des trirêmes & 50 petits vaiffeaux*, ou *une trirême & 50 vaiffeaux*, ou *qu'il étoit formé par des trirêmes*, ce qui ne fe comprendroit pas mieux.

Longus dit la même chofe: » Mytilêne eft une belle & grande Ville » de l'île de Lesbos. Elle eft coupée par des euripes (1) où coule la mer, » & ornée de beaux ponts de marbre poli. Vous la prendriez plutôt pour » une île, que pour une Ville ».

La petite île eft actuellement occupée par une fortereffe turque. Le détroit qui la féparoit de Lesbos a été comblé, & les deux Ports, qui communiquoient autrefois par cet euripe, font aujourd'hui féparés. Je débarquai dans le Port méridional, où les petits bateaux peuvent feuls entrer. Le Port feptentrional eft plus vafte, plus profond, & j'y trouvai plufieurs galères du Grand-Seigneur. Le môle, dont parle Strabon, exifte encore. Il eft terminé par un fanal.

La ville de Mételin eft élevée fur les ruines de l'ancienne Mytilêne. La magnificence & la multiplicité des débris que l'on y rencontre à chaque pas, s'accordent parfaitement avec ce qu'en rapportent Strabon, Vitruve & Cicéron (2).

Le Port de Mételin rappelle un des grands événemens de la guerre du Péloponèfe, & l'on ne peut pas voir, fans intérêt, le théâtre d'un combat qui décida, au moins pour le moment, de la fupériorité des Athéniens fur les Lacédémoniens (3). Callicratidas, qui commandoit ces derniers, après avoir pris *Delphinium* dans l'île de Chio, *Téos* en Ionie, & *Méthymne* fituée au nord de Lesbos, s'avança avec toute fa flotte pour attaquer Mytilêne, tandis que les troupes pefamment armées, alloient par terre inveftir cette place. Conon, parti trop tard pour fecourir Méthymne, rencontra la flotte victorieufe près des îles *Hécatonnéfie* (4). Malgré tous les moyens qu'il employa pour l'attaquer avec avantage, il perdit trente vaiffeaux dans un premier combat. Il fut forcé de fe retirer dans le Port de Mytilêne, où il fit la réfiftance la plus opiniâtre. Après avoir perdu la plus grande partie de fes

(1) Voyez la fuperbe édition de cet Auteur qui vient d'être donnée à Paris, & qui a été enrichie de notes, par M. Devilloifon, ce Savant, dont l'érudition étoit déja prefqu'inconcevable, à l'âge où les autres n'ont encore que le défir de l'acquérir. Longus fe fert ici fort improprement du pluriel, car il ne pouvoit y avoir à Mytilêne qu'un euripe. Ce mot, qui dans l'origine fignifioit le canal étroit qui fépare l'Eubée de la Béotie, fut enfuite donné à toutes fortes de canaux. Il y avoit des euripes dans les Cirques, dans les Naumachies, & même dans les Maifons des particuliers. Ælius Lampridius dit en parlant d'Héliogabale, (p. 851. Lugd. Batav. 1671. *in*-8°.) *fertur in euripis vino plenis navales Circenfes exhibuiffe.*

(2) Strab. Lib. XIII. Vitruv. Lib. I. cap. 6. Cic. de lege Agr.

(3) Diod. Lib. XIII. Ce combat fe donna la 25e année de cette guerre, qui répond à la feconde année de la 93e Olympiade, l'an 407 av. J. C.

(4) Ainfi appellées du furnom d'Apollon *Hécatos*, *Longe Jaculans*, *lançant au loin fes traits*, & non pas de *Hécaton*, *Cent*. Les Anciens ne font point d'accord fur le nombre de ces îles, & je l'ignore comme eux, quoique je les aye traverfées, en allant en bateau de Smyrne à la côte de Troie; j'étois occupé férieufement à éviter un Forban dont on m'avoit menacé, & qui infeftoit ces parages. *Voy.* Strabon. Lib. XIII. p. 618. éd. Cafaub.

ſoldats, il ſe réfugia dans le fond du Port (1) : alors Callicratidas débarqua ſes troupes & commença le ſiége de la Ville. Les Athéniens, inſtruits du danger que couroit le reſte de leur flotte, ſe hâtèrent d'en équiper une nouvelle, qui fit voile vers Mytilêne. Callicratidas, laiſſant une partie de ſes galères pour continuer le ſiége, ſous les ordres d'Etéonice, ſortit au-devant des Athéniens. Il les rencontra aux îles Arginuſes ; &, ſacrifiant l'intérêt de ſa Patrie à celui de ſa gloire, il les attaqua malgré leur ſupériorité : il fut tué dans le combat, ſon eſcadre fut détruite & Mytilêne délivrée.

L'Hiſtoire ne nous offre plus rien de remarquable ſur Lesbos, & dans l'antiquité même, cette île a été moins célèbre par les événemens hiſtoriques, que par les noms de quelques-uns de ſes Citoyens. Le nom de Pittacus auroit ſuffi pour l'illuſtrer. La Grèce le compte parmi ſes Sages, & l'Humanité parmi ſes bienfaiteurs.

La Grèce vit ſouvent former des conſpirations pour détruire ſa liberté, ou pour la rétablir ; mais enfanter ce double deſſein, chaſſer les Tyrans, ſe ſaiſir du pouvoir ſouverain pour donner des lois plus ſages à ſa Patrie, établir ſur la réforme des mœurs & du gouvernement une légiſlation capable d'arrêter les uſurpations futures, conſentir à paroître opprimer la liberté publique, pour l'aſſeoir ſur un fondement plus ſolide, s'expoſer un moment, je ne dirai pas à la vengeance, mais au mépris bien plus terrible de ſes concitoyens, dans l'eſpérance de leur être enſuite plus utile, c'eſt un exemple unique dans l'Hiſtoire ; c'eſt une gloire qui n'étoit réſervée qu'à Pittacus. Lui ſeul a donné le ſpectacle d'un Philoſophe oſant aſſujettir ſa Patrie, pour en aſſurer la liberté, & d'un Tyran deſcendant du trône, pour remonter au rang de Citoyen. Cette gloire ſi rare le place bien au-deſſus de ces Sages, dont la philoſophie oiſive ne fut utile qu'à eux-mêmes, & dont les ſentences froides & triviales n'ont point corrigé les hommes qu'ils n'avoient jamais ſervis.

(1) Diodore dit que Conon ſe retira dans le Port intérieur. Il ne peut entendre par cette expreſſion que le fond du même Port, dont ce Général avoit défendu l'entrée. Il y a également beaucoup d'obſcurité dans la deſcription qu'il fait de ces lieux.

« L'entrée, dit-il, pour laquelle on avoit combattu, eſt » ſuivie d'un beau Port, mais il eſt hors de la Ville, car l'an» cienne Ville eſt ſituée ſur une petite île & du côté oppoſé ; » on en a bâti une autre dans l'île de Lesbos. Elles ſont ſé» parées par une euripe étroit, qui rend la Ville très forte ».

Il eſt difficile de comprendre ce qu'entend Diodore, en diſant que le Port étoit hors de la Ville ; on pourroit le ſoupçonner de n'avoir pas connu les lieux, ou de ne s'être pas bien entendu lui-même ; on ne ſait d'ailleurs ſi c'eſt de l'ancienne, ou de la nouvelle Ville qu'il veut parler. J'ai rapporté ſur la planche 43ème. le plan ancien du Port & de la Ville de Mytilêne, tel que je me le figure d'après l'inſpection des lieux.

On ſent qu'après un tel nom, il n'eſt guère permis de s'étendre ſur celui de Sapho, d'ailleurs ſi célèbre par ſes vers, ſes amours & ſes malheurs. Le nom d'Arion, ſauvé par un dauphin, celui de Terpandre, qui le premier mit ſept cordes à la lyre, ſeroient plus fameux encore dans les annales de la Muſique, ſi la Fable n'avoit autant de droit de les réclamer & de les diſputer à l'Hiſtoire.

Il eſt aſſez difficile de déterminer à quelle époque l'île de Lesbos a quitté ſon nom, pour adopter celui de la ville de Mytilêne. Voici ce qu'en dit Euſtathe dans ſes Commentaires ſur le troiſieme livre de l'Odyſſée, *page 1462* (1).

» L'île de Lesbos contient cinq Villes, Lesbos qui a donné ſon nom à » l'île, Antiſſa ou Iſſa, Pyrrha, Méthymne & Mytilêne, d'où cette île a » été appellée depuis peu Mytilêne, comme elle avoit été nommée ancien- » nement Lesbos, de la Ville de ce nom ».

Cet Auteur eſt le ſeul qui parle de la ville de Lesbos. Si elle a jamais exiſté, il eſt vraiſemblable qu'elle avoit été bâtie au milieu de l'île, par la crainte des Pirates, ſelon l'uſage des premiers habitans de la Grèce. Cette crainte ayant ceſſé, on conſtruiſit ſur le bord de la mer des Villes nouvelles, dont la ſituation plus heureuſe fit bientôt abandonner celle de Lesbos. Telle eſt ſans doute la raiſon du ſilence des Hiſtoriens & des Géographes.

L'île de Mételin ſeroit encore aujourd'hui une ſuperbe poſſeſſion, ſi tant de ſiècles de malheurs n'en avoient diminué la population. Sans l'heureuſe influence d'un climat, où la Nature réunit tous ſes moyens en faveur de l'humanité, pourroit-il reſter encore des habitans ſur ce théâtre de tant de calamités qu'ont ſucceſſivement produites, & l'anarchie d'un empire longtems chancelant, & les invaſions deſtructives d'un peuple conquérant, & la réſiſtance glorieuſe de ces Républicains alors ſi puiſſans, mais dont je ſuis forcé de convenir que le joug étoit encore plus dur que celui des Muſulmans; aveu pénible ſans doute, mais qu'arrache la vérité? Par quelle fatalité ceux qui jouiſſent du plus précieux des biens, ceux qui peuvent ſe vanter d'être libres, ſont-ils les maîtres les plus durs? Le ſentiment du bonheur peut-il donc produire l'injuſtice?

J'ai fait graver à la fin de ce Chapitre, trois médailles frappées dans l'île de Lesbos. L'une repréſente d'un côté, un caſque inſcrit dans un carré

(1) Cet Auteur s'exprime auſſi clairement dans ſes Commentaires ſur le 536[eme] vers de Denis le Périegete, *pag.* 102. *édit. in-fol.* 17. 12. *in-8°.*

avec



VUE DU PORT DE SCIO.

A P D.R

avec le nom des Lesbiens. Ce même nom reparoît au revers avec une femme enlevée par un Centaure; ce carré & la forme des lettres, prouvent que cette médaille eſt de la plus haute antiquité.

La ſeconde médaille eſt de la ville de Mytilêne; elle offre la tête & la lyre d'Apollon.

La troiſième, eſt de la ville de Méthymne; elle préſente d'un côté une tête caſquée, & de l'autre un animal inconnu.

PLANCHE QUARANTE-CINQUIEME.

Vue du Port de Scio.

Je quittai, à l'entrée du golfe de Smyrne, la frégate du Roi, ſur laquelle je m'étois embarqué, & je me rendis dans cette ville, où je ne reſtai alors que le tems néceſſaire pour me procurer les moyens de voir l'Aſie mineure dans le plus grand détail. M. de Peyſſonel, Conſul de France, me facilita ce voyage, par ſon crédit ſur tous les Chefs du Pays. Il fit partir un Grec, qui, me devançant dans la route que je projetois, paſſa par Ephèſe, Milet, Milaſſa, & alla m'attendre au fond du golfe de Macri, où je devois me rendre par mer, en viſitant les îles qui ſont près de la côte. Je louai un vaiſſeau François, ſur lequel je m'embarquai avec ma petite troupe, augmentée d'un Janiſſaire, d'un valet Arménien & d'un marchand Turc, que ſon commerce avoit ſouvent conduit dans la contrée que j'allois parcourir, & qui m'avoit promis de m'être utile.

Nous mîmes à la voile le 13 Juin, & après avoir lutté trois jours contre les vents, nous mouillâmes dans le Port de Scio. L'aſpect en eſt très-agréable, & reſſemble infiniment à celui de Gênes. Deux fanaux avancés indiquent aux vaiſſeaux la route qu'ils doivent tenir, & une jettée, aujourd'hui à fleur d'eau, ferme le Port du côté du midi. Ce Port eſt très-vivant: on y trouve preſque toujours quelques galères du Grand-Seigneur, & il eſt d'ailleurs fréquenté par tous les bâtimens qui vont d'Egypte à Conſtantinople.

Scio eſt la ville du Levant la mieux bâtie. Ses maiſons, conſtruites par les Génois & les Vénitiens, ont une élégance & des agrémens qu'on eſt étonné de rencontrer dans l'Archipel. L'île eſt coupée par pluſieurs chaînes de montagnes fort arides; mais les vallées, arroſées par un grand nombre

de ruiſſeaux, ſont remplies d'orangers, de citronniers, de grenadiers. Partout ces campagnes offrent les tableaux les plus ſéduiſans. Les vignes de Scio ont toujours été célèbres (1). Elles ſont encore la principale richeſſe de cette île: ſes vins, ſi vantés par les Anciens, méritent encore leur réputation.

On fabrique à Scio beaucoup d'étoffes de ſoie, d'or & d'argent. Le nombre des métiers eſt cependant fort diminué depuis quelques années; mais il eſt une autre branche de commerce particulière à l'île de Scio, & qui, quoique fort reſtreinte, ne laiſſe pas d'y faire entrer une ſomme conſidérable; c'eſt la culture des lentiſques, qui fourniſſent cette gomme appellée *maſtic*, dont les Dames turques & grecques font une grande conſommation. Elles en mâchent continuellement. Cette drogue donne à leur haleine une odeur aromatique, qu'on peut ne pas trouver déſagréable, mais qui nuit beaucoup à la beauté de leurs dents. On trouvera ſans doute ici avec plaiſir quelques détails ſur cette production. Je ne puis mieux faire que de rapporter ce qu'en dit M. Galand, Interprête du Roi, dans un Mémoire fait ſur les lieux en 1747.

» Les Villages, aux environs deſquels ſe trouve le maſtic, ſont au » nombre de vingt. Ils ſont preſque tous au Sud de l'île, vers le Cap-» Maſtic, qui prend ſon nom de cette drogue. Les arbres de lentiſque » ſont épars çà & là dans la campagne, & appartiennent au Grand-Seigneur. » Il a accordé de grands priviléges aux Payſans de ces Villages, pour les » entretenir & faire la récolte du maſtic: ces habitans, quoique Chrétiens, » portent le turban blanc comme les Turcs; ils jouiſſent d'ailleurs de dif-» férens privilèges: ils ont des cloches dans leurs Egliſes. Ils ne payent » pour tribut que la plus petite des taxes, & ils ſont exempts de tous » autres droits, impoſitions & corvées, de quelque nature que ce puiſſe » être. Un Aga particulier, qui prend tous les ans cette ferme à Conſtan-» tinople, les gouverne, ſans qu'ils ſoient ſoumis à la juriſdiction ordinaire » de l'île.

» Moyennant ces priviléges, ils ſont obligés d'entretenir les arbres, de » bien battre, applanir & balayer le terrein qui eſt deſſous, aux appro-» ches de la récolte, afin que le maſtic qui y tombe ſoit clair & net. Ils

(1) *Ante focum, ſi frigus erit; ſi meſſis, in umbra;*
Vina novum fundam calathis Arviſia nectar. Virg. Egl. V. V. Plin. Lib. XIV. cap. 7, 14 & 15. Strab. Lib. III & XIV.

Ce canton d'*Arviſia*, le plus eſtimé, étoit dans la partie qui regarde l'île de Pſyra.

» font chargés de le recueillir avec des pinces fur les arbres, & avec la » main quand il eft à terre, de nettoyer celui qu'ils ont ramaffé, & d'en » ôter la pouffière qui s'y attache toujours, malgré le foin qu'ils prennent » de tenir la place nette. Lorfque le maftic eft bien nettoyé, ils le fé- » parent, felon fes différentes qualités.

» Le plus eftimé eft net, clair & en larmes; on le recueille ordinaire- » ment fur l'arbre, avant qu'il en coule beaucoup, ou qu'il tombe à terre. » Toute cette première qualité va au Sérail du Sultan à Conftantinople; » celui qui a été ramaffé au pied des arbres, eft toujours mêlé d'un peu » de terre : il n'eft ni clair ni en larmes, mais en morceaux ronds, » longs, informes & louches; on n'en envoie au Sérail que la quantité » qui manque à la première qualité, pour en faire foixante mille livres » pefant.

» C'eft la taxe que l'Aga, Fermier, doit envoyer tous les ans au Sérail » du Sultan. Chaque Village eft taxé à trois mille livres l'un portant l'autre, » ou à deux mille écus en argent comptant, au défaut de maftic; &, » comme on en recueille toujours beaucoup davantage, même dans les » plus mauvaifes années, le Fermier achète le furplus des foixante mille » livres des Payfans, fur le pied de quarante fous & quelque chofe de » moins la livre, & la revend enfuite par privilége exclufif, trois à quatre » francs; & il a droit, non feulement de faifir tout celui qu'il trouve n'a- » voir point paffé par fes mains, mais encore de punir les Payfans qui » l'ont vendu en contrebande. Il peut envelopper dans cette punition tous » les habitans d'un Village, quand il ne peut connoître le Particulier qui » a fait la contrebande; c'eft ce qui oblige ces Payfans à s'obferver exac- » tement les uns les autres, & à fermer pendant la nuit les portes de leurs » Villages dans le tems de la récolte, afin que perfonne n'aille ramaffer le » maftic fur le terrein de fon voifin, pour en faire une provifion qu'il pour- » roit enfuite vendre à loifir.

» Les Payfans ont un mois pour nettoyer le maftic & le mettre en état » d'être délivré au Fermier, qui, depuis l'onzième Novembre, parcourt » tous les Villages pour lever les foixante mille livres du Sérail, & acheter » le refte.

» Depuis le commencement de la récolte, jufqu'à ce que le Fermier ait » enlevé toute cette drogue, il y a des gardes jour & nuit aux gorges » des montagnes, par lefquelles on entre dans le Cap-Maftic. Ces gardes

» vifitent avec foin ceux qui paffent, afin que perfonne n'en emporte. » Quand le garde de l'Aga, Fermier, vient à la Ville, il eft accompagné » de tambours & de flûtes, & amené par les Payfans des Villages qui » ont recueilli le maftic; ils vont le porter au Château avec beaucoup de » réjouiffances.

» Quelquefois l'Aga, qui prend la ferme du Gouvernement, du tribut » & des douanes de l'île, prend auffi celle du maftic, dont la récolte peut » monter, année commune, à cent cinq mille livres pefant. Il y a dans » plufieurs autres quartiers de l'île des arbres de lentifque, qui ne pro- » duifent point de maftic.

» On diftingue quatre fortes d'arbres de maftic; favoir, *Skinos*, *Skinos-* » *afpros*, *Votomos* & *Pifcari*. Le *Skinos* & le *Skinos-afpros*, produifent » le plus beau maftic, c'eft-à-dire, le plus tranfparent & le plus fec : on » l'appelle maftic mâle. Ces deux arbres fe reffemblent fi parfaitement, » qu'on les confondroit, fi le *Skinos-afpros* ne différoit de l'autre par un » peu plus de fécondité.

» Le *Votomos* a la feuille plus petite, & eft ordinairement plus étendu » que les autres : il eft le feul qui porte des bayes ou graines, qui font » affez femblables à celles du lentifque fauvage. On en recueille très-peu » de maftic; mais il eft mâle & d'une bonne qualité. Ces graines ne fe » peuvent ramaffer avant le 15 de Septembre, qui eft le tems de leur ma- » turité. Ceux qui cultivent l'arbre de maftic n'en font aucun cas, & ne » sauroient s'imaginer qu'elles puiffent être prolifiques, comme quelques- » uns l'affurent.

» Le *Pifcari* eft beau, touffu, & forme une efpèce de buiffon qui s'ar- » rondit en s'élargiffant jufqu'à terre; fa feuille eft plus large que celle des » autres; il eft le plus fécond de tous. Son maftic coule fi abondamment, » qu'on en ramaffe quelquefois des morceaux de la largeur d'un écu; mais » il eft opaque, mou, fe féche difficilement, & fe ramollit à la moindre » chaleur : auffi eft-ce la qualité la moins eftimée. Ce maftic eft appellé » maftic femelle.

» Ces arbres fleuriffent tous en Mars; leur fleur a la forme d'une grappe: » il n'y a, comme j'ai dit, que le Votomos qui porte graine.

» Les Payfans deftinés à la culture de ces lentifques féconds, les plan- » tent en Janvier, ou par bouture, ou par ante; mais il n'y a que les » branches du Pifcari, qui puiffent fervir à cette reproduction; les branches

des

Pl. 4.



VUE DE LA FONTAINE DE SCIO.

A P D R.



» des autres, c'eſt-à-dire, de ceux qui donnent le maſtic mâle, n'y ſont » propres en aucune façon ».

M. Galand a ſans doute été induit en erreur, lorſqu'il dit que dans pluſieurs cantons de l'île, les lentiſques ne produiſent point de maſtic. Quelle cauſe pourroit les en empêcher, puiſqu'ils en donnent en Italie, en Sicile & en Portugal, quoiqu'à la vérité, il ſoit moins bon & en très-petite quantité?

Le maſtic eſt d'uſage en médecine, il entre dans pluſieurs remèdes, & ſe donne en pilules pour appaiſer les maux d'eſtomac; mais les Arts en font aujourd'hui une conſommation beaucoup plus grande. On l'emploie ſurtout pour compoſer les vernis clairs & tranſparens; il a ſur un grand nombre de drogues que l'on emploie à cet uſage, l'avantage d'être ſoluble dans l'eſſence & dans l'eſprit de vin. On a ſoin de proportionner la doſe de maſtic à la nature des ouvrages ſur leſquels on veut l'appliquer. L'île de Scio fournit auſſi d'excellente térébenthine, mais peu abondamment, par le peu de ſoin que l'on prend pour multiplier les arbres qui la portent.

PLANCHE QUARANTE-SIXIEME.

Vue de la Fontaine de Scio.

Cette eſplanade a été faite par les Vénitiens, qui raſèrent toutes les maiſons ſituées près du Château. On voit une partie de cette citadelle ſur la gauche du deſſin. Elle fut conſtruite par les Génois, pour défendre l'entrée du Port & de la Ville. Elle eſt gardée par une garniſon turque, beaucoup trop foible pour la place, qui ne laiſſe pas d'avoir quelqu'étendue. Cette eſplanade offre un coup d'œil agréable: on y voit une belle fontaine dans le ſtyle turc.

A deux lieues de la Ville, au milieu des montagnes, eſt un Couvent très-conſidérable par la richeſſe de ſes revenus, & par le nombre des Caloyers qui l'habitent. Il a été conſtruit & fondé par l'Empereur Conſtantin Monomaque. L'Egliſe eſt vaſte & magnifique, elle eſt ornée de moſaïques, & incruſtée de marbres de différentes eſpèces.



PLANCHE QUARANTE-SEPTIEME.

Vue du rocher appellé l'école d'Homère.

On ſait que l'île de Chio eſt une de celles qui ſe diſputoient l'honneur d'avoir vu naître le Père de la Poéſie grecque. Ses habitans, qui ſans doute n'ont pas lu l'excellent ouvrage *del Signor Ciro Saveiro Minervino* (1), conſervent encore quelque ſouvenir de ce grand homme, & prétendent qu'il venoit donner ſes leçons ſur un rocher qui ſe trouve à une lieue, au nord de la Ville, ſur le bord de la mer, & qui paroît s'être originairement détaché de la montagne. Il eſt inutile de relever le peu de vraiſemblance de cette tradition. La partie ſupérieure de ce rocher a été applanie & creuſée: elle forme un baſſin ovale, entouré d'une banquette. Au milieu eſt une eſpèce de ſiége, ſur la baſe duquel on croit diſtinguer de petites têtes de lions. M. Chandler croit que c'eſt un temple de Cybèle (2), dont la ſtatue aſſiſe, a été briſée, & dont les reſtes mutilés n'offrent plus que le ſiége ſur lequel elle étoit placée. Il relève avec raiſon l'erreur de Richard Pococke (3), qui donne de ce morceau un deſſin purement imaginaire.

Je ne puis répondre d'une exactitude ſcrupuleuſe dans la vue générale que j'en donne; car étant allé ſeul pour l'examiner, je perdis mon crayon & je fus obligé de m'en fier à ma mémoire. Je ne crois cependant pas avoir trop à me plaindre d'elle en cette occaſion.

Les médailles de Chio ſont aſſez communes; elles repréſentent preſque toutes un Sphinx, tel qu'on le voit ſur celles que j'ai placées à la fin de ce Chapitre. La première offre un vaſe; la ſeconde, deux Génies faiſant des libations; la troiſième qui eſt en or & beaucoup plus rare que les autres, préſente un animal fabuleux.

(1) V. le Chap. 4[eme] de cet Ouvrage, p. 79.
(2) Travels in Aſia Min. p. 53
(3) Rich. Pococke, Tom. III. p. 6.







VESTIGES D'UN TEMPLE DE CYBELE
vulgairement appellé l'ecole d'HOMERE.
A P D R



FEMMES DE L'ILE DE SCIO.

A.P.D.R

Pl. 40



JARDIN DE L'ILE DE SCIO.

A P D R



PLANCHE QUARANTE-HUITIEME.

Femmes de Scio.

MALGRÉ le séjour d'un grand nombre de Turcs dans la ville de Scio; les femmes y jouiſſent de la plus grande liberté. Elles ſont gaies, vives & piquantes. A cet agrément elles joindroient l'avantage réel de la beauté, ſi elles ne ſe défiguroient par l'habillement le plus déraiſonnable & en même tems le plus incommode. On eſt déſolé de voir cet acharnement à perdre tous les avantages que leur a donnés la Nature, tandis que les Grecques de Smyrne & celles de quelques îles de l'Archipel, plus éclairées ſur leurs intérêts, ſavent encore ajouter à leurs charmes l'attrait de l'extérieur le plus voluptueux. Les habitantes de Scio ſont toutes comme ces femmes auxquelles une toilette étudiée ſied moins que leur ſimple négligé. Elles forment un ſpectacle charmant, lorſqu'aſſiſes en foule ſur les portes de leurs maiſons elles travaillent en chantant. Leur gaieté naturelle & le déſir de vendre leurs ouvrages, les rendent familières avec les étrangers qu'elles appellent à l'envi comme nos marchandes du Palais, & qu'elles viennent prendre par la main pour les forcer d'entrer chez elles. On pourroit les ſoupçonner d'abord de pouſſer peut-être un peu loin leur affabilité; mais on auroit tort: nulle part les femmes ne ſont ſi libres & ſi ſages.

PLANCHE QUARANTE-NEUVIEME.

Jardin de Scio.

PRESQUE tous les habitans de Scio ont des maiſons de campagne, avec de grands jardins aſſez mal tenus, mais où la Nature dédommage des torts de l'art. Une roue garnie de pots de terre, & aſſez ſemblable à une roue d'épuiſement, monte à quelques pieds d'élévation l'eau d'un ruiſſeau, ou d'une fontaine, pour la diſtribuer enſuite dans toute l'étendue du jardin, & arroſer les orangers, citronniers & grenadiers qui le rempliſſent. Sous ces arbres ſont en abondance des légumes de toutes eſpèces, & ſur-tout une grande quantité de melons & de concombres. Cette machine eſt la même que celle dont on ſe ſert en Egypte, pour élever les eaux du Nil, & les répandre ſur les terres voiſines de ſon lit.

PLANCHES
CINQUANTIEME & CINQUANTE & UNIEME.

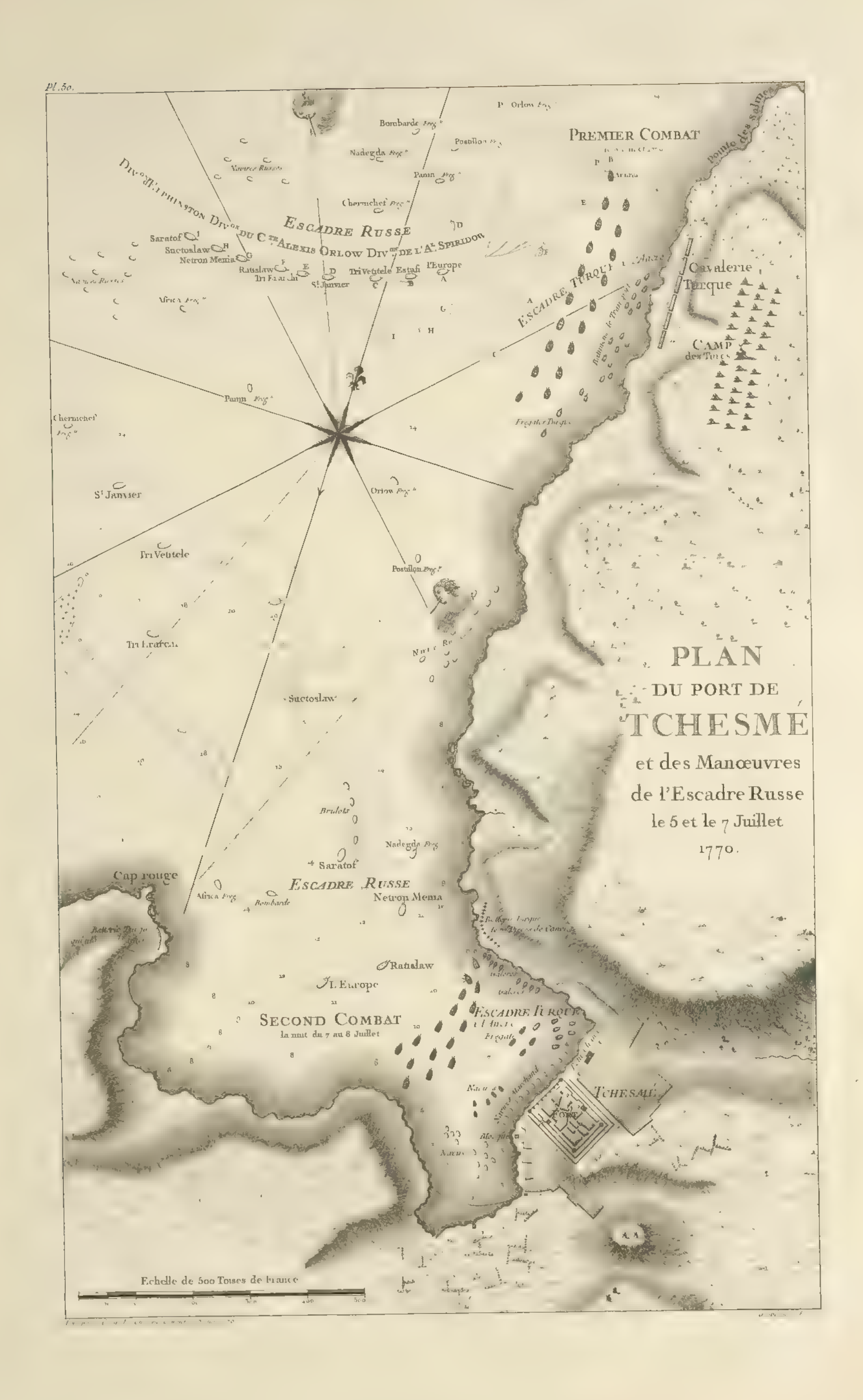
Plan du Port de Tchefmé. Vue du même Port.

Sur la côte d'Afie, en face de Scio, eft une petite Ville, connue dans l'antiquité, fous le nom de *Cyffus* (1), & aujourd'hui fous celui de *Tchefmé.* Elle eft devenue célèbre de nos jours par la victoire des Ruffes qui y détruifirent l'armée navale des Turcs en 1770. Cette dernière, bien fupérieure à celle de fes ennemis, étoit compofée de vingt-cinq voiles, dont quinze groffes caravelles : l'armée Ruffe, fous les ordres de M. le Comte Alexis Orlow, n'étoit que de neuf vaiffeaux de ligne & de fix frégates. Ils fuivoient déja depuis quelques jours leurs ennemis, lorfque les Turcs vinrent s'entraverfer, à l'entrée du canal de Scio, & fur les îles *Spalmadori ;* mais à la première difpofition que les Ruffes firent pour les y attaquer, ils appareillèrent, & entrant dans le canal, allèrent fe ranger le long de la côte d'Afie, au nord de *Tchefmé.* Le lendemain cinq Juillet, l'efcadre Ruffe s'en approcha partagée en trois divifions, dont la première étoit commandée par l'Amiral Spiritow, la feconde, par le Comte Alexis Orlow, & la dernière, par le contre-Amiral Elphinfton.

L'Amiral Spiritow fortit de la ligne, pour attaquer feul la *Capitane* qui tenoit la tête de la ligne turque. Le combat fut très-vif, & les vaiffeaux s'étant abordés s'accrochèrent par leurs agrès. Les Ruffes jettèrent alors, dans le bâtiment ennemi, des artifices dont l'effet ne fut que trop prompt, puifque n'ayant pu s'en éloigner, le feu prit également aux deux vaiffeaux qui fautèrent enfemble. Il ne fe fauva que vingt-quatre Ruffes, parmi lefquels étoient l'Amiral, fon fils & le Comte Théodore Orlow. Ce fuperbe vaiffeau portoit quatre-vingt-dix canons de bronze, & avoit à bord une caiffe de cinq cens mille roubles.

Cet événement répandit un effroi général parmi les Turcs. Ils coupèrent auffi-tôt leurs cables, & allèrent fe jetter, par la plus déteftable des manœuvres, dans le Port de *Tchefmé*, où ils furent bientôt bloqués. Le 7 à minuit cinq vaiffeaux Ruffes s'entraverfèrent en face du Port, & commencèrent une

(1) Ce Port de Cyffus étoit déja connu, par la victoire qu'y remportèrent les Romains fur la flotte d'Antiochus, l'an avant J. C. 191, l'an de Rome 561. Tit. Liv. XXXVI. cap. 44.


Pl. 50.
PLAN
DU PORT DE
TCHESMÉ
et des Manœuvres
de l'Escadre Russe
le 5 et le 7 Juillet
1770.
PREMIER COMBAT
ESCADRE RUSSE
ESCADRE TURQUE
Cavalerie
Turque
CAMP
Pointe des Salines
Bombarde
Nadegda
Postillon
Panin
Chermchel
Saratof
Suctoslaw
Netron Menia
Ratislaw
Tri Ierarchi
St Janvier
Tri Vetitele
Estafi
l'Europe
Africa
Orlow
St Janvier
Tri Vetitele
Tri Ierarchi
Suctoslaw
Brulots
Saratof
Nadegda
Cap rouge
ESCADRE RUSSE
Netron Menia
Bombarde
Ratislaw
I. Europe
SECOND COMBAT
la nuit du 7 au 8 Juillet
ESCADRE TURQUE
TCHESMÉ
Echelle de 500 Toises de France





VUE DU PORT ET DE LA VILLE DE CHESMÉ.

A P.D.R.

canonnade terrible ſoutenue par le feu continuel d'une galiote à bombes; mais ils eurent bientôt recours à un moyen plus terrible & qui produiſit tout ſon effet. Un brûlot alla mettre le feu à un des vaiſſeaux Turcs (1); & un vent violent s'étant élevé au même inſtant, toute la flotte Ottomane fut conſumée, à l'exception de quelques bâtimens, dont les Ruſſes s'emparèrent avec leurs chaloupes, & qu'ils parvinrent à préſerver de l'incendie général.

Tous les habitans de Scio furent témoins de ce ſpectacle horrible, & la lumière de cet embrâſement étoit telle, qu'ils diſtinguoient juſque dans le fond du Port les moindres événemens. Tous les vaiſſeaux étoient en feu; & ſautoient ſucceſſivement, à meſure que les flammes gagnoient les poudres: la mer étoit couverte de malheureux, qui nageant à travers les débris & les flammes, eſſayoient de gagner le rivage: l'artillerie des vaiſſeaux Turcs, qui ſe trouvoit chargée, fut un nouveau moyen de deſtruction, & renverſa preſqu'entièrement la ville & le fort de *Tcheſmé.*

Jamais victoire n'a été auſſi complette; & de cette armée redoutable, qui ſembloit devoir impoſer aux Ruſſes, & peut-être les forcer d'évacuer l'Archipel, il ne reſtoit pas aux Turcs un ſeul canot, trois jours après qu'ils les eurent rencontrés. Si leurs mauvaiſes manœuvres ſemblent diminuer un peu le mérite des Ruſſes, il ne faut pas oublier la grande ſupériorité de leurs ennemis. Ceux qui connoiſſent les détails de cette action, conviennent que les Généraux s'y ſont conduits avec autant de ſavoir que de fermeté, & qu'ils ont été parfaitement ſecondés par tous ceux qu'ils commandoient. S'il y avoit un reproche à leur faire, ce ſeroit peut-être celui de n'avoir pas ſuivi leur victoire & de n'en avoir pas recueilli tout le fruit, que nous avons ſu depuis qu'ils pouvoient en retirer; mais leur étoit-il poſſible d'imaginer l'état où ſe trouvoient alors les Dardanelles? Pouvoient-ils avoir ſur ces fortereſſes fameuſes, des notions aſſez exactes, pour ſavoir combien elles ſont peu redoutables? N'eſt-il pas poſſible d'ailleurs qu'ils euſſent des ordres pour épargner un ennemi que leur Souveraine vouloit humilier, mais qu'elle ne vouloit pas détruire? Quoi qu'il en ſoit, il eſt certain que tout favoriſoit les vainqueurs, & qu'il dépendoit d'eux d'aller faire la paix ſous les murs même du Sérail. La Nature ſeule défend l'entrée de l'Helleſpont; un courant rapide, augmenté par les vents du Nord fréquens en ces climats, empêche ſouvent les vaiſſeaux de remonter ce canal trop étroit pour

(1) Les Turcs en voyant arriver ces brûlots formidables, les prirent pour des bâtimens transfuges, & ils convinrent ſur le champ de les traiter comme des priſes, afin de les conduire en triomphe dans leur Capitale.

y pouvoir louvoyer. Les bâtimens courent alors riſque d'être arrêtés en face des Châteaux, dont l'énorme artillerie pourroit peut-être les écraſer, malgré toute la mal-adreſſe de ceux qui la ſervent; mais tous ces obſtacles étoient diſparus à l'époque dont nous parlons. Un vent de Sud forcé, qui dura pluſieurs jours, auroit fait franchir à l'eſcadre Ruſſe ce paſſage redouté. Les premiers Châteaux, qui ſont les plus ſolides, étoient à la vérité remplis d'un grand nombre de canons, mais dont preſqu'aucun ne ſe trouvoit en état de ſervir, & les troupes qui les gardoient prirent la fuite, à la vue de quelques flammes Ruſſes qui s'en approchèrent.







VESTIGES DU TEMPLE DE JUNON À SAMOS.

A. P. D. R.



VOYAGE PITTORESQUE





VOYAGE PITTORESQUE
DE LA GRECE.

CHAPITRE SIXIEME.

PLANCHE CINQUANTE-DEUXIEME.

Carte générale de l'Ile de Samos.

J'AVOIS trouvé trop peu de monumens dans les îles que je venois de parcourir, pour eſpérer d'être plus heureux à Samos ; & cette ſorte de chagrin, & de découragement même, qui ſuccède à la curioſité trompée, penſa m'empêcher de débarquer dans cette île. Mais cet intérêt attaché aux noms des grands hommes, aux pays qui les ont vu naître & qu'ils ont rendus célèbres, le contraſte même des idées nobles & impoſantes, que leurs noms réveillent, avec les idées affligeantes que fait naître l'état actuel des lieux qu'ils habitèrent; enfin ce mêlange de ſentimens confus qui m'a ſoutenu plus d'une fois dans mon voyage, lorſque mes courſes me ſembloient trop ſtériles: tels furent les motifs qui ne me permirent pas de voir Samos, ſans m'y arrêter, & ſans rendre hommage au berceau de Pythagore.

Si l'enthouſiaſme qu'inſpire le ſouvenir des grands hommes, produit le regret de ne les avoir pas vus, de n'avoir pas vécu parmi eux, & de n'avoir pu profiter avec leur ſiècle de leurs bienfaits, il eſt bien plus affligeant encore de trouver leur mémoire enveloppée de ténèbres, que toutes les recherches des Savans ne peuvent parvenir à diſſiper. On voudroit connoître juſqu'aux détails de l'exiſtence d'un homme tel que Pythagore, & à peine s'accorde-t-on ſur un ſeul point de ſon hiſtoire. Eſt-il conſtaté qu'après ſon ſéjour chez les Egyptiens, il ait pouſſé ſon voyage juſqu'aux Indes? Eſt-ce dans ces contrées, ou ſeulement en Egypte, qu'il a puiſé

ces dogmes encore exiſtans chez les Brames, & qui ſont ſi conformes aux notions qui nous ſont reſtées de ſa doctrine ? On ne ſait pas davantage en quel tems il eſt venu en Italie, ni même s'il y eſt réellement venu. Quelques Savans ont compté Numa parmi les diſciples de Pythagore, & d'autres Savans ont trouvé un ſiècle de différence entre le règne de Numa & l'arrivée de ce Philoſophe en Italie. A force de recherches, l'on eſt parvenu à n'être aſſuré de rien.

A peine trouve-t-on dans l'île de Samos quelques traces de ſon ancienne ſplendeur. Nuls monumens, aucuns de ces fragmens précieux, dont tant d'autres endroits de la Grèce ſont couverts : tout a diſparu. Quelques monceaux de pierres ſont les ſeuls indices qui confirment la ſituation de la ville de Samos; enfin de ce temple de Junon, ſi célèbre dans l'Antiquité, à peine en reſte-t-il aujourd'hui une ſeule colonne à demi-détruite.

Il me paroît inutile d'entrer ici dans des détails qui n'intéreſſeroient qu'un bien petit nombre de Lecteurs, & qui ſe trouvent dans l'ouvrage de Tournefort. J'en ai d'ailleurs fait uſage en deſſinant la Carte que je donne; je l'ai rédigée d'après pluſieurs plans conſervés au dépôt de la Marine, & d'après ceux qui m'ont été fournis par les Navigateurs qui fréquentent ces parages. J'y ai auſſi marqué quelques noms anciens: le promontoire *Ampélos*, actuellement nommé le cap de *Samos* ou de *Saint Dominique*, s'eſt auſſi appellé *Cantharius*. Strabon, dans la deſcription qu'il fait de l'île *Icaria*, dit qu'elle n'eſt éloignée de Samos que de 80 ſtades, à l'endroit où les terres ſe rapprochent le plus, & en face du promontoire *Cantharius:* ce ne peut être que le cap *Ampélos*. Ce dernier nom lui étoit commun avec la chaîne de montagnes qui traverſe l'île. Cette montagne avoit deux ſommets, dont l'un commandoit la ville de Samos. Quant au mont *Cercetius* dont parle Pline (1), on ne peut guère le placer qu'à l'endroit déſigné par Tournefort, ſous le nom de *Calabacte*.

L'île de Samos offre toutes les productions des îles voiſines; mais ces avantages d'un terroir fertile, placé ſous le ciel le plus pur, ne ſont prodigués qu'à un très-petit nombre d'habitans.

J'ai fait graver deux médailles de Samos; l'une repréſente une tête de lion, vue de face, & un taureau près d'être immolé; ſur l'autre, on voit une tête qui peut être celle d'Apollon, & au revers un paon, le ſceptre de Junon, un caducée & un monogramme.

(1) Plin. Lib. V. cap. 31.

PLANCHE CINQUANTE-TROISIEME.

Vestiges du Temple de Junon à Samos.

JUNON étoit née à Samos sur les bords du fleuve *Imbrasus*, & à l'ombre d'un de ces arbres nommés *Agnus-castus*. On montra long-tems cet arbuste précieux dans le Temple de la Déesse, l'un des premiers monumens de la Grècè. La Statue de Junon étoit, suivant Pausanias (1), de la main de Smilis, Sculpteur d'Egine & contemporain de Dédale. Un Auteur plus ancien prétend même qu'elle n'avoit d'abord été qu'une masse de bois, à laquelle on donna dans la suite l'apparence d'une figure humaine. Quoi qu'il en soit, on ne laissa pas de lui attribuer de grands miracles; un des plus brillans fut son triomphe sur les Thyrréniens, qui tentèrent de l'enlever, mais qui ne purent mettre à la voile qu'après l'avoir replacée dans son sanctuaire. Les Perses mirent depuis le feu dans le temple de Junon, après l'avoir dépouillé des richesses que la piété des Peuples y avoit accumulées; mais on lui en éleva bientôt un autre plus magnifique encore que le premier, & qui fut depuis pillé par Verrès.

Malgré la tradition conservée chez les habitans, & malgré le témoignage de plusieurs Voyageurs qui l'ont adoptée, j'ai bien de la peine à croire que ces fragmens appartiennent à une époque aussi reculée, que la construction de ce Temple bâti par Rhæcus, & vanté par Hérodote (2). La proportion trop élégante de l'ordre, les ornemens du chapiteau, & sur-tout les bases dont les Grecs n'ont jamais fait usage dans l'ordre dorique, doivent au moins donner de grands soupçons sur l'authenticité de ces ruines.

Il ne reste plus aujourd'hui qu'une seule colonne à demi-détruite, & dont les Turcs ont dérangé les tambours à coups de canon. La planche suivante, offre les mesures de cette colonne. Je compte faire graver dans le plus grand détail, celles des monumens que j'ai trouvés dans la Carie & dans l'Ionie, pour completter, autant qu'il est possible, l'histoire de l'Architecture ancienne; mais je ne donnerai que les vues des monumens de l'Attique, M. le Roy n'ayant rien laissé à désirer aux gens de l'art sur ces objets.

(1) Pausf. Lib. VII. || (2) Hérod. Lib. III.

PLANCHE CINQUANTE-QUATRIEME.

Détails géométriques des reſtes du Temple de Junon.

La figure première donne le plan du temple de Junon, tel que Pococke l'a ſuppoſé, d'après quelques baſes qui ſans doute ſont actuellement détruites ou enterrées ; peut-être auſſi ſa ſuppoſition eſt-elle fort hazardée.

La figure ſeconde donne l'élévation de la ſeule colonne encore exiſtante. La planche précédente indique aſſez dans quel état eſt cette colonne ; on en a ſuppoſé ici la hauteur, d'après le diamètre de la baſe, celui du dernier tambour & celui du chapiteau.

La figure troiſième donne en grand le chapiteau de cette même colonne, bien différent du dorique ordinaire des Grecs.

La figure quatrième, la baſe de cette même colonne, la ſeule que l'on connoiſſe d'un deſſin auſſi bizarre.

La figure cinquième, une autre baſe trouvée près de la première, hors de ſa place, à peu-près dans le même goût, mais d'un profil différent & d'un plus grand diamètre. Peut-être la colonne qui exiſte encore, faiſoit-elle partie du ſecond rang du périſtile, & l'on ſait que les Grecs étoient dans l'uſage de les diminuer par une raiſon d'optique ; mais la diminution de celle-ci ſeroit trop conſidérable.

PLANCHE CINQUANTE-CINQUIEME.

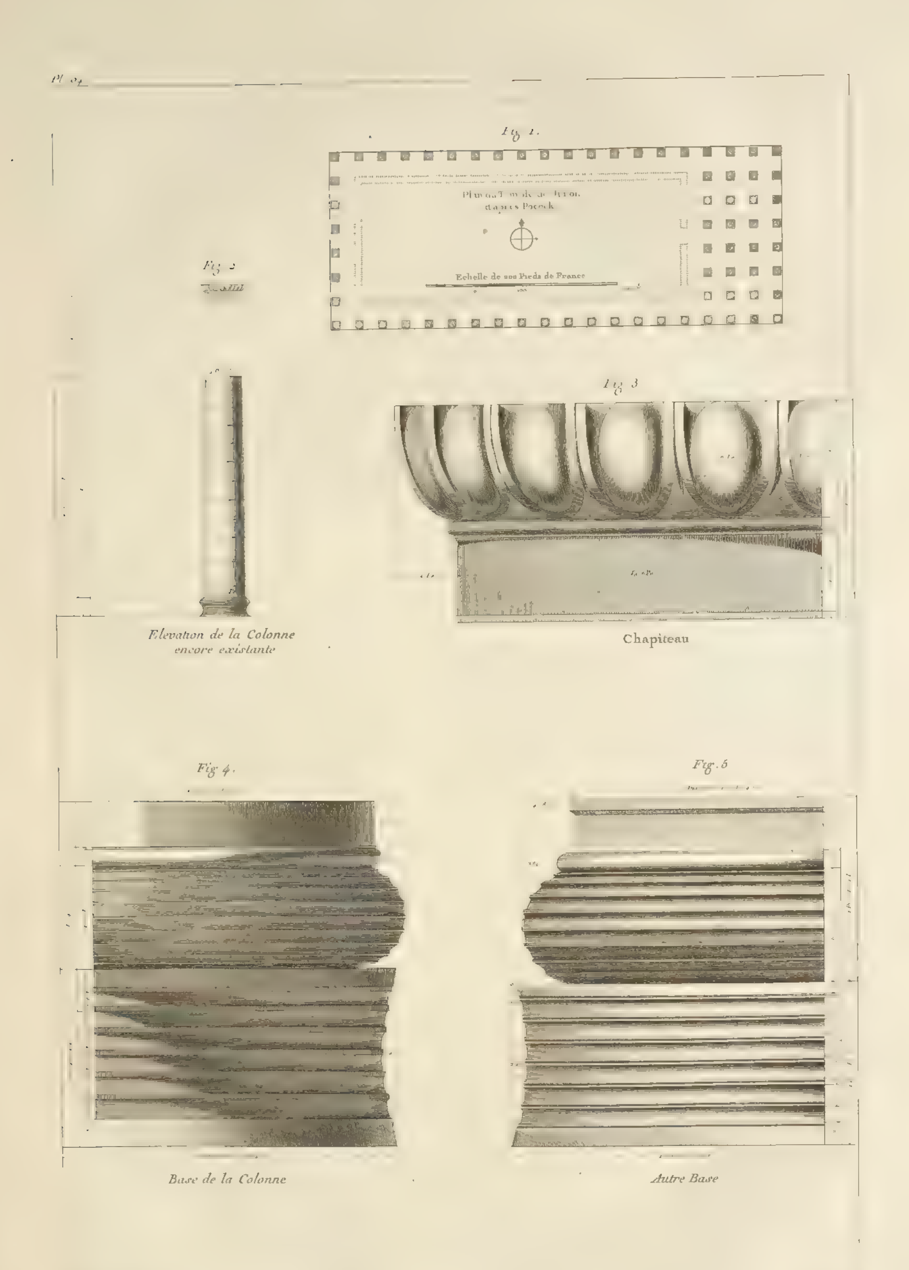
Vue de l'île de Patmos.

L'île de Patmos ſeroit peu connue, ſans le Livre de l'Apocalypſe qui lui a prêté de ſa célébrité. Relégué ſur ce rocher, S. Jean s'occupa durant ſon exil, de cette production dans laquelle on trouve encore des obſcurités, malgré les Commentaires de Boſſuet & de Newton.

Patmos n'eſt qu'un amas de rochers arides, parmi leſquels quelques vallées ſont ſeules ſuſceptibles de culture. Au milieu de l'île s'élève une montagne terminée par le Couvent de S. Jean, que l'on prendroit d'abord pour une citadelle, & dont les habitans ſont en effet les ſouverains du pays ; mais leurs états ne ſeroient pas ſuffiſans pour leur ſubſiſtance, s'ils n'y

joignoient





DÉTAILS GÉOMETRIQUES DES RESTES DU TEMPLE DE JUNON.





VUE DE L'ILE DE PATHMOS.

A P D.R.

joignoient des possessions dans les îles voisines, & le tribut certain que leur rend la superstition des Grecs, admirateurs de S. Jean. Toute la Grèce est remplie de ces Moines, dont presqu'aucun ne sait lire, mais qui tous connoissent jusqu'où peut aller l'empire de la Religion sur des ames superstitieuses. Ils ont assujetti la foule crédule de leurs compatriotes qu'ils gouvernent à leur gré ; & souvent complices de leurs crimes, ils en partagent, ils en absorbent le profit. Il n'y a point de Pirates qui n'aient avec eux un Caloyer ou un Papas, pour les absoudre du crime à l'instant même où ils le commettent. Toujours cruels, parce qu'ils sont lâches, ces misérables ne manquent jamais de massacrer l'équipage des bâtimens qu'ils surprennent, & après les avoir pillés, ils les coulent à fond, pour soustraire tout indice de leurs attentats ; mais aussi-tôt prosternés aux pieds du Ministre, quelques mots les réconcilient avec la Divinité, calment leurs consciences & les encouragent à de nouveaux crimes, en leur offrant une ressource assurée contre de nouveaux remords. Ces absolutions sont taxées : chaque Prêtre a un tarif des péchés qu'il doit remettre (1). Ils font plus : ils vont au-devant des alarmes que le crime pourroit inspirer à d'autres scélérats, qui mêlant la foiblesse à la férocité, craindroient de périr immédiatement après leurs forfaits, & avant que de s'en être fait absoudre, ils les rassurent, ils les excitent en leur vendant d'avance le pardon des atrocités qu'ils méditent. On voit ces monstres revenus au Port, chargés du fruit de leurs brigandages, mettre à part, prélever la portion du Prêtre, qui, en échange, leur donne, au nom de Dieu, le droit de courir à de nouvelles rapines ; & ainsi munis de passe-ports pour le Ciel, approvisionnés d'absolutions anticipées, pour les vols, les adultères, les assassinats qu'ils espèrent multiplier pendant leur course, ils se remettent en mer avec la sécurité d'une conscience tranquille, & peut-être invoquent-ils le Ciel même pour le succès de leur expédition.

(1) *Voyez* dans le Dict. de Bayle, l'article Banck.



PLANCHE CINQUANTE-SIXIEME.

Vue du Couvent de Patmos.

Aussi-tôt que mon vaiſſeau eut mouillé, je m'empreſſai de mettre pied à terre pour me rendre au Couvent. J'étois loin de prévoir la rencontre, qui alloit exciter, le moment d'après, mon intérêt & ma curioſité. Je m'acheminois vers la montagne, lorſque j'apperçus un Caloyer qui en deſcendoit, & qui s'avançant vers moi avec précipitation, me demanda en Italien, de quel pays j'étois, d'où je venois, ce qui s'étoit paſſé en Europe depuis ſept ans qu'aucun vaiſſeau n'avoit abordé ſur ces rochers. A peine me ſut-il François: Dites-moi, s'écria-t-il, Voltaire vit-il encore? Qu'on ſe figure mon étonnement! Je l'interroge à mon tour: Qui êtes-vous, m'écriai-je, vous, Moine, habitant de ces rochers, & prononçant un nom qu'on s'attend s'y peu d'y entendre? Je ſuis l'être le plus malheureux que vous ayez jamais rencontré : mais répondez; calmez mes alarmes, & Voltaire & Rouſſeau, ces deux bienfaiteurs de la ſociété, vivent-ils encore? Je le raſſurai, en lui diſant que ceux dont il redoutoit la perte, étoient vivans. Ils vivent; l'humanité a donc encore des défenſeurs de ſes droits, les innocens des protecteurs, le fanatiſme & l'intolérance des ennemis toujours armés pour les attaquer: puiſſent-ils vivre aſſez pour les anéantir, ils préſerveront les autres des maux que j'ai ſoufferts! Je ne le ſuivrai point dans ſes tranſports, ils furent violens & exagérés; ils furent ceux d'un caractère bouillant, d'une imagination vive, exaltée, mais ſur-tout aigrie par l'infortune. Cet homme m'avoit d'abord étonné, il m'intéreſſa bientôt; je le preſſai de me dire par quels malheurs un être raiſonnable & parlant le langage que je venois d'entendre, pouvoit être réduit à porter l'habit de Caloyer ſur les rochers de Patmos. Je ſuis né dans l'Archipel, me dit-il, mais je ſentis, dès ma plus tendre jeuneſſe, le déſir de ſortir de l'aviliſſement où nous ſommes. Je paſſai en Italie, j'y fis toutes mes études, & je devins très-ſavant; je puis le dire, il n'eſt pas queſtion d'amour-propre ſur ces rochers, d'où je ne ſortirai jamais. Je n'avois rien, je cherchois une place qui pût fournir à mes beſoins, & ſatisfaire ma paſſion pour l'étude. Il s'en préſenta une telle que je n'aurois pas oſé la déſirer; un Cardinal m'offrit d'être ſon Bibliothécaire.--Hé bien! qui vous empêcha de profiter de ce





VUE DU COUVENT DE PATHMOS.

A. P. D. R.

bonheur? -- Lui-même, car il y mit un prix qui ne me permettoit pas de l'accepter ; en m'enrichiſſant il voulut m'avilir : il exigea une action toujours déshonorante ; il voulut me faire quitter la Religion grecque dans laquelle je ſuis né ; mais n'allez pas croire au moins que j'y ſois aveuglément attaché. Je crois en Dieu, & je l'atteſte encore en cet inſtant ; non, je ne lui fais pas l'injure de lui ſuppoſer une prédilection particulière pour quelques cérémonies inutiles ; tous les cultes ſont égaux devant celui qui n'a point d'égal ; peu m'importe aſſurément de commencer le Signe de la Croix par la droite ou par la gauche, de jeûner le mercredi au lieu du ſamedi, on peut obſerver ces règles, & ne les eſtimer que ce qu'elles valent ; mais le prix qu'on attachoit à ce changement, ne me permit pas de balancer, & je ſacrifiai tout à ce qui n'eût été pour moi qu'une action indifférente, ſans le motif qu'on me préſentoit. Réduit à la dernière miſère, je revins dans la Grèce, & je me vis forcé de chercher un aſyle dans le Couvent que vous allez voir. De quatre-vingts Moines qui l'habitent, nous ne ſommes que trois qui ſachions lire ; & que nous importe, nous n'avons que peu de livres, & à quoi nous ſerviroient-ils ? On s'intéreſſe bien peu aux faits paſſés, quand les faits préſens ſont nuls pour nous ; le travail des mains, en détournant de réfléchir, convient mieux à mon état : c'eſt mon unique reſſource.

Je ne pus me refuſer à un véritable attendriſſement, il s'en apperçut : Ne me plaignez pas ſi vivement, reprit-il, mon ſort devient tous les jours moins fâcheux. J'ai été, durant les premières années de ma captivité, le plus infortuné des êtres ; j'ai été vingt fois au moment de terminer ma vie & mes malheurs ; il n'en eſt plus de même aujourd'hui ; j'ai oublié preſque tout ce que je ſavois ; je ſuis parvenu à perdre l'intelligence que je pouvois avoir reçue de la Nature ; je me rapproche déja beaucoup de ceux avec qui je ſuis condamné à vivre, & leur reſſemblant bientôt entièrement, je ne ſerai plus malheureux.

Tout ce que me diſoit cet homme extraordinaire, ne pouvoit qu'augmenter mon intérêt : il devint bien plus vif encore, lorſqu'il refuſa l'argent que je lui offris. Ne conſultant que cette première impreſſion qu'inſpire un malheureux, j'allois lui propoſer de l'arracher à ſes rochers, lui offrir un aſyle moins fâcheux : je jouiſſois déja du plaiſir de terminer ſes malheurs, lorſque le reſte de ſa converſation, en détruiſant cette illuſion, me fit violemment ſoupçonner, ou qu'il n'avoit jamais eu une bien bonne

tête, ou que ſes infortunes l'avoient beaucoup altérée : je le plaignis plus vivement encore ; mais je déſirai beaucoup moins d'en faire mon compagnon de voyage. Ses propos devenoient à chaque inſtant plus exagérés, ſon regard étoit effrayant, & c'étoit avec violence, avec emportement, qu'il ſatisfaiſoit ce beſoin d'ouvrir ſon cœur, de ſe répandre devant un étranger devenu ſon confident, dans un exil où tout ce qui l'entouroit depuis long-tems, étoit bien plus étranger pour lui.

Nous allâmes enſemble au Couvent, où je fus reçu par le Supérieur qui me parut dans l'abrutiſſement le plus complet. Je voulus tirer de lui quelques éclairciſſemens ſur les manuſcrits qui pouvoient ſe trouver dans cet ancien Monaſtère ; il me répondit avec fierté qu'il ne ſavoit pas lire, & il me fut abſolument impoſſible d'en obtenir une autre réponſe.

PLANCHE CINQUANTE-SEPTIEME.

Vue intérieure de l'Egliſe de l'Apocalypſe.

L'Hermitage de l'Apocalypſe eſt à mi-côte d'une montagne, ſituée entre le Couvent & le Port de la Scala. L'Egliſe eſt appuyée contre une grotte, dont les rochers, ſi l'on en croit les habitans, ont ſervi d'aſyle à S. Jean, pendant ſon ſéjour à Patmos ; c'eſt là qu'il compoſa ſon ouvrage, & l'on m'a montré juſqu'à l'ouverture, par laquelle le Saint-Eſprit lui communiqua ſes lumières. Les fragmens de ce rocher ſont un ſpécifique certain contre mille maladies, & ſur-tout contre les eſprits-malins ; les Moines Grecs ne manquent pas de vendre ce remède ainſi que les abſolutions ; ils conviennent même ſans pudeur de ces trafics ſcandaleux ; on vend les eaux du Gange aux Peuples qui vivent ſur ſes bords ; les Prêtres Lapons diſpoſent des vents, & l'imbécille habitant du Thibet, achète à grand frais ; ce qui pourroit lui donner des doutes ſur la divinité du grand Lama. L'impoſture & la crédulité ſont de tous les Pays.





[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]



VUE INTERIEURE DE L'EGLISE DE L'APOCALIPSE.

A.P.D.R.



FEMMES DE L'ILE DE PATHMOS.

A P D R



VUE DE LA PLACE PUBLIQUE DE COS.

A P D R

PLANCHE CINQUANTE-HUITIEME.

Femmes de l'Ile de Patmos.

D'APRÈS le caractère prévenant que Tournefort prête aux femmes de Patmos, nous étions loin de nous attendre à la réception que nous en éprouvâmes. Elles étoient de ſon tems empreſſées de plaire aux étrangers, qu'elles croyoient toujours diſpoſés à les épouſer : ou elles ont été ſouvent déſabuſées, ou notre coſtume peu recherché nous fit tort dans leur eſprit; jamais il n'y en eut d'auſſi farouches, & nous n'avions qu'à paroître dans une rue, pour que toutes les portes fuſſent auſſi-tôt hermétiquement fermées. Le déſir d'acheter du pain dont nous manquions depuis quelques jours, étoit le ſeul motif de nos avances; mais nous les aurions inutilement prodiguées, ſans le crédit du Caloyer dont j'ai parlé, qui vint à bout de nous faire notre petite proviſion.

PLANCHE CINQUANTE-NEUVIEME.

Vue de la Place publique de Cos.

UN vent très-violent nous avoit forcés, en arrivant à Patmos, d'entrer dans le Port *Gricou*, que ſa forme & les rochers dont il eſt rempli rendent fort dangereux. Nous en ſortîmes avec peine; mais ayant enfin pris le large ſans accident, nous paſſâmes près des îles de Leros & de Calymna, & nous vînmes mouiller à l'île de Cos, moins connue dans l'Hiſtoire politique de la Grèce, que célèbre par les hommes fameux qu'elle a vus naître. Hippocrate, l'un des plus grands génies qui aient jamais exiſté, & le ſeul qui, créateur d'une ſcience, en ſoit demeuré l'oracle après trois mille ans de travaux & de découvertes, & Appelle, dont nous ne pouvons malheureuſement plus apprécier le mérite, que par les éloges qui lui ont été prodigués dans le ſiècle le plus éclairé, étoient tous deux nés à Cos.

Cette île n'a rien qui la diſtingue actuellement; la beauté du climat, la fertilité du terroir & l'abondance des fruits, ſont des biens communs à ces contrées; & ſi l'on en excepte Patmos & quelques autres rochers de

l'Archipel, la Nature ſemble avoir également prodigué ſes bienfaits à toute la Grèce.

La ville de Cos eſt ſur le rivage, ſon Port eſt commode, & toute la côte eſt couverte d'orangers & de citronniers, qui forment l'aſpect le plus ſéduiſant; mais rien n'eſt auſſi agréable que la Place publique dont je donne le deſſin. Un platane prodigieux en occupe le centre, & ſes branches étendues la couvrent en entier: affaiſſées ſous leur propre poids, elles pourroient ſe briſer, ſans les ſoins des habitans qui lui rendent une eſpèce de culte; mais comme tout doit offrir dans ces contrées les traces de leur ancienne grandeur, ce ſont des colonnes ſuperbes de marbre & de granit, qui ſont employées à ſoutenir la vieilleſſe de cet arbre reſpecté. Une fontaine abondante ajoute au charme de ces lieux toujours fréquentés par les habitans, qui viennent y traiter leurs affaires, & y chercher un aſyle contre la chaleur du climat.

L'île de Cos eſt appellée communément *Stanco*, par les Navigateurs, trop ſujets à défigurer tous les noms; cette corruption vient de la manière dont ils entendent les mots que les Grecs emploient pour dire qu'ils vont à Cos, εις την Κως, & qui prononcés rapidement font *Stinco*. La même altération exiſte dans le nom de *Stalimène* pour Lemnos, &c.

On trouvera dans le cul-de-lampe deux médailles de Cos; l'une préſente d'un côté la tête d'Eſculape, & de l'autre le Serpent & le nom de ce Dieu, avec le titre de Sauveur. Sur la ſeconde, on voit la tête d'Hercule, couverte de la peau du lion, & au revers, un crabe avec un nom de Magiſtrat.

PLANCHE SOIXANTIEME.

Plan de la Ville & des Ports de Rhodes.

Les Anciens avoient donné à l'île de Rhodes différens noms, dont les étymologies ſont également obſcures. On la prétendoit, ainſi que Délos, ſortie du ſein des eaux, & elle porta long-tems le nom de Pelagia. Elle reçut dans la ſuite celui qu'elle porte encore actuellement, & que, parmi tant de conjectures vagues & haſardées, il paroît plus ſimple d'attribuer à la quantité de roſes que produit ce climat. Cette fleur étoit l'emblême des Rhodiens, comme le Soleil étoit leur divinité tutélaire: ils conſervèrent ce ſentiment religieux & ſi naturel, qu'ont d'abord eu tous les hommes pour



P. 50.



P. 51.



VUE DU PORT DES BATEAUX À RHODES.

A. P. D. R.

l'aſtre qui anime & vivifie la Nature. Nul climat n'étoit auſſi propre à inſpirer & à nourrir cette erreur excuſable, mais qui ne peut naître qu'également loin des glaces du Pôle & du climat brûlant de l'Equateur: c'eſt dans un Pays délicieux, où la Nature réunit toutes les productions utiles & toutes les ſenſations agréables, que le Soleil doit recevoir des hommages conſtans. Telle eſt l'île de Rhodes, où l'on ne connoît ni la rigueur de nos hivers, ni les pluies de nos automnes, & où les chaleurs même de l'été ſont tempérées par l'agrément des bois, la multitude des fontaines, & l'abondance des fruits ſains & rafraîchiſſans.

De tous les temples qui ornèrent la ville de Rhodes dans le tems de ſa plus grande ſplendeur, aucun ne fut auſſi magnifique, ni auſſi révéré que celui du Soleil; & plus riche encore des hommages des Artiſtes, que des préſens des Rois, on y trouvoit réunis les ouvrages de Zeuxis & de Parrhaſius, les chefs-d'œuvre d'Appelle, & ce tableau de Protogêne, ſur lequel le haſard fit, dit-on, ce que l'art n'avoit pu faire. La ville de Rhodes, remplie de toutes les productions des arts, devint elle-même une merveille. Aux charmes d'habiter une Ville ſi brillante, ſe joignoit un intérêt bien plus grand encore, celui de vivre avec une foule de Philoſophes, de Poëtes & d'Orateurs. Rhodes fut la patrie de pluſieurs grands hommes, & l'aſyle de tous ceux qui voulurent éviter l'oppreſſion des Romains : elle fut l'aſyle des Romains eux-mêmes, lorſqu'après la ruine de la liberté, les vrais Patriotes, les plus zélés Républicains s'exilèrent de Rome & de l'Italie. Mais avant cette époque, lorſque ces Tyrans du monde eurent aſſervi la Grèce, Rhodes étoit devenue le centre des ſciences, des arts & de la liberté : elle conſerva long-tems ces avantages, & lutta près d'un ſiècle contre la fortune de Rome.

Un commerce floriſſant étoit la première ſource de tant de proſpérités. Dès le neuvième ſiècle avant J. C. les Rhodiens Navigateurs & Commerçans, avoient multiplié leurs colonies. Elles étoient répandues ſur les côtes de la Cilicie, de l'Italie, de la Sicile & de l'Eſpagne. Suivant Strabon, ils avoient fondé Soli dans la Cilicie, Parthénope, depuis Naples, dans la Campanie, Roſes ſur la côte orientale de l'Eſpagne.

De ſi grandes richeſſes avoient éveillé la cupidité des Princes voiſins; Démétrius vint attaquer Rhodes, & épuiſa devant cette Place tous les moyens de l'art des ſiéges ; mais après une année entière d'efforts inutiles, obligé de faire la paix, il abandonna ſes machines, dont le prix fut

consacré par les Rhodiens à élever ce Colosse si fameux. Les Anciens l'admirèrent assez, pour le compter parmi les merveilles du monde, & les Auteurs modernes, qui ne pouvoient plus juger de son mérite, ont voulu lui en prêter un nouveau, en le supposant d'une grandeur assez monstrueuse, pour que les vaisseaux entrant au Port, passassent à pleines voiles entre ses jambes. Cette fable a joui long-tems de tous les droits qu'on accorde si facilement à l'erreur. Adoptée presque généralement, elle n'est encore détruite que pour ceux qui approfondissent l'histoire de l'Antiquité, & qui savent limiter la croyance qu'on doit aux Auteurs les plus célèbres. Presque tous ont reçu sans examen, une opinion qui n'est appuyée d'aucun passage des Anciens (1) ; & l'un d'eux se trompe également, lorsqu'il dit que ce Colosse avoit été jetté en fonte par un Indien (2); il étoit l'ouvrage de Charès, citoyen de *Lindus*, ville considérale de l'île de Rhodes, & célèbre par un temple de Minerve dont on voit encore quelques vestiges. Au reste, s'il nous est presque toujours impossible de connoître la cause des événemens dont nous sommes spectateurs, si, trompés souvent par ceux qui prétendent les préparer, on nous fait croire à des ressorts secrets qui n'ont jamais existé, & dont le produit apparent n'est réellement que celui des circonstances ; si l'on a vu des Nations chanter des *Te Deum* après une bataille perdue, s'il existe des médailles frappées pour la prise d'une Ville, au moment même où le Général en levoit le siége (3), faut-il s'étonner qu'on se soit permis quelques anecdotes un peu hasardées sur le Colosse de Rhodes ?

Pline nous a laissé la description de cette statue; elle avoit 70 coudées de hauteur, ce qui revient à 105 pieds de notre mesure. Elle fut renversée, après 56 ans, par un tremblement de terre, & se brisa au-dessus des genoux. Ses membres épars furent long-tems un objet d'admiration, & ils existèrent jusqu'à la conquête de cette île par les Sarrasins, en 672, la première année du Califat d'Othman, quatrième Calife, & la seconde année du règne de l'Empereur Constans, neuf cens ans après qu'elle eût été renversée. Tous les Historiens assurent que ses débris furent achetés par un Juif, qui en chargea 900 chameaux ; mais il me paroît difficile de croire ce

(1) Hist. anc. de Rollin, Tom. VII. pag. 242. Mythologie de Banier, Tom. I. pag. 234.

(2) Volt. Tom. IX. pag. 214. édit. *in*-4°. On voit facilement dans la ressemblance des mots *indus* & *lindus*, l'origine de la méprise de Voltaire.

(3) Médaille frappée par les Anglois, pour la prétendue prise de Carthagène, assiégée par l'Amiral Vernon, en 1740.

fait

fait (d'ailleurs fort indifférent) quand on penſe que ce Coloſſe étoit ſur le bord de la mer, à l'entrée du Port, & que par conſéquent, celui qui en faiſoit une ſpéculation de commerce devoit l'embarquer, & non pas le conduire dans l'intérieur de l'île. M. le Comte de Caylus, penſoit que ce Coloſſe avoit été fondu en pluſieurs pièces qu'on avoit enſuite réunies (1).

Il feroit étranger à mon ſujet, de rappeller tous les événemens dont l'île de Rhodes a été le théâtre: ce ſeroit faire l'hiſtoire de toute la Grèce, & même de l'Empire grec, juſqu'à l'époque de la puiſſance des Sarraſins. Mais lorſque la foibleſſe d'un Etat, régi depuis long-tems par des Sophiſtes & des Théologiens, eût encouragé tant de Nations à s'enrichir de ſes dépouilles, Rhodes, après avoir été alternativement ſoumiſe aux Grecs, aux Arabes & aux Génois, devint le partage de ces guerriers religieux, dont la piété n'avoit d'abord d'autre objet que de protéger des Pélerins, mais qui devinrent bientôt les plus redoutables adverſaires des Muſulmans. Les Chevaliers de S. Jean, chaſſés de la Paleſtine, après la priſe de S. Jean d'Acre, s'emparèrent de l'île de Rhodes, alors poſſédée à la vérité par des Princes Chrétiens; mais on les accuſa d'une tolérance qui, dans ces ſiècles, étoit un très-grand crime (2). Ils recevoient chez eux des Négocians infidèles; & Foulques de Villaret, Grand-Maître de l'Ordre, après s'être aſſuré lui-même de la richeſſe & de la fertilité de l'île de Rhodes, crut ſa conſcience engagée à en faire la conquête. Il y joignit les îles voiſines, telles que Niſara, Leros, Epiſcopia, Simia & celle de Cos, dont la poſſeſſion eſt bien plus importante. Les ſecours, qu'y fit paſſer l'Empereur Andronic, ne purent balancer la bravoure des Chevaliers. Cette République guerrière & toujours agiſſante, devint alors une des Puiſſances maritimes les plus formidables. Nous ne la ſuivrons point dans tous ſes ſuccès; mais il eſt impoſſible de ne pas rendre hommage à la mémoire de ce petit nombre de guerriers, qui ſurent réſiſter à toutes les forces de Mahomet II (3), ce Conquérant, qui, promenant par-tout ſes armes victorieuſes, ſe vit bientôt poſſeſſeur d'une partie de l'Italie, & qui alloit entrer dans Rome, lorſque ſa mort ſauva l'Europe d'un joug inévitable, & peut-être le Chriſtianiſme d'une entière deſtruction.

Les Chevaliers euſſent ſans doute également triomphé des armes de Soliman (4), s'ils euſſent obtenu le moindre ſecours des Puiſſances de l'Europe;

(1) Mém. de Litt. Tom. XXV, pag. 364. (2) En 1310. (3) En 1480. (4) En 1522.

mais toutes les forces de l'Empire Turc, réunies ſous le plus grand Prince qu'ait produit la Maiſon Ottomane, ſous le Vainqueur de la Perſe & de la Hongrie, l'emportèrent enfin ſur un petit nombre de Héros abandonnés à eux-mêmes, & qui implorèrent vainement tous les Princes Chrétiens intéreſſés à la conſervation de cette île importante.

C'eſt dans l'Abbé de Vertot, qu'il faut voir les détails de ce ſiége, pour connoître tout ce que peuvent, quand ils ſe trouvent réunis, le ſentiment de l'honneur, l'attachement à la Religion & l'amour de la Patrie. Tous les Chevaliers montrèrent un courage qu'ils ſurent faire paſſer dans tous les cœurs. On vit les enfans s'armer pour la cauſe de J. C., & des femmes, devenues des Héros, arrêter la foule de ces Janiſſaires alors ſi redoutables; & ſi l'on révère la mémoire du vieillard dont l'exemple inſpiroit tant de prodiges, & dont la ſageſſe les dirigeoit, ſi le nom de Villiers de l'Ile-Adam ne peut ſe prononcer ſans reſpect, c'eſt avec un intérêt, peut-être plus grand encore, qu'on ſe rappelle cette jeune Grecque qui, déſeſpérée d'avoir vu périr ſon amant, poignarde ſes deux fils, pour les ſouſtraire à l'eſclavage & à l'infamie, & un cimeterre à la main, va perdre, dans les rangs des Infidèles, des jours dévoués à l'infortune.

Soliman étoit trop grand, pour ne pas admirer les défenſeurs de Rhodes, & l'on vit le plus fier des Deſpotes, venir rendre hommage au Chef vaincu de ces Chevaliers, dont la réſiſtance lui coûtoit cent mille de ſes ſujets. C'eſt avec regret, dit-il en ſortant, que j'oblige ce vieillard à quitter ſa maiſon.

Tout rappelle à Rhodes, & le ſéjour & la réſiſtance de ces Héros; les Turcs n'ont rien détruit dans l'intérieur de la ville, & la rue qu'ils appellent encore *la rue des Chevaliers*, eſt remplie de leurs anciens logemens: leurs armes & leurs noms ſont encore ſur les portes; l'hôpital eſt un grenier public, & l'Egliſe de S. Jean a été convertie en Moſquée. Au reſte, la plus grande partie de la Ville eſt déſerte; & les Turcs la dépeuplent encore tous les jours par leurs vexations: il eſt peu d'endroits de la domination du Grand-Seigneur, où elles ſoient auſſi multipliées. Les malheureux habitans craignent de cultiver la terre la plus fertile, & ceux qui les gouvernent, profitant de leur miſère pour l'augmenter encore, leur vendent, excluſivement & à un prix exceſſif, d'aſſez mauvais grains qu'ils tirent de la Caramanie, & dont eux-mêmes taxent la valeur.

L'uſage où l'on eſt de conſtruire à Rhodes des Vaiſſeaux de guerre,

devient encore une nouvelle ſource de concuſſions. Le Naſir, chargé de cette adminiſtration, s'approprie la plus grande partie des fonds donnés pour cet objet par le Gouvernement, & fait enſuite conſtruire les bâtimens par forme de contribution. Tous les bois coupés dans l'intérieur de l'île, où ils commencent cependant à manquer aujourd'hui, ſont amenés à Rhodes par corvées ; & les ouvriers, dont on a ſoin de doubler le nombre dans les états que l'on adreſſe à la Cour, ne reçoivent que le tiers de la paie qui leur eſt accordée. Les bâtimens reviennent à un prix exceſſif, & ſont déteſtables, mal coupés, mal conſtruits, & ſouvent pourris avant d'être achevés. Si l'on ajoute à ces vices primitifs, la mâture la plus déſavantageuſe, la lenteur & ſouvent la frayeur de ceux qui ſervent les canons, & par-deſſus tout, l'ignorance abſolue de ceux qui conduiſent les bâtimens, on pourra ſe faire une idée aſſez juſte des forces maritimes de la puiſſance Ottomane.

On ſent combien, dans d'autres mains, l'île de Rhodes deviendroit une ſuperbe poſſeſſion : elle ſeroit la relâche ordinaire des Vaiſſeaux allant d'Alexandrie à Conſtantinople, & deviendroit l'entrepôt d'un commerce interlope avec l'Aſie mineure : l'intérieur de l'île mieux peuplé, fourniroit lui ſeul des richeſſes immenſes. Elle ne rapporte actuellement au Grand-Seigneur que 90 mille piaſtres, dont on retient 55 mille cinq cens pour les appointemens des Commandans, & pour l'entretien du Port & des Moſquées.

J'avois un grand déſir de lever un plan très-détaillé de la ville de Rhodes, & j'avois déja commencé mes opérations, lorſque les Turcs s'en étant apperçus, s'attroupèrent, & me forcèrent d'abandonner mon projet. Je ne pus que faire des obſervations, qui m'ont cependant ſervi à corriger les plans que m'avoient remis pluſieurs Navigateurs, & à rédiger celui que je donne. Il n'eſt pas très-détaillé, mais je le crois exact.

PLANCHE SOIXANTE & UNIEME.

Vue du Port des Bateaux.

CETTE vue offre le Port des bateaux, le quai qui le borde, & la porte par laquelle on communique aux chantiers de conſtruction, & au Port des galères. Les Turcs conſervent encore, ſous une des portes de Rhodes, une mâchoire du prétendu dragon tué par Dieu-donné de Gozon. Elle m'a paru être celle d'un requin.

PLANCHE SOIXANTE-DEUXIEME.

Vue de la Tour de S. Nicolas.

Cette tour fut élevée ſous le Magiſtère de Raimond Zacoſta, par la libéralité de Philippe, Duc de Bourgogne, qui, redoutant les projets que Mahomet II ſembloit annoncer ſur l'île de Rhodes, donna douze mille écus d'or pour fortifier la place. Cet ouvrage arrêta en effet toutes les forces du Sultan, qui, après les aſſauts les plus meurtriers, perdit l'eſpérance de s'emparer du monceau de ruines que le brave Pierre d'Aubuſſon défendoit. Dans le dernier ſiége de Rhodes, ce poſte important fut confié à frère Guyot de Caſtelanne, vieux Chevalier, qui s'étoit déja diſtingué par mille actions de valeur. Preſqu'entièrement détruite pendant le ſiége, cette tour a depuis été rétablie par les Turcs, qui l'appellent la tour de S. Jean, nom qu'elle ſemble avoir auſſi porté du tems des Chevaliers: elle ne ſeroit aujourd'hui qu'une défenſe inſuffiſante contre l'artillerie de quelques vaiſſeaux de guerre.

J'ai fait graver ici deux médailles de l'île de Rhodes, qui offrent, d'un côté la tête du Soleil vue de face & de profil; de l'autre, une fleur que l'on prend communément pour une roſe.





Pl. 53



VUE DE LA TOUR SAINT NICOLAS À RHODES.

A.P.D.R.

Pl. 63





VUE D'UN CHAMEAU ET DE PLUSIEURS TOMBEAUX PRES DES RUINES DE TELMISSUS.

A. P. D. R.



VOYAGE PITTORESQUE
DE LA GRECE.

CHAPITRE SEPTIEME.

PLANCHE SOIXANTE & TROISIEME.

Plan du Golfe de Macri, anciennement Glaucus-Sinus.

L'ILE de Rhodes, dont les vues ont terminé le Chapitre précédent, est voisine de plusieurs petites îles, parmi lesquelles *Syme*, actuellement *Symio*, est la seule qui puisse inspirer quelque curiosité. Elle devoit son nom, suivant Athénée, à une Nymphe enlevée par le Dieu marin Glaucus, qui la cacha sur cette île, peu distante des mers qu'il fréquentoit. Ses habitans sont aujourd'hui célèbres dans l'art de plonger, & cet exercice est la plus grande occupation, comme il est l'unique ressource de ces êtres presqu'amphibies. Les femmes mêmes y disputent le prix d'un art qui paroît si peu fait pour elles, & l'on prétend que, par un réglement toujours observé, les jeunes gens ne peuvent s'établir qu'après avoir donné des preuves d'un talent, seul héritage qu'ils puissent transmettre à leurs enfans. A la pêche du corail & des éponges, qui se trouvent abondamment dans ces parages, les habitans de Symio joignent une autre branche de commerce; ils voyagent souvent dans l'Archipel, pour essayer de tirer parti des bâtimens naufragés. Il y a quelques années que le Propriétaire d'un vaisseau coulé à fond près de l'île de Scio, étant convenu de partager avec eux ce qu'ils en pourroient retirer, ils parvinrent à le vuider entièrement.

Porchacchi donne à l'île de Symio, trois milles de circuit; on y voit un vieux château sur le bord de la mer. Le vin y est bon, & les habitans y nourrissent une grande quantité de chèvres (1).

(1) L'isole più famose del mondo, pag. 76.

Je partis de Rhodes, le 28 Juin, pour me rendre au fond du golfe de Macri, où j'avois l'eſpérance de trouver quelques antiquités inconnues aux Voyageurs, qui avoient parcouru l'Aſie mineure avant moi.

Nous paſſâmes entre les deux îles qui ſont à l'entrée du Golfe, & qui ſont peut-être celles de *Télandria* & d'*Enagora*, dont parle Pline (1).

Au Nord de ces deux îles, eſt un Cap, appellé *Pentoulès*, nom qui paroît dérivé de celui de *Pedalium*, que l'on trouve dans Pline (2) & dans Pomponius Méla; ce Cap portoit auſſi, ſuivant Strabon, le nom d'*Artemiſium*, d'un temple de Diane qui y étoit placé, & auprès duquel étoit un bois conſacré à Latone (3).

En continuant de s'avancer dans le Golfe, & en ſuivant la côte à gauche, on rencontre un Cap, nommé en Turc *Bocomadi*, anciennement *Crya* (4); il tiroit ſon nom de la ville de *Cryaſſus* qui n'en étoit pas éloignée. C'eſt ainſi que la nomment Plutarque, Poliænus & Etienne de Byſance. Ptolomée l'appelle *Carya*, d'où vient ſans doute le nom actuel de *Carie*, que l'on trouve dans la Carte de l'Archipel de M. d'Anville.

La ville de Cryaſſus eſt appellée dans Pline, *Oppidum fugitivorum* (5), & Plutarque nous apprend la cauſe de cette dénomination (6). Dans le même temps que les Ioniens quittoient la Grèce pour aller s'établir dans d'autres climats, des habitans de Délos ſortis de leur patrie avec le même projet, échouèrent ſur la côte de Carie, & reçurent l'hoſpitalité des habitans de Cryaſſus; mais la crainte ſuccéda bientôt à l'intérêt que leur malheur avoit d'abord inſpiré; de tels hôtes parurent trop redoutables, & l'on réſolut de s'en défaire, lorſqu'avertis par les femmes qu'ils avoient ſu gagner, ils prévinrent les projets des habitans, les maſſacrèrent & s'emparèrent de la Ville.

Cryaſſus, ainſi que les Villes ſituées ſur cette côte, faiſoit partie d'une Province connue ſous le nom de *Pærea*, & qui fut long-tems ſoumiſe aux Rhodiens; elle s'avançoit peu dans les terres, & ſe réduiſoit preſqu'à la côte & aux Ports qu'elle préſente (7). Elle commençoit d'un côté aux frontières de la Doride, vers le mont Phœnix, & ſe terminoit de

(1) Suivant cette conjecture, la plus ſeptentrionale de ces deux îles, que l'on appelle actuellement *Pelouſo*, auroit été l'île *Telandria*, ſur laquelle, ſelon Pline, il y avoit une Ville; *in quâ oppidum interiit*. Cette ville étant détruite, on en bâtit une autre dans le Continent. Etienne de Byſance l'appelle également *Telandria*; il la place en Carie. Pline, Lib. V. cap. 27, la place dans la Lycie; mais cette diverſité d'opinions tient aux changemens que l'Empereur Veſpaſien fit dans les limites de ces Provinces, dont Pline avoit connoiſſance, tandis qu'Etienne de Byſance, quoique fort poſtérieur, n'a travaillé que d'après des Auteurs grecs, antérieurs à ce changement.

(2) Plin. Lib. V. cap. 27.

(3) Strab. Lib. XIV. pag. 67.

(4) Pomp. Mela, Lib. I. cap. 16.

(5) Plin. Lib. V. cap. 27.

(6) Plut. de claris mulier.

(7) Strab. Lib. XIV.

l'autre, au château de *Dædala.* Polybe eſt le premier qui ait parlé de la *Pérée* (1).

Les Rhodiens n'en furent pas toujours paiſibles poſſeſſeurs. Le dernier Philippe, Roi de Macédoine, ayant profité de la minorité de Ptolémée Epiphane, pour partager ſes Etats avec Antiochus, Roi de Syrie, ſe rendit maître de la Carie & de la Pérée. Les Rhodiens profitèrent de la diverſion que firent les Romains en Macédoine, pour rentrer dans cette poſſeſſion, d'où ils furent encore expulſés par Antiochus. Ce Prince conſerva cette contrée juſqu'au moment où, vaincu par terre & par mer, il fut obligé de céder toutes les Provinces en deçà du Taurus aux Romains, qui diſpoſèrent auſſi de la Lycie & de la Carie, dont ils aſſurèrent la poſſeſſion aux Rhodiens par un Sénatus-conſulte (2).

Devant la ville de Cryaſſus, étoient trois îles, auxquelles elle donnoit ſon nom. *Cryeon tres*, dit Pline (3). L'une de ces trois îles n'eſt qu'un rocher, & Etienne de Byſance nous a conſervé les noms des deux autres, *Caryſis* & *Alina;* Elien parle auſſi de la première (4).

Plus haut étoient deux îles, auxquelles le château de Dædala donnoit ſon nom, *Dædaleon duæ*, dit Pline, il ſeroit difficile de les déſigner d'une manière préciſe; il eſt cependant vraiſemblable que c'étoient les deux plus grandes de celles que l'on voit ſur le plan. Il paroît que *Dædala* n'étoit pas un endroit conſidérable; Strabon & Ptolomée le font entendre, & Pline eſt le ſeul qui lui donne le titre de Ville (5). Suivant Tite-Live & Pomponius Méla, ce n'étoit qu'un ſimple château.

Le golfe de Macri a quitté le nom du fleuve Glaucus, qu'il portoit autrefois, pour prendre celui d'une petite île, ſituée preſqu'en face de Telmiſſus. Pline nomme deux îles *Macris* (6), dont l'une étoit ſituée à l'embouchure du fleuve Glaucus; un évêque de Telmiſſus, qui ſouſcrivit en 451 au Concile de Chalcédoine, eſt appellé dans cet acte, Evêque de Telmiſſus & de l'île *Macres* (7). Ces autorités réunies ne laiſſent aucun doute ſur l'origine du nom que porte aujourd'hui le Golfe dont nous parlons. Il avoit auſſi dans l'antiquité celui de *Telmiſſus* ou *Telmiſſidus Sinus*, de la ville de *Telmiſſus*, dont les ruines ſubſiſtent encore (8).

(1) Polyb. excerpt. Legat. Lib. XVII & LXVII.
(2) Tit. Liv. Lib. XXXVII. cap. 39.
(3) Plin. Lib. V. cap. 31.
(4) Elian. Vari. Lib. V. cap. 27.
(5) Plin. Lib. V. cap. 31. Tit. Liv. Lib. XXXVII. cap. 22. Pomp. Mela. Lib. I. cap. 16.
(6) Plin. Lib. V. cap. 31.
(7) V. l'Oriens Chriſtianus du P. le Quien.
(8) Tit. Liv. Lib. XXXVII. cap. 16. Lucan. Lib. VIII.

Quoique le plus grand nombre des Auteurs place cette Ville dans la Lycie, cependant la diverſité d'opinions qui exiſte ſur cet objet, contribue à prouver que les frontières de ces Provinces n'ont pas toujours été les mêmes. Sans cette interprétation, qui d'ailleurs eſt fondée ſur l'Hiſtoire, il faudroit accuſer d'erreur Etienne de Byſance, qui l'appelle Καριας πολις, & Cicéron, qui dit formellement qu'elle eſt en Carie (1). On ignore abſolument l'origine de cette Ville, dont Arrien fait remonter l'exiſtence avant Gordius, père de Midas. Ses habitans avoient déja dans l'art des Augures, cette réputation qu'ils ont toujours conſervée; Midas dut le trône de Phrygie aux talens de ſa femme, qui, par l'interprétation adroite d'un Oracle, engagea les Telmiſſiens à couronner ſon époux (2). On trouve dans Hérodote, que Créſus, dernier Roi de Lydie, alla conſulter les devins de Telmiſſus; Alexandre apprit d'eux une conſpiration tramée contre ſes jours; enfin du temps de Cicéron, ils excelloient encore dans cet art impoſteur, auquel la Philoſophie ne laiſſe plus que de bien foibles reſſources.

Les reſtes d'un théâtre, & les riches fragmens que nous découvrîmes dans les ruines de Telmiſſus, dépoſent pour ſon opulence paſſée, bien moins encore que les monumens funèbres, dont je vais faire connoître les détails.

PLANCHE SOIXANTE & QUATRIEME.

Vue d'un Château & de pluſieurs Tombeaux, près des ruines de Telmiſſus.

Au fond du golfe de Macri, & ſur le bord de la mer, eſt un petit hameau, nommé *Mey*. Il eſt bâti au pied d'une hauteur, ſur laquelle ſont les ruines d'une fortereſſe. Sur le penchant de la colline & juſqu'à la mer, eſt une grande quantité de tombeaux ou ſarcophages de pierre griſe, de différentes formes & de différentes grandeurs.

(1) Lib. I. De Divinat. cap. 41. Telmiſſus in Caria eſt, quâ in urbe excellit Haruſpicum diſciplina.

(2) Arria. Expedit. Alex. Lib. II.



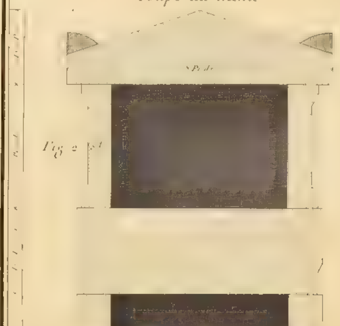
PLANCHE

SARCOPHAGES ANTIQUES TROUVÉS PRÈS DE TELMISSUS.

Petit Coté d'un Sarcophage



Coupe du même

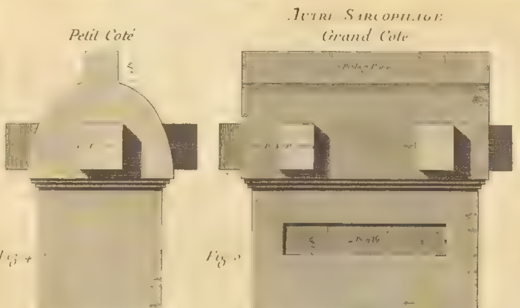


Grand Coté



Autre Sarcophage

Petit Coté — Grand Coté — Coupe



Echelle de 12 Pieds



PLANCHE SOIXANTE & CINQUIEME.

Sarcophages antiques.

La Planche ſoixante & cinquième offre deux Sarcophages, dont le premier a ſur ſon petit côté une ouverture carrée, par laquelle il eſt vraiſemblable qu'on introduiſoit le cadavre; on la fermoit ſans doute avec une pierre qu'on ſcelloit fortement.

L'autre Sarcophage a beaucoup d'analogie avec celui que nous décrirons dans la planche ſuivante. On y plaçoit le corps, qu'on recouvroit enſuite avec la partie ſupérieure, dont l'extrême peſanteur ne l'a pu défendre, contre l'eſpoir d'y trouver quelques objets précieux. A la manière dont le moindre intérêt fait outrager par-tout les vivans, dans quel tems, dans quel pays a-t-on pu croire qu'on reſpecteroit les morts?

PLANCHE SOIXANTE & SIXIEME.

Autre Sarcophage.

Ce tombeau eſt le plus grand de tous ceux que nous avons rencontrés en cet endroit; il eſt d'un deſſin très-ſingulier, & je n'en connois aucun du même genre. Il ſemble qu'on ait voulu imiter un édifice conſtruit en bois; c'eſt au moins ce que paroiſſent indiquer ces dés de pierre, ou ces mutules que l'on a conſervées, ainſi que ces panneaux correctement deſſinés, & qui ſont pris ſur la pièce même.

On ſait combien les Anciens ont ſouvent cherché à donner à leurs tombeaux, la forme de leurs édifices & de leurs maiſons. Dans ces urnes de marbre, dont on voit une ſi grande quantité en Italie, on diſtingue le toît avec ſes diviſions; & la porte, tantôt fermée, tantôt à demi-ouverte, & quelquefois occupée par le Génie de la mort: voilà pourquoi, dit l'Auteur du Mémoire d'où nous tirons cette obſervation (1), dans les Poëtes, ainſi que dans les inſcriptions, les tombeaux ſont appellés des maiſons éternelles; & voilà peut-être la véritable explication de ce paſſage d'Horace:

Jam te premet nox, fabulæque manes,
Et domus exilis plutonia. Lib. I. Od. IV.

(1) M. l'Abbé Barthélemy, Mém. de Litt. Tom. XXVIII, pag. 589.

La figure première, montre l'extrémité ou le petit côté du Sarcophage, dont on vient de parler.

La figure feconde, en montre le grand côté; & la figure troifième repréfente la coupe tranfverfale de ce même tombeau.

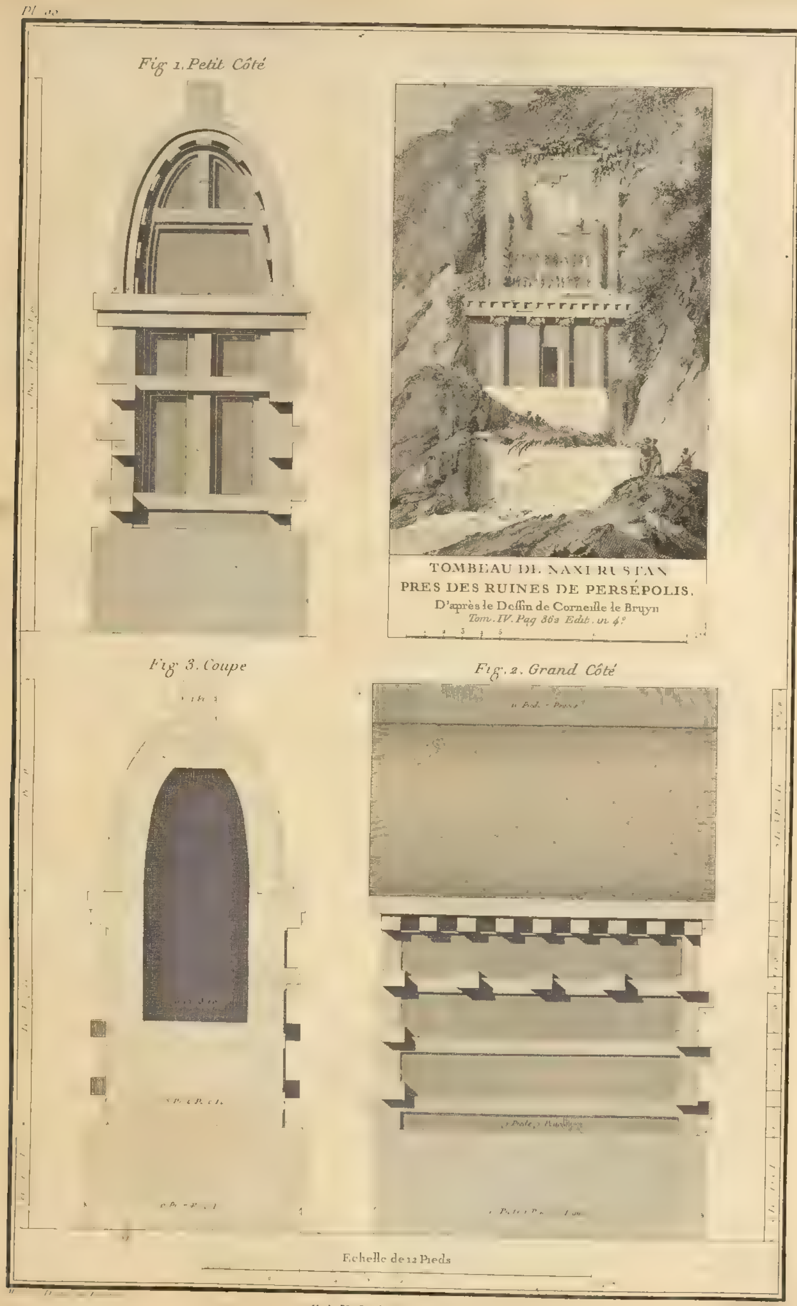
Il étoit, comme on le voit, compofé de trois pièces, la bafe, la cuve du tombeau, & la partie fupérieure, dont la pefanteur n'a pas permis de forcer ce monument, comme la plus grande partie de ceux qui l'entourent. On ne peut douter que la mer n'ait dans cet endroit gagné fur les terres; elle entre dans les ruines d'un petit fort, & baigne tellement le tombeau dont on vient de s'occuper, que nous fûmes obligés de nous déshabiller pour le mefurer.

J'ai placé fur cette feuille, le deffin de l'un des tombeaux de *Naxi-Ruftan*, près des ruines de Perfépolis, afin qu'on pût faifir plus facilement l'analogie qui fe trouve entre ces antiques monumens, & ceux de Telmiffus, dont je vais parler.

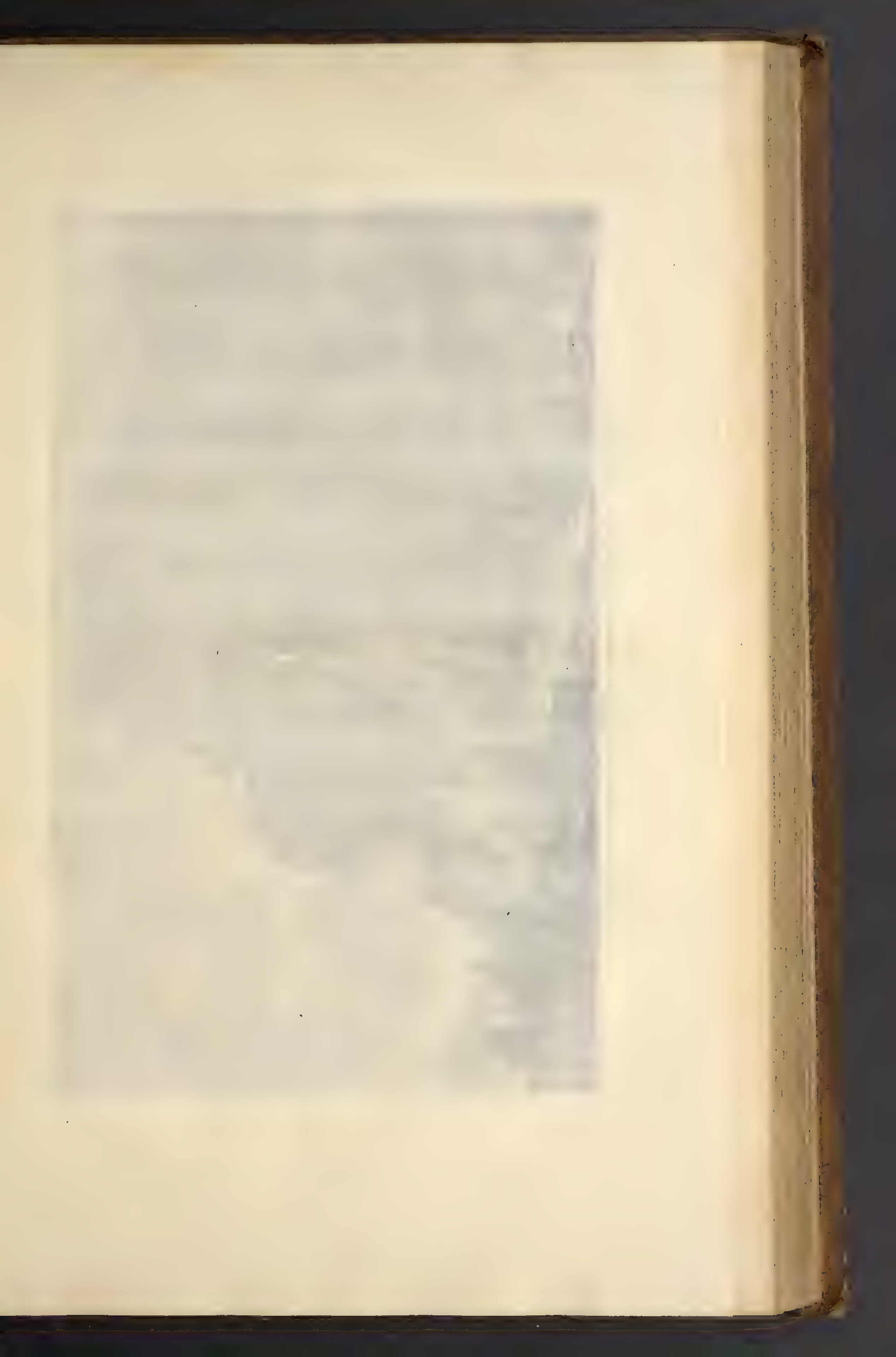
PLANCHE SOIXANTE & SEPTIEME.

Vue de la Montagne des tombeaux, près de Telmiffus.

La Nature imprime généralement à tous les êtres qu'elle anime, le défir de leur confervation; l'homme feul étend ce fentiment jufques fur les débris inutiles de fon exiftence. Rien de plus naturel fans doute, que de recueillir les reftes de ce que l'on a aimé, de les fouftraire à une deftruction, dont le fpectacle feroit trop révoltant, de conferver même précieufement des cendres chéries; mais ce foin pénible de rendre les tombeaux inacceffibles, de furcharger la terre de ces maffes énormes, pour éternifer ce qui n'eft plus, on ne peut l'imputer qu'à une abfurde fuperftition, à laquelle bientôt après vint fe joindre la vanité la plus ridicule. Les Prêtres répandirent cette opinion, que l'état du corps influoit fur celui de l'ame; & les Grands, en adoptant cette idée lucrative pour fes Auteurs, firent de leurs tombeaux des monumens de fafte & de magnificence. Affurer des foins funéraires à fon corps, c'étoit alors fauver fon ame; avec de l'opulence on joignoit à l'efpérance d'un repos éternel, l'agrément de garder fon rang, même après fa mort, & d'avoir la prééminence fur les autres cadavres. On inventa l'art des embaumemens & des injections; on creufa des rochers,


Fig. 1. Petit Côté
TOMBEAU DE NAXI RUSTAN
PRES DES RUINES DE PERSÉPOLIS.
D'après le Dessin de Corneille le Bruyn
Tom. IV. Pag. 362 Edit. in 4°.
Fig. 3. Coupe
Fig. 2. Grand Côté
Echelle de 12 Pieds

SARCOPHAGE.





VUE DE LA MONTAGNE DES TOMBEAUX PRÈS DE TELMISSUS.

A P D R

pour y mettre à l'abri de toute insulte, ces corps ainsi préparés; & des milliers de malheureux furent employés pendant des règnes entiers, à construire des pyramides, asyles des tyrans, même après leur mort. L'usage de creuser des tombeaux dans le sein des rochers, est sans doute le plus ancien, parce qu'il est le plus simple & le plus propre à remplir le but qu'exigeoit alors la Religion; mais l'antiquité même de ces monumens, ne permet pas de déterminer l'époque de leur construction. Ils sont trop antérieurs à l'Histoire, pour qu'elle puisse fournir quelques lumières à cet égard.

On trouve dans la haute Egypte, un grand nombre de grottes, qui sans doute étoient consacrées à cet usage; mais aucun de ces monumens n'a autant d'analogie avec ceux de Telmissus, que les tombeaux de Persépolis. Les relations de plusieurs Voyageurs qui les ont vus, s'accordent parfaitement avec ce qu'en rapporte Diodore (1). « Du côté de l'Orient, dit-il, » il y avoit à quatre cens pas de la Ville, une montagne, appellée le Mont-» Royal, dans laquelle étoient les tombeaux des Rois. Il n'y avoit aucun » chemin pour y arriver; mais les corps étoient suspendus à des machines » faites exprès, qui les portoient à leur place. »

On peut voir ces deux tombeaux dans le voyage de Chardin (2). J'ai préféré de faire graver ici, comme objet de comparaison, un de ceux qui se trouvent à Naxi-Rustan, parce que le dessin en est beaucoup plus simple. Cette Montagne, située à près de deux lieues de Persépolis ou de Tchelminar, comme les habitans la nomment aujourd'hui, présente quatre tombeaux. « Leur forme & leur construction, dit le Comte de Caylus (3), sont » particulières à ce pays, & présentent de très-grandes singularités. La » Montagne, travaillée & coupée à pic, porte une décoration posée à plat, » & creusée dans la masse même du rocher, derrière laquelle on a prati-» qué des voûtes plus ou moins profondes. La décoration extérieure ne » peut être mieux comparée, qu'à un tableau suspendu contre un mur. Les » colonnes dont cette espèce d'édifice est orné, présentent ces chapiteaux, » que l'enfance de l'architecture permettoit de traiter à volonté. Ils sont » formés par des bustes de taureaux accroupis, & dont les jambes de de-» vant sont apparentes.

» Il paroît, par le récit de Corneille le Bruyn, qu'il y a au moins un » de ces tombeaux, dont la porte est simulée, & que les autres n'ont qu'un » ou deux pieds d'ouverture, quoique le parement & les montans en in-

(1) Lib. XIX. (2) Voyages de Chardin, Tom. II. pag. 172. *in-4°.* (3) Mém. de Litt. Tom. XXIX. Hist. pag. 135.

» diquent une proportionnée à la maſſe générale : Chardin eſt perſuadé » que cette voie n'a jamais ſervi pour entrer dans ces tombeaux, & que les » ouvertures qu'on y voit, & dont on ſe ſert aujourd'hui, ſont l'ouvrage » de l'avare curioſité des temps poſtérieurs : les deux Voyageurs convien- » nent qu'on ne peut découvrir de quelle façon les corps y ont été intro- » duits : ce n'eſt pas le ſeul ſujet d'étonnement ; il ſemble que les urnes dans » leſquelles les corps étoient ou devoient être dépoſés, ont été réſervées » dans l'eſpace creuſé pour former la cavité du tombeau ; la place qu'ils » occupent & leur volume, s'oppoſent à tout moyen d'introduction ; enfin » tout confirme les ſoins apportés, pour rendre l'entrée de ces tombeaux » ſecrète & cachée ; cette attention pour le repos des morts eſt bien con- » forme aux idées Egyptiennes, & ſe joint aux autres indications.

» On voit dans ces tombeaux, pluſieurs urnes ou Sarcophages, ornés » de leurs couvercles ; les plus grandes urnes ont onze pieds de longueur, » & les plus petites dix ; elles tiennent à la Montagne, non-ſeulement par » le deſſous, mais auſſi par une de leurs extrémités ; les couvercles, qui » paroiſſent avoir un pied d'épaiſſeur, ſont encore à leur place, ce qui doit » perſuader que les Modernes n'ont point ouvert ces urnes ; ils n'auroient » pas certainement pris la peine de les refermer. L'imagination s'étonne, à » la vue d'un ſi immenſe travail, c'eſt une dépenſe vraiment royale ; auſſi » ne voit-on que ſix tombeaux dans Perſépolis & dans Naxi-Ruſtan. »

Il y a ſans doute de grands rapports, entre ces monumens de la Perſe & ceux de l'Egypte ; ils ont été viſiblement produits par le même motif, par le même déſir d'aſſurer une retraite inviolable aux morts auxquels ils étoient conſacrés : mais quelle analogie plus frappante encore, entre les tombeaux de Perſépolis & ceux de Telmiſſus ! Ces derniers ſont de même creuſés dans une Montagne de roche vive, & à une trop grande hauteur, pour qu'on y puiſſe parvenir ſans beaucoup de peine ; ils ſont en grand nombre, comme on en peut juger par la planche ſoixante & ſeptième : quelques-uns ne ſont que de ſimples trous, d'autres ſont plus décorés ; mais deux de ces tombeaux, vrais monumens, fixent bientôt les regards. Ils offrent la façade d'un édifice, dont le ſtyle prouve que c'eſt un ouvrage des Grecs, travaillant à l'imitation des Perſes ou des Egyptiens.

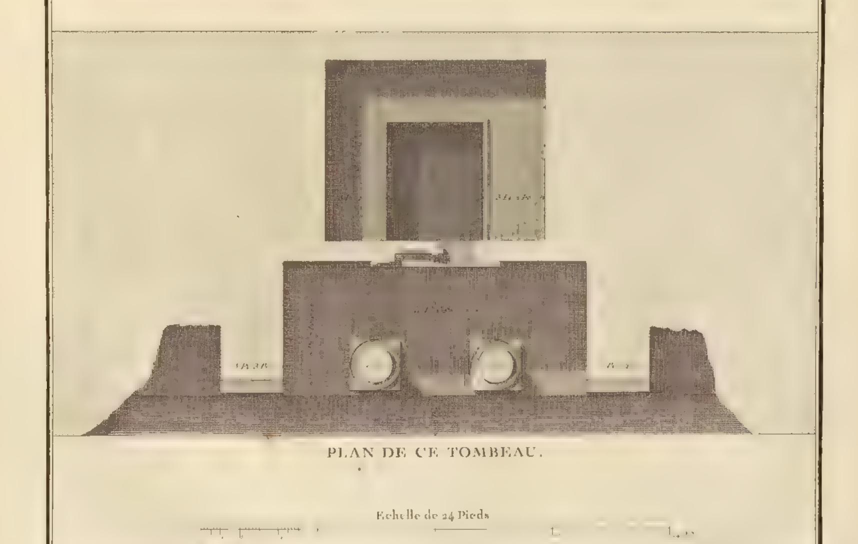
L'Italie offre auſſi un monument du même genre. « J'ai vu, dit M. l'Abbé « Barthélemy (1) à Pallazolo, ſur le lac d'Albano, un tombeau, dont je n'ai

(1) Mém. de Litt. Tom. XXVIII. pag. 588.

» trouvé

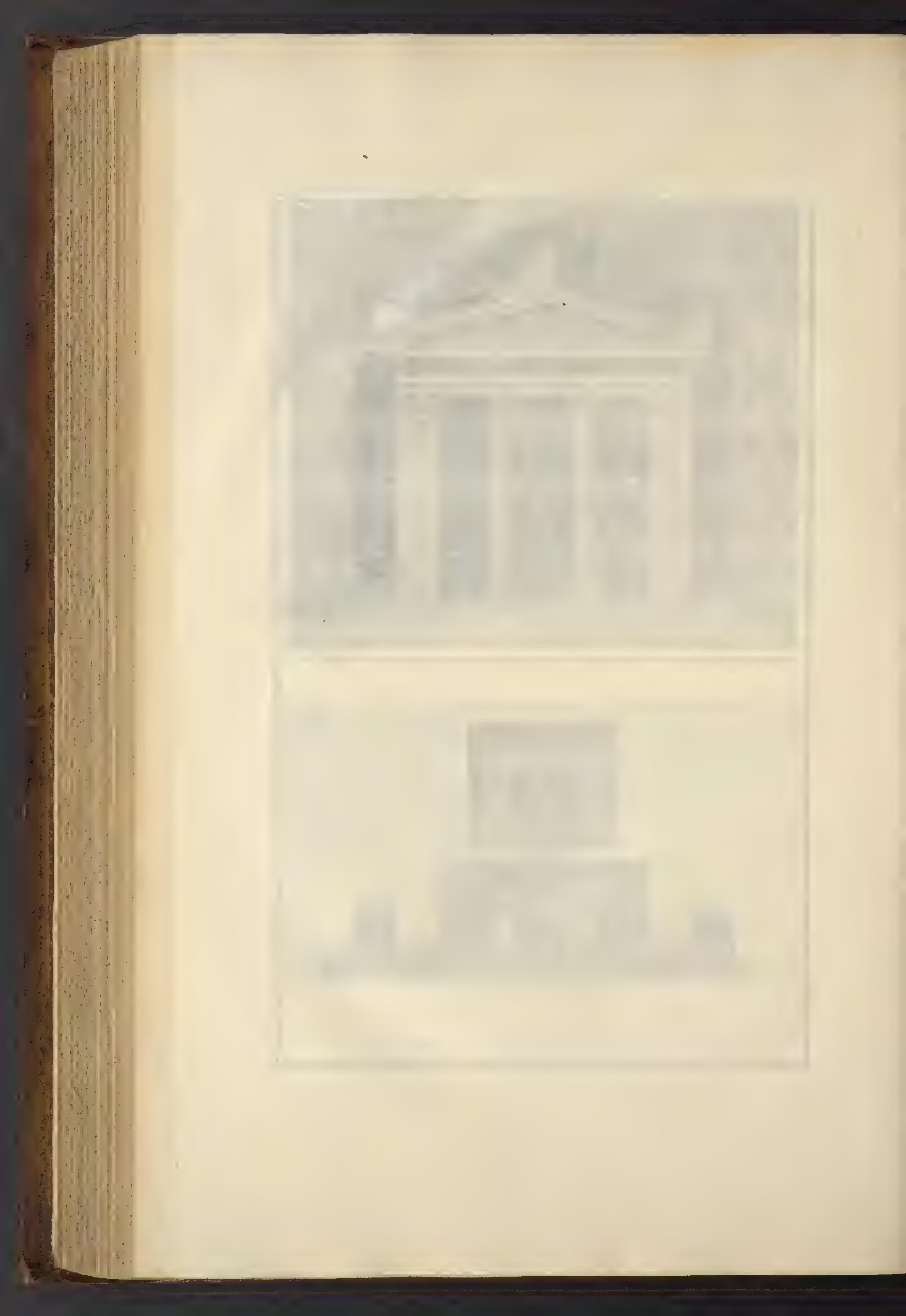


ELEVATION D'UN DES TOMBEAUX TAILLÉS DANS UNE MONTAGNE, VOISINE DE TELMISSUS.



PLAN DE CE TOMBEAU.

Echelle de 24 Pieds



» trouvé nulle part la defcription. Sur la face d'un rocher, qui eft auprès » du Lac, font gravés douze faifceaux, une chaife curule, un fceptre fur-» monté d'un aigle, & une infcription qu'on ne peut pas lire du pied du » rocher; au-deffus, plufieurs marches s'élèvent en pyramide, comme on » nous repréfente le tombeau de Maufole; à côté des marches, un petit » corridor conduit à une chambre qui a onze pieds deux pouces de long, » fur neuf pieds fix pouces de largeur; le tout eft fculpté, taillé & creufé » dans le roc. Il n'eft pas néceffaire d'avertir, que ce monument eft du » temps de la République, on le voit à fa fimplicité & à fa folidité; mais il » faut obferver cette forme pyramidale, empruntée des Egyptiens ou des » Etrufques : car ces deux Nations la connurent également, & les Romains » l'employèrent, non-feulement pour le tombeau de Ceftius, qui fubfifte » encore, mais auffi pour d'autres tombeaux que le temps a détruits ».

C'eft en faififfant ces rapports, en fuivant ces analogies, que l'on peut efpérer d'entrevoir cette chaîne de connoiffances, par laquelle les Peuples anciens fe font communiqués, & dont nous avons tant de peine à faifir quelques fragmens.

PLANCHE SOIXANTE & HUITIEME.

Élévation & plan d'un des Tombeaux de Telmiffus.

L'ORDRE employé dans ce monument, ne permet pas de le croire très-ancien; mais on s'apperçoit cependant qu'on a cherché à lui donner un caractère févère, & tel que le demandoit l'ufage auquel il étoit deftiné. Les corniches ne font compofées que de parties carrées; les modillons font très-forts, la frife eft fupprimée, & l'architrave eft formée par deux corps très-lourds; les trois maffes qui couronnent les angles du fronton, ajoutent encore à la gravité du monument, & tiennent davantage du ftyle des Egyptiens. Au défir de les imiter, il a fallu joindre leur patience, pour fculpter ainfi ces édifices fur la maffe même du rocher.

La porte parfaitement figurée, n'a jamais eu d'autre ouverture, qu'un des panneaux inférieurs, par lequel on a pénétré dans le rocher, pour y pratiquer une chambre de onze pieds trois pouces de largeur, fur neuf pieds deux pouces de profondeur, & de cinq pieds dix pouces de hauteur; autour de cette chambre, règne une banquette de trois pieds deux pouces

de largeur, sur deux pieds neuf pouces de hauteur. Si ce tombeau a servi, comme on doit le croire, il faut que les corps qu'on y a déposés, ne fussent point enfermés dans des sarcophages, puisque l'on n'en trouve aucuns vestiges, & qu'à moins d'un intérêt, qu'on ne sauroit imaginer, personne ne se seroit donné la peine de faire repasser ces tombes par l'ouverture étroite & difficile du panneau dont j'ai parlé; & même, pour qu'il eût été possible originairement de les y faire entrer, il faudroit qu'elles eussent été beaucoup moins grandes qu'elles ne l'étoient ordinairement. Au reste, peut-être ce tombeau n'a-t-il pas été construit dans le même temps que les sarcophages, dont on trouve un si grand nombre à peu de distance; & peut-être n'y a-t-on déposé que des urnes cinéraires : on sait que ces différens usages ont souvent varié chez les Anciens.

L'entrée du tombeau se fermoit par une table de pierre, que l'on faisoit glisser dans des rainures faites pour la recevoir, & dont la surface extérieure répondoit aux autres panneaux figurés sur la porte.

Sur le panneau gauche de la porte, est une inscription grecque, mais si effacée, que malgré toute la peine que nous prîmes pour la laver, il nous fut impossible de la déchiffrer.

PLANCHE SOIXANTE & NEUVIEME.

Détails géométriques de ce même Tombeau.

La figure première montre la coupe générale de ce tombeau.

La figure seconde donne en grand, la base d'une des colonnes.

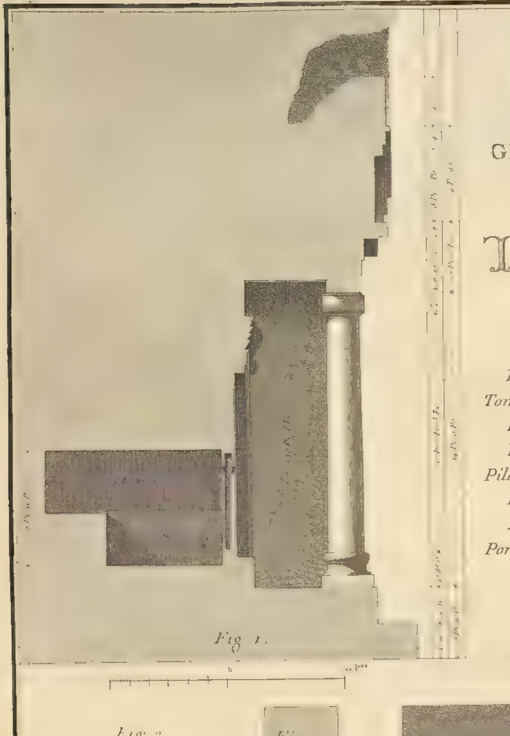
La figure troisième, celle d'un pilastre avec son profil.

La figure quatrième montre en grand, la coupe de la porte.

La cinquième, montre son élévation. Rien n'est plus étonnant que le soin avec lequel elle est exécutée, & la précision que l'on a mise à imiter les têtes des clous qui paroissent fortifier cette porte.

La singularité de ces monumens absolument inconnus, & leur analogie avec ceux de la Perse, m'ont déterminé à les faire graver dans le plus grand détail. Toutes les mesures en ont été prises avec l'exactitude la plus scrupuleuse, & en même temps la plus pénible. Une chaleur affreuse, que la réverbération des rochers rend plus insupportable, ne permet guère aux habitans de sortir dans cette saison pendant la journée; nous fûmes obligés





DÉTAILS GÉOMÉTRIQUES DE CE MÊME TOMBEAU.

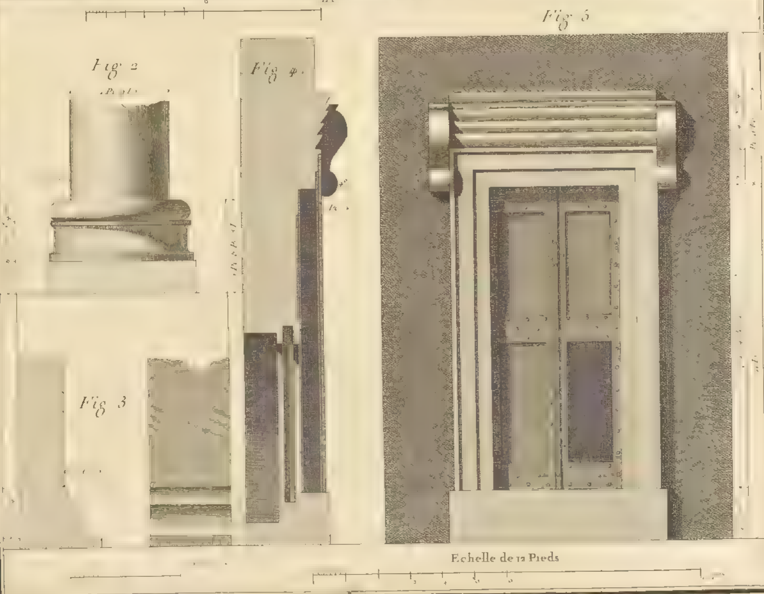
Fig. 1. Coupe générale du Tombeau.

Fig. 2. Base de la Colonne.

Fig. 3. Profil et Elévation du Pilastre.

Fig. 4. Coupe de la Porte.

Fig. 5. Elévation de cette même Porte.



Suite des Antiquités de Telmissus.

Fig. 1 Elevation d'un Tombeau taillé dans le Roc.

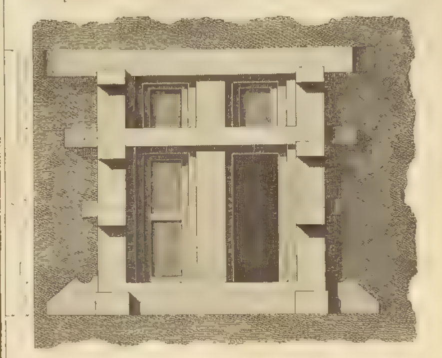
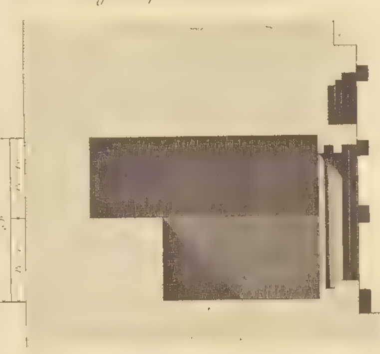


Fig. 2 Coupe du même Tombeau



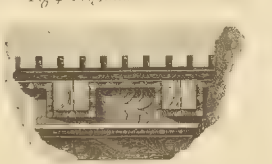
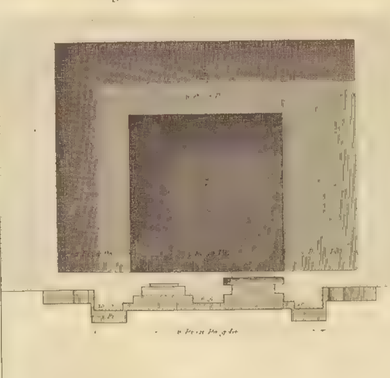


Fig. 4 Fragmens en marbre blanc

Fig. 3 Plan du même Tombeau



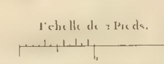


Fig. 5 Porte du Theatre cy après

Echelle de 6 Pieds

Echelle de 2 Pieds.

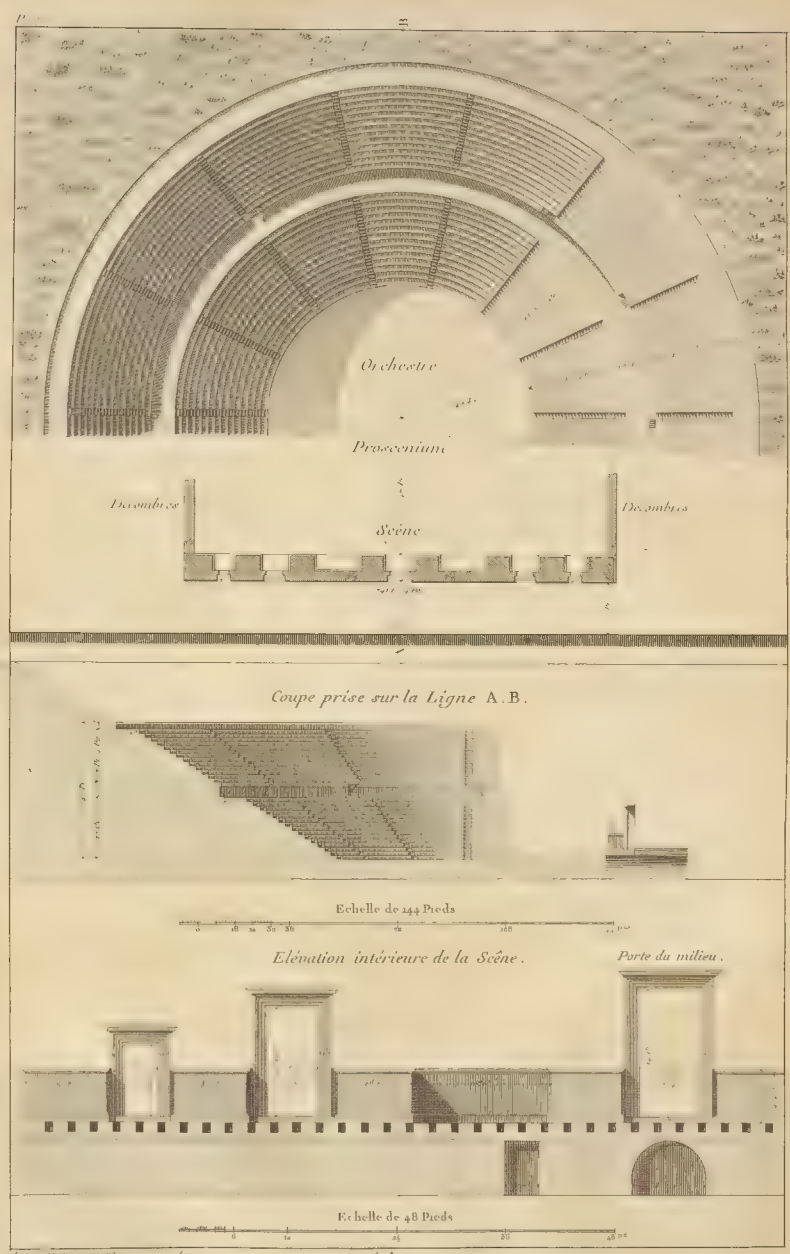




VUE D'UN THEATRE DE TELMISSUS.

A.P.D.R.





DÉTAILS D'UN THÉÂTRE DE TELMISSUS.

A P D.R

d'en employer plufieurs à nos travaux, pendant lefquels nous fouffrîmes cruellement.

PLANCHE SOIXANTE & DIXIEME.

Suite des Antiquités de Telmiffus.

La figure première, eft l'élévation d'un tombeau beaucoup moins grand que les précédens, mais également creufé dans le roc. Il a beaucoup d'analogie avec le farcophage gravé dans la Planche foixante & fixième.

La figure feconde montre la coupe de ce même tombeau.

La figure troifième en donne le Plan.

La figure quatrième, eft un fragment d'une corniche en marbre blanc, du meilleur goût & de la plus belle exécution.

La figure cinquième, eft la porte d'un théâtre, dont on va voir les dimenfions.

PLANCHES SOIXANTE & ONZIEME
ET
SOIXANTE & DOUZIEME.

Vue & détails d'un Théâtre de Telmiffus.

Ce théâtre eft pratiqué fur le penchant d'une colline, comme celui de Bacchus à Athènes, & comme tous ceux que j'ai trouvés en Grèce; il eft conftruit avec une pierre grife, fort dure. Toute la partie circulaire fur laquelle fe plaçoient les Spectateurs, eft affez bien confervée, mais les extrémités qui joignoient le Profcenium, & qui n'étoient pas foutenues par le terrein, font entièrement détruites. Toute cette partie, ainfi que la Scène, eft remplie de décombres qui ne permettent pas de rechercher les fondations.

La figure première de la Planche foixante & douzième, montre le Plan général du théâtre.

La figure feconde en montre la coupe, prife fur la ligne A B.

La figure troifième, eft l'élévation intérieure de la Scène; elle étoit divifée par cinq portes accompagnées de piedeftaux, fur lefquels étoient

peut-être placées des colonnes, ou des ſtatues. Sous cette élévation, on reconnoît parfaitement les trous ménagés pour recevoir les ſolives qui portoient la Scène. Au-deſſous, ſont trois conduits, par leſquels on paſſoit ſous la Scène & dans l'Orcheſtre.

Il n'exiſte aucune médaille de Telmiſſus. On a rappellé dans ce deſſin, les effets deſtructeurs du temps, pris dans ſes différens modes, le paſſé, ſous la figure d'un vieillard appuyé ſur des ruines & des tombeaux; le préſent, ſous celle d'un jeune homme qui détruit tout par ſon vol rapide, & l'avenir, ſous l'emblême d'un enfant aîlé qui aiguiſe ſa faux.



Pl. 73



CARTE
DÉTAILLÉE
de la Route
DE L'AUTEUR,
Depuis le Golfe de Macri,
jusqu'au Méandre.
Lieues Marines de 20 au Degré.
1 2 3 4 5 10
Lieues de France de 2500 Toises.
1 2 3 6 9 12 15
Milles de 60 au Degré.
15 30 45
Les Dénominations anciennes sont soulignées.
Samo-poulo
SAMOS
C. Ste Marie ol. Trogilium Pr.
Bogaz
Changli ol. Panionium
Ackchova
Magnesia
Sukeur
Boyuc Minder
le Grand Méandre
Guzel-Hissar ol. Tralles
C. de l'Arbre ol. Posidium
Fermaco ol. Pharmacusa
Heraclee
Carpoush
Mabanda
I. St Nicolo
C. Gumichlu ou Angeli
Iassius Sinus
Boudroun
C. Petera
Cos
I. Coronata ol. Arcon
STAN CO
GOLFE DE STAN-CO ol. CERAMICUS SINUS
C. Crio ol. Triopium
Gallipoli
Melasso
Labranda
Arabi Hissar
Eski-Hissar
C A R I A
Golfe de Symi ol. Doridis Sinus
Symi ol. Syme
Limonia
C. St Antoine
C. de Volpe ol. Cynossema
Marmora Physcus
Calynda
Caunus
RHODES
RHODES ol. RHODUS
Lindo ol. Lindus
C. St Jean
I. Pelouso forte ol. Telandria
GOLFE DE ol. GLAUCUS
MACRI SINUS
C. Bokomadi
Enagora I.
C. de Macri
les Sept Caps
L Y C I A
Issendé ol. Xanthus
I. du Serpent
Patera ol. Patara

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

M[illegible]



VOYAGE PITTORESQUE
DE LA GRECE.

CHAPITRE HUITIEME.

PLANCHE SOIXANTE & TREIZIEME.

Carte détaillée de la route de l'Auteur, depuis le Golfe de Macri, jusqu'au Méandre.

MALGRÉ les précautions que nous avions prises, ce ne fut point sans peine que nous parvînmes à nous procurer les chevaux dont nous avions besoin. Nous partîmes enfin, des ruines de Telmissus, le 30 Juin à onze heures du soir, guidés par le Grec que l'on avoit envoyé de Smyrne, & qui étoit venu nous joindre au Golfe de Macri, après avoir porté les lettres du Consul aux différens Agas, chez lesquels nous devions passer.

Nous n'allâmes point à la petite ville de Macri, où l'on nous assura que nous ne trouverions aucune antiquité, & nous tournâmes à gauche pour faire le tour du Golfe, & remonter vers le Nord.

Nous marchâmes une grande partie de la nuit, & nous passâmes deux petites rivières, dont les eaux réunies forment le fleuve Glaucus. Les sentiers que nous suivions sont à peine frayés; le pays est rempli de montagnes, & absolument inhabité. Après avoir passé la journée dans un bois, qui ne nous garantit que bien foiblement d'une chaleur excessive, nous remontâmes à cheval à quatre heures après midi. Nous trouvâmes dans notre route un tombeau semblable à ceux de Telmissus, également creusé dans le rocher, mais d'ordre dorique, & seulement élevé de quelques pieds au-dessus du niveau du terrain.

Le 2 de Juillet au matin, nous arrivâmes dans un méchant hameau ſitué dans une plaine agréable, après avoir paſſé une petite rivière, qui paroît dans l'Hiſtoire avoir autrefois ſéparé la Lycie de la Carie, & qui ſe rend à la mer près de l'endroit où étoit le château de Dædala.

Il ſeroit difficile de décider quels furent les premiers habitans de la Carie. Du tems d'Hérodote, ils ſe prétendoient Indigênes, & ſoutenoient cette opinion contre les Hiſtoriens qui, dès-lors rarement d'accord entre eux, vouloient abſolument les faire deſcendre des Phéniciens, des Pélaſges, ou des Crétois (1). Il y avoit eu en Crète un Prince, nommé *Car:* il étoit bien difficile de ſe refuſer à une analogie auſſi frappante; mais il eſt vrai qu'un autre Prince du même nom régnoit à Mégare, dont il avoit conſtruit la citadelle. Au reſte, les Cariens les méconnoiſſoient également tous deux pour leurs fondateurs, & ils ne rendoient hommage de leur origine, ou plutôt de leur civiliſation, qu'à un Prince *Car*, petit-fils de Manès, & frère de Lydus & de Myſus. C'étoit lui qui le premier avoit obtenu des dieux le don de lire l'avenir dans le vol des oiſeaux, & qui, reconnoiſſant de ce bienfait, avoit élevé près de Mylaſſa le temple de Jupiter Carien. Un Souverain abuſant de la Religion, pour ſurprendre la crédulité d'un peuple ignorant, préſente un fait qui ſemble porter l'empreinte de l'Hiſtoire : mais il épouſa, dit-on, la fille du fleuve Méandre; nous voilà reportés dans la Fable. Quelle que fût l'origine de Callirhoé, il en eut trois enfans, Alabandus, Cryaſſus & Idricus, qui bâtirent chacun une ville. Le premier fut le fondateur d'Alabanda, Ville long-tems célèbre par les richeſſes & le luxe de ſes habitans. Il eſt vrai qu'Etienne de Byſance cite une autre ville d'Alabanda, fondée par Alabandus, fils d'Evhippus, & qu'Hérodote parle d'une Alabanda de Phrygie, dont le Roi de Perſe fit préſent à Butarès. Il faut convenir qu'on ſeroit très à plaindre, ſi l'on déſiroit vivement d'arrêter ſon opinion ſur ces différens ſentimens. Il n'a pas tenu au ſavant Holſténius, de diminuer un peu cette difficulté, en anéantiſſant un de ces Alabandus, par l'explication qu'il donne du mot grec Εὐίππου, qui ne ſignifie point, ſelon lui, *fils d'Evhippus*, mais *habile à conduire des chevaux.*

Telle eſt l'Hiſtoire de ces tems reculés, preſque toujours établie ſur des témoignages contradictoires, & ſur laquelle toutes les lumières de l'érudi-

(1) Recherches ſur la Carie, par l'Abbé Sévin. Mém. de Litt. Tom. IX. pag. 113.

tion n'ont jetté qu'un jour bien foible; citer quelques-unes de ces opinions, c'eſt ſe juſtifier pleinement ſur l'oubli des autres.

Sans pouvoir décider bien affirmativement, ſi *Car* étoit Pélaſge, ou Crétois, & ſans être bien certain que Manès ſon père fût le même que Meſraïm, propre petit-fils de Cham, on ſait que les Cariens partagèrent le malheur des Aſiatiques, & furent preſque toujours ſubjugués, juſqu'à l'époque des conquêtes d'Alexandre, qui ne fut pas plus heureuſe pour eux. Les ſucceſſeurs de ce Prince ſe diſputèrent long-tems la Carie; elle fut enlevée à Caſſandre par Antigone, qui, après la bataille d'Ipſus, ſe vit contraint de la céder à Lyſimaque. Elle paſſa depuis dans la famille des Lagides; elle eſt comptée, dans la dix-ſeptième Idylle de Théocrite, parmi les nombreuſes poſſeſſions de Ptolémée Philadelphe, & reſta ſous le joug de ſes ſucceſſeurs, juſqu'à Ptolémée Epiphane, dont la minorité enhardit le génie uſurpateur de Philippe, Roi de Macédoine, & d'Antiochus, Roi de Syrie. Des uſurpateurs plus puiſſans châtièrent bientôt ces Princes, & Rome qui diſtribuoit alors des couronnes, avec auſſi peu de droit, mais avec plus de réalité qu'elle n'a fait depuis; Rome donna la Carie aux Rhodiens, en la réuniſſant à la Pérée qu'ils poſſédoient déja.

La Carie fut une des Provinces dont Mithrydate s'empara pendant les diviſions de Marius & de Sylla; ce fut à Stratonicée qu'il vit & qu'il aima la malheureuſe Monime.

La Carie rentra ſous la domination des Rhodiens; mais enfin réduite en Province romaine ſous Veſpaſien, elle ſuivit toujours, depuis cette époque, le ſort de l'Empire, juſqu'au moment où les Croiſés s'écartant du véritable objet de leurs grands travaux, s'emparèrent de Conſtantinople, & chaſſèrent de ſes Etats un Prince chrétien qui les y avoit reçus. Dans le déſordre que cauſa cette révolution, un Grec, nommé Maurozume, s'empara de la partie méridionale de l'Aſie mineure; mais lorſqu'en 1261, Michel, le premier des Paléologues, eut chaſſé les François de Conſtantinople, quelques Princes Turcs, ſouſtraits à la puiſſance des Muſulmans Seljoucides (1), s'emparèrent de la Carie, & en partagèrent la poſſeſſion. Ils en furent bientôt chaſſés par les Ottomans, qui eux-mêmes expulſés de leur patrie par le célèbre Gengis, refluèrent ſur l'Aſie mineure, & ſe

(1) Les Seljoucides ſortis du Turqueſtan, s'emparèrent ſucceſſivement de pluſieurs Provinces de la haute Aſie, & d'une grande partie de l'Aſie mineure. Ils étoient diviſés en pluſieurs dynaſties. Ceux dont il s'agit ici, s'étoient établis à *Iconium*, ancienne capitale de la Piſidie. V. l'Hiſt. des Huns, Tom. III. & la Bibl. Orient. de d'Herbelot.

virent en quelque forte forcés de conquérir un afyle. Ce ne fut cependant, fuivant Chalcondyle, que fous Ilderim Bayazid, ou Bajazet *le Foudre*, que les petits Souverains de la côte d'Afie furent entièrement fubjugués. Ils furent rétablis un inftant par le vainqueur cruel de ce Prince malheureux; mais lorfque fatisfait d'avoir ravagé ces belles contrées, il fut retourné à Samarkande, les fils de Bajazet rentrèrent dans fes états, & fubjuguèrent toute cette partie de l'Afie, qui depuis eft toujours demeurée fous la domination Ottomane.

Après avoir paffé la rivière qui fe jette à la Mer près de l'ancien emplacement de Dædala, & être ainfi entrés dans la Carie, nous traverfâmes avec peine des montagnes couvertes de bois, & nous rencontrâmes un miférable hameau, au fortir duquel nous paffâmes une petite rivière. Le pays devint alors plus agréable; une vafte plaine, couverte de lauriers-rofes, de myrthes & de grenadiers, nous conduifit à un ruiffeau qui fe jette dans le fleuve *Axon;* bientôt nous paffâmes ce fleuve, & nous nous reposâmes quelques heures fur fes bords. Nous avions à notre droite une chaîne de hautes montagnes, nommées dans l'antiquité *Calyndici montes*, de la ville de *Calynda*, fituée près du fleuve Axon, & dont je crois avoir de loin apperçu les ruines; dans ce cas, cette Ville n'auroit pas été éloignée de la Mer de foixante ftades, comme le dit Strabon, à moins que ce Géographe n'ait fuivi dans cette mefure tous les détours du fleuve Axon.

Je n'ai rien négligé pour perfectionner la Carte de la Carie, que je donne ici: elle a été rédigée fur les lieux, & nous n'avons jamais marché que le crayon à la main, ayant foin de marquer, à mefure que nous avancions, & la direction de notre route, & celle de toutes les montagnes, ainfi que la nature différente des lieux que nous appercevions; il reftoit cependant quelques difficultés que je n'aurois pu réfoudre, fans les fecours de quelqu'un plus verfé que moi dans l'étude de la Géographie ancienne. M. Barbier, Elève de M. d'Anville, & digne d'un tel Maître, a bien voulu concourir à la perfection de cette Carte.



PLANCHE



HALTE DES VOYAGEURS PRÈS DE DOURLACH, DANS LA CARIE.

A P D R





PLANCHE SOIXANTE & QUATORZIEME.

Halte des Voyageurs, près du Village de Dourlach.

Après avoir traverſé pluſieurs plaines, dont quelques-unes étoient cultivées, nous nous trouvâmes engagés dans des montagnes très-élevées; nous fûmes obligés de nous y arrêter quelques heures, pour laiſſer paſſer la chaleur qui fut preſqu'intolérable; & nous parvînmes au pied d'une montagne auſſi haute qu'eſcarpée, qu'il ſeroit impoſſible de gravir, ſi l'on n'y avoit pratiqué un chemin, dont les détours multipliés adouciſſent un peu l'exceſſive roideur.

Nous traverſâmes enſuite un Village, nommé *Dourlach*, où nous n'apperçûmes aucun veſtige d'antiquités; nos Conducteurs, craignant pour nous un mauvais accueil de la part de l'Aga auquel il appartenoit, nous conduiſirent un quart de lieue plus loin au pied d'un arbre, ſous lequel nous paſſâmes la nuit. Le deſſin de la Planche ſoixante & quatorzième fut fait ſur le champ; c'eſt le tableau fidèle de la vie que nous avons menée pendant près d'une année, & à laquelle il eſt facile de s'accoutumer, dans un climat où les nuits ſont auſſi belles, & où l'on jouit ſi bien de l'abſence du ſoleil. Lorſque les chemins & nos travaux nous le permettoient, nous marchions la nuit, & nous paſſions la journée dans le plus épais d'un bois, & ſouvent plongés dans un ruiſſeau. Les vivres nous ont rarement manqué dans toute l'Aſie mineure, & l'on trouve, dans tous les lieux habités, des poules, que la miſère du pays met à un prix fort médiocre; on peut auſſi ſe pourvoir d'une outre que l'on trouve ſouvent à remplir d'aſſez bon vin; enfin cette partie de mon voyage ne me paroît plus qu'une promenade agréable, quand je la compare à toutes les miſères réunies que j'éprouvai quelques mois après dans la haute Grèce, & dans la route de Salonique à Spalatro, par la Servie, la Boſnie & la Morlaquie.



PLANCHE SOIXANTE & QUINZIEME.

Réception de l'Auteur, chez Haſſan Tchaouſch Oglou.

Nous prîmes notre route vers Moglad, ville élevée ſur les ruines d'*Alinda*, & nous y arrivâmes après trois heures de marche. C'étoit le lieu de la réſidence de l'Aga Haſſan Tchaouſch Oglou, qui, par ſes richeſſes & ſur-tout par ſon courage, s'étoit rendu indépendant de la Porte. Il avoit alors quatre-vingts ans, & ſa puiſſance ſembloit affermie par le reſpect qu'inſpiroit ſon âge; il inſtruiſoit ſon fils dans l'art de ſe maintenir après lui contre le nom du Sultan, c'eſt-à-dire contre les intrigues du Serrail & les caprices des Viſirs: ſes petits-fils étoient ſes Lieutenans, & il leur avoit donné, comme en apanage, les gouvernemens des Villes ou Bourgades voiſines.

Nous arrivâmes de très-grand matin, & deſcendîmes au Caravanſerail, où je fis une rencontre qui me devint très-utile. J'apperçus en entrant, un homme avec l'habit, qui dans l'Orient, eſt commun aux Interprètes & aux Médecins. Il m'aborda auſſi-tôt, & m'adreſſant la parole en italien, il me félicita ſur mon arrivée, & m'offrit ſes ſervices. On imagine aiſément de combien de queſtions je me hâtai de l'accabler: il n'étoit pas moins empreſſé de me connoître, & en moins d'une demi-heure nous devînmes amis intimes. Il étoit Arabe, parloit parfaitement toutes les langues du Levant, & prétendoit avoir paſſé deux ans à Padoue, pour y étudier la Médecine; je ne tardai pas à me convaincre que s'il ne m'en impoſoit pas, il avoit au moins bien peu profité dans cette école. Une ſuite de malheurs l'avoient forcé de ſe réfugier dans cette contrée, où il étoit devenu Médecin de l'Aga de Mylaſſa, qui depuis un mois l'avoit envoyé à celui de Moglad, dont la ſanté s'étoit dérangée par des excès téméraires à ſon âge; il en racontoit les détails, & s'ils n'étoient point exagérés, il faut convenir que le vieux Haſſan ne montroit pas dans ſa vie particulière autant de prudence que dans ſa conduite politique.

Le Médecin ſe chargea d'aller lui annoncer mon arrivée, & de ſavoir l'heure à laquelle il me recevroit. Ce fut ſur les dix heures que je me rendis à ſon Palais; je traverſai une cour immenſe, autour de laquelle étoient attachés plus de cent chevaux magnifiquement équipés; & paſſant près de





RÉCEPTION DE L'AUTEUR CHEZ HASSAN TCHAOUSCH-OGLOU.

A.P.D.R.

la porte du Harem, devant laquelle étoient plusieurs Eunuques noirs, je montai au Palais, il étoit presqu'entièrement construit en bois; mais un grand escalier & de vastes galeries extérieures ne laissoient pas de lui prêter assez d'apparence. Ces galeries étoient remplies d'une foule de Turcs, de Nègres, de Tartares, qui tous se pressoient pour me voir, me toucher, examiner mes armes, mes habits, & me parloient tous à la fois des langues qu'ils savoient bien que je n'entendois pas.

Après m'avoir fait subir cette persécution pendant près d'une demi-heure, on me fit commencer le cours de mes visites. Je fus d'abord conduit chez le Kiaya, ou premier Officier de l'Aga, de-là chez son fils, & enfin je parvins jusqu'au père. Il étoit au fond d'une très-grande salle, dans l'angle du sopha, avec un de ses arrières petits-enfans entre ses genoux. Je pris place à côté de lui; le Médecin Arabe, qui servoit d'Interprète, étoit entre nous agenouillé sur le tapis, ses mains l'une sur l'autre, & glissées dans le bout de ses manches, usage qui dans l'Orient a toujours été la marque du respect le plus profond (1). On offrit mes présens à l'Aga; ils consistoient en une montre d'or, une paire de pistolets, des étoffes de soie rayées d'or pour habiller deux de ses femmes, & une caisse de bouteilles de syrops & de confitures sèches, dont je portois avec moi une ample provision.

Hassan me fit beaucoup de questions sur mon voyage, & mes réponses ne firent qu'augmenter sa surprise; il ne concevoit pas que la simple curiosité eût été pour moi un motif suffisant de m'exposer à tant de fatigues; & il pouvoit en effet s'en étonner, n'étant jamais sorti de cette contrée presque sauvage, que pour quelques expéditions militaires. Après des efforts, peut-être inutiles, pour lui faire comprendre le genre d'intérêt qui m'amenoit de si loin dans un pays autrefois célèbre, je lui parlai de sa réputation, de sa puissance, du courage & de la prudence dont il avoit eu besoin pour se rendre indépendant. Il ne me parut pas insensible à ces éloges, & d'un geste fit éloigner un peu les assistans. La confiance qu'il sembloit me montrer m'inspira plus de hardiesse; je lui fis à mon tour quelques questions, & j'appris qu'il n'avoit jamais eu aucune mission de la Porte;

(1) Xénophon, en parlant de la pompe avec laquelle le grand Cyrus sortit pour la première fois du Palais de Babylone, s'exprime ainsi. « Toute la cavalerie...... avoit mis » pied à terre, les soldats tenant leurs mains cachées sous » leurs manteaux; ce qui s'observe de nos jours, toutes les » fois qu'on est à portée d'être vu par le Roi ». Cyropédie, Liv. VIII. pag. 315. de la traduct. de M. Dacier. Et plus bas (pag. 318.) il observe comme une marque de dignité que Cyrus avoit les mains nues. Le même Auteur rapporte, que Cyrus le jeune, annonçant ses projets au trône, fit mourir deux Princes du Sang royal, uniquement parce qu'ils avoient osé paroître devant lui, sans avoir les mains enveloppées dans l'extrémité de leurs manches, marque de respect qui n'étoit due qu'au Roi. Hist. Græc. Lib. II. cap. 1.

que ſes richeſſes, première ſource de ſon crédit, étoient bientôt devenues le fondement de ſon autorité, qu'il avoit été inquiété par les Pachas voiſins, mais que ſa bravoure avoit repouſſé leurs attaques; qu'enfin il s'étoit compoſé un gouvernement, & en quelque ſorte un état, dans un pays défendu par des montagnes.

J'admirai dans ſes réponſes un grand ſens naturel, mêlé d'une ſimplicité naïve, qui m'enhardit encore, & je mêlai, à de nouvelles queſtions, de nouveaux éloges de ſes talens. Il ne m'en a pas fallu, dit-il, autant que vous le croyez. Obligé de me défendre contre des Agreſſeurs injuſtes, je me ſuis fait des amis de tous ceux que l'on opprimoit; j'ai remis aux habitans de cette contrée la moitié des impôts qu'exigeoit le Pacha, & ils ont regardé, comme un meilleur maître, celui auquel ils payoient la moitié moins. Je protège mes amis, & je fais étrangler, comme il eſt juſte, mes ennemis, ou ceux que je ſoupçonne de l'être. Après ces mots, tels que me les rendit l'Interprète, il lui ordonna de me demander pourquoi j'avois ſouri. Je répondis que de faire étrangler ſes ennemis pouvoit être fort prudent, mais que de commencer par-là, ſur un ſimple ſoupçon, n'étoit peut-être pas d'une exacte juſtice. Dis à cet Etranger, repliqua-t-il, que ce qui eſt néceſſaire eſt juſte, qu'autrement Dieu ne l'auroit pas permis, & ne m'auroit pas récompenſé par de ſi longs ſuccès.

Je me gardai bien de réfuter ce raiſonnement turc, & je me bornai à faire des vœux pour la continuation de ſes proſpérités. Le Sultan, repliqua-t-il, ne peut plus me faire grand mal; j'ai quatre-vingts ans, j'ai paſſé ma vie, riche, heureux, cher à mes amis, & redouté de mes ennemis; ma ſanté ſe dérange, il ne me reſte plus que peu de momens à vivre, & je n'ai rien à craindre, n'ayant rien à me reprocher. Je n'ai jamais fait de mal au Sultan qui ne me connoît pas, & au nom duquel on m'auroit fait couper la tête, ſi je n'avois toujours pris ſoin d'écarter de mon territoire les Emiſſaires chargés de cette commiſſion. Je ſouhaite ſeulement que mes fils me reſſemblent; qu'après ma mort, ils ſachent ſe défendre, & tranſmettre leur autorité à cet enfant que je chéris. Je l'écoutois, frappé de ſes réponſes, & de quelques traits qui me rappelloient le Viſir Acomat, peint par Racine, lorſque je vis ſon viſage s'égayer, & tout-à-coup ayant regardé l'endroit ſur lequel ſes yeux ſembloient ſe fixer, j'apperçus une figure extraordinaire qui faiſoit mille contorſions, & parloit avec une extrême volubilité. L'Arabe m'expliqua que c'étoit un fou, favori de l'Aga,

qui

qui le quittoit rarement. Il parut s'amuſer beaucoup de ſes geſticulations & de ſes plaiſanteries ; & après quelques inſtans , il me demanda ſi les Princes de mon pays avoient des fous dans leurs Palais ; je lui répondis qu'ils en avoient eu autrefois , mais qu'ils n'en avoient plus aujourd'hui d'attitrés , & qu'à cet égard ils s'abandonnoient avec confiance aux haſards de la ſociété. C'eſt un ancien uſage parmi nous , reprit-il , & qui n'a aucun inconvénient ; ce ne ſont pas les fous qui ſont dangereux dans les Cours , ce ſont les ſots ; je paye un fou pour m'amuſer , & des gens ſenſés pour s'occuper de mes affaires ; ſi le Sultan avoit fait de même , les efforts de ſes armes mieux dirigés , n'auroient pas échoué récemment devant un petit nombre de Ruſſes.

Haſſan , après s'être informé de la route que je voulois tenir , me promit d'aſſurer ma marche , & de me donner un de ſes gardes qui , quoique ſeul , imposeroit dans tout le pays par le reſpect qu'imprimoit le nom de ſon Maître. Une heure après mon retour dans le Caravanſerail , Haſſan m'envoya en grande cérémonie un aſſez beau cheval iſabelle ; c'eſt chez tous les Muſulmans le préſent le plus honorable , & celui qu'ils regardent comme la plus grande marque de conſidération.

Je paſſai le reſte de la journée à prendre du Médecin arabe des renſeignemens ſur le pays qu'il connoiſſoit aſſez bien ; & comme Haſſan n'avoit plus beſoin de lui , je l'engageai à me ſuivre à Mylaſa , où il pouvoit m'être utile. Il ne m'avoit pas fallu une converſation bien longue avec lui , pour juger de ſes connoiſſances en médecine ; & quelques queſtions qu'il avoit haſardées en examinant une boëte de drogues que je portois avec moi , m'avoient déja donné la meſure certaine de ſon érudition , lorſqu'on vint lui dire qu'un de ſes malades étoit dans un état affreux , & que ſurtout depuis la dernière priſe du remède , ce malheureux éprouvoit des douleurs inſupportables. Il me prit alors un peu à l'écart , & m'avouant ſon inſuffiſance en médecine , il me pria de ſoulager le miſérable pour lequel on venoit de l'appeller , ne doutant point , diſoit-il , que je ne fuſſe un très-habile homme , capable de faire ſa fortune , en lui communiquant une partie de mes ſecrets ; pour moi , ajouta-t-il , je ſuis forcé d'abandonner ce malade , il eſt depuis quinze jours tourmenté d'une colique néphrétique , & tous mes ſoins ne ſemblent qu'aggraver ſon mal ; le Ciel m'eſt cependant témoin que j'y fais de mon mieux , & Dieu ſait ſi je lui épargne la rhubarbe. De la rhubarbe pour une colique néphrétique ! On peut imaginer

quels furent mes cris. Le pauvre Arabe chercha plusieurs raisons pour se justifier, & finit par la meilleure de toutes. Sa pharmacie n'étoit pas étendue, & du seul remède qu'il possédât, il faisoit un remède universel; il en bourroit ses malades, & puis il déploroit l'incertitude & l'insuffisance de l'art. Je réussis à réparer un peu ses torts avec celui qu'il venoit de tourmenter si cruellement, par une saignée, des bains & une boëte de pilules de savon que je lui laissai. La déférence du Docteur arabe ne manqua pas d'inspirer pour moi à tous les habitans une confiance qui me devint pénible; les malades accouroient en foule, & mes drogues auroient été bientôt épuisées, si j'eusse cédé à leur empressement, ou au plaisir de faire quelques expériences. Je me contentai de hasarder quelques saignées, de distribuer généreusement quelques onguents, & à la faveur de la nuit, je me dérobai aux embarras de ma réputation, & au danger plus instant de la perdre.

PLANCHE SOIXANTE & SEIZIEME.

Palais de l'Aga d'Eski-Hissar.

Nous arrivâmes à la pointe du jour à Eski-Hissar, après avoir marché toute la nuit dans un pays assez agréable, & après avoir traversé des plaines dont quelques-unes étoient cultivées. Pocock & Chandler placent en cet endroit l'ancienne *Stratonicea;* les raisons qui les ont déterminés, ne sont pas incontestables (1) à beaucoup près; mais comme celles que j'aurois

(1) Les inscriptions trouvées à Eski-Hissar, & dans lesquelles il est parlé de *Jupiter Chrysaoreus*, ne sont pas une preuve complette de l'opinion des Anglois; car tous les peuples de Carie ayant le même respect pour cette divinité, ils pouvoient tous rapporter dans leurs monumens, ses bienfaits & leur reconnoissance. Cette observation, en autorisant beaucoup d'incertitude, permet quelques conjectures. Ptolémée place Stratonicée dans le milieu de la Carie, & Eski-Hissar est fort rapproché de la côte méridionale; de plus, cette Ville se trouvant alors voisine d'*Alinda* & de *Mylassa*, son territoire pourroit-il avoir l'étendue que lui assignent les Anciens? Suivant Strabon, Lib. XIV, *Lagini* ou *Laginia*, comme la nomme Etienne de Bysance, dépendoit de Stratonicée, & il nous apprend en même tems, que cet endroit étoit à 850 stades du port *Physcus*, sur la côte méridionale de la Carie, c'est-à-dire, au moins à 20 lieues, suivant l'évaluation du stade le plus court; mais Eski-Hissar n'est environ qu'à cinq lieues de l'emplacement du port *Physcus* aujourd'hui *Marmora*, & nous savons que le territoire de Stratonicée n'avoit que dix lieues d'étendue, *Lagini* se trouveroit donc alors beaucoup trop loin de Stratonicée; & si les distances données par les Géographes anciens étoient parfaitement justes, il faudroit chercher l'emplacement de cette dernière Ville, quelques lieues plus au Nord; au reste, ces hypothèses ne sont peut-être fondées que sur une erreur de Ptolémée, ou sur une faute de son Copiste; peut-être y avoit-il moins de 850 stades, de *Lagini* au port *Physcus;* peut-être le territoire de Stratonicée étoit-il plus étendu qu'on ne le croit. De nouvelles inscriptions mieux conservées & d'un sens plus décisif, peuvent seules résoudre cette question, dont l'intérêt diminue beaucoup, lorsqu'on la rapproche de cette foule d'objets bien plus importans qui ne seront jamais mieux éclaircis.

Au défaut de Stratonicée, l'on pourroit voir dans Eski-Hissar, les vestiges de la ville d'*Hydissa*, dont la position sur la carte de Ptolémée, confirmeroit assez cette idée, sans la magnificence des ruines qui existent encore, & qui semble indiquer une Ville plus riche & plus célèbre. *Hydissa* avoit été fondée par *Hydissus*, fils de Bellérophon & d'Astérie; elle dépendoit de la ville d'Alabanda.





Palais de l'Aga d'Eski-Hissar.



Fête turque

pour les détruire ne feroient également que des probabilités, je crois devoir foufcrire à l'opinion des favans Voyageurs qui ont vu ces ruines avant moi.

La ville de Stratonicée, fondée par les Macédoniens, avoit reçu fon nom de Stratonice, femme d'Antiochus Soter. Tous les Monarques Séleucides fe plurent à l'embellir; & refpectée par les Romains, elle conferva longtems fa liberté; l'Empereur Adrien en rebâtit une partie: l'on croit retrouver en effet dans fes ruines l'empreinte d'un goût poftérieur à l'ère des Séleucides, & peu digne de cette époque glorieufe pour les arts. Les montagnes qui entourent cette ville font les dernières ramifications de cette chaîne immenfe des monts Taurus, qui s'élevant enfuite à mefure qu'ils s'étendent, fe prolongent jufqu'aux extrémités de l'Inde, & divifent toute cette partie du monde.

Les Stratonicéens avoient en leur pays deux temples célèbres; l'un dédié à Hécate, étoit à *Lagini* fur la route d'Ephèfe; l'autre fitué près de leur capitale, étoit confacré à Jupiter *Chryfaoreus;* c'eft-là qu'une fois l'année, toutes les villes de Carie envoyoient leurs députés, pour offrir des facrifices communs, & pour traiter des affaires générales de leur République fédérative, comme les peuples d'Ionie fe réuniffoient par les mêmes motifs au temple d'Apollon *Didyme.*

On peut voir dans le recueil de Chifchull plufieurs infcriptions, dans lefquels il eft parlé d'Hécate & de Jupiter *Chryfaoreus.* Dans une autre mieux confervée, il eft dit « que ces divinités ayant préfervé la Ville des » plus grands dangers, & que tout le peuple leur témoignant fa reconnoif» fance par la multitude des facrifices & par l'encens qui brûloit dans leurs » temples, le Sénat a ordonné, que tous les jours trente enfans des pre» mières familles de la Ville, vêtus de blanc & couronnés d'olivier, iroient » avec leurs Gouverneurs en proceffion au Sénat, précédés d'un joueur » de harpe & d'un héraut, & qu'ils chanteroient une hymne compofée par » Sofander ». (1)

On ne reconnoît plus aujourd'hui les veftiges de ces temples, que la piété des peuples avoit fans doute enrichis; mais on trouve ceux de beaucoup d'autres monumens. Eski-Hiffar, n'eft qu'un village peu confidérable (2); les maifons qui le compofent, entourées d'arbres hauts & touffus, font

(1) Antiq. Afiaticæ, pag. 155.

(2) Ce nom formé des mots Turcs *Eski*, *vieux*, & *Hiffar*, *château*, eft commun à plufieurs Villes de Turquie, & indique toujours d'anciennes conftructions.

placées sur les bords d'un ruisseau, dont les eaux pures & limpides se précipitent en cascades parmi les débris des édifices les plus somptueux.

PLANCHE SOIXANTE & DIX-SEPTIEME.

Fête Turque.

APRÈS avoir travaillé toute la journée à mesurer les ruines, dont je parlerai dans les articles suivans, j'allai voir l'Aga, petit-fils d'Hassan Tchaousch Oglou. C'étoit un jeune homme fort laid, parfaitement stupide, & qui vraisemblablement ne tardera pas à être étranglé après la mort de son grand-père; il me reçut d'abord avec beaucoup de hauteur; mais lorsque j'eus essayé de lui faire comprendre le motif de mon voyage, il en conclut, qu'il n'y avoit qu'un fou qui pût s'exiler ainsi de son pays, & déposant dès ce moment toute sa dignité, il me traita avec la plus grande considération. Après m'avoir assuré que j'aurois la liberté d'examiner le pays, il me dit que j'arrivois très-à-propos pour prendre part à une fête qu'il alloit se donner, & dont assurément je serois satisfait. Je me rendis à l'heure indiquée, & quoique je n'eusse pas une haute idée des spectacles Turcs, j'étois cependant loin de soupçonner le genre de celui qui m'attendoit. L'Aga, maître bienfaisant, vouloit en partager le plaisir avec ses vassaux, qui, rangés autour de la place, donnoient les marques de l'impatience la plus vive; c'étoit en vain qu'on cherchoit à la calmer par la musique la plus aigre & la plus discordante.

A peine me fus-je placé près de l'Aga, qu'on vit entrer un Turc richement vêtu, la tête couverte d'un bonnet chargé de perles; après quelques gambades & beaucoup de grimaces, il s'accroupit au milieu de la place, & d'un air presque frénétique, se mit à chanter une longue suite de vers: il s'accompagnoit du son bruyant & répété d'une espèce de guittare, qu'il ne cessoit de frapper de tous ses doigts réunis. Il célébra d'abord le courage & les victoires du brave Hassan, comme dans Homère Télémaque entend chanter les louanges de son père à la table de Ménélas. Ces chants belliqueux furent bientôt suivis de chants plus analogues au spectacle qui se préparoit; il célébra l'objet de son amour, en peignit tous les charmes; mais trop fidèle aux exemples des Anciens, il ne fit qu'attester la corruption de ces climats, & rappeller les égaremens d'Anacréon. Quatre jeunes gens entrèrent

Pl.

TOMBEAU DE PHILECUS.

Echelle de 48 Pieds

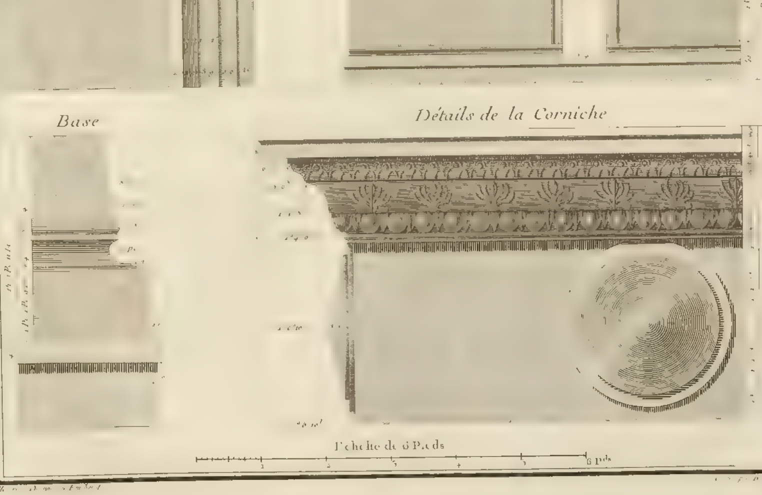
1 12 24 36 48 P^ds

Plan

Elévation

Chambranle de la Porte

Elévation de la face latérale



Echelle de 6 Pieds

1 2 3 4 5 6 P^ds



entrèrent alors en danſant, & jouèrent enſuite une eſpèce de farce, d'une obſcénité trop révoltante, pour qu'on puiſſe ſe permettre même de l'indiquer. L'enthouſiaſme de l'Aga, les applaudiſſemens & l'ivreſſe générale du peuple, m'apprirent à quel excès les Turcs pouſſent un vice, qui ſemble héréditaire chez les habitans de ces climats.

PLANCHE SOIXANTE & DIX-HUITIEME.

Tombeau de Philécus.

Dans la cour de l'Aga, eſt une enceinte quarrée, un peu plus longue que large, formée par une muraille de marbre blanc. Les faces extérieures de ce monument ſont décorées d'une baſe & d'une corniche de fort bon goût; au-deſſous, ſont des objets ronds & ſaillans, qui me paroiſſent repréſenter des boucliers, tels que les Anciens en ont ſouvent portés. Cette enceinte, qui ne paroît pas avoir jamais été couverte, renfermoit ſans doute des ſarcophages, qui peut-être exiſtent encore ſous les décombres dont elle eſt remplie. Les deux marches qui s'élèvent au-deſſus de la corniche, & qui indiquent la forme pyramidale affectée aux tombeaux, m'avoient déja fait ſoupçonner l'objet de cet édifice, lorſque nous découvrîmes ſur une de ſes faces une longue inſcription, au haut de laquelle on lit en gros caractères ΜΝΗΜΕΙΟΝ ΦΙΛΗΚΟΥ, *tombeau de Philécus.* Cette inſcription, la plus longue que j'aie jamais vue, couvre preſqu'entièrement une des faces du monument; elle eſt écrite en caractères grecs, preſque tous d'une forme différente des caractères uſités.

Nous avions entrepris le travail long & pénible d'en copier fidèlement tous les traits, lorſque le Médecin arabe, que je m'étois attaché par quelques préſens & par l'eſpérance d'en recevoir de nouveaux, m'avertit des queſtions inquiétantes que l'Aga venoit de lui faire. Après s'être informé de tout ce qui pouvoit me regarder, il vouloit encore ſavoir ſi nous avions beaucoup de ſéquins, & il avoit chargé l'Arabe de le découvrir. Cette curioſité dans un brigand, qui pouvoit d'un geſte nous faire aſſommer, ſans qu'on ſût jamais ce que nous ſerions devenus, augmenta les inquiétudes que mes conducteurs commençoient à me donner. Je découvris bientôt qu'ils étoient tous d'accord pour me tromper, & craignant une connivence dangereuſe, je partis promptement d'Eski-Hiſſar, après avoir chargé un

Papas grec qui me paroiſſoit intelligent, de copier avec le plus grand ſoin l'inſcription que j'étois obligé d'abandonner ; il me promit la plus grande exactitude, ſe fit payer fort chèrement, & ne m'envoya, au lieu dont nous étions convenus, que la dixième partie de l'inſcription : encore ce fragment paroît-il copié avec fort peu de ſoin : il eſt impoſſible d'en rien expliquer ; peut-être même cette inſcription eſt-elle dans une langue étrangère, quoiqu'écrite avec des lettres grecques. Si quelque Voyageur pénètre dans cette partie, il ne doit rien négliger pour ſe procurer ce monument, dont l'explication ſeroit ſans doute très-intéreſſante.

PLANCHE SOIXANTE & DIX-NEUVIEME.

Détails des ruines d'un Monument.

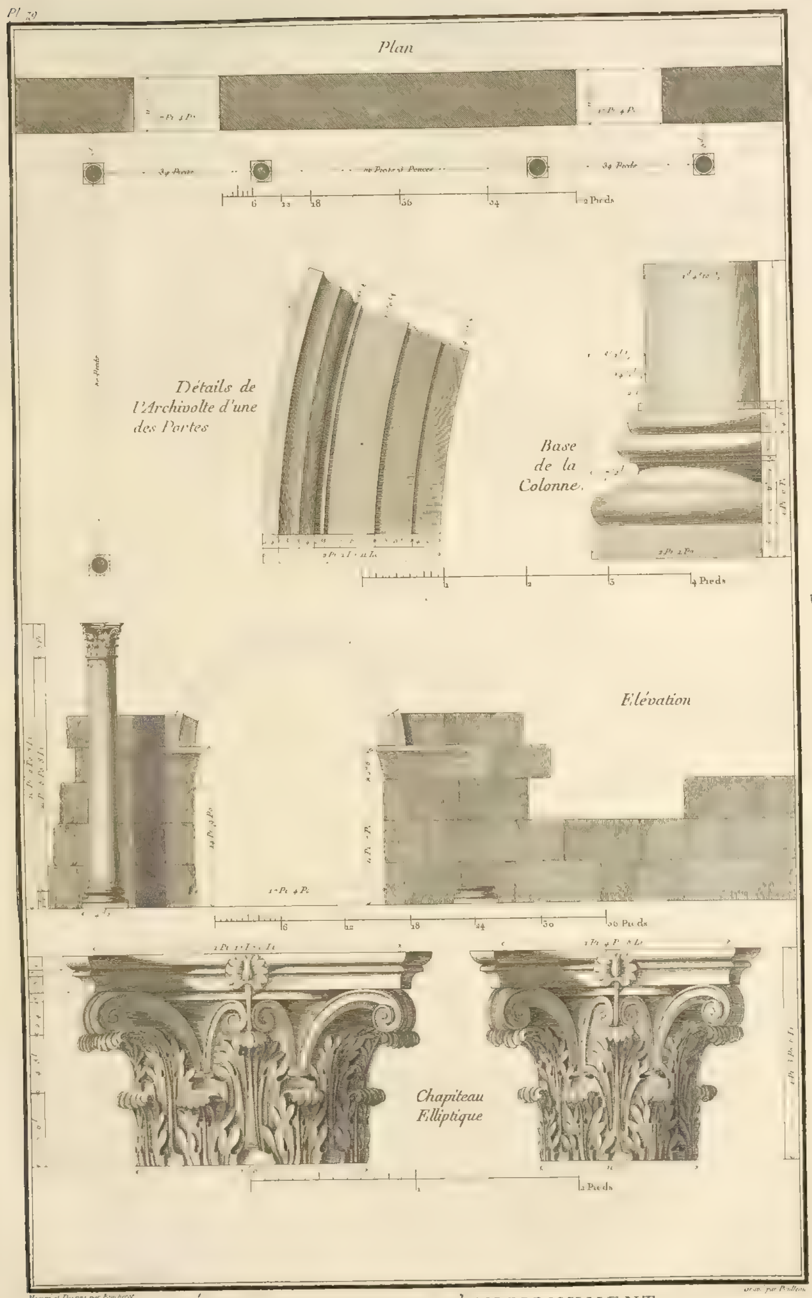
PARMI les ruines de Stratonicée, on remarque les reſtes d'une muraille qui paroît avoir formé l'enceinte d'une cour, dont l'intérieur étoit décoré par des colonnes corinthiennes. Elles ſont trop eſpacées, pour que les architraves puſſent porter de l'une à l'autre, & ſans doute l'entablement ſe profiloit ſur les colonnes ; leur fût eſt entièrement liſſe, & leur hauteur n'eſt que de neuf diamètres. La baſe qui a près d'un module & un tiers de hauteur, eſt augmentée par un tore qui tient au fût de la colonne, & poſe immédiatement ſur le premier tore de la baſe, ce qui ne me paroît pas faire un bon effet.

Les portes placées entre les colonnes & voûtées en arcades, n'ont de hauteur qu'un tiers en ſus de leur largeur. Au bas de cette planche, eſt le deſſin d'un chapiteau elliptique. Il ne diffère du Corinthien, que par les tigettes des caulicoles qui ſont engagées dans le tambour, & ne ſont point enrichies de petites feuilles. Les grandes feuilles d'olivier, n'ont que deux & trois diviſions, au lieu de quatre & cinq qu'on leur trouve ordinairement.









DÉTAILS DES RUINES D'UN MONUMENT.

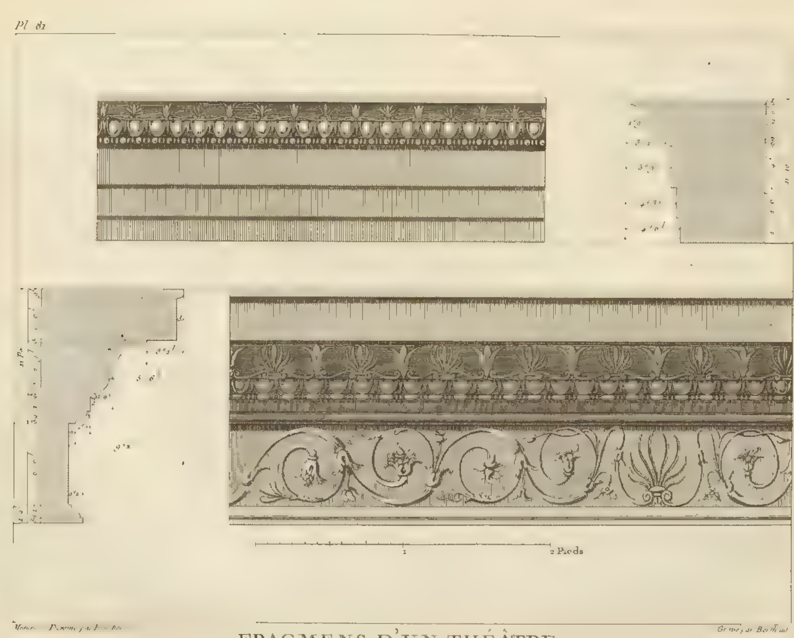
Pl. 81



RUINES DE STRATONICEE.

A. P. D. R

Pl. 82



FRAGMENS D'UN THÉÂTRE.



Pl. 85.

DIVERS FRAGMENS DE STRATONICÉE.

Fig. 1.

Fig. 2

Fig. 3.

Fig. 4.

Echelle de 4 Pieds



PLANCHES QUATRE-VINGTIEME, *ET* QUATRE-VINGT-UNIEME.

Ruines de Stratonicée : Fragmens d'un Théâtre.

DANS la première de ces planches, on voit le deffin d'une des arcades dont on vient de parler ; dans la feconde, des fragmens d'un théâtre en marbre affez bien confervé, mais dont je n'ai pas cru devoir faire graver le plan, parce qu'il ne diffère de celui de Telmiffus que par quelques détails. Voici à-peu-près les différences que l'on y peut remarquer. Les efcaliers montant aux gradins les plus élevés de l'amphithéâtre, ont à leurs extrémités inférieures deux petites rampes fymétriques de fix marches, qui arrivent à un pallier commun aux trois efcaliers, au lieu qu'au théâtre de Telmiffus, il n'y a qu'une de ces rampes. Les acoudoirs qui terminent les gradins auprès des efcaliers, font ornés de pattes d'aigles, d'une très-belle exécution. La décoration du fond de la fcène étoit ornée de colonnes & de ftatues, dont on voit encore les débris à la place qu'elle occupoit. Nous y trouvâmes auffi des tambours de colonnes ovales. Le pallier qui fait le tour du théâtre, étoit placé dans celui-ci, aux deux tiers de la hauteur de la maffe totale des gradins ; dans celui de Telmiffus, il la partage en deux parties égales, & il eft beaucoup plus large ; on y remarque auffi un fecond pallier de la même largeur, placé au-deffus des gradins, & terminé par un mur d'appui, tandis qu'on n'en découvre aucun veftige au théâtre de Stratonicée.

Les fragmens gravés dans la planche quatre-vingt-unième, font d'une belle exécution, & parfaitement dans le ftyle grec.

PLANCHE QUATRE-VINGT-DEUXIEME.

Divers Fragmens.

Figure première. Un autel rond, avec des têtes de bœufs & des guirlandes. Sur cet autel étoit une infcription fort endommagée, & dont le fens ne paroiffoit préfenter rien de particulier.

Figure feconde. Fragment d'un entablement fur la frife duquel on a fculpté une courfe de chars.

Figure troisième. Plan & élévation d'une porte encore entière, au milieu d'une grande quantité de décombres.

Figure quatrième. Les détails de cette même porte. Le profil de son couronnement est fort singulier : la corniche pose immédiatement sur le chambranle, & est coupée à plomb, sans profiler à ses extrémités. Il y a des ornemens sur toutes les moulures de la corniche ; on n'en voit aucun sur celles du chambranle. Un seul larmier couronne toute la masse, & le sophite est incliné en arrière, au lieu de l'être en avant, comme les Grecs l'ont toujours pratiqué, & comme l'origine des corniches en bois semble le demander. Ce fragment est d'une belle exécution, & produit un bon effet.

Ce Chapitre est terminé par un dessin qui rappelle les malheurs de Monime, & offre quelques médailles des Villes dont je viens de parler. L'une est d'Alinda ; elle présente d'un côté la tête d'Hercule, & de l'autre, sa massue & sa peau de lion.

Il y en a deux de Stratonicée, dont les types rappellent les jeux qui se célébroient dans cette Ville ; sur la première, on voit un autel allumé, entre deux torches ; & au revers, un Athlète tenant un cheval par la bride.

Sur la seconde, est une victoire, qui tient une couronne & une palme ; au revers, le nom de Stratonicée dans une couronne de laurier.

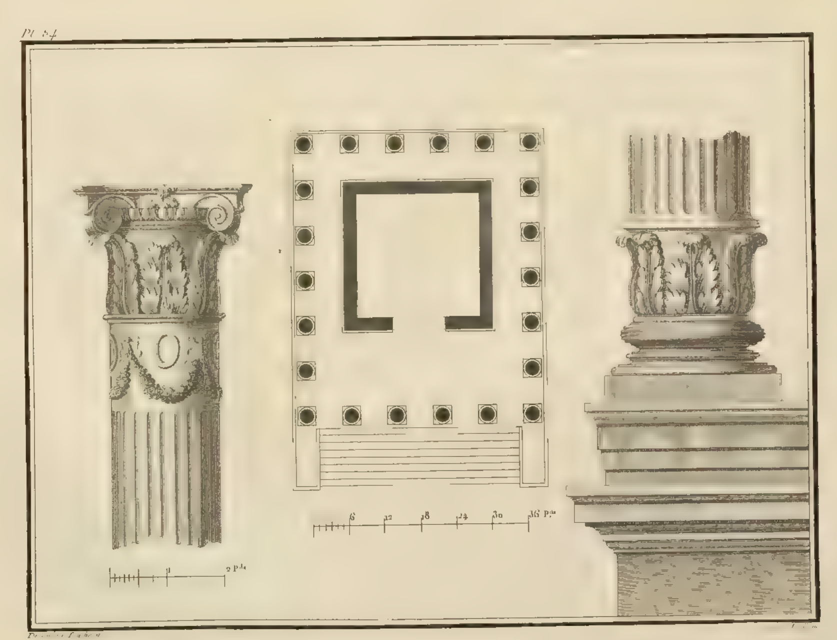


Pl. 83



Temple d'Auguste à Mylasa.

Pl. 84
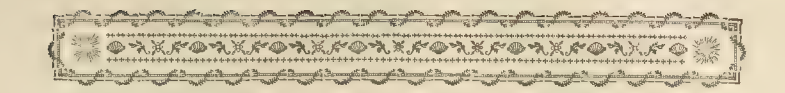


Plan et Détails du même Temple

VOYAGE PITTORESQUE DE LA GRÈCE

[illegible]





VOYAGE PITTORESQUE
DE LA GRECE.

CHAPITRE NEUVIEME.

PLANCHES QUATRE-VINGT-TROISIEME
ET
QUATRE-VINGT-QUATRIEME.

Temple d'Auguste à Mylasa : son plan & ses détails.

NOUS allâmes en une nuit d'Eski-Hissar à *Mélasso*, autrefois Mylasa (1), par des montagnes presqu'impraticables & par des bois remplis de roches escarpées. J'ai rectifié la position de cette Ville, en la rapprochant davantage du golfe Céramique, où sans doute étoit son port, plutôt qu'à Physcus dans la Pérée, comme le dit Strabon. Plusieurs passages de Pline, d'Etienne de Bysance & de Pausanias, viennent à l'appui de mes observations, & M. d'Anville n'a sans doute été déterminé à préférer l'autorité de Strabon, & à rapprocher Mylasa du port Physcus, que par la relation de Marchands anglois, insérée dans le voyage de Wehler, & dans laquelle on compte dix à douze heures de marche, entre Jasus & Mylasa, tandis que je n'ai trouvé que la moitié de cette distance. Cette dernière Ville, ainsi que je l'ai placée dans mes Cartes, est à trois lieues du golfe Céramique, ce qui revient aux quatre-vingts stades, dont les Anciens disent qu'elle étoit éloignée de la mer.

(1) La dénomination de cette Ville varie chez les Auteurs anciens. Hérodote, Strabon & Ptolomée écrivent Μυλασσα *Mylassa* ; mais dans Polybe, Pausanias & Pline, on lit Μυλασα *Mylasa* ; plusieurs médailles confirment cette seconde leçon.

L'origine de Mylaſa remonte juſqu'à ces époques incertaines, où l'Hiſtoire conſerve encore tous les caractères de la Fable. Selon Etienne de Byſance, cette Ville devoit ſa fondation à Mylaſus, fils de Chryſaor ; & ſuivant Hérodote, le temple de Jupiter Carien, bâti dans ſes environs, exiſtoit long-tems auparavant. Elle étoit, dit-on, la patrie de cet Arſelis, qui vint aider Gigès à ſe défaire de Candaule, pour ſatisfaire la pudeur ſingulière de la Reine ſon épouſe. Elle vit naître depuis Héraclide, fils d'Ibanolis, qui après pluſieurs défaites des Cariens par Dauriſès, gendre de Darius Hyſtapes, ſut faire tomber les chefs de cette armée dans les pièges qu'il leur tendit.

Il paroît que Mylaſa fut quelquefois ſoumiſe à des Rois. Pline parle de Ménandre, Roi de Carie, & dit que les Rhodiens conſervoient avec ſoin ſon portrait peint par Appelle. Ce n'eſt point en l'honneur de ce même Ménandre, que fut érigée cette colonne corynthienne, encore exiſtante à Mylaſa, & ſur le fût de laquelle on lit l'inſcription ſuivante :

ΟΔΗΜΟΣ
ΜΕΝΑΝΔΡΟΝΟΥΛΙ
ΑΔΟΥΤΟΥΕΥΘΥΔΗ
ΜΟΥΕΥΕΡΓΕΤΗΝ
ΤΗΣΠΑΤΡΙΔΟΣΚΑΙ
ΕΞΕΥΕΡΓΕΤΩΝ
ΓΕΓΟΝΟΤΑ.

Le Peuple a fait ériger cette colonne en l'honneur de Ménandre, fils d'Uliades, & petit-fils d'Euthydémus, bienfaiteur de la Patrie, à laquelle ſes Ancêtres ont auſſi rendu de grands ſervices.

Euthydémus, grand-père de ce Ménandre, & dont nous aurons bientôt occaſion de parler, vivoit du tems de Jules Céſar & d'Auguſte.

Mylaſa ſuivit preſque toujours le ſort de la Carie ; elle fut priſe par Mythridate, & enſuite par Labiénus qui s'étoit retiré chez les Parthes, & dont le père avoit été Lieutenant de Céſar. Ce fut inutilement que durant ce dernier ſiége, Hybréas à qui ſon éloquence & ſa vertu donnoient un empire mérité ſur ſes concitoyens, ſut les encourager à faire la défenſe la plus opiniâtre ; il fut lui-même forcé de céder à la néceſſité & de ſe réfugier à Rhodes : mais à peine le vainqueur fut-il ſorti de la Ville, qu'Hybréas, de retour dans ſa patrie, y ramena bientôt la liberté la plus entière :

ce ne fut pas assez pour lui d'avoir secoué le joug étranger, il sut aussi diminuer le crédit d'un citoyen dangereux, mais que ses richesses & ses talens sembloient rendre un mal nécessaire. Euthydémus souvent exilé, autant de fois rappellé, toujours trop puissant dans un état dont sa fortune effrayoit l'indépendance, vit son ambition contenue par le zèle & par l'énergie d'Hybréas; heureux avec l'amour du bien & l'art de persuader, d'être né dans une constitution où le mérite parvenoit toujours à prendre son niveau, où le talent n'étoit pas regardé comme un motif d'exclusion par la médiocrité alarmée; enfin où l'homme vertueux, le vrai citoyen, découvrant les premières tentatives de l'oppression, pouvoit les dénoncer au tribunal de la nation entière, & l'inviter hautement à une défense légitime contre des entreprises criminelles.

Les Romains laissèrent à Mylasa cette liberté dont elle s'étoit rendue digne par d'aussi grands efforts pour la conserver. Pline la nomme *Mylasa libera* (1): Strabon nous apprend qu'elle étoit une des Villes les plus magnifiques de l'Antiquité, & l'une de celles où l'on admiroit le plus de temples, de portiques & de monumens de toute espèce; une carrière de marbre blanc, qui domine la Ville, fournissoit abondamment à la construction de ces nombreux édifices.

Les Mylasiens avoient deux temples dédiés à Jupiter, l'un situé dans la Ville étoit nommé *Osogo* (2); l'autre étoit dans la montagne à 60 stades de la Ville, en un lieu nommé *Labranda*, sur la route qui conduisoit à Alabanda; il étoit consacré à *Jupiter Stratios*, *Jupiter guerrier.* Sa statue très-ancienne inspiroit une grande vénération; on venoit de toutes parts implorer sa puissance, & l'on avoit construit un chemin pavé, qui conduisoit de Mylasa vers ce temple révéré. Il n'existe plus rien de cet édifice, & l'on ignore même l'emplacement du temple de Jupiter Carien. Chandler dit que, sur un rocher escarpé, environ à deux lieues au Sud de Mylasa, il a vu un château, dont la muraille est fondée dans un endroit sur des degrés de marbre, & il soupçonne que ce pouvoit être là l'emplacement du temple de Jupiter Carien; mais cette idée ne peut être regardée que comme une conjecture extrêmement vague. De tous les temples qui décoroient cette Ville, un seul avoit échappé aux outrages du tems, au zèle aveugle des premiers Chrétiens, ou à la superstition barbare des

(1) Plin. Lib. V, cap. 29.

(2) Strab. Lib. XIV. pag. 659. Edit. Casaub.

Mufulmans; ce monument dédié à Augufte & à la divinité de Rome, vient auffi d'être détruit, & l'on ne retrouve plus que fes fragmens employés à conftruire une mofquée. Pococke l'a vue entier; c'eft d'après lui que je vais effayer de le faire connoître, il eft intéreffant par la richeffe & la variété de fes parties, & fon effet général eft piquant, malgré fes irrégularités; elles me font croire qu'il fut conftruit avec les débris de quelques édifices plus anciens.

Ce temple eft *hexaftile*, c'eft-à-dire, qu'il a fix colonnes fur fa façade, & il eft *périptère*, c'eft-à-dire, qu'il eft entouré d'une galerie formée par des colonnes. Il n'en a que fept fur chacun de fes côtés, au lieu de onze qu'il devroit avoir, fuivant les proportions obfervées par les Anciens, ce qui le rend quarré. La largeur qu'on a donnée au *Pronaos*, contribue encore à diminuer la profondeur de la *cella* ou de l'intérieur, qui n'a que vingt-un pied.

Les colonnes de la façade font d'ordre compofite; la partie fupérieure du fût eft ornée de guirlandes; la partie inférieure eft enrichie de feuilles d'achante. Les colonnes latérales font ioniques; dans la frife, font des maffacres & des trépieds féparés par des patères. Au lieu de ces ornemens, dont j'ai encore retrouvé des fragmens, on voit dans le deffin que Spon en a fait graver, des grappes de raifin & des feuilles de vigne qui n'ont jamais exifté. Un croquis auffi infidèle ne pouvoit donner la moindre idée de ce monument. Sur le premier membre de l'architrave, étoit l'infcription fuivante, en une feule ligne:

Ο ΔΗΜΟΣ ΑΥΤΟΚΡΑΤΟΡΙ ΚΑΙΣΑΡΙ ΘΕΟΥ ΥΙΩΙ ΣΕΒΑΣΤΩ ΑΡΧΙΕΡΕΙ ΜΕΓΙΜΤΟ ΚΑΙ ΘΕΑΙ ΡΩΜΗΙ.

Le Peuple à l'Empereur Céfar Augufte, fils de Dieu, fouverain Pontife & à la déeffe Rome.

PLANCHE QUATRE-VINGT-CINQUIEME.

Tombeau près de Mylafa.

A un quart de lieue de la Ville, eft un édifice de marbre blanc, d'une forme & d'une exécution intéreffante. C'eft un tombeau à deux étages, dont le rez-de-chauffée formant un foubaffement, étoit deftiné à renfermer les corps, ou les cendres des morts. Il n'y a aucun efcalier pour monter dans





Tombeau près de Mylasa

dans la partie ſupérieure, où il paroît cependant que les parens du mort ſe raſſembloient quelquefois. Une ouverture d'environ deux pouces de diamètre, qui communique dans le ſoubaſſement, paroît deſtinée à recevoir les libations qu'ils y répandoient.

Le ſoubaſſement porte huit colonnes & quatre pilaſtres d'ordre corinthien, & l'édifice ſe termine en pyramide.

Le P. Montfaucon a fait graver un mauſolée, qui a beaucoup de rapport avec celui-ci (1). Il eſt porté ſur un ſoubaſſement à-peu-près ſemblable, & eſt orné de pilaſtres & de trophées. Le buſte de celui pour lequel il avoit été élevé, eſt ſculpté dans un cadre ſoutenu par des génies. Ce monument ſitué ſur la voie *Porto*, fut détruit ſous Alexandre VII; car les Turcs ne ſont pas les ſeuls dont on puiſſe accuſer la négligence ou la barbarie ſur les reſtes précieux de l'Antiquité. Ils ſont excuſables après tout, d'attacher peu de prix à ces veſtiges dont ils ignorent l'hiſtoire; mais nous qui cultivons les Lettres depuis pluſieurs ſiècles, & qui en faiſons notre occupation la plus chère, que répondrions-nous à ceux qui nous reprocheroient l'amphithéâtre de Nîmes, défiguré par des cabanes, les bains de l'Empereur Julien, transformés en écurie, & tant d'autres monumens oubliés ou dégradés autant qu'ils auroient pu l'être chez les Turcs? On ſe plaint de les avoir inutilement ſollicités pour obtenir la permiſſion de chercher dans le Serrail quelques manuſcrits dont l'exiſtence eſt au moins douteuſe: que dirions-nous s'ils nous répondoient: Ces recherches ont ſans doute de grands inconvéniens que nous ignorons, mais qui doivent être d'un grand poids, puiſqu'il exiſte en Europe, au ſein même de la patrie des Lettres, une Puiſſance dont les états ſont couverts de ces prétendus tréſors de l'Antiquité, aſſez heureuſe pour découvrir une Ville entière, conſervée par le fléau même qui l'avoit détruite, & dans cette Ville une bibliothèque, dont tous les livres pouvoient encore être rétablis? Cette puiſſance s'obſtine cependant à négliger ce tréſor, & à priver l'Europe de ces livres, pour leſquels vous montrez tant d'empreſſement. Il ſeroit ſans doute difficile de répondre à cette objection, il l'eſt encore plus de penſer de ſang froid, qu'une grande partie des Manuſcrits trouvés à Herculanum, a été jettée dans la mer par l'ignorance de ceux qui conduiſoient les ouvriers, & que parmi 500 volumes échappés à ces barbares, & qui pourriſſent abandonnés dans un coin du Muſæum, ſont peut-être ces fragmens ſi

(1) Antiq. expliq. Tome V. pl. CX.

regrettés de Tacite & de Tite-Live, que Léon X fit chercher avec tant de ſoin, ces Comédies de Ménandre qui, au jugement de Quintilien, pouvoient tenir lieu de tous les ouvrages des Anciens, & tant d'autres productions de leur génie, dont nous ne connoiſſons l'exiſtence que pour en regretter la perte (1).

PLANCHE QUATRE-VINGT-SIXIEME.

Elévation du Tombeau de Mylaſa.

Les colonnes de cet édifice ſont remarquables par leur forme particulière, & par les corps droits qui ſemblent unir les deux parties dont elles ſont compoſées. Je penſai d'abord qu'ils avoient pu ſervir à porter une grille ou une cloiſon quelconque qui fermoit le monument, mais je cherchai vainement les places des crampons qui l'auroient ſoutenue. Il eſt cependant impoſſible de regarder cette diſpoſition comme un pur caprice de l'Architecte, & je pencherois à croire qu'il a donné cette forme aux colonnes, afin d'augmenter leur force, ſans trop altérer leurs rapports, & afin de les mettre en état de ſoutenir la maſſe conſidérable dont elles étoient chargées. Ce n'eſt pas la ſeule fois que l'on ait haſardé cette irrégularité: M. le Roi fait mention dans ſon ouvrage d'un chapiteau compoſite trouvé à Rome, & de fragmens qu'il a vus dans l'île de Délos, qui paroiſſent avoir appartenu à des colonnes ſemblables; j'ai moi-même trouvé dans l'Aſie mineure pluſieurs tambours du même genre, mais ils étoient tous d'un fort petit diamètre.

Les cannelures des colonnes & des pilaſtres du tombeau de Mylaſa, n'occupent que les deux tiers ſupérieurs du fût, exemple fort rare dans les monumens anciens. La friſe eſt d'une forme biſarre, & l'on a ſupprimé la corniche, pour contribuer à la forme pyramidale du ſommet de cet édifice. Aucune inſcription n'indique l'époque à laquelle il a été conſtruit; je l'ai examiné, & j'en donne les détails avec d'autant plus d'exactitude, qu'il m'a fait naître quelques idées ſur la forme du fameux tombeau de Mauſole, & ſur la manière d'interpréter la deſcription que Pline en a laiſſée. Je les haſarderai dans le Chapitre ſuivant.

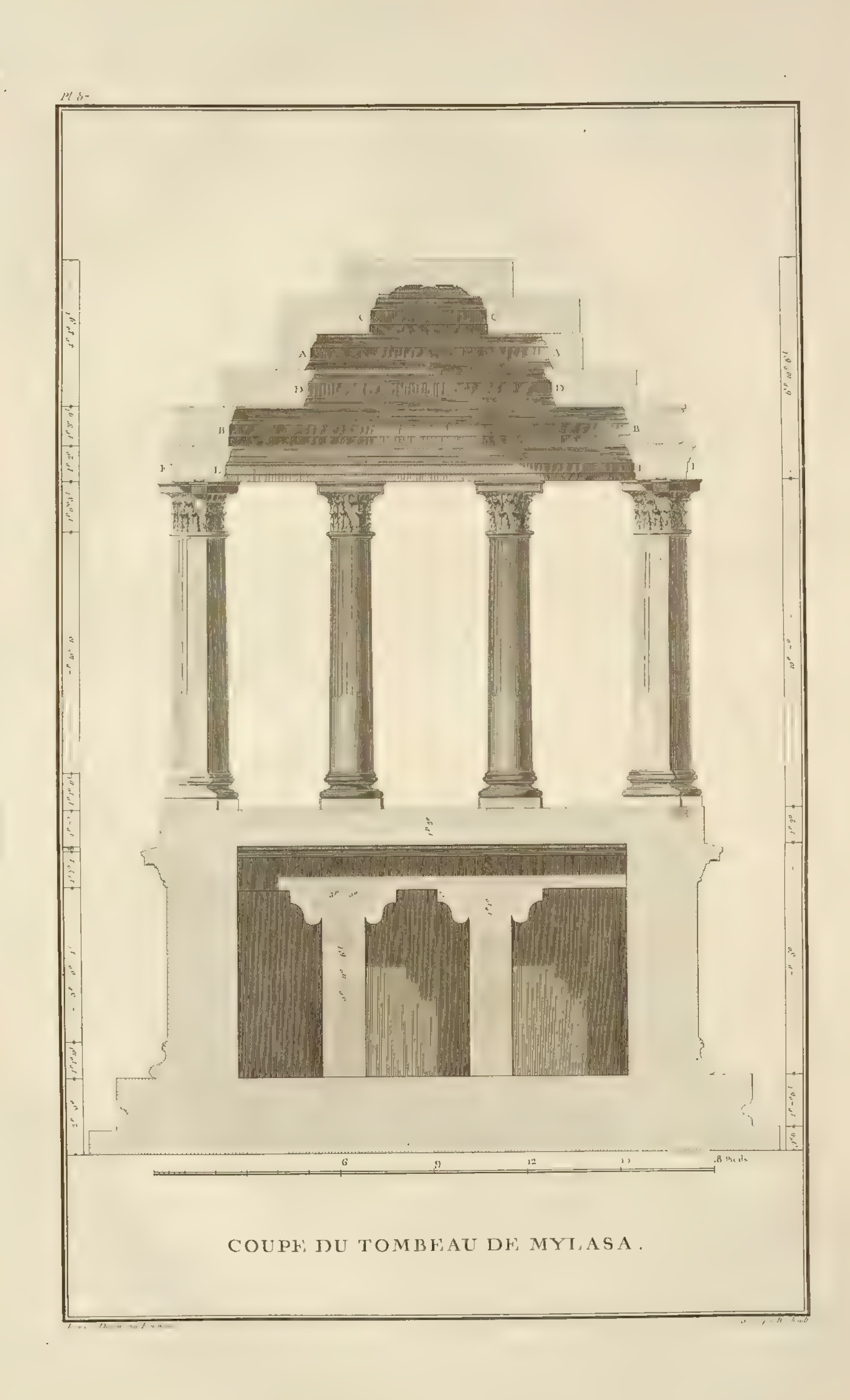
(1) Il s'étoit trouvé un moine induſtrieux, qui par une adreſſe égale à ſa patience, étoit parvenu à dérouler un Manuſcrit, & l'avoit mis en état d'être lu & tranſcrit; il demandoit que l'on engageât quelqu'un de ſes confières ſi nombreux en Italie, à s'aſſocier à ſon travail; ni ſa demande, ni le vœu de toute l'Europe n'ont été exaucés.



Pl. 86.

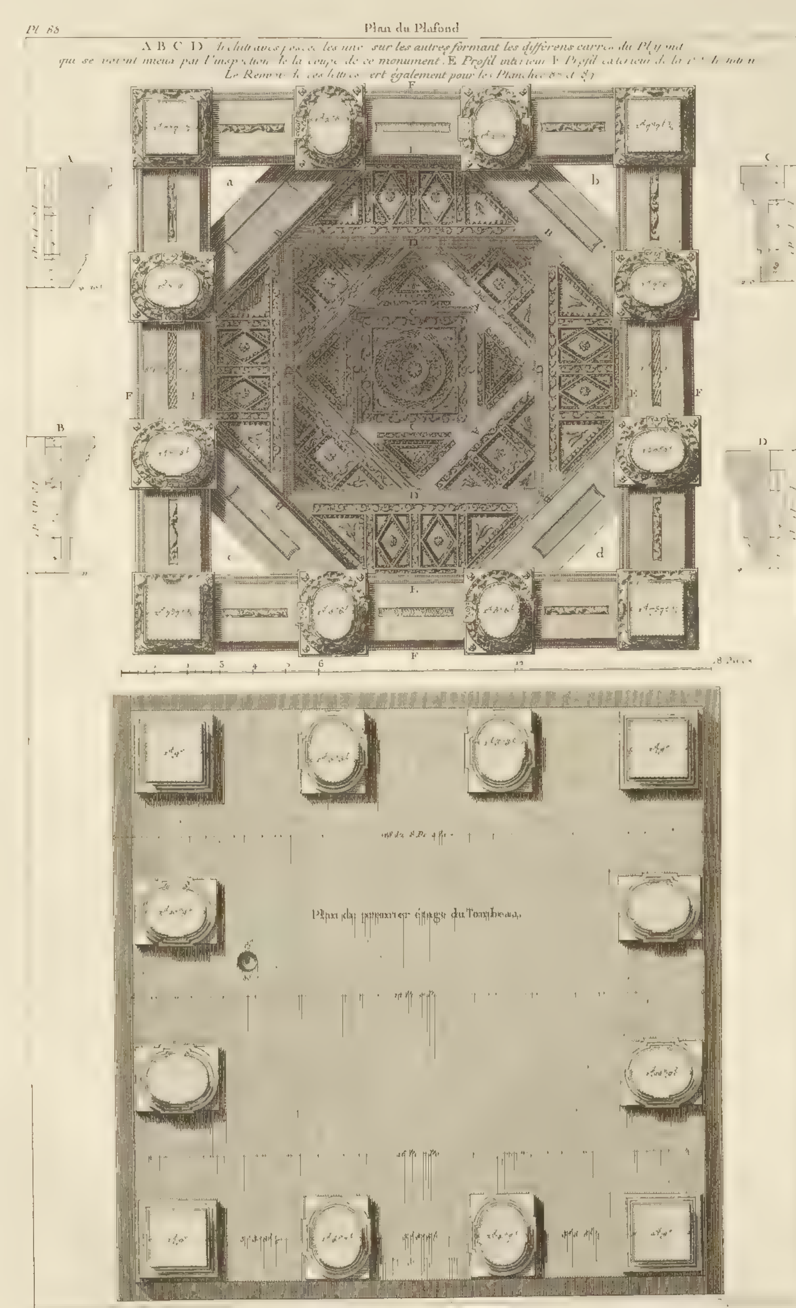


ELEVATION DU TOMBEAU DE MYLASA

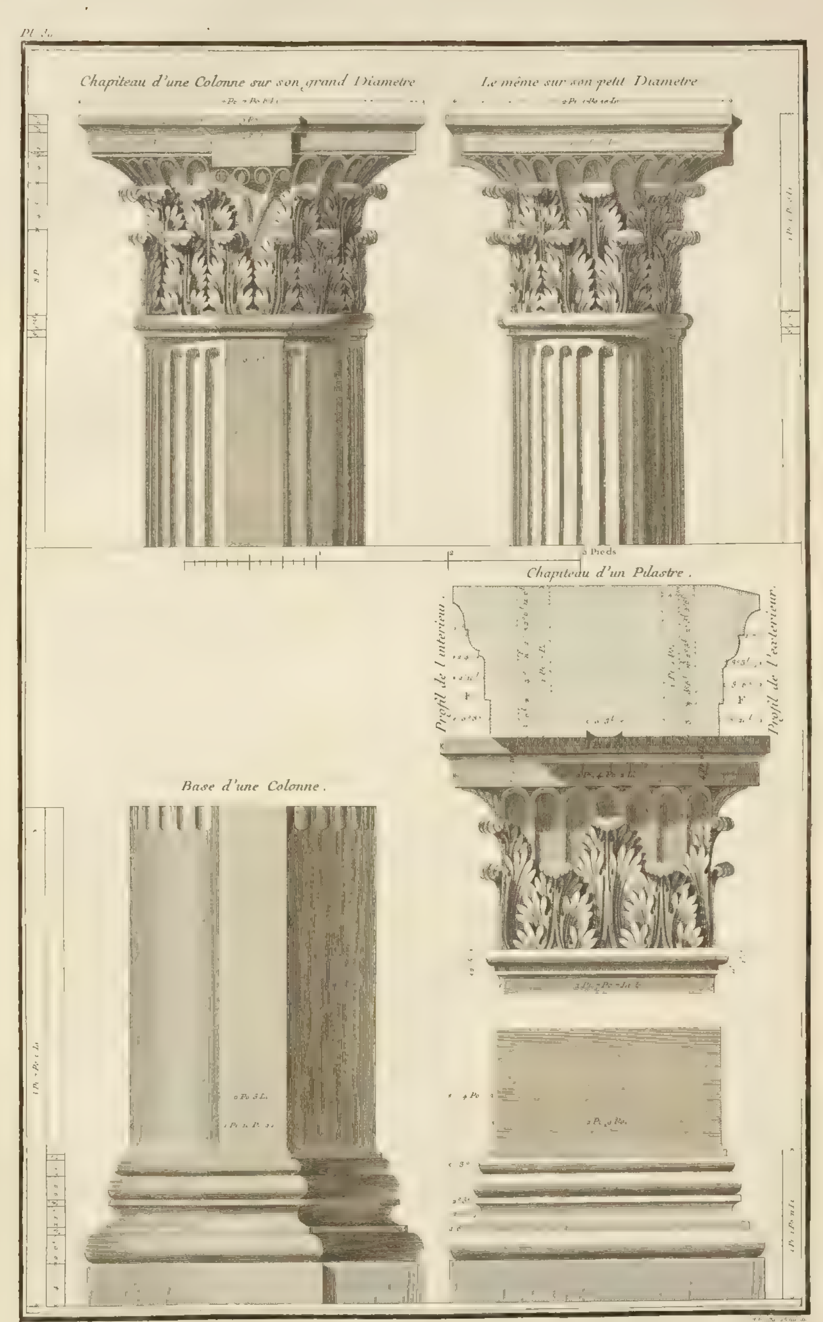


COUPE DU TOMBEAU DE MYLASA.





Details du même Tombeau.



Details du même Tombeau.



PLANCHE QUATRE-VINGT-SEPTIEME.

Coupe du Tombeau de Mylaſa.

CETTE coupe montre l'intérieur de ce monument, & indique la ſaillie des corps du plafond deſſiné dans la planche ſuivante.

PLANCHES QUATRE-VINGT-HUITIEME,

ET

QUATRE-VINGT-NEUVIEME.

Détails du même Tombeau.

LA figure première donne le deſſin du plafond, que la différence de ſes plans & l'oppoſition de ſes formes rendent très-intéreſſant. Les ſophites ſont décorés de caiſſons réguliers, diſpoſés avec ſymmétrie & enrichis d'ornemens du meilleur goût, & d'une exécution très-recherchée. Sans doute il y en avoit auſſi dans les petits triangles a, b, c, d, qui ſont à jour aux quatre angles du plafond; mais n'en ayant trouvé aucuns veſtiges, je n'ai pas cru devoir les y placer ſans autorité.

Les figures A, B, C, D, ſont les profils des différentes architraves qui compoſent le plafond, & qui ſont marquées des mêmes lettres, dans la coupe qu'offre la planche précédente.

La figure ſeconde, eſt le plan du tombeau coupé au-deſſus du ſoubaſſement. On y remarque cet orifice dont j'ai déja parlé, & qui ſans doute étoit deſtiné à recevoir des libations.

Dans la planche quatre-vingt-neuvième, ſont deſſinés en grand, les chapiteaux & les baſes des colonnes.



PLANCHES QUATRE-VINGT-DIXIEME,

E T

QUATRE-VINGT-ONZIEME.

Vue & élévation d'une Porte de Mylaſa.

A l'Eſt de la ville de Mylaſa, eſt une porte en marbre blanc, que nous meſurâmes avec le plus grand ſoin. Le deſſin en eſt pur, & les proportions en ſont belles. Les défauts que l'on pourroit y remarquer, ne ſont que dans les détails de ſon entablement, dont la friſe eſt extrêmement baſſe & ſemblable à celle du tombeau qui vient d'être décrit; mais la hauteur totale de l'entablement, eſt ici dans un rapport très-léger, avec les pilaſtres qui ſont eux-mêmes d'une bonne proportion: la hauteur de l'arcade n'a guère plus d'une fois & demie ſa largeur, proportion que les Anciens ont preſque toujours obſervée, & qui fait paroître les ouvertures très-grandes.

Sur la clef de l'arcade, eſt une double hache, ſymbole du Jupiter de Labranda, dont le temple appartenoit aux Mylaſiens. Cette hache avoit été enlevée par Hercule, à l'Amazone Hyppolite, & ce Héros en avoit fait hommage à la Reine Omphale, dont les ſucceſſeurs l'avoient depuis toujours portée comme la marque de la royauté. Candaule la perdit avec la vie; Arſélis ſon vainqueur, de retour en Carie, éleva au dieu qui l'avoit protégé une ſtatue, dans la main de laquelle il plaça cette hache.

PLANCHE QUATRE-VINGT-DOUZIEME.

Détails de la Porte de Mylaſa.

Le plan des conſtructions qui tiennent à cette porte, & dont il ne reſte plus que les fondemens, me ſemble indiquer plutôt l'entrée d'un Palais que celle d'une Ville.

Les chapiteaux & l'impoſte qui les accompagne, ſont d'une compoſition agréable, & d'une exécution recherchée.

A l'Eſt de Mylaſa & environ à une lieue de diſtance, eſt un tombeau creuſé dans une montagne, & ſemblable à ceux de Telmiſſus.

PLANCHE



[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

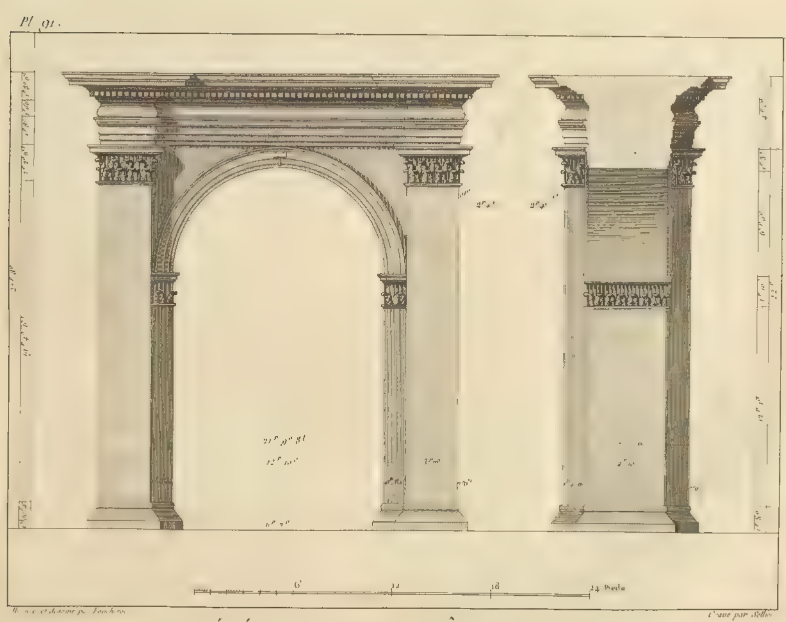
[illegible]

Pl. 90.



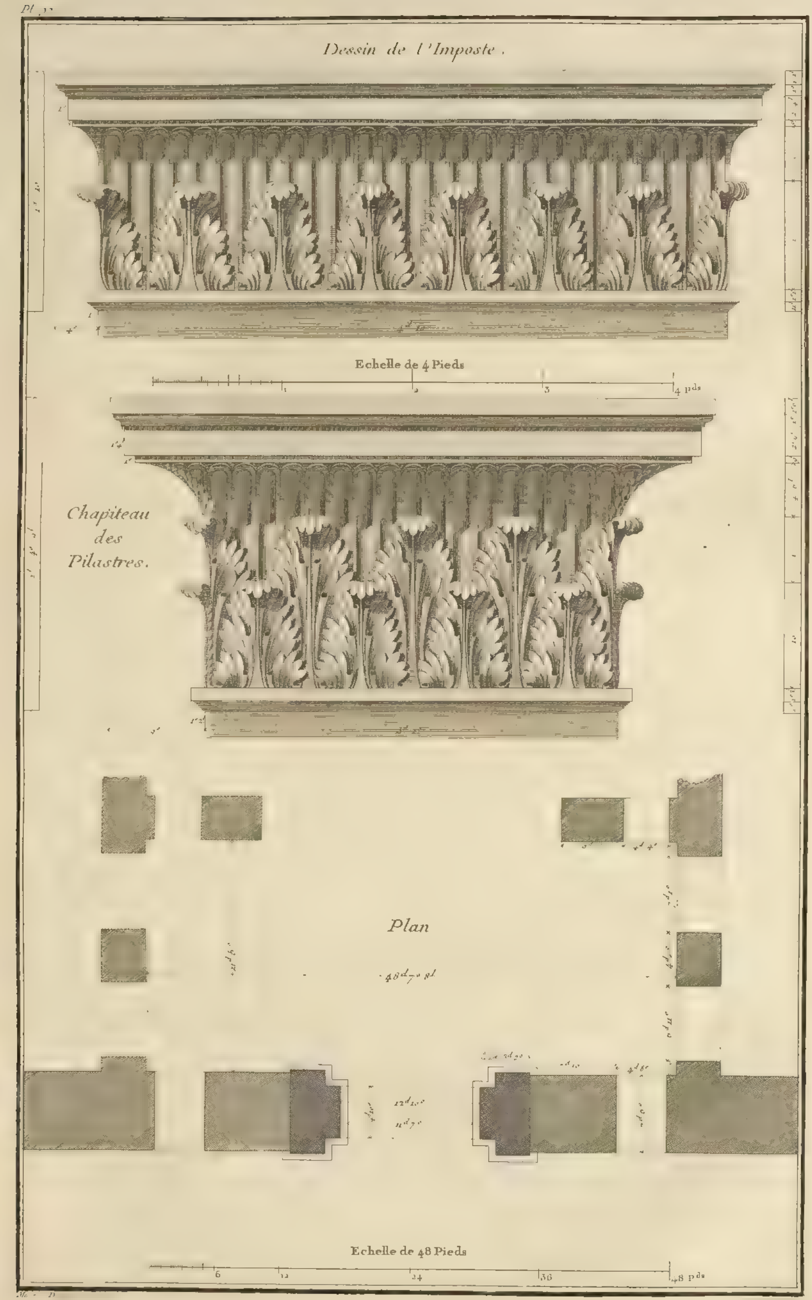
VUE D'UNE PORTE DE MYLASA

Pl. 91.



ÉLÉVATION DE LA MÊME PORTE





Détails de la Porte de Mylasa.



HABITANS DE LA CARIE

PLANCHE QUATRE-VINGT-TREIZIEME.

Habitans de la Carie.

Dès l'époque la plus reculée, les Cariens semblent n'avoir eu d'autre métier que celui des armes; c'étoit une nation de guerriers, qui s'enroloient indifféremment dans les armées de quiconque pouvoit les payer. *Genus usque eo quondam armorum pugnæque amans*, dit Pomponius Mela, *ut aliena etiam bella mercede ageret.* Tite-Live, après avoir décrit la marche d'un Consul jusqu'à *Tabæ*, ville de Carie, ajoute: *integris viribus regionis ejus, feroces ad bellandum habebat viros.* Strabon nous dit qu'ils entroient à la solde de toutes les Nations, ce qui avoit entièrement corrompu leur langage, & il prétend que c'est par cette raison, qu'Homère les appelle βαρβαροφώνοι.

L'habitude, & si l'on peut le dire, le besoin de la guerre leur en avoit fait inventer & perfectionner les moyens; c'est à eux que l'on devoit les courroies des boucliers, les panaches des casques, & ces bottines nommées *Ocræ.* Le désir du pillage paroît avoir été le seul motif qui leur fit abandonner leur patrie, pour vendre leur sang & leur courage: guidés par ce sentiment avilissant, ils n'avoient point la sage politique de cette Nation respectable qui, lorsqu'elle est en paix, fait exercer & soudoyer par des Puissances alliées, une partie de ses Citoyens toujours prêts à revoler dans leur patrie, pour y défendre la liberté que leurs pères ont méritée par tant de prodiges de valeur.

Les descendans des Cariens ont conservé le caractère de leurs ancêtres, & la contrée qu'ils habitent fournit encore un grand nombre de soldats: les uns sont soudoyés par les Pachas de l'Asie mineure; les autres entrent au service de ces Agas, dont l'ambition a toujours besoin de leur secours, & qui, dans leur indépendance précaire, sont forcés de partager le produit de leurs vexations, avec ceux qui leur assurent les moyens de les continuer. Ces guerriers préfèrent au Souverain que leur a donné le hasard de la naissance ou le sort d'une révolution, celui qui paye le mieux leurs exploits, & qui les fait jouir davantage des biens qu'ils lui procurent. Ils changent souvent de maître, & se vantent de pouvoir ne consulter jamais que leur propre intérêt. Ceux dont ils assurent la grandeur, sont obligés de reconnoître leurs services; & jamais aucun de ces Usurpateurs, si souvent

cruels & féroces, n'a pu concevoir le projet de vendre les ſoutiens de ſon autorité, n'a pu ſpéculer ſur le ſang de ſes ſujets, & attendre le prix de ſes plaiſirs, du carnage que l'on en feroit dans un autre hémiſphère.

Les figures 1re & 2e de la Planche 93e, offrent un des ſoldats dont on vient de parler; ils portent un turban noir, dont la forme & la couleur ſont les marques diſtinctives de leur état; la figure 3e offre un cavalier du même pays; & la figure 4e une femme de Mylaſa.

On a indiqué dans le deſſin qui termine ce Chapitre, la manière dont les Anciens frappoient avec le marteau leurs médailles, ou leurs monnoies; car il ne paroît pas qu'ils ayent connu la diſtinction, que depuis nous en avons faite. On y a ajouté deux médailles de Mylaſa ſur leſquelles on voit un cheval: au revers de l'une, eſt le trident de Neptune; ſur celui de la ſeconde, eſt la hache de Jupiter *Labradeus*. On y a joint un médaillon de la ville d'Alabanda, ſur lequel on voit la tête d'Apollon, & au revers, le cheval Pégaſe.



Pl. 34



Pl. 35



Gravé par Liénard

Route de Melasso à Boudroun
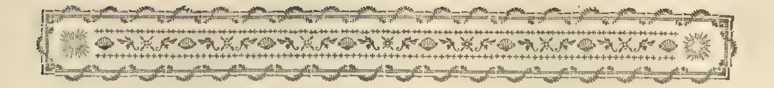
VOYAGE [illegible]

[illegible]

[illegible]

A [illegible]





VOYAGE PITTORESQUE
DE LA GRECE.

CHAPITRE DIXIEME.

PLANCHES QUATRE-VINGT-QUATORZIEME, *ET* QUATRE-VINGT-QUINZIEME.

Route de Mélaſſo à Boudroun, autrefois Halicarnaſſe.

APRÈS avoir achevé d'examiner les monumens de Mylaſa, je réſolus d'aller à Boudroun, où j'eſpérois en trouver qui me dédommageroient de cette courſe aſſez longue & aſſez difficile. Nous partîmes le 7 Juillet à deux heures du matin, accompagnés du Médecin arabe qui avoit conſenti à me ſuivre encore quelques jours. Nous traversâmes une aſſez belle plaine, arroſée par une petite rivière, mais terminée par quelques montagnes, & nous arrivâmes à neuf heures du matin à une métairie de l'Aga de Mylaſa, appellée *Carova;* un Chiaoux nègre, qui nous eſcortoit par ſon ordre, nous y fit repoſer juſqu'au ſoir. Nous marchâmes alors par de très-mauvais chemins, & nous entrâmes dans des montagnes, que nos chevaux excédés refuſèrent de franchir; il fallut nous réſoudre à les laiſſer repoſer une partie de la nuit; & après avoir mangé quelques poules dont nous nous étions pourvus, nous dormîmes juſqu'au lever du ſoleil : nous montâmes alors à cheval, mais ce ne fut que pour quelques inſtans; nous fûmes obligés de traîner nos chevaux ou de les chaſſer devant nous, & nous n'arrivâmes à Boudroun, qu'après une marche pénible de cinq heures dans des montagnes eſcarpées, où la route que l'on doit tenir eſt à peine indiquée.

La Planche quatre-vingt-quatorzième repréſente un de ces petits cafés ambulans, que l'on rencontre en Turquie ſur les routes un peu fréquentées. On voit près de celui-ci un Courrier tartare qui vient d'arriver, & auquel on préſente une taſſe de café. C'eſt par la peinture fidelle de ces détails, que l'on peut aider à l'illuſion du Lecteur, & le tranſporter quelquefois dans les pays dont on l'entretient. La Planche ſuivante, abſolument inutile, n'a d'autre objet que d'obtenir grace auprès d'une partie du Public, pour les Planches utiles & même néceſſaires qui ſe trouvent dans cet ouvrage, mais qui, ſuppoſant un goût vif pour l'Architecture, & des connoiſſances en Géographie, ne peuvent ſans doute intéreſſer généralement.

PLANCHES QUATRE-VINGT-SEIZIEME,

ET

QUATRE-VINGT-DIX-SEPTIEME.

Plan du Port & de la Ville de Boudroun. Vue du Port & de la Citadelle.

Halicarnasse, l'une des Villes les plus riches de l'Aſie mineure, fameuſe par les Hiſtoriens célèbres auxquels elle a donné le jour (1), plus fameuſe encore par le monument faſtueux des regrets d'Artémiſe, devoit ſa fondation à une Colonie de Doriens ſortis de Træsène, & conduits par Anthès. La Ville s'appella d'abord *Zéphyra* ou *Zéphyria* (2), & la contrée prit le nom de Doride, de celui de ſes nouveaux poſſeſſeurs. Les Villes (3) d'*Ialyſus*, de *Lindus*, de *Camirus*, dans l'île de Rhodes & celle de *Cos*, unies aux villes de Cnide & d'Halicarnaſſe, formèrent originairement une confédération Hexapole, dont tous les membres ſe raſſembloient aux jeux d'Apollon *Triopien;* mais un des citoyens d'Halicarnaſſe, vainqueur à ces jeux, en ayant violé les loix, ſa patrie fut exclue de cette alliance.

Cræſus, dernier Roi de Lydie, triompha le premier de la liberté des Grecs établis dans l'Aſie mineure; mais il fut bientôt dépouillé par Cyrus, de ſes conquêtes & de ſon empire. Depuis cette époque, les Colonies grecques furent aſſujetties à des tyrans particuliers que leur donnoient les Perſes,

(1) Hérodote & Denis d'Halicarnaſſe.
(2) Strab. Lib. XIV.
(3) Hérodot. Lib. I.





Vue du Port et de la Citadelle de Boudroun

certains de les tenir toujours dans leur dépendance, par les ſecours dont ils avoient beſoin pour réprimer les efforts des peuples mécontens. Chaque Ville ſubjuguée par cette politique cruelle, étoit obligée de fournir une certaine quantité de troupes ou de vaiſſeaux, qui furent d'un grand ſecours aux Perſes dans toutes leurs guerres; mais de tous ces Souverains tributaires, aucun ne leur rendit des ſervices plus brillans que cette Artémiſe, Reine d'Halicarnaſſe, dont la valeur & les conſeils euſſent aſſuré l'empire de la Grèce à Xerxès, ſi ce Prince n'eût été ébloui par l'appareil impoſant de ſes forces, & par les flatteries de ſes courtiſans, qui, prenant ſes eſclaves pour des guerriers, ne pouvoient pas même prévoir ce que peuvent des hommes libres. On ſe rappelle avec quel courage Artémiſe combattit à la bataille de Salamine, avec quelle adreſſe elle évita ſa perte en ſatisfaiſant ſa vengeance; il ne manquoit à ſa gloire que de combattre pour une meilleure cauſe, & de ne pas ſervir la tyrannie. Ce fut ſous le règne du petit-fils de cette Princeſſe, qu'Hérodote s'exila volontairement, pour ne point partager la ſervitude de ſa patrie (1); mais au retour de ſes voyages, connoiſſant mieux toute l'étendue de ſes devoirs, & pénétré de l'obligation de les remplir, il rentra dans Halicarnaſſe, & ſut inſpirer au peuple le courage de chaſſer ſon tyran: quel intérêt nouveau, quel caractère de force & de vérité n'auroit point reçu l'Hiſtoire, ſi tous ceux qui l'ont écrite en euſſent acquis le droit au même titre qu'Hérodote! Nous ne diſſimulerons point qu'il fut mal payé d'un ſi grand ſervice; mais à la diſtance de tant de ſiècles, comment ſe rendre juge entre ſes Concitoyens & lui? Comment décider s'ils furent injuſtes à ſon égard, ou ſi lui-même abuſant de ſon bienfait, n'aſpira point à un crédit toujours inquiétant pour un peuple libre? Sa réſignation dans ſon exil, ſon ſilence ſur cet objet, ſont-ils un aveu tacite de ſes torts, ou la preuve de ſon innocence & de ſa grandeur d'ame?

Halicarnaſſe ne jouit pas long-tems de la liberté que venoit de lui rendre Hérodote; on la retrouve bientôt dans l'Hiſtoire, ſous la domination d'Hécatomne, Roi de Carie, & père de Mauſole qui lui ſuccéda. Ce Prince eſt auſſi célèbre par les monumens précieux dont il enrichit Halicarnaſſe, que par la douleur d'Artémiſe, & par le magnifique tombeau que fit élever en ſon honneur cette femme ſi fidelle & cette ſœur ſi tendre; mais

(1) Suidas.

l'Hiſtoire qui élève à la mémoire des Princes d'autres monumens plus durables, faits pour apprendre, non-ſeulement, les noms & les titres qu'ils ont portés, mais encore ceux qu'ils ont mérités, nous a tranſmis le caractère de Mauſole, Prince doué de tous les talens, qui donnent de l'éclat au pouvoir ſouverain, & corrompu par tous les vices qui le rendent odieux. Les Hiſtoriens nous le repréſentent comme un génie inquiet, toujours occupé à étendre ſa domination & ſa puiſſance, deſpote avec ſon peuple, redoutable à ſes alliés, conſultant ſon ambition plus que ſes moyens, & oſant tout entreprendre quand il pouvoit aider ſa foibleſſe de toutes les reſſources de la ruſe & de la perfidie. Il méditoit depuis long-tems la conquête de Rhodes ; mais comme cette île puiſſante eût réſiſté à ſes efforts & bravé ſa valeur & ſes armées, il eut recours à ces intrigues mépriſables, honorées du nom de politique, que l'on déſavoue en ſe les permettant, que l'on déſavoue encore après le ſuccès, malgré l'hommage qu'on lui rend, malgré le reſpect qu'il s'attire, même de la part des opprimés. Il ſema la méſintelligence & la diviſion parmi les Rhodiens, & profita de leurs querelles inteſtines, pour les ſoumettre à des maîtres auxquels il ne tarda pas à ſe ſubſtituer, commençant ainſi par bannir la liberté, afin d'introduire une tyrannie qu'il pût uſurper bientôt ſur les tyrans eux-mêmes.

Mauſole avoit épuiſé ſes tréſors, il employa tous les moyens que ſon caractère & le zèle exacteur de ſes Miniſtres purent lui ſuggérer, pour fournir à ſes dépenſes continuelles, par les progrès ingénieux de ſes vexations. Ariſtote (1) nous a conſervé les détails de quelques-unes de ſes opérations. Il ſemble avoir deviné cet art honteux qui rend le Monarque étranger à ſes ſujets, & ne leur fait voir en lui qu'un ennemi naturel. On s'étonne de voir remonter à une antiquité ſi reculée, des ſyſtêmes qu'on auroit crus plus modernes, & qui ſembloient devoir être le fruit d'une civiliſation plus avancée ; les Anciens devoient-ils donc obtenir en tout la gloire de l'invention ?

C'eſt un pareil Prince, qui après ſa mort, trouva les panégyriſtes les plus célèbres. La douleur d'Artémiſe, peu ſatisfaite des honneurs muets d'un monument ſuperbe, propoſa des prix à l'éloquence & à la cupidité des Orateurs grecs, qui conſacreroient leur voix à célébrer la mémoire du Prince qu'elle ſeule regrettoit. On vit les Rhéteurs les plus célèbres,

(1) Ariſt. polit. pag. 249.

Théodecte,

Théodecte, Nancratès, Isocrate, Théopompe, Eschine, accourir en foule, pour se disputer l'honneur avilissant d'en imposer aux peuples par la parole (1); on les vit prendre à témoins des prétendues vertus qu'ils prodiguoient à leur Héros, les témoins mêmes de ses vices & de ses perfidies, & donner en spectacle à l'univers & à la postérité, un tyran de l'Asie célébré par des citoyens d'Athênes.

Artémise ne survécut que peu de tems à son époux, & laissa la couronne à Idricus son frère. Elle fut enlevée après lui à sa femme, par Pékodare, le dernier des fils d'Hécatomne, qui fit aussi sa résidence à Halicarnasse; mais il étoit déja mort, lors de l'expédition d'Alexandre, & ce fut Orontobate son gendre qui eut avec Memnon la gloire de résister aux armes de ce conquérant. Pendant les guerres qu'occasionna le partage de son empire, la Carie, dont Halicarnasse fit presque toujours partie, après avoir appartenu à Antigone, passa sous l'empire des Lagides. Halicarnasse tomba aussi au pouvoir de ces Princes; mais elle profita de la guerre d'Antiochus, pour recouvrer une liberté que les Romains lui conservèrent dans leur traité avec Philippe & à laquelle les Empereurs même paroissent n'avoir porté aucune atteinte.

Les Historiens depuis Tite-Live, ne font plus aucune mention de cette Ville; fut-elle heureuse ou ses malheurs furent-ils obscurs ? On la retrouve dans l'Histoire au moment où les querelles de religion vinrent troubler l'Asie. Il en est fait mention dans l'*Oriens Christianus*, où sont cités plusieurs de ses Evêques, & dans Constantin Porphyrogenete, qui la comprend dans le 14e. *Thema*, appellé *Cybyrrœoticum*. Il paroît même qu'elle étoit encore alors une assez grande Ville, & que ce sont les Sarrasins qu'il faut principalement accuser de sa destruction. Les Chevaliers de S. Jean s'en emparèrent, lorsqu'après les premières croisades ils se furent établis à Rhodes, & ils construisirent sur les fondemens du Palais de Mausole, la forteresse qui existe encore aujourd'hui (2).

Il est facile de reconnoître l'emplacement d'Halicarnasse d'après la description que Vitruve en a laissée, il compare (3) la forme de cette Ville à celle d'un théâtre; sur la partie droite du Port étoit un temple de Vénus & de Mercure, près de la fontaine Salmacis; sur la gauche étoit le palais

(1) Mém. de Litt. T. XII. pag. 155.

(2) Ils la nommèrent *Castel S. Pietro*, ou en Espagnol, *S. Pedro*. Les Turcs en ont fait *Bedro*, & puis *Boudroun*, changeant le P. en B. comme leur prononciation les porte à le faire.

(3) Vitr. de l'Architect. Lib. II. c. 8.

bâti par Mauſole, & ces monumens, réuniſſant le double objet de la magnificence & de l'utilité, formoient deux citadelles qui réſiſtèrent long-tems aux efforts d'Alexandre. La première, ſuivant Arrien & Strabon, s'appelloit *Salmacidis arx*. Il y a tout lieu de croire qu'elle renfermoit le temple de Mercure & de Vénus; & en étudiant le terrein, on reconnoît qu'elle a dû être ſituée ſur un tertre élevé, couvert de quelques débris, & peu éloigné du Harem de l'Aga. Nous cherchâmes inutilement cette fontaine dont Ovide a chanté les propriétés merveilleuſes (1); l'inutilité même de nos recherches me fit ſoupçonner ſon emplacement; mes conjectures étoient fondées, & l'on m'aſſura qu'elle eſt renfermée dans le jardin du Harem, où nous ne pouvions pénétrer. Nous avons plus de certitude encore ſur la poſition de l'autre forteresſe nommée *Regia Domus*; elle occupoit la place du fort actuel. Delà, dit Vitruve, la vue ſe porte à droite ſur la Place publique, ſur le Port & ſur les remparts de la ville; à gauche, ſur un autre Port caché par la montagne, & que le Roi ſeul découvre de ſon Palais, en ſorte qu'il y peut donner des ordres ignorés du reſte de la Ville. Ce Port eſt formé par une petite île nommée *Arconneſus* (2), & il ſe diſtinguoit de l'autre Port par la dénomination de *Portus minor*; c'eſt là qu'Artémiſe, veuve de Mauſole, fit cacher ſa flotte, lorſqu'aſſiégée par les Rhodiens, elle eut recours à un ſtratagême, dont le ſuccès devoit paroître auſſi incertain qu'il eſt peu vraiſemblable. Les habitans, par ſon ordre, feignirent de ſe rendre; les Rhodiens quittèrent leurs vaiſſeaux pour entrer dans la Ville, où ils furent taillés en pièces, tandis qu'Artémiſe entrant tout-à-coup dans le grand Port, s'empara des bâtimens reſtés ſans défenſe; & les rempliſſant de ſes ſoldats, elle fit voile pour Rhodes, dont les habitans trompés, crurent recevoir leurs concitoyens victorieux; elle s'empara de la Ville, & y fit élever un trophée, dans lequel elle étoit repréſentée, imprimant ſur le front de la ville de Rhodes, les ſtigmates de la ſervitude. Ce monument affligeant, mais qu'une loi religieuſe défendoit de détruire, fut dans la ſuite entouré d'un édifice qui en déroboit la vue. Tel eſt le fait rapporté

(1) Ovid. Meta. Lib. XV. f. 7. Lib. IV. f. 4.

Les eaux de cette fontaine paſſoient pour rendre ceux qui en buvoient mous & efféminés; Vitruve nous indique l'origine de cette tradition fabuleuſe. Les Cariens encore barbares s'éloignèrent du Port d'Halicarnaſſe, dont les Grecs s'étoient emparés à leur arrivée, mais ils continuèrent de venir puiſer les eaux de la fontaine, dont la bonté leur étoit connue; ils y rencontrèrent les Grecs, & lièrent avec eux un commerce qui adoucit leurs mœurs, & finit par les civiliſer.

(2) Pline ſe trompe, lorſqu'il place, Lib. V. cap. 31, ſur cette île la ville de *Ceramus*, qui donnoit ſon nom au golfe près duquel elle étoit ſituée; il ne peut jamais y y avoir eu ſur l'île d'*Arconneſus*, qu'une tour ou une petite forteresſe.

par Vitruve, mais dont, malgré ce témoignage, il peut être permis de révoquer en doute quelques circonſtances.

La ville d'Halicarnaſſe étoit entourée d'une muraille fortifiée d'un grand nombre de tours, & qui venoit aboutir près de la fontaine Salmacis. A ce rempart les habitans ajoutèrent, lors de l'arrivée d'Alexandre, un foſſé large de 30 coudées ſur moitié de profondeur (1). La ville étoit diviſée en pluſieurs quartiers; Vitruve, en parlant d'un temple de Mars, dont je crois avoir retrouvé les veſtiges, dit qu'il étoit ſitué *in ſummâ arce mediâ;* mais nous ſavons qu'il n'y avoit que les deux citadelles dont on a déja parlé, dont l'une renfermoit le palais du Roi, & l'autre le temple de Vénus. Diodore, en décrivant le ſiége de cette Ville par Alexandre, dit que les Macédoniens ſe portèrent aux murs de l'*Acropolis;* il me paroît que l'on doit traduire cette expreſſion, ainſi que celle de Vitruve, par *la haute Ville*, puiſqu'Alexandre ne parvint à aucune des citadelles, qu'après avoir pris la Ville. Arrien nous a conſervé le nom d'un autre quartier; les aſſiégés, dit-il, firent une vive ſortie ſur les ſoldats Macédoniens; toutes les portes de la ville s'ouvrirent au même inſtant; les uns paſſèrent par les brèches & furent repouſſés; mais les autres ſortirent κατά τὸ τρίπυλον (2), endroit duquel les aſſiégeans s'attendoient le moins à une irruption, ſans doute parce qu'il étoit très-éloigné de la partie qu'ils attaquoient alors, de l'*Acropolis*, dont nous venons de parler, & ſur laquelle preſque tous les aſſauts furent dirigés. Arrien ajoute que ce quartier, l'*Acropolis*, étoit ſitué du côté de Mylaſa; ce qui ſe rapporte parfaitement avec l'emplacement que je lui aſſigne.

Le petit plan ancien de la ville d'Halicarnaſſe que j'ai joint à la Planche quatre-vingt-ſeizième, facilitera l'intelligence de pluſieurs paſſages d'Arrien & de Diodore, dans le récit que font ces Hiſtoriens du ſiége de cette Ville; mais je ne ſuis point entré dans ces détails hiſtoriques, de crainte qu'ils ne paruſſent étrangers au but de cet ouvrage, & qu'ils ne fatiguaſſent ceux qui veulent bien jetter les yeux ſur les notes que j'ai jointes à cette collection de deſſins.

(1) Arrien. Expedit. Alex. Lib. I.

La coudée grecque revient, ſelon le traité des Meſures itinéraires de M. d'Anville, pag. 24, à 17 pouces du pied de Paris; ce foſſé avoit donc 42 pieds & demi, ou 7 toiſes 6 pouces de notre meſure, de largeur, & 3 toiſes 3 pieds & 3 pouces de profondeur.

(2) Bonnaventure Vulcanius, à qui nous devons la verſion latine d'Arrien, eſt le premier qui ait ſoupçonné que le *trypilos* fût un quartier de la ville dont le nom indique qu'il avoit trois portes. Son opinion a été adoptée par Ortélius & par Blancardus, dans ſon ſavant commentaire, & elle devient une certitude, lorſqu'on ſe rappelle qu'il y avoit à Alexandrie un quartier nommé *tétrapylos*, du nombre de ſes portes.

PLANCHE QUATRE-VINGT-DIX-HUITIEME.

Conjectures sur le tombeau de Mausole.

Il ne reste plus aucuns vestiges du tombeau de Mausole, malgré tous les soins qu'Artémise avoit pris pour éterniser ce monument de ses regrets, sa forme & sa solidité l'auroient préservé des injures du tems; il faut qu'il ait été détruit par le besoin d'employer ses matériaux; & quoique rien ne nous indique l'époque de sa destruction, il ne seroit peut-être pas téméraire d'en accuser les Chevaliers de S. Jean, qui, meilleurs juges des exploits guerriers que des productions des Arts, étoient sans cesse occupés à se fortifier contre les attaques des Musulmans. Peut-être le Château a-t-il été construit & souvent réparé avec ces ruines précieuses. On apperçoit en effet plusieurs statues maçonnées dans ses murailles; & Thévenot dit avoir vu, dans l'intérieur, plusieurs bas reliefs & quelques inscriptions; je ne pus obtenir de l'Aga la permission d'y entrer.

Philon de Bysance, dans son ouvrage intitulé *de Mirabilibus*, avoit fait une description très-détaillée du tombeau de Mausole, & c'est précisément cette partie de son ouvrage qui ne nous est point parvenue. Il entroit sans doute dans de grands détails sur les chefs-d'œuvre de sculpture, dont ce monument étoit décoré. Satyrus & Pythéus en avoient aussi fait une description (1). Au défaut de cet ouvrage, Pline nous fournira matière à quelques conjectures. Le Comte de Caylus a déja essayé d'interpréter ce passage: j'aurois renvoyé à son mémoire (2), si je ne croyois avoir trouvé plusieurs erreurs dans les dessins qu'il en a fait graver, & qui me semblent naître d'une leçon défectueuse qu'il a préférée, parce qu'elle se trouve dans un plus grand nombre de manuscrits. Cette raison, qui d'abord paroît fondée, me semble cependant devoir céder aux motifs dont on va juger: rapportons le passage de Pline (3).

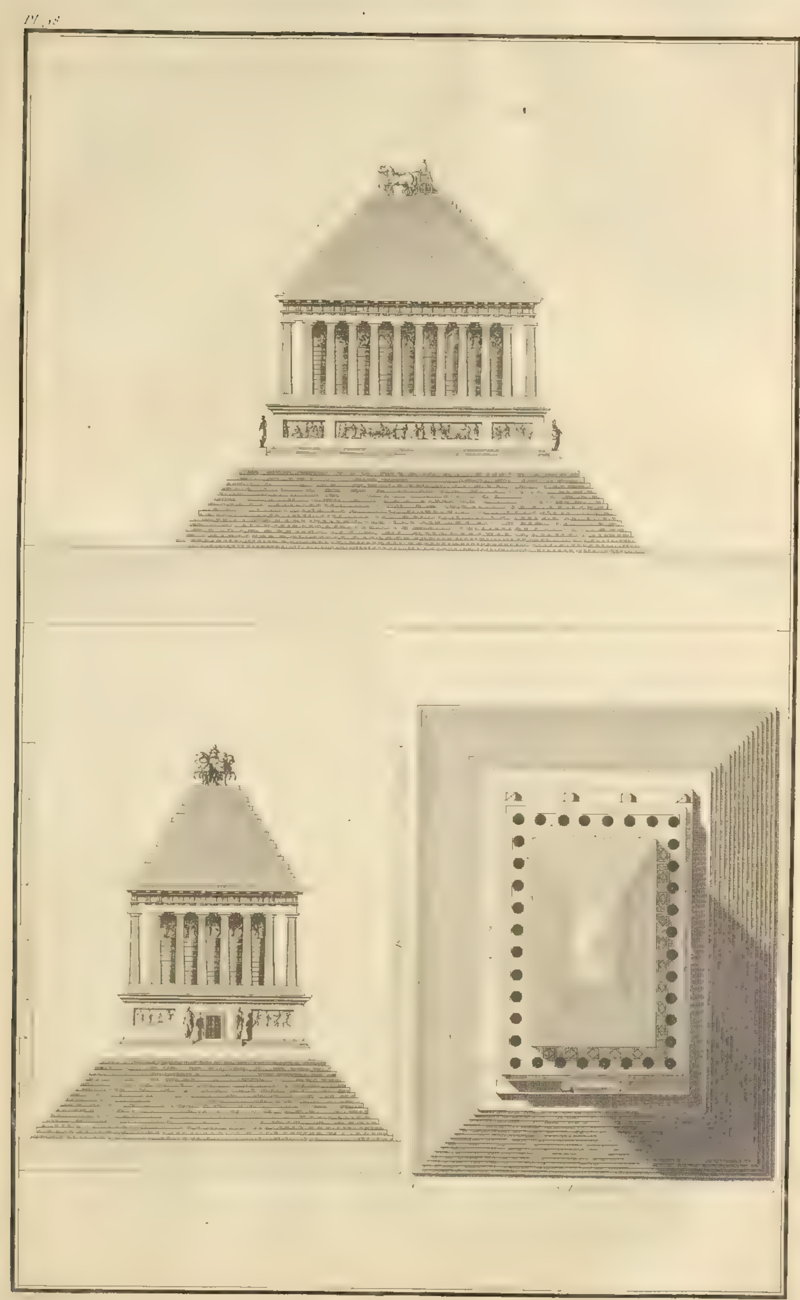
Scopas habuit æmulos eâdem ætate, Briaxin & Timotheum, & Leocharem, de quibus simul dicendum est, quoniam pariter cælavêre, Mausolo Cariæ Regulo qui obiit Olympiadis centesimæ sextæ anno secundo. Opus id ut esset

(1) Vitruv. Lib. VII.
(2) Dissertation sur le tombeau de Mausole, Mém. de Litt. Tom. XXVII. p. 321.
(3) Hist. nat. Lib. XXXVI, c. 5.

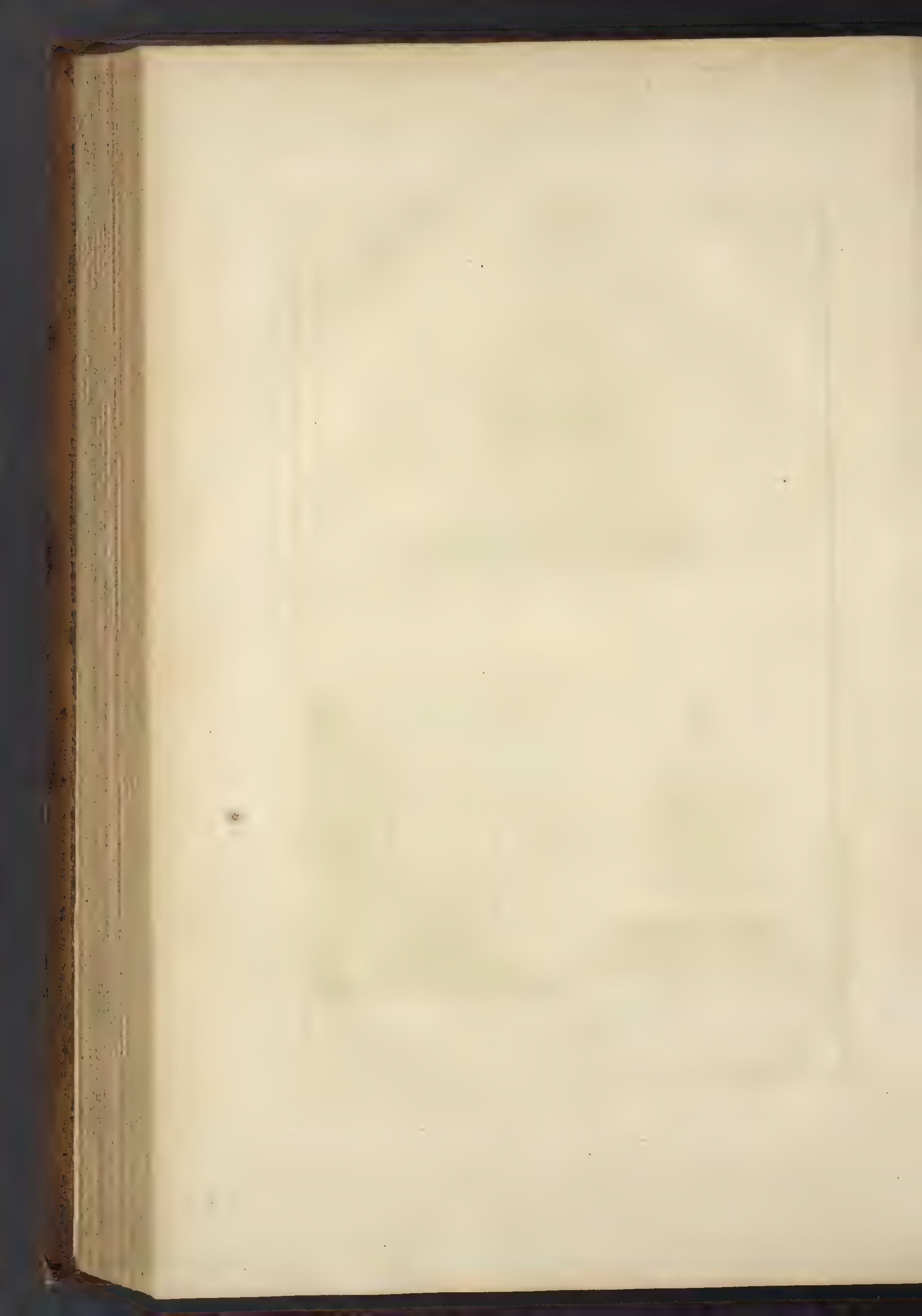
inter



Pl. 18



Conjectures sur le tombeau de Mausole.



inter ſeptem miracula, ii maximè artifices fecêre : patet ab auſtro & ſeptentrione ſexagenos ternos pedes, breviùs a frontibus, toto circuitu pedes quadringentos undecim, attollitur in altitudinem viginti quinque cubitis. Cingitur columnis triginta ſex. Pteron vocavêre. Ab oriente cælavit Scopas, a ſeptentrione Bryaxis, a meridie Timotheus, ab occaſu Leochares (1). *Priuſque quàm peragerent, Regina Artemiſia quæ mariti memoriæ id opus extrui juſſerat, obiit. Non tamen receſſerunt, niſi abſoluto jam, id gloriæ ipſorum artiſque monumentum judicantes : hodieque certant manus. Acceſſit & quintus artifex. Namque ſupra Pteron, pyramis altitudine inferiorem æquavit, viginti quatuor gradibus in metæ cacumen ſe contrahens. In ſummo eſt quadriga marmorea quam fecit Pythis. Hæc adjecta centum pedum altitudine totum opus includit.*

« Scopas eut dans le même tems pour rivaux, Bryaxis, Timothée & Léocharès. Il ne faut pas les ſéparer ici, puiſqu'ils employèrent enſemble leur ciſeau pour Mauſole, petit Roi de Carie, qui mourut la ſeconde année de la cent-ſixième Olympiade. Ce ſont les ouvrages de ces Artiſtes qui firent placer ce monument au rang des merveilles du monde. Les faces expoſées au midi & au nord ont ſoixante-trois pieds ; les deux façades ſont moins étendues, & le contour total eſt de quatre cent onze pieds ; il eſt élevé de vingt-cinq coudées, & il eſt entouré par trente-ſix colonnes, & l'on a donné à cette colonnade le nom de *Ptéron.* Scopas travailla le côté du levant, Briaxis celui du nord, Timothée décora le midi, & Léocharès le couchant ; la Reine Artémiſe qui avoit fait élever ce tombeau à la mémoire de ſon époux, mourut avant que ces Artiſtes euſſent achevé leur ouvrage : mais ils voulurent le terminer pour leur propre gloire & pour l'honneur de l'art : leurs ouvrages ſe diſputent encore le prix. Un cinquième Artiſte ſe joignit à ceux que j'ai nommés. Car au-deſſus du *Ptéron*, on éleva une pyramide dont la hauteur étoit égale à la partie inférieure, & qui étoit compoſée de vingt-quatre gradins dont la retraite terminoit l'édifice en forme de borne. Sur le ſommet, on plaça un char à quatre chevaux de marbre, fait par Pythis, & qui ajouté au reſte, donnoit cent pieds d'élévation totale à ce monument ».

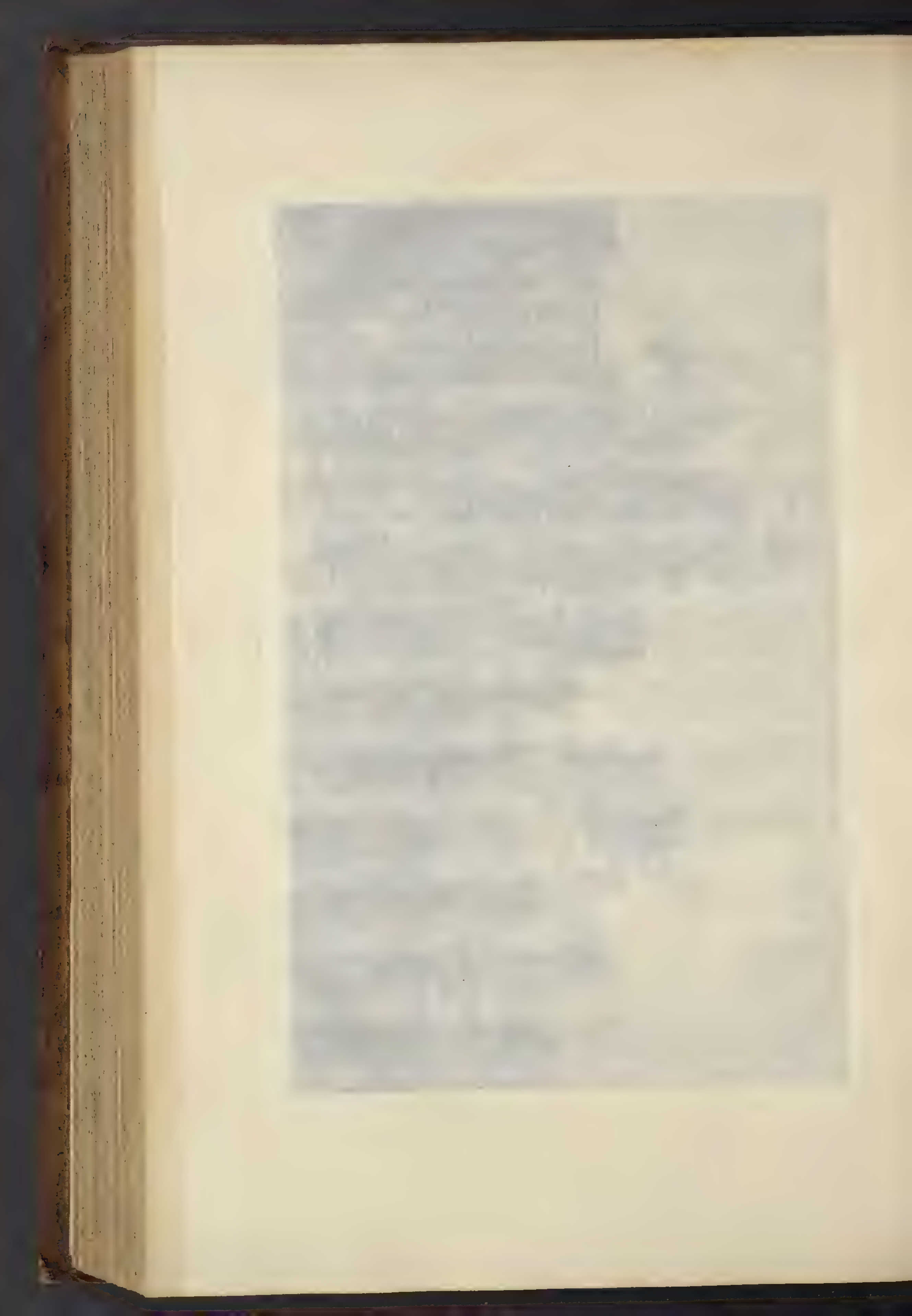
(1) Les expreſſions de Pline ſembleroient établir que les faces de cet édifice étoient orientées ſur les quatre points cardinaux ; mais la diſpoſition du terrein contrarie cette idée ; au moins il me paroît vraiſemblable que la façade du tombeau étoit tournée du côté du Port, & rien n'oblige d'ailleurs à interprêter littéralement le texte de Pline, parce qu'il eſt évident que cet Auteur ne prétend pas donner l'expoſition préciſe du monument, mais qu'il veut ſeulement indiquer les parties que chaque Artiſte avoit décorées, & l'on ſent qu'une ſimple approximation ſuffiſoit alors pour remplir ſon objet.

J'adopte ici la verſion qui ne donne que cent pieds d'élévation à la maſſe totale du Mauſolée, au lieu de cent quarante, comme le portent d'autres manuſcrits & le plus grand nombre des éditions; cette meſure générale s'accorde parfaitement avec les dimenſions des parties, n'oblige à aucune ſuppoſition, & convient au ſtyle & à la forme affectée par les Anciens à ces monumens. La néceſſité d'arriver à une hauteur exagérée, eſt le ſeul motif qui ait pu forcer M. de Caylus à ajouter au-deſſus des 24 gradins une nouvelle pyramide, dont rien ne donne l'idée dans le texte de Pline: *Namque ſupra Pteron pyramis altitudine inferiorem æquavit, viginti quatuor gradibus in metæ cacumen ſe contrahens.* Rien n'eſt plus clair ſans doute; au-deſſus de la colonnade étoit une pyramide égale à la partie inférieure & formée par 24 gradins, dont la retraite ſucceſſive terminoit l'édifice couronné par le quadrige de Pythis. L'édifice étoit un quarré long dont les grandes faces avoient 63 pieds, il étoit entouré de 36 colonnes dont la diſpoſition nous eſt indiquée par les uſages connus des Anciens; mais la meſure de 63 pieds n'eſt pas ſeulement celle du corps du bâtiment, appellé ναος, par les Grecs, & *cella* par les Romains, il faut y comprendre auſſi la colonnade qui l'entoure; lorſque les Anciens donnent cent pieds à la façade du temple de Minerve à Athênes, ils ne prennent pas cette étendue entre les deux murs ſeulement, c'eſt celle de toute la façade, en y comprenant l'épaiſſeur des deux ailes ou colonnades latérales appellées *Ptéron.* Cet exemple ne laiſſe aucun doute ſur le parti que j'ai pris à cet égard. Pline dit que le pourtour général étoit de 411 pieds, mais un parallélogramme, dont les grands côtés ſont de 63 pieds, eſt loin de donner un pareil contour; il y avoit donc néceſſairement un ſoubaſſement que l'on peut dire être connu, puiſque ſon étendue eſt déterminée, & que ſa hauteur eſt le complément des cent pieds, hauteur totale de l'édifice. Je le ſuppoſe formé par des gradins, parce que tout ce qui ſe rapproche de la forme pyramidale devient plus vraiſemblable dans ſes conſtructions, auxquelles elle étoit particulièrement affectée, & dont le ſtyle venoit originairement des Egyptiens, ainſi que le dogme qui invitoit à prendre tous les moyens d'aſſurer leur ſolidité.

Je ſuis loin de prétendre avoir retrouvé le deſſin précis de ce fameux Mauſolée, il me ſemble ſeulement que mes conjectures, conformes aux uſages de l'antiquité, s'accordent parfaitement avec le paſſage de Pline, & qu'il eſt difficile de faire une ſuppoſition plus vraiſemblable, tant qu'on



Ruines du Temple de Mars



n'aura pas trouvé le fragment de Philon de Byſance. Il y a une grande analogie entre ce tombeau & celui que j'ai décrit dans le chapitre précédent, dont le travail indique qu'il a été conſtruit long-tems après celui de Mauſole; n'eſt-il pas naturel de penſer, que ſitué dans les environs de cet édifice ſi célèbre, on a cherché à en rappeller le goût & la forme, quoiqu'on y employât un ordre plus moderne; car je ſuis loin de croire avec M. de Caylus, que le tombeau de Mauſole fût d'ordre Corinthien, ordre, à cette époque, inconnu dans l'Aſie, & très-peu employé dans la Grèce: réſervé pour les temples des divinités auxquelles la recherche & l'élégance ſembloient appartenir, il étoit banni des monumens dont le genre auſtère étoit fait pour impoſer, & où tout devoit concourir à la majeſté, à la ſolidité; & l'emploi qui en a été fait dans le tombeau de Mylaſa, peut être régardé comme un défaut de diſcernement, & comme un commencement de corruption dans le goût, qui conſiſte, non pas à prodiguer des richeſſes, mais à trouver cet accord également ſatisfaiſant pour les yeux & la raiſon; des ornemens délicats & recherchés, ſont auſſi déplacés dans un tombeau, que les vers galans d'un Opera le ſeroient au milieu des beautés mâles & terribles d'une Tragédie.

PLANCHE QUATRE-VINGT-DIX-NEUVIEME.

Ruines du temple de Mars.

La poſition de ces ruines peut faire préſumer qu'elles appartiennent au temple de Mars; mais il eſt impoſſible d'acquérir aucune certitude à cet égard. Ce temple conſtruit par Mauſole, étoit, ſuivant Vitruve, au milieu de la Ville; on y voyoit une ſtatue coloſſale du Dieu, faite par Telocharès, & ſuivant d'autres, par Timothée, le même qui avoit travaillé au mauſolée. Cette ſtatue étoit appellée Ακρολιθος, *Acrolithos.* Il ne nous eſt point reſté d'autres détails ſur ce monument.



PLANCHES CENTIEME ET CENT-UNIEME.

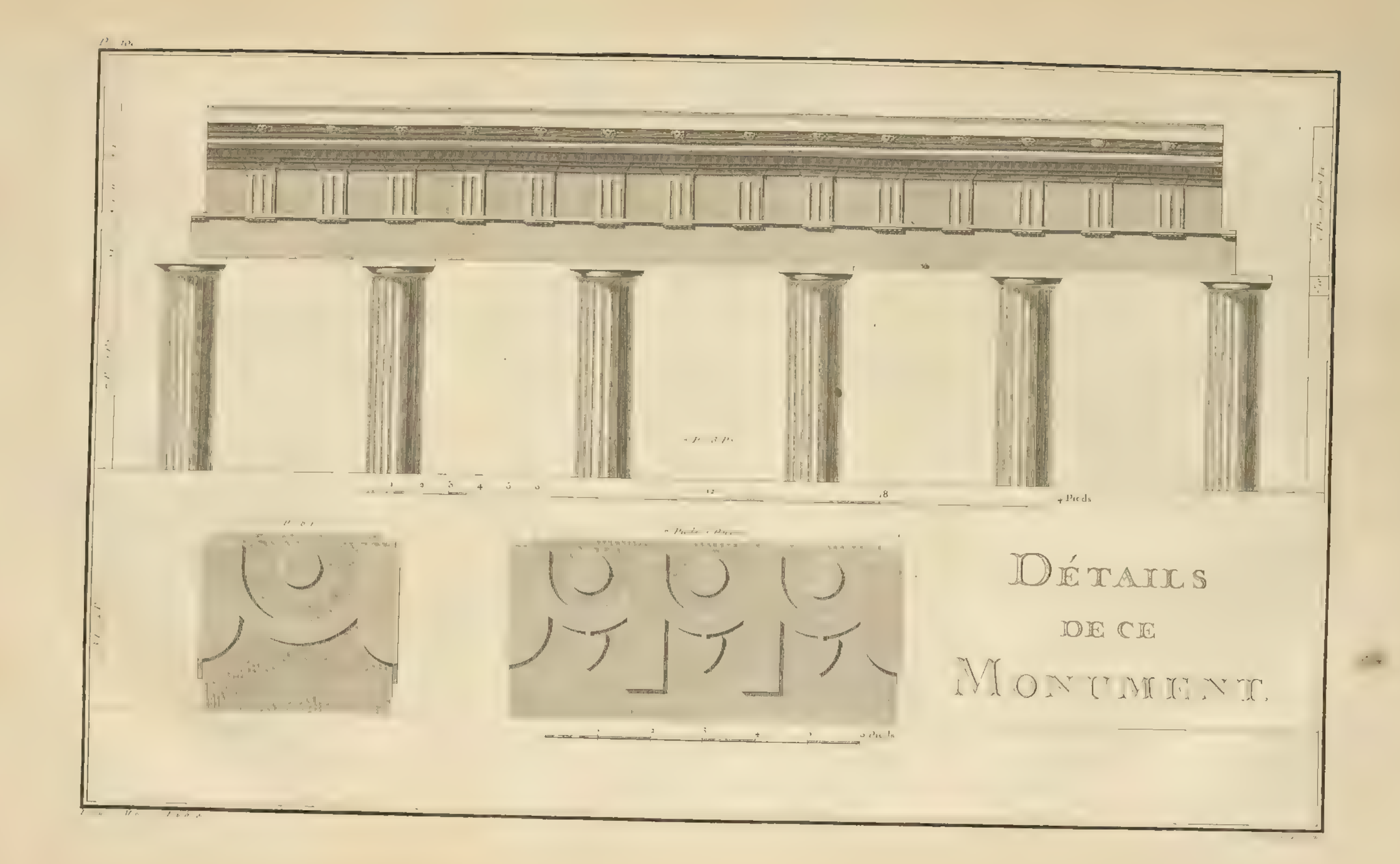
Détails de ces Ruines.

Le ſtyle de ces ruines peut faire douter qu'elles ayent appartenu au monument dont on vient de parler, & l'on pourroit les croire plus récentes. Elles n'ont point ce caractère mâle que les Grecs imprimoient à l'ordre Dorique dans les beaux ſiècles de leur liberté; les colonnes fort eſpacées paroiſſent trop maigres; & l'entablement trop lourd, a de hauteur, près de la moitié de celles des colonnes, en leur ſuppoſant même ſix diamètres, c'eſt-à-dire, l'élévation la plus grande que les Grecs ayent jamais donné à cet ordre; il n'auroit été poſſible de s'en aſſurer, que par des fouilles auxquelles les Turcs n'auroient pas conſenti.

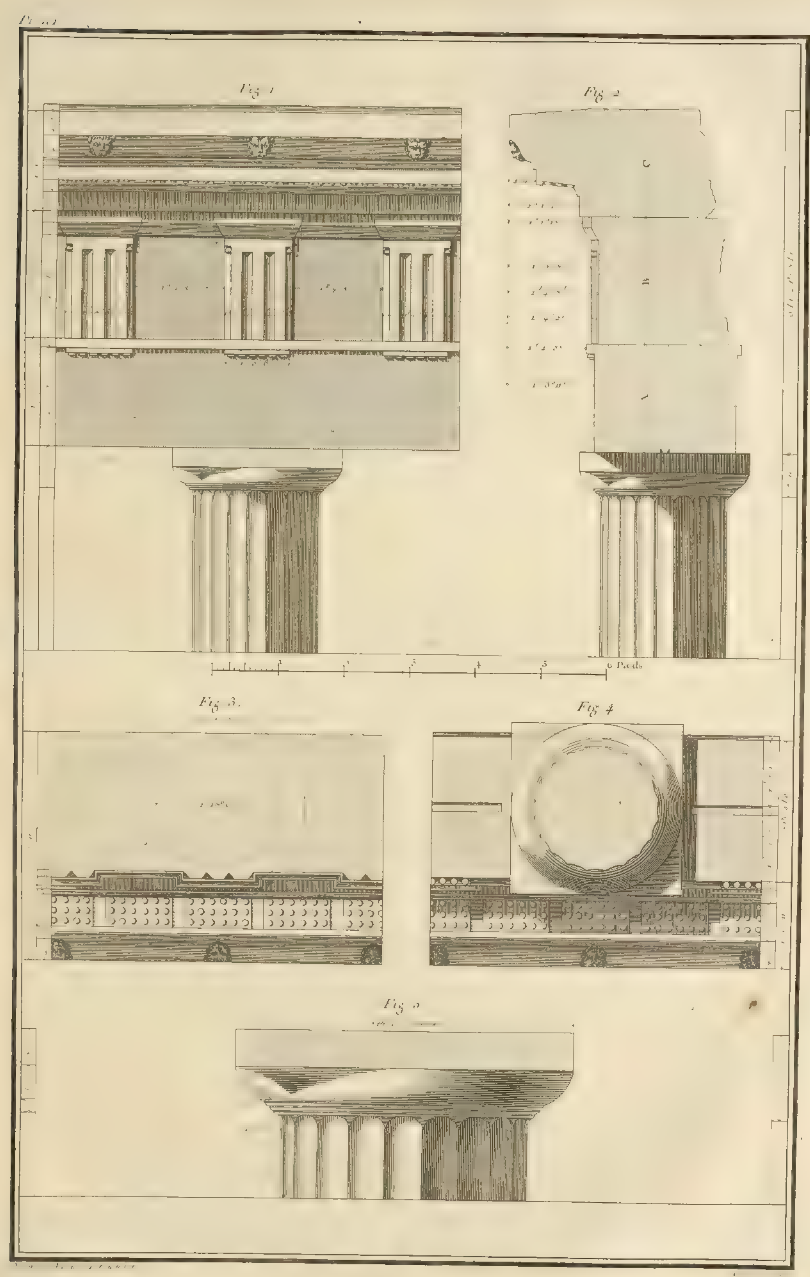
Le portique d'Auguſte à Athênes, eſt le monument dorique auquel j'ai trouvé le plus de rapport avec celui-ci; les proportions & les détails des chapiteaux ſont preſque les mêmes; ils n'ont de hauteur que le tiers du diamètre, au lieu de la moitié, qui eſt la meſure aſſignée généralement aux chapiteaux doriques; au reſte, l'entablement de ces ruines d'Halicarnaſſe, n'eſt pas à beaucoup près auſſi parfait que celui du monument d'Athênes; la corniche en eſt lourde & trop peu ſaillante. Le ſophite du larmier eſt incliné en arrière, contre un uſage conſtant & raiſonné, & il eſt orné de petites gouttes, dont la délicateſſe ne s'accorde pas avec la peſanteur des membres qui les accompagnent; les métopes qui doivent être quarrés, ſont un peu plus hauts que larges; les triglyphes ont plus d'un module de largeur, & les hauteurs différentes de leurs canaux, altèrent la pureté de leurs formes; ils ſont couronnés par une face & un biſeau, qui forment bien diſtinctement cette cimaiſe que Vitruve, *Liv. III. ch 3*, dit appartenir à la friſe, & que les Modernes ont toujours compris dans les membres de la corniche. Ici, l'architrave A, la friſe B, & la corniche C, ſont formées chacune par une aſſiſe; on peut les diſtinguer dans la coupe de cet entablement, Planche cent-unième, fig. 2me. L'analogie qui ſe trouve entre ces ruines & un monument du ſiècle d'Auguſte, peu donc au moins balancer l'induction que l'on tire du local où elles ſont placées, & les faire croire poſtérieures au règne de Mauſole. Si la connoiſſance parfaite de morceaux ſemblables, n'eſt d'aucune utilité pour les progrès de l'Art, elle peut au moins ſervir quelquefois à en connoître l'Hiſtoire.

On



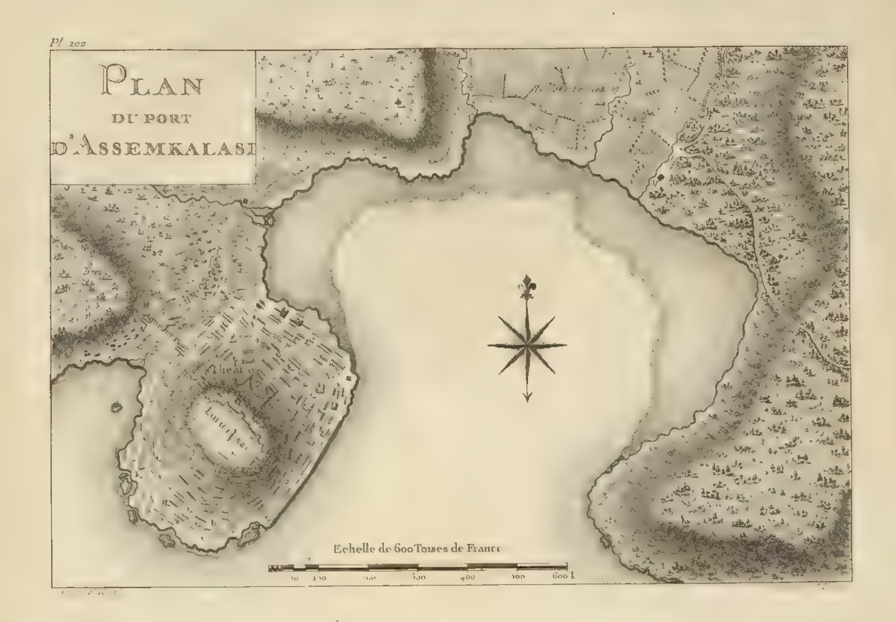

DÉTAILS
DE CE
MONUMENT.
18
Pieds





Details de ce monument

Pl. 102



Pl. 103



Vue du même Port.





On a gravé sur la planche centième, le dessin d'un tombeau que nous trouvâmes à quelque distance de ces ruines, & sur lequel on distingue les traces d'une inscription.

Des trois médailles d'Halicarnasse, qui sont à la fin de ce chapitre, l'une présente la tête & le trident de Neptune, l'autre offre un trépied & la tête de Jupiter; sur la dernière l'on voit d'un côté la tête d'Apollon, & de l'autre celle de Minerve.

PLANCHES CENT DEUXIEME, *ET* CENT TROISIEME.

Vue & Plan d'Assem-Kalasi, autrefois Iasus.

Nous revînmes de Boudroun à Mélasso, par la même route qui nous y avoit conduits, & après avoir passé encore un jour dans cette dernière Ville, nous en partîmes à trois heures du matin, & nous arrivâmes après cinq heures de marche à Assem-Kalasi, où l'on ne retrouve plus que les vestiges d'une Ville, qui elle-même étoit élevée sur les débris de celle d'Iasus. Quelques malheureux Grecs vivent sous les ruines des anciens monumens, du produit de leur pêche, qui fut de tout tems la ressource de cette contrée. La ville d'Iasus, assez semblable par sa position à celle de Métélin, étoit située sur une petite île, qui se trouve actuellement jointe au continent, soit que le petit bras de mer qui la séparoit de l'Asie, ait été comblé dans les différens sièges que cette place a essuyés; soit qu'il ait été rempli par les sables qu'a pu charier un ruisseau qui n'est pas éloigné. Le rivage extérieur de l'île est revêtu d'une muraille épaisse, & dans le centre, sont les ruines d'une forteresse, près de laquelle on retrouve les débris d'un théâtre de marbre.

Nous examinâmes quelques ruines & quelques tombeaux, dont la Planche cent troisième peut donner une idée, & nous levâmes ensuite le plan du Port.

Les Auteurs anciens nous fournissent quelques notions historiques sur la ville d'Iasus; elle étoit déja considérable, suivant Thucidide, lorsqu'elle fut prise & pillée 413 ans avant J. C. par les Péloponésiens, que Tissapherne Satrape de Lydie, avoit engagé à se joindre à lui pour réduire le rebelle Amorgès qui s'en étoit emparé. La fidélité d'Iasus au parti des Athéniens,

lui attira encore le même ſort huit ans après; Liſandre s'en empara la dernière année de la guerre du Péloponèſe, fit maſſacrer tous les hommes en état de porter les armes, & fit vendre leurs femmes & leurs enfans (1). Si l'on penſe à la ſtérilité des environs de cette Ville, & aux foibles reſſources qu'ils offroient à ſes habitans, on concevra difficilement comment elle put ſe relever auſſi promptement après tant de malheurs, & comment elle put fournir des vaiſſeaux aux Perſes, 70 ans après, lors de l'expédition d'Alexandre (2); ſans doute le Port d'Iaſus ſervoit à embarquer les productions de l'intérieur du Pays, & le commerce ſuppléoit à la ſtérilité de la contrée. Une pêche abondante pouvoit bien faciliter aux habitans leur ſubſiſtance, mais non pas leur prêter des moyens de richeſſe, malgré toute leur activité à s'en occuper; une anecdote rapportée par Strabon, ne permet pas de douter de l'intérêt qu'ils y mettoient (3). Un Muſicien donnoit ſur la place des preuves de ſon talent au peuple aſſemblé, mais bientôt on entend le ſignal de la vente du poiſſon; tout l'auditoire déſerte, un ſeul homme reſte, qui paroît au Muſicien conſterné, le ſeul homme de goût qui ſoit dans Iaſus; il s'approche de lui pour l'en féliciter. Quoi! dit celui-ci, le ſignal eſt donné? adieu, j'y cours, que les dieux vous récompenſent de m'avoir épargné cet inconvénient de ma ſurdité.

Le deſſin qui termine ce Chapitre, rappelle cet enfant chéri d'un Dauphin, & qu'Alexandre fit prêtre de Neptune à Babylone, ou cet autre enfant, qu'un de ces poiſſons promenoit ſur ſon dos dans le golfe d'Iaſus, & qui vint expirer ſur la côte, déſeſpéré de n'avoir pu le ſauver de la fureur des flots (4). Ces mêmes faits ſont retracés ſur les médailles d'Iaſus que j'ai fait graver.

PLANCHE CENT QUATRIEME.

Caravane.

PUISQUE nos notions ſur le commerce ſont encore ſi vagues, & que malgré les travaux de tant d'hommes éclairés, cette partie de l'adminiſtration n'eſt encore dirigée par aucuns principes certains, on ne doit pas s'attendre à le voir protégé ſous un gouvernement qui n'eſt ſuſceptible d'aucunes

(1) Diod. Sic. Lib. XIII. cap. 104.
(2) Expedit. Alex. Lib. I.
(3) Strab. Lib. XIV.
(4) Plin. Lib. IX. cap. 8.



[illegible]

[illegible]

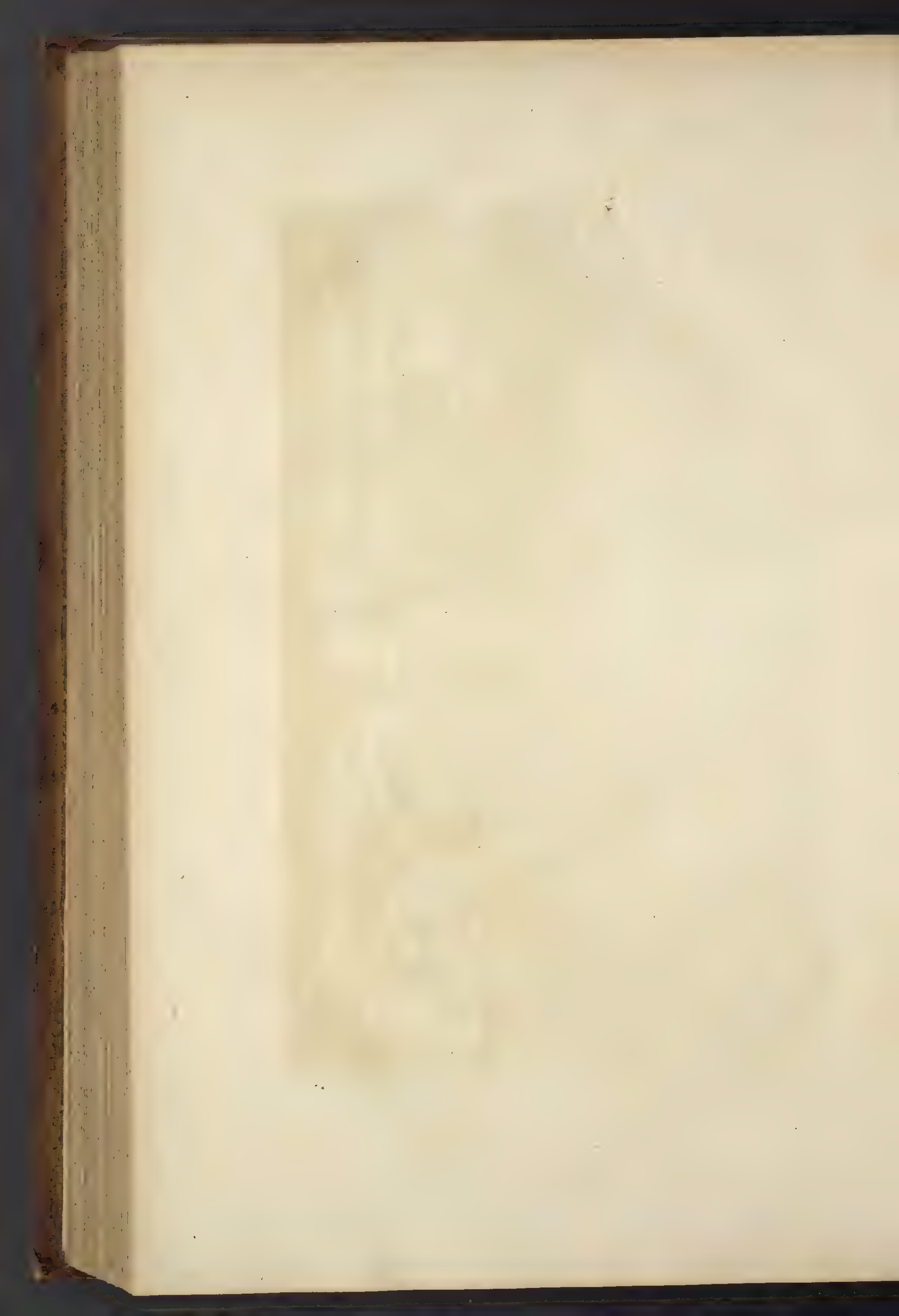
[illegible]

[illegible]

[illegible]



Caravane



vues étendues, & qui profcrit toutes les caufes de bonheur & de profpérité. Une conftitution abfurde & cruelle étouffe l'induftrie, & arrête tous les moyens que l'intérêt perfonnel pourroit inventer & développer. Comme elle nuit à la culture & à la population, elle fe prive également de tous les avantages qu'elle pourroit attendre d'un commerce plus favorifé ; & cet empire immenfe, maître des pays auxquels la nature a tout accordé, ne peut jouir de fes bienfaits, & languit inanimé. Le commerce ne trouve que bien rarement, dans les grandes Villes qui lui fervent d'entrepôt, cette fécurité, cette indépendance & cette liberté fans lefquelles il ne peut profpérer ; & dans l'intérieur des Provinces, il court tous les dangers qu'entraînent l'anarchie du defpotifme & l'état de guerre continuel où font tous les fujets d'un defpote. L'Empire eft fans ceffe troublé par des guerres inteftines, dont le Souverain n'eft fouvent pas même informé ; les Pachas dévaftent, avec des troupes, les Provinces qu'ils ont déja ruinées par leurs vexations ; & des hordes de brigands, achèvent de porter la défolation dans ces contrées malheureufes, & les privent des dédommagemens que pourroit leur offrir le commerce. Dans un pays où l'on ne connoît de droits que ceux de la force, c'eft de la force feule que l'on doit attendre fa confervation, & c'eft cette néceffité qui a fait naître l'ufage des Caravanes où les intérêts fe réuniffent pour fe préferver mutuellement.

Sans autre protection que celle qu'il fait fe procurer, le commerce règle les routes qui conviennent à fes opérations, il fixe fes entrepôts, les multiplie ou les abandonne ; il y en a cependant que l'on peut regarder comme invariables, par leur extrême convenance avec le commerce de l'Europe ; telle eft la ville d'Angora, qui communique avec Smyrne & Conftantinople, par des Caravanes, dont les époques n'éprouvent jamais que de légères variations. Les Villes principales communiquent ainfi entre elles à des époques connues, & qui deviennent plus fréquentes fuivant la nature & l'activité de leurs rapports. Ces Caravanes réglées ont un Chef nommé *Caravan-Bachi*, avec lequel les Voyageurs peuvent traiter pour eux & pour le tranfport de leurs marchandifes, & qui leur vend la protection des braves qu'il tient à fon fervice. Il y a auffi d'autres Caravanes moins confidérables, qui fe forment par la réunion volontaire de plufieurs Négocians, & alors ils élifent un Chef qui fe charge de pourvoir aux befoins de la communauté. Le départ de quelque perfonnage confidérable eft encore une occafion dont le commerce profite, en fe foumettant toutefois aux vexations de celui

auquel il eſt forcé d'avoir recours, & qui ne manque jamais cette occaſion de ſatisfaire ſon avidité.

De toutes les Caravanes, la plus conſidérable eſt ſans contredit celle de la Mecque ; quoique le voyage des ſaints lieux, ſi recommandé par le Koran, en ſoit le premier motif, elle eſt cependant l'occaſion d'un commerce immenſe ; chaque Pélerin forme une pacotille, dont le produit le dédommage d'un acte de dévotion auſſi pénible, & augmente ſa fortune en aſſurant ſon ſalut. C'eſt de Conſtantinople que part la tête de cette Caravane, qui groſſit à meſure qu'elle avance, & dont le départ ainſi que la route, ſont calculés ſur la néceſſité d'arriver à la Mecque, la veille du Bayram des ſacrifices, quarante jours après la fin du Ramazan. On peut voir dans Chardin & dans Thévenot, des détails intéreſſans ſur cet objet, mais qui nous entraîneroient trop loin.





Ruines d'un Temple à Euromus

[illegible] [illegible] SQUE

[illegible]

[illegible]





VOYAGE PITTORESQUE
DE LA GRECE.

CHAPITRE ONZIEME.

PLANCHE CENT CINQUIEME.

Ruines d'un Temple à Kiſelgick, autrefois Euromus.

APRÈS nous être repoſés quelques heures ſur les ruines d'Iaſus, nous nous remîmes en marche, & deſcendant une montagne couverte d'arbres & de brouſſailles, nous entrâmes dans une très-belle plaine arroſée par un ruiſſeau; là, nous apperçûmes de loin les ruines d'un monument dont nous n'avions aucune connoiſſance, & dont la vue nous promit des plaiſirs & des travaux pour le lendemain.

Le Médecin Arabe, dont j'ai parlé, m'accompagnoit encore, & me conduiſit chez l'Aga qui me reçut avec politeſſe, me permit d'aller deſſiner le lendemain dans les environs de la Ville, & me promit, pour le jour d'après, le ſpectacle d'un Jeu turc, dont je n'avois pas encore été témoin.

L'emplacement de la ville de *Kiſelgick* n'offre aucunes ruines; mais à environ une lieue au midi, on trouve celles d'une Ville ancienne, parmi leſquelles on diſtingue les reſtes d'un théâtre, & la plus grande partie d'un temple magnifique. Nous ne pûmes malheureuſement découvrir aucune inſcription, qui nous indiquât le nom de cette Ville. Chandler, s'appuyant ſur la ſituation de ce temple élevé dans une montagne, & environ à deux heures de chemin de *Mylaſa*, comme l'étoit celui de *Jupiter Stratius*, ſuivant Strabon & Elien, croit que c'eſt l'ancien bourg de *Labranda;* mais il n'auroit pas commis cette erreur, s'il eût bien connu le paſſage de Strabon, qui dit poſitivement que ce Bourg ſe trouvoit ſur la route de

Mylasa à *Alabanda.* Cette dernière Ville très-reculée dans la Carie, étoit au Nord-Est de Mylasa, comme on peut le voir dans la Carte, & Kiselgick se trouve au contraire au Nord-Ouest; on ne peut raisonnablement supposer que la route fît un détour assez considérable, pour aller passer par un lieu éloigné de 90 degrés de la route directe. Les ruines que je vais décrire ne paroissent donc pas appartenir au bourg de *Labranda ;* je croirois plutôt que ce sont celles de la Ville d'*Euromus*, & la chaîne de montagnes qui se termine à cet endroit m'en paroît une preuve.

Strabon, en décrivant la position d'*Euromus*, dit, «(1) qu'une montagne » appellée *Grius*, & qu'il ne faut point confondre avec le *Latmus*, pre- » nant son commencement au territoire de Milet, s'avance vers l'Orient » dans la Carie, jusqu'à ce qu'elle rencontre *Chalcetores* & *Euromus*, & » qu'elle finit & reste comme suspendue au-dessus de cette dernière Ville». L'inspection des lieux ne m'a point permis de révoquer en doute l'opinion que je propose. Cette ville d'*Euromus* n'a jamais été considérable; il en est cependant parlé plusieurs fois dans Tite-Live, Polybe & Pline (2) : quant à la ville de *Chalcetores*, je serois assez tenté de croire qu'elle étoit située de l'autre côté de *Grius*, à la place d'un méchant Village dans lequel j'ai passé, & qui s'appelle aujourd'hui *Tarismanla.*

Le temple dont la Planche 105e offre la vue, est situé à une petite lieue de la ville de Kiselgick; il est construit en marbre blanc, & il est *périptère*, *hexastyle*, *corinthien ;* les Planches suivantes en indiqueront les détails.

PLANCHE CENT SIXIEME.

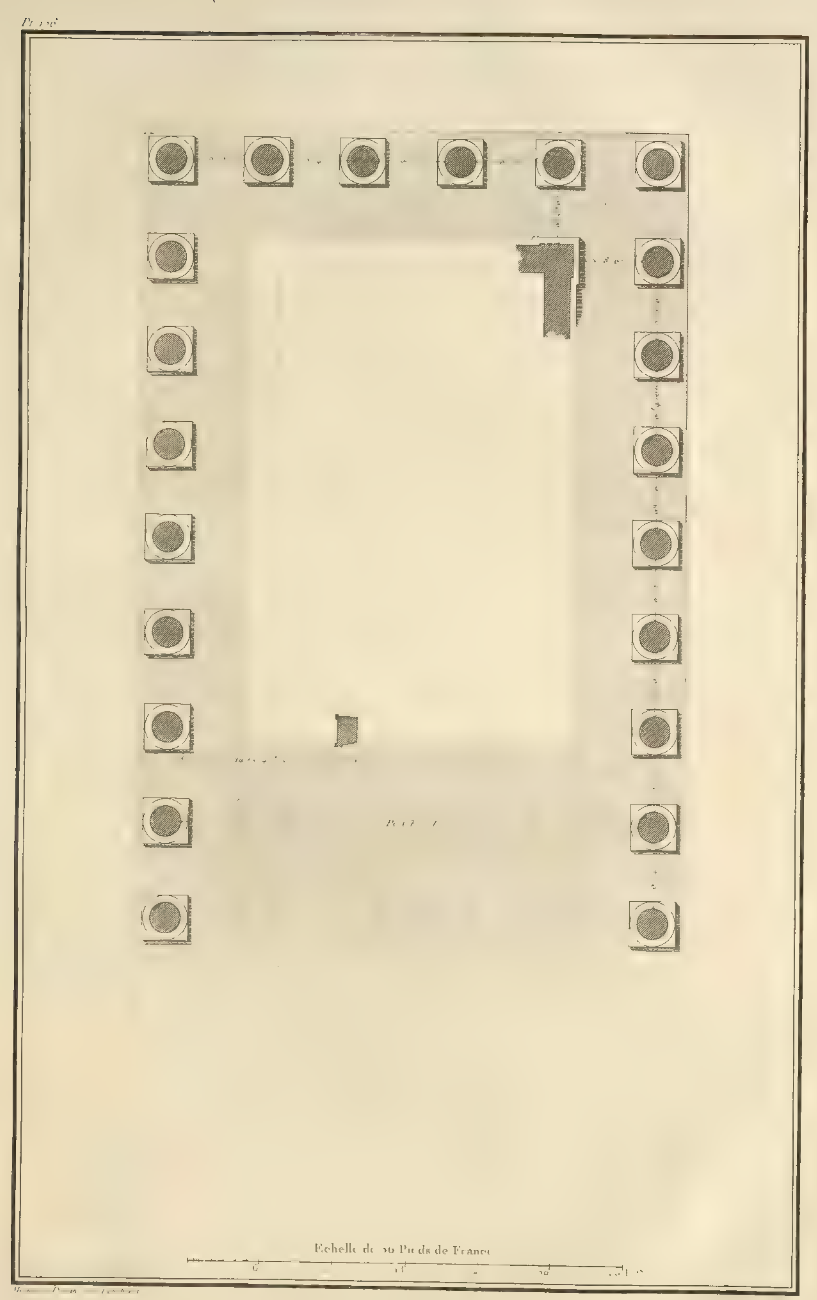
Plan du même Temple.

Les quatre colonnes du milieu de la façade sont renversées; mais l'on retrouve encore les parties avancées du Stylobate, qui contenoient les degrés par lesquels on montoit au temple. Il n'existe plus qu'un angle des murs de la *Cella*, & un des chambranles de la porte; mais ces points suffisent pour établir son plan, suivant des usages dont les Anciens ne s'écartoient jamais. J'aurois acquis encore plus de certitude, s'il m'avoit été possible de rechercher les fondations, & de faire remuer les débris dont elles sont

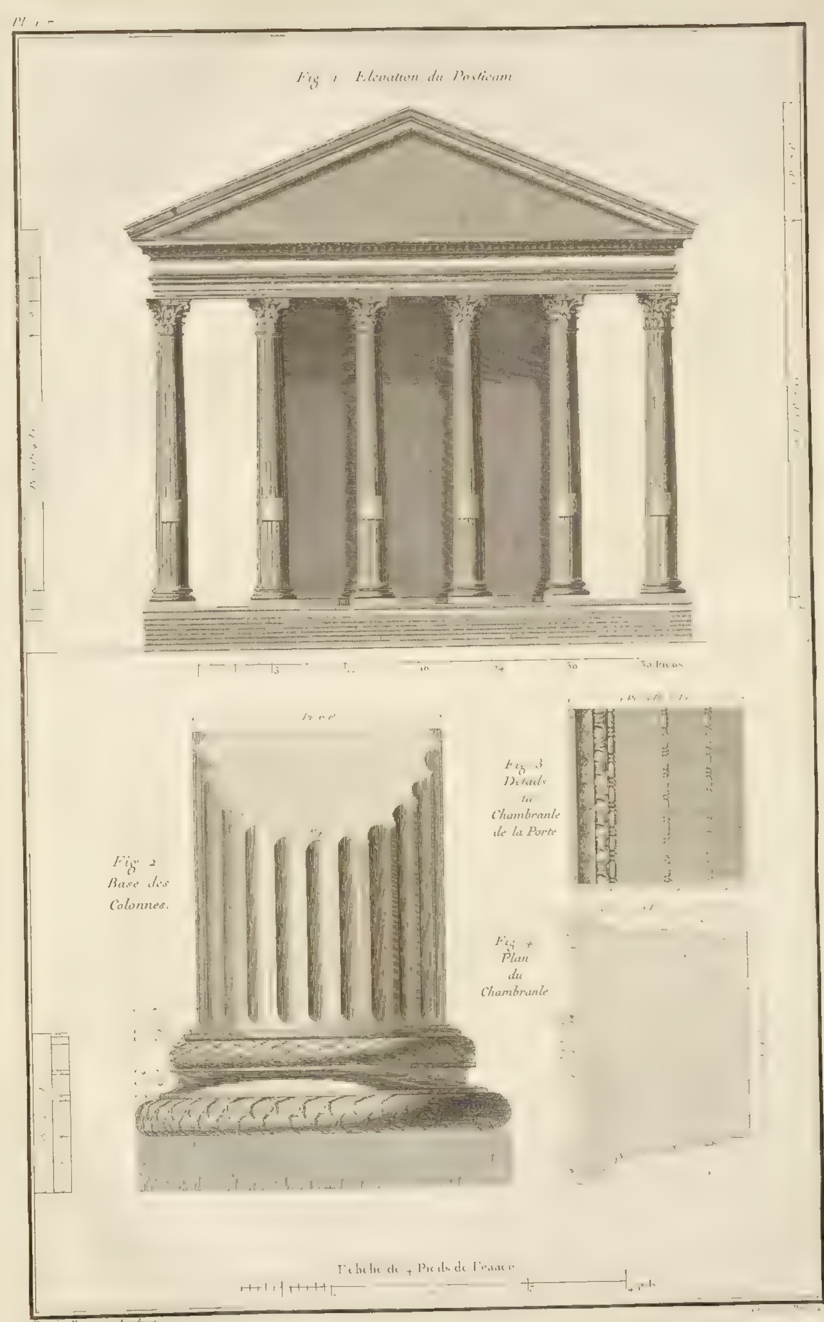
(1) Strab. Lib. XIV.
(2) Tit. Liv. Lib. XXXIII. cap. 30. Plin. Lib. V. cap. 29. Pol. excerpt. legat. 93.



Pl. 126



Plan d'un Temple Periptère à Euromus



Détails du même monument.



Pl. 58

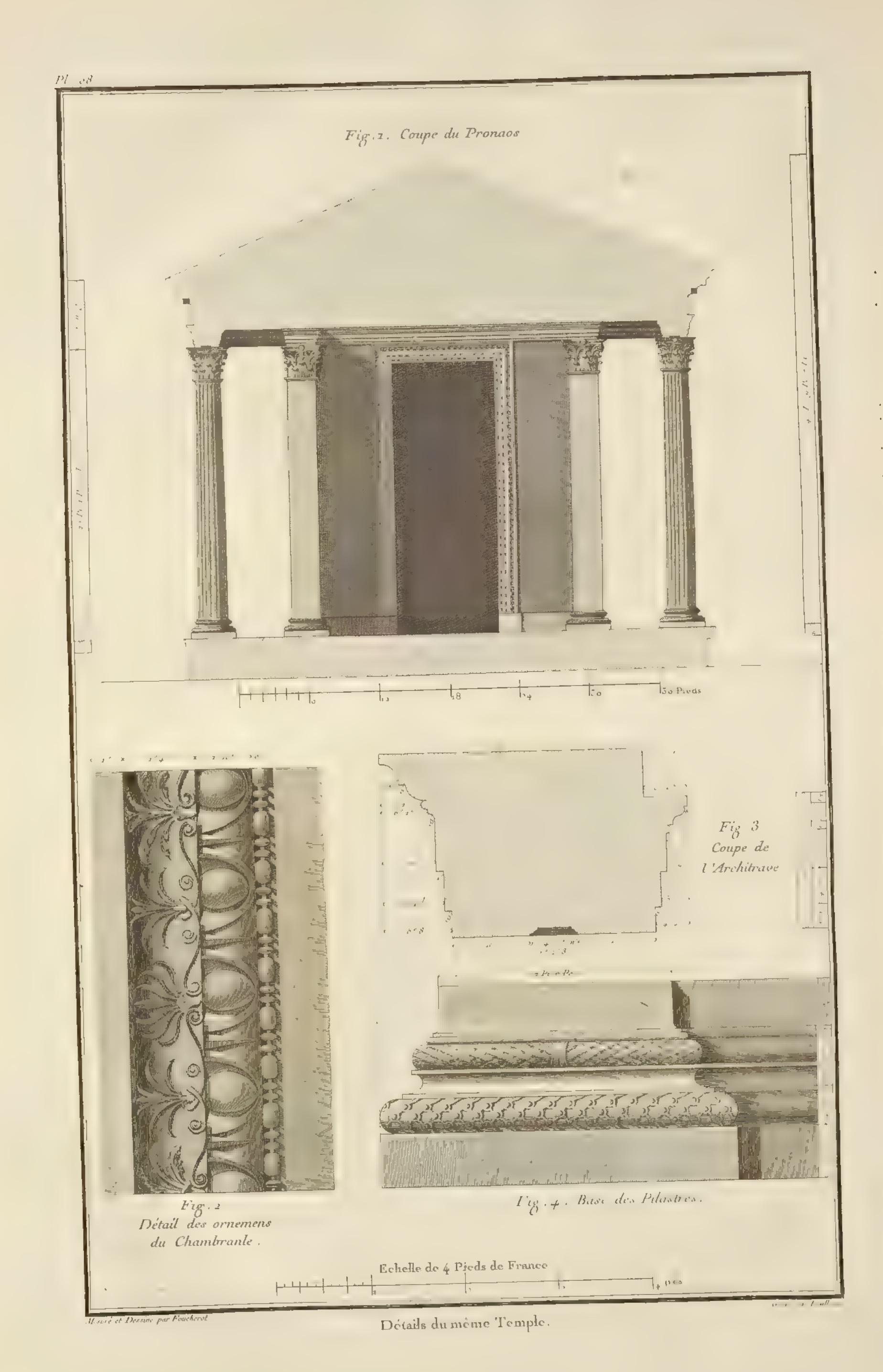


Fig. 2
Détail des ornemens
du Chambranle.

Mesuré et Dessiné par Foucherot

Détails du même Temple.



couvertes; mais l'ignorance des habitans s'oppofe fans ceffe à la curiofité des Voyageurs, & nous fûmes encore heureux de pouvoir mefurer ces ruines, avec autant de foin que nous parvînmes à le faire.

PLANCHE CENT SEPTIEME.

Détails du même Monument.

La figure première offre l'élévation du *Pofticum*, dont les colonnes exiftent encore, tandis que celles de la façade font renverfées. La proportion de ces colonnes eft portée au dernier degré d'élégance ; elles ont un peu plus de 10 diamètres de hauteur; leurs bafes & leurs chapitaux font de la plus grande richeffe; au tiers de leur hauteur font ménagées des tables de marbre, fur lefquelles font des infcriptions qui apprennent le nom de ceux qui ont donné les colonnes; je ne les rapporterai point ici, parce qu'elles fe trouvent dans le recueil des infcriptions de Chandler (1). On fera fans doute étonné de la grande hauteur que je donne au fronton de ce temple, & qui le rapproche de la proportion que les Modernes ont eu depuis le tort d'adopter; mais une des pierres angulaires, retrouvée dans les ruines, m'a donné cette ouverture d'angle avec trop de certitude, pour que je n'aie pas été forcé de m'y conformer. Le ftyle pur & élégant des colonnes, me les fait croire beaucoup plus anciennes que toute la partie fupérieure du monument, qui fans doute eft d'un fiècle fort poftérieur, foit que cet édifice déja détruit ait été reftauré, foit que les colonnes aient été enlevées à un temple plus ancien & plus parfait. Cette dernière opinion femble confirmée, par la différence qui fe remarque entre les colonnes, dont les unes font cannelées, tandis que le fût des autres eft abfolument liffe.

PLANCHE CENT HUITIEME.

Détails du même Temple.

La figure première offre la coupe du *Pronaos*, ou veftibule du temple; on y obferve la hauteur de la porte, beaucoup plus grande qu'elle ne l'eft ordinairement. Le chambranle a de largeur le cinquième de l'ouverture

(1) Infcript. antiq. pag. 19.

de la baie; mais il ne paroît point trop fort à caufe de la hauteur de la porte, & il eft d'ailleurs enrichi d'ornemens du meilleur goût, deffinés dans cette même planche, figure 2e, & dans la précédente, figure 3e.

La figure 3e offre la coupe de l'architrave, dont la hauteur eft diminuée, & dont les profils font changés du côté intérieur. La figure 4e donne la bafe du pilaftre.

PLANCHE CENT NEUVIEME.

Détails du même Edifice.

CETTE planche offre les détails de l'entablement, qui, fans avoir rien de choquant, n'a cependant pas cet enfemble & cette pureté que l'on admire dans les belles productions des Grecs; au refte il n'eft point terminé: la convexité de la frife & la difpofition des plate-bandes de l'architrave, indiquent que ces parties étoient deftinées à recevoir les ornemens qu'il eft d'ufage d'y fculpter.

Le tailloir du chapiteau eft enrichi d'oves & de canaux, & fes angles font aigus, comme les Grecs l'ont fouvent pratiqué. Le premier rang des feuilles d'olivier monte aux deux tiers du fecond, au lieu de s'arrêter à la moitié. L'enfemble du chapiteau eft fort agréable & d'une belle exécution.

PLANCHE CENT DIXIEME.

Tournoi Turc.

L'AGA avoit joint à l'accueil le plus affable, la promeffe d'un fpectacle qui piquoit ma curiofité; il me tint parole, & l'on vint nous chercher le lendemain à la pointe du jour. En face de fon Palais, vafte & orné de galeries, étoit une grande efplanade, que commençoit à remplir une foule de cavaliers, dont le nombre s'augmenta de moment en moment. Leurs chevaux étoient magnifiquement équipés, & une mufique bruyante fembloit leur infpirer une nouvelle ardeur; à peine fûmes-nous placés fur les galeries qui régnoient autour du Palais, que tous les cavaliers s'avancèrent armés d'un bâton d'environ deux pieds de longueur, nommé *D'jerit*, & qu'ils lancent comme le javelot. A leurs felles eft attachée une baguette, dont l'extrémité garnie d'un double crochet, leur fert à ramaffer le *D'jerit*, qu'ils font

fauter



[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

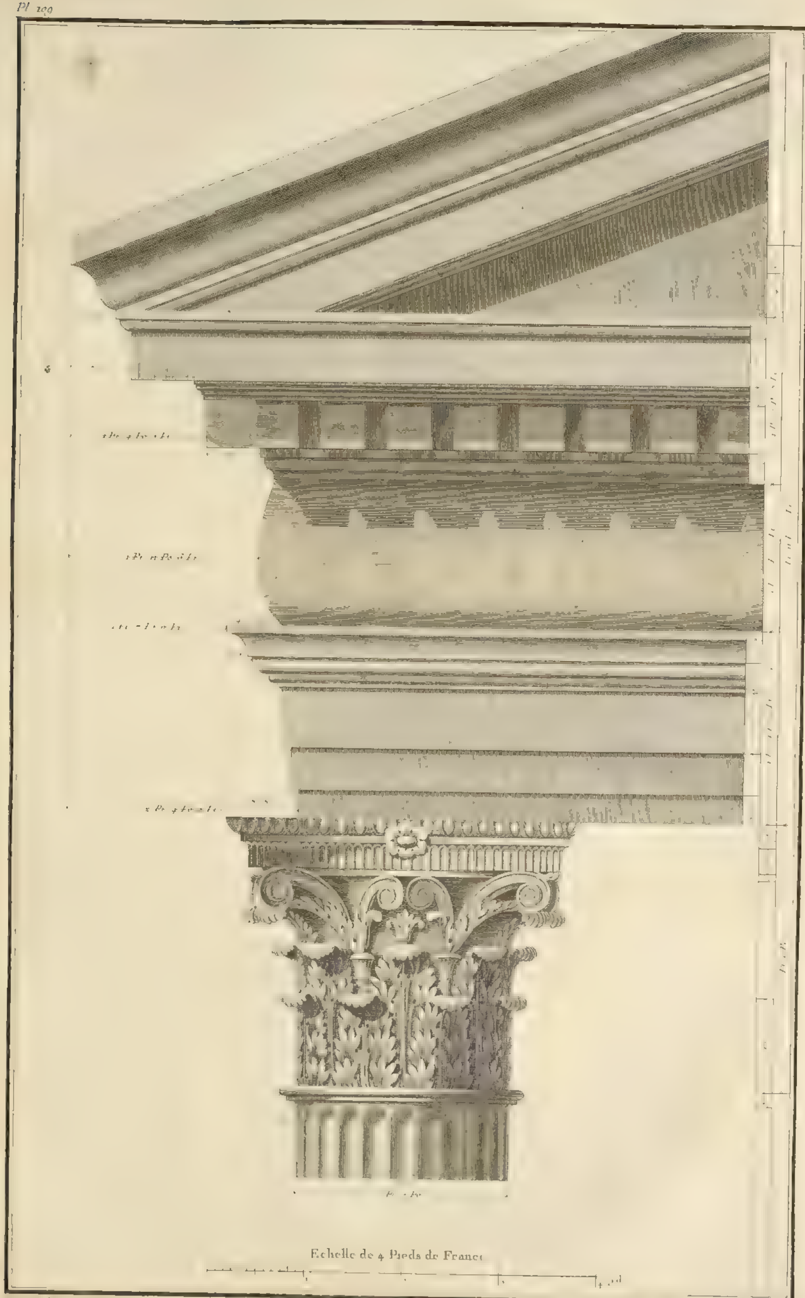
[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]



Echelle de 4 Pieds de France

Détails du même Edifice





Tournoi turc

Pl. III



Carte des environs de Palatsha.



Mileti vicinia variis temporibus



ſauter par ce moyen, & qu'ils rattrapent avec beaucoup d'adreſſe. Quelques eſclaves à pied s'occupent auſſi à ramaſſer les *D'jerits* & à les leur préſenter.

Bientôt tous ces Cavaliers ſe mêlèrent, & courant tour-à-tour les uns après les autres, ils ſe lançoient avec force le *D'jerit* dans le dos; l'adreſſe de celui qui ſe trouve pourſuivi, conſiſte à ſe jetter bruſquement le corps en avant, le long de l'encolure du cheval, afin de ſe dérober au bâton qui paſſe alors par-deſſus ſa tête.

C'étoit un ſpectacle intéreſſant que de voir tous ces Cavaliers montés ſur des chevaux magnifiquement équipés, courant dans tous les ſens, ſe pourſuivant & s'évitant ſans ceſſe.

L'Aga, monté ſur un très-beau cheval blanc, ſe mêla dans la foule, & ſe fit bientôt remarquer par ſon adreſſe; il ne trouva de rival digne de lui qu'un Nègre, qui, moins reſpectueux ou plus adroit que les autres, lui lança ſon *D'jerit* trop vigoureuſement pour ne lui pas faire beaucoup de mal. L'Aga lui applaudit, & lui fit donner quelqu'argent. Malgré toutes ſes ſollicitations, je me bornai au rôle de ſpectateur, & je crois que je fis bien. Ce jeu eſt l'exercice favori des Turcs, qui ont quelqu'inclination pour la guerre.

PLANCHE CENT ONZIEME.

Cartes, Ancienne & Moderne, des environs de Milet.

Après avoir achevé d'examiner tous les environs de Kiſelgick, nous en repartîmes le 13 Juillet, à deux heures du matin, & nous entrâmes dans l'Ionie, cette contrée ſi fameuſe, & qui, après la Grèce, eſt une des plus intéreſſantes pour les Amateurs de l'Antiquité.

Les Ioniens originaires du Péloponèſe, tiroient leur nom d'Ion, fils de Xuthus, le dernier des trois enfans d'Hellen; chaſſés de leur Patrie par les Achéens, auxquels les Héraclides venoient d'enlever la leur, ils paſſèrent dans l'Attique, & s'embarquèrent enſuite avec des troupes de Thébains & de Phocéens, qui vouloient, comme eux, aller chercher de nouveaux établiſſemens ſur une terre étrangère (1). Ils abordèrent à la côte d'Aſie

(1) Pauſ. L. VII. c. 2. Cette émigration eut lieu environ onze ſiècles avant J. C. 130 ou 140 ans après la guerre de Troie.

ſur les confins de la Lydie & de la Carie, dont les habitans ſe réunirent pour leur en défendre l'entrée ; & ils y auroient ſans doute réuſſi, s'ils n'euſſent été en même tems attaqués par les Doriens. Cette diviſion l'emporta ſur toute la bravoure des Cariens, & ils furent contraints de ſe retirer dans l'intérieur des terres, abandonnant aux Aventuriers grecs les Villes, qui depuis devinrent ſi célèbres. C'eſt alors que furent jettés les fondemens de ces petites Républiques libres, indépendantes, mais liées par un même intérêt, & dont les Députés s'aſſembloient tous les ans à *Panionium* (1), pour délibérer ſur les objets relatifs à la cauſe commune ; conſtitution, dont la République de Hollande pourroit donner aujourd'hui une idée aſſez préciſe, ſi elle ne s'étoit pas donné un Chef, que des remèdes violens pourroient ſeuls empêcher de devenir ſon maître, dans le cas où il oſeroit former le projet de l'aſſujettir. Treize Villes compoſoient cette confédération (2) ; Milet, Myus, Priene, Ephèſe, Colophon, Lébedon, Téos & Erithrée, bâties depuis long-tems, avoient été conquiſes par les Grecs à leur arrivée ; ils fondèrent celles de Clazomène & de Phocée ; les îles de Samos & de Chio ſe joignirent à la confédération, & toutes ces forces réunies s'emparèrent de Smyrne, à laquelle les Vainqueurs conſervèrent ſa liberté, & qui devint la treizième ville de l'Ionie.

Suivant Pauſanias & Strabon, les Grecs, dont nous venons de rappeller les ſuccès, n'étoient pas les premiers qui euſſent pénétré dans cette partie de l'Aſie ; des Crétois s'étoient emparés long-tems auparavant de Colophon & de Milet, & avoient reçu parmi eux une émigration des Thébains, conduits par Manto, fille du devin Tiréſias. Suivant Phérécide, c'étoient les Léléges qui poſſédoient alors toute cette partie, juſqu'à la ville de Phocée ; mais ces Léléges, dont il eſt ſouvent parlé dans ces tems reculés, ne ſont-ils pas le même Peuple que les Cariens ?

Les Rois de Lydie, ennemis naturels des Ioniens, les attaquèrent ; Gigès prit la ville de Colophon ; Priene fut emportée par ſon fils ; ſes Succeſſeurs continuèrent la guerre qu'il avoit entrepriſe contre les Miléſiens, & s'emparèrent de Smyrne : enfin Cræſus avoit ſoumis tous les Ioniens, & les avoit contraints de lui payer un tribut, lorſqu'il devint lui-même la victime d'un autre Conquérant plus heureux. Cyrus s'empara de toutes les Colonies

(1) Ce fut l'Aſſemblée même qui donna le nom au lieu où elle ſe tenoit, *Panionium, toute l'Ionie.*

(2) Herod. Lib. I, 142. Strab. Lib. XIV. Ælien. Var. Hiſt. L. VIII. c. 5.

(3) Herod. Lib. I, c. 14-17.

grecques, qui depuis cette époque furent presque toujours sous le joug des Perses; elles étoient gouvernées par des Tyrans particuliers que les Perses leur donnoient, & qui leur répondoient de la servitude de ces Peuples, dont la liberté les eut alarmés.

Darius leur imposa un tribut considérable, & les obligea de le servir dans la guerre qu'il fit aux Scythes; ce fut à eux qu'il eut l'imprudence de confier la garde du Pont qu'il avoit jetté sur le Danube, & qu'ils eurent la foiblesse de n'oser livrer aux Scythes, comme ceux-ci le leur proposoient; événement qui, en assurant la perte de toute l'armée de Darius, eût donné aux Grecs les moyens de recouvrer leur liberté (1). Par une suite de cette inconséquence, dont la conduite des Peuples offre tant d'exemples, ces mêmes Grecs, qui venoient de se refuser à une occasion aussi favorable, se révoltèrent au retour de ce Prince, & attirèrent chez eux ses formidables armées; c'est là l'époque de tous les malheurs de la Grèce: Athênes leur fit passer des secours, & jura de défendre contre les Perses la liberté des Colonies sorties de son sein. Aristagoras, l'un des Chefs de la révolte, se mit à la tête de tous ces Grecs réunis, & s'empara de la ville de Sardes, qui fut brûlée; mais au lieu de profiter de ce premier succès, & de pousser ses conquêtes avec vigueur, il redouta l'approche des armées perses, & crut devoir se rapprocher de la mer. Cette retraite inspira du courage aux ennemis, qui poursuivirent les Grecs, les joignirent près d'Ephèse, & taillèrent en pièces une partie de leur armée. Les troupes qui échappèrent à ce désastre, regagnèrent les vaisseaux, & parvinrent à soulever plusieurs Villes voisines de l'Hellespont, toute la Carie & l'île de Chypre; mais ces efforts ne firent qu'attirer de nouveaux malheurs sur ces contrées, & rien ne put résister pour lors à la puissance des Perses. L'Ionie prolongeoit seule ses efforts; mais la réduction de l'île de Chypre permit à Darius de tourner contre elle toutes ses forces, & sa flotte immense vint en investir toutes les côtes. Les Ioniens avoient porté toutes leurs forces sur mer, comme firent depuis les Athéniens avec plus de succès, & leur flotte moins nombreuse de moitié que celle des ennemis, leur inspiroit cependant la terreur; ils n'osèrent l'attaquer qu'après en avoir, à force d'argent, séduit une grande partie; & malgré cette honteuse défection, les Grecs vendirent cher aux Perses une victoire qu'ils ne dûrent qu'à leur nombre. La destruction de leur flotte entraîna la prise de Milet, dont tous les habitans réduits en esclavage,

(1) Hérod. L. IV. c. 133, 136, 139.

furent traînés au fond de la Perse, pour y fertiliser des déserts; & tous ces édifices superbes qui en faisoient une des plus belles Villes du monde, furent brûlés & détruits entièrement. Toutes les Villes qui osèrent faire quelque résistance, furent traitées avec la même cruauté. Artapherne, Satrape de Lydie, n'oublia rien de ce qui pouvoit les affoiblir; & sur-tout il leur rendit ces tyrans particuliers, dont le joug leur étoit si odieux. Peut-être, malgré tant de malheurs encore si récents, alloient-ils tenter de nouveaux efforts pour s'en délivrer, lorsque Mardonius prit la place d'Artapherne; plus éclairé que ne le comportoit son rang & son pays, ce nouveau maître sentit combien il étoit difficile d'assujétir des Peuples, qui connoissoient le prix de la liberté, & en même tems combien ils serviroient utilement la Perse, s'il pouvoit parvenir à rendre leurs intérêts communs aux siens; par un de ces plans, qui n'appartiennent qu'à quelques génies élevés, il rendit aux Grecs leur liberté, leurs Magistrats, leurs loix & leurs temples. Depuis cette époque, ils servirent les Perses avec une fidélité qui justifia Mardonius, & qui leur fit oublier ce qu'ils devoient à leurs anciens compatriotes; ils augmentèrent la flotte de Xerxès, & combattirent à Salamine; mais après le combat de Mycale, encouragés par les pertes multipliées des Perses, certains d'échapper à leur vengeance, & révoltés par l'incendie de leurs temples, ils prirent les armes & consolidèrent enfin leur liberté. Ils la conservèrent jusqu'à la paix d'Antalcide, dans laquelle, trahis par les Athéniens & les Lacédémoniens, ils retombèrent sous le joug des Perses, pour n'en plus sortir qu'à la conquête d'Alexandre, dont les Successeurs la possédèrent jusqu'au moment où les Romains s'emparèrent de toute l'Asie. De plus grands détails nous meneroient trop loin, & ce seroit rappeller toute l'Histoire ancienne, que de faire celle de ces Colonies si célèbres; peut-être même n'aurois-je pas dû céder au désir de retracer les faits principaux, dont on va parcourir avec moi le théâtre.

Nous continuâmes de marcher dans une gorge, qui sépare le mont *Grius* du mont *Latmus*, & nous apperçûmes bientôt un Lac assez vaste. Nous arrivâmes sur ses bords, ayant à notre droite un village nommé *Basi*, qui lui donne aujourd'hui son nom; mais ce ne fut qu'après bien des incertitudes & des recherches, que je parvins à reconnoître les lieux où nous étions, & à me rendre compte des révolutions qui ont changé la surface de cette contrée. Cet objet intéressant pour la Géographie & l'Histoire, demande quelques détails particuliers.

Toute

Toute la plaine que parcourt actuellement le Méandre, étoit autrefois un golfe, dont l'extrémité avoit déja été comblée du tems d'Hérodote, qui le premier nous a transmis cette antique tradition (1). De ce golfe en sortoit un autre qui, resserré par le mont *Grius*, s'étendoit vers le midi, alloit se terminer au pied du Latmus, & en recevoit son nom. Ce *Latmicus sinus*, qui forme actuellement un Lac, a subsisté long-tems après le golfe, dont il faisoit originairement partie, & n'a été séparé de la Mer, que par les attérissemens successifs qu'ont produits les terres charriées par le Méandre.

A l'époque de l'arrivée des Grecs en Ionie, le rivage de la Mer régnoit depuis *Myus* jusqu'à *Priene*, & ces deux Villes actuellement si éloignées de la Mer, avoient d'excellens Ports.

Du tems de Strabon, c'est-à-dire, trente ans après l'Ere chrétienne, le Continent étoit accru considérablement, & n'étoit plus qu'à trente stades de Milet.

Cinquante ans après, Pline dit que l'embouchure du Méandre, n'étoit plus qu'à dix stades de Milet, & cette distance étoit alors la largeur du détroit, par lequel le golfe de *Latmus* communiquoit encore à la Mer; mais quatre-vingt-dix ans plus tard, Pausanias nous montre ce détroit entièrement obstrué, & le Méandre se jettant à la Mer sous les murs de Milet (2).

En 866, son embouchure étoit près d'un lieu nommé *Cepi*, connu dans l'Histoire, par la trahison de l'Empereur Michel, qui y fit assassiner son Oncle Bardas (3).

Les îles de *Lade* & d'*Asterius*, célèbres par la victoire que les Grecs remportèrent sur ces bords, le jour même qu'ils triomphoient à Platée des mêmes ennemis, sont aujourd'hui engagées dans le Continent, & forment au milieu de cette plaine marécageuse, deux mornes élevés, sur l'un desquels est un hameau nommé *Patmos;* enfin les îles *Trageæ*, qui, suivant Strabon, servoient de retraites aux Pirates, tiennent également au Continent.

De toutes les révolutions causées par l'action des courans qui entraînent les terres & les poussent vers leurs embouchures, aucune n'est aussi évidente, aussi facile à observer que celle dont je viens d'exposer les époques successives, & si l'on pouvoit ajouter quelque degré de clarté aux objets déja traités par M. de Buffon, cet exemple serviroit de démonstra-

(1) Herod. Lib. II. c. 10. Strab. L. XIV.
(2) Plin. L. V. c. 29. Pauf. L. II. c. 5, & L. VIII. c. 24.
(3) Cedr. Hist. Byzant. Tom. VIII. p. 566.

tion à la théorie qu'il établit ; c'eſt par ce méchaniſme des eaux, que les ſables enlevés aux montagnes ſont deſcendus dans les vallées, & que tant de fleuves ont augmenté le Continent qu'ils parcouroient, & reculé les rivages ſur leſquels ils verſoient leurs eaux dans la Mer. C'eſt ainſi que, dans les ſiècles dont la tradition même n'exiſte plus, le Nil & le Rhône ont diminué la ſurface de la Méditerranée ; que dans le nouveau monde, le fleuve des Amazones & l'Orénoque, ont formé de nouveaux terrains, & que le Miſſiſſipi a créé toute la partie méridionale de la Louiſiane.

Au-delà d'une élévation qui ſépare le Lac du village de *Baſi*, ſont les ruines de la ville d'Héraclée ; Chandler, le ſeul voyageur qui m'ait précédé dans cette partie, les a priſes pour celles de *Myus*, mais ſon erreur me paroît évidente. Pauſanias nous apprend qu'Héraclée étoit bâtie au fond du *Latmicus Sinus*, & que tirant ſon nom de ſon emplacement, elle s'étoit long-tems appellée *Latmos ;* Poliænus dit que ſa poſition la rendoit très-difficile à aſſiéger, ce qui convient parfaitement à ces ruines, dont une partie eſt ſur le bord de la Mer, & l'autre s'étend ſur les hauteurs dépendantes du *Latmus* ; enfin ſon éloignement de Milet s'accorde aſſez bien avec l'indication de Strabon, ſuivant lequel cette diſtance étoit de plus de cent ſtades (1) ; *Myus* au contraire étoit ſur la rive gauche du Méandre, & à ſoixante ſtades de Milet en remontant ce fleuve ; cette obſervation auroit dû préſerver Chandler, des inadvertances géographiques qu'il a commiſes, & que je ne continuerai pas de relever (2).

On ignore en quel tems fut fondée la ville de *Latmos*, depuis *Héraclée ;* mais il eſt certain qu'elle partagea le ſort des autres villes de l'Ionie. Les Grecs qui les habitoient & qui n'avoient pu défendre leur liberté contre la puiſſance des Perſes, profitèrent pour la recouvrer, des malheurs de Xerxès, & la journée de Salamine leur rendit leur indépendance ; mais *Latmos* ne jouit pas long-tems de ce bonheur, & fut victime de l'adreſſe & des talens d'Artemiſe, après avoir ſu réſiſter aux efforts de ſes troupes (3). Cette Reine, la même qui avoit ſi bien ſervi le Roi de Perſe dans ſon expédition malheureuſe, déſeſpérant d'emporter une place ſi avantageuſement ſituée, leva le ſiége, & faiſant cacher ſes troupes dans les montagnes voiſines du *Latmos*, feignit de vouloir offrir un ſacrifice à Cybele, dans un bois conſacré à cette Déeſſe, & qui n'étoit qu'à ſept ſtades de la Ville ; les habitans trop crédules,

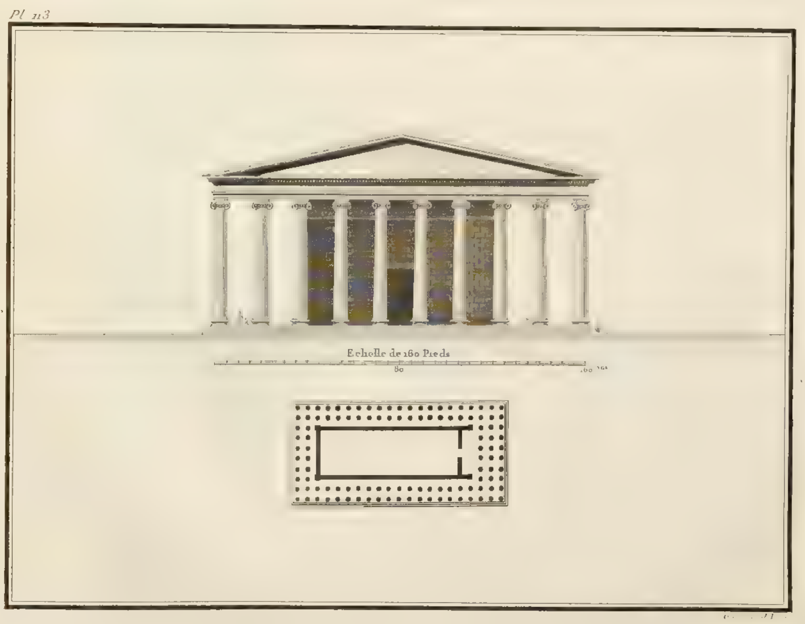
(1) Srab. Lib. XIV.
(2) Trevels in Aſia minor by Chandler, p. 170 & 171.
(3) Pol. Stratag.

Pl. 113



Sic lacrymis consumpta suis Phœbeïa Byblis
Vertitur in fontem, qui nunc quoque vallibus illis
Nomen habet Dominæ; nigrâque sub ilice manat

Pl. 113



Plan et Elévation du Temple d'Apollon Didyme.



ſortirent pour être témoins de cette fête, & ne purent oppoſer aucune réſiſtance aux troupes Cariennes. *Latmos* reſta ſous la domination d'Artemiſe juſqu'à ſa mort, & ne recouvra ſa liberté, que pour retomber encore dans les embûches de Mauſole ſon ſucceſſeur; elle ſuivit depuis le ſort de l'Ionie; & du tems de Strabon, elle avoit changé de nom, & ſe nommoit *Héraclée.* Elle étoit alors très-peu conſidérable, & pour la diſtinguer d'une autre Ville du même nom; ſituée à peu de diſtance, on l'appelloit *Heraclea ad Latmum.* On diſtingue encore dans ſes ruines qui ſont conſidérables, les veſtiges d'un temple & ceux d'un théâtre creuſé dans la montagne. Près de la Ville, étoit une caverne, dans laquelle le Berger Endymion avoit dormi trente ans par l'ordre de Jupiter, & où l'on avoit long-tems révéré ſon tombeau; on retrouve effectivement pluſieurs grottes, qui depuis ont ſervi d'aſyles aux premiers Chrétiens, & ſont encore habitées par quelques Caloyers.

En face d'Héraclée, eſt une petite île, qui portoit auſſi dans l'Antiquité le nom de *Latmos*, & qui paroît trop couverte de ruines, pour n'avoir pas fait partie de la Ville. J'avois d'abord eu l'eſpérance de pouvoir examiner ces décombres, & j'entrai dans une nacelle que nous trouvâmes ſur la côte; mais à peine eus-je quitté le rivage, qu'elle fit eau de toutes parts, & la crainte de couler bas, me força d'abandonner mon projet.

PLANCHE CENT DOUZIEME.

Vue de la Fontaine de Biblis, & de la Plaine du Méandre.

JE continuai ma route le long du Lac, ayant le mont *Grius* à ma gauche, par un chemin très-reſſerré; & lorſque nous eûmes atteint l'extrémité du Lac, nous tournâmes à l'oueſt autour de la baſe de la montagne, & nous arrivâmes avant le coucher du ſoleil, à un hameau nommé *Jechilkeui.* Nous paſſâmes la nuit ſur les bords d'une belle fontaine, que nous ne tardâmes pas à reconnoître pour la fontaine de Biblis, *filia Mæandri, toties redeuntis eòdem* (1). Le plaiſir que nous eûmes à nous rappeller ſes amours, ſes malheurs, & le Poëte charmant qui les chanta, fut bien compenſé par les tourmens que nous fit éprouver un nuage de couſins & d'inſectes de toute eſpèce; ce fut inutilement que nous eſſayâmes de nous en garantir par une

(1) Métam. L. IX.

grande fumée; l'air étoit obſcurci par la multitude de ces animaux, & leurs piqûres continuelles étoient un ſupplice inſupportable. Je ne m'étonn'ai plus, s'ils avoient autrefois contraint les habitans de *Myus* d'abandonner leur Ville. Ceux qui habitent aujourd'hui ces environs, couchent ſur les terraſſes de leurs maiſons & ſous des eſpèces de tentes, ou bien ſur de petites plates-formes ſoutenues par des piquets, afin de ſe préſerver des ſcorpions & des ſerpents qui y ſont fort communs.

Les eaux de la fontaine de Biblis forment un petit ruiſſeau qui ſe jettoit autrefois dans le Port de Milet, & qui ſe réunit actuellement au Méandre, en paſſant dans les ruines de cette Ville. On voit donc dans la planche 112[e] une partie du cours du Méandre, & au-delà, le mont *Mycale.*

PLANCHES CENT TREIZIEME,
ET
CENT QUATORZIEME.

Temple d'Apollon Didyme.

Avant de continuer ma route vers Milet, je crois devoir parler du fameux temple d'*Apollon Didyme*, qui n'en étoit éloigné que de 180 ſtades. & dont le territoire étoit d'ailleurs dépendant de cette Ville (1).

Long-tems avant l'arrivée des Grecs en Aſie, l'oracle des *Branchides* étoit fameux, par les hommages de toute la contrée, & par les riches offrandes que Cræſus, Roi de Lydie, y avoit envoyées (2). Il devoit ſon exiſtence à *Branchus*, jeune homme chéri d'Apollon, & qui lui avoit conſacré un temple en ce lieu. Les Prêtres qui l'y ſervoient s'appelloient *Branchidæ* (3), ainſi que la contrée où il étoit placé, qui retint ſon nom, lors même que le temple eut pris celui d'Apollon *Didyme*, de *Didymos geminus;* expreſſion qui nous indique que ce Dieu n'y étoit pas adoré ſeul, & que confirme Etienne de Byſance, en nous apprenant que Jupiter y étoit adoré conjointement avec Apollon.

Après l'expédition de Xerxès contre la Grèce, ce Prince ſe vengea ſur

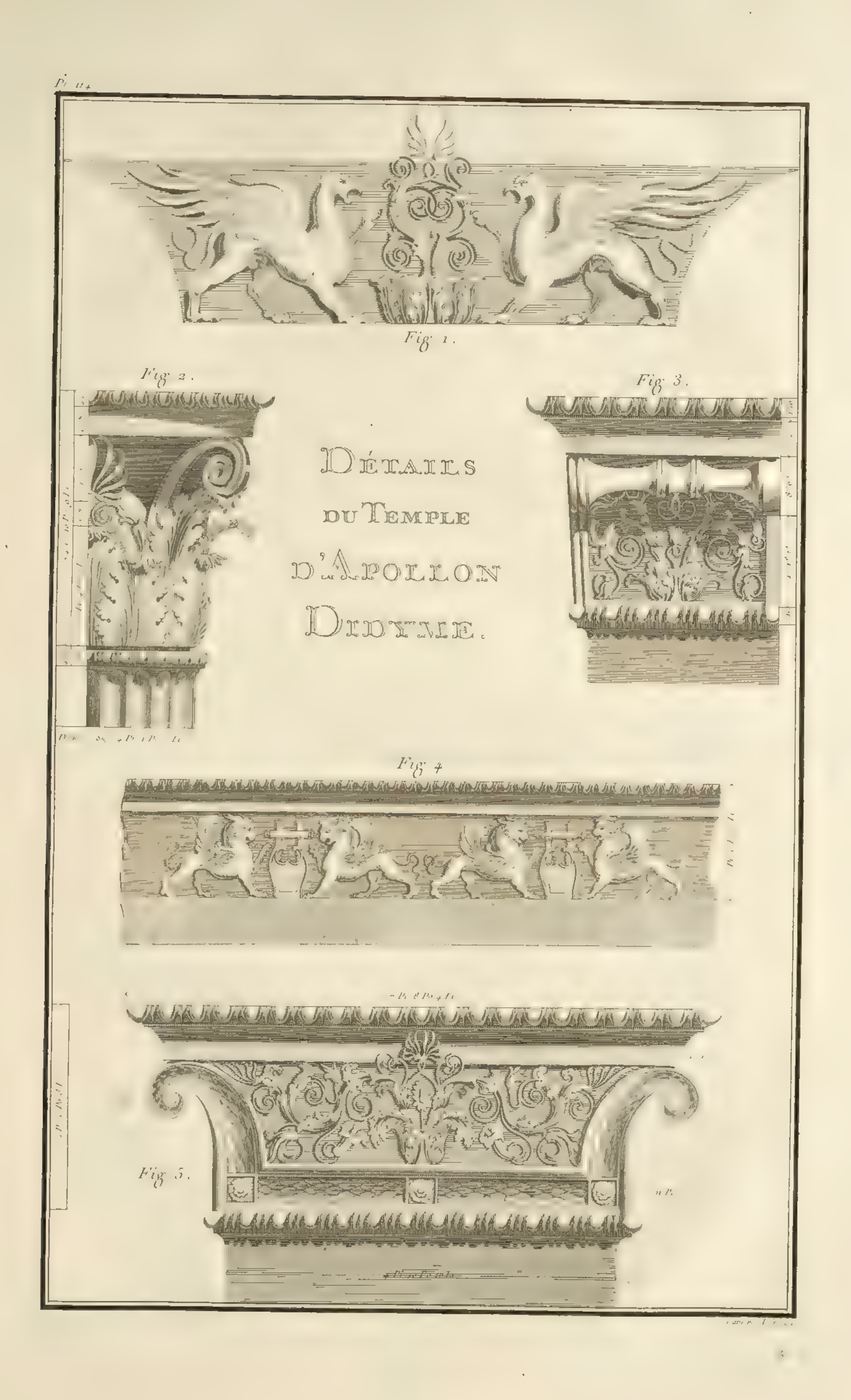
(1) Plin. Lib. V. cap. 29. Les ſtades dont Pline ſe ſert ici, ſont de petits ſtades de 1100 au degré, dont 180 égalent 12 milles romains, ou quatre de nos lieues communes.

(2) Hérod. L. I. c. 92. Pauſ. L. VIII. c. 2.

(3) Pomp. Mel. L. I. c. 16.

l'Ionie,




Pl. 114
Fig. 1.
Fig. 2.
Fig. 3.
DÉTAILS
DU TEMPLE
D'APOLLON
DIDYME.
Fig. 4
Fig. 5.

l'Ionie, des affronts qu'il venoit de recevoir dans l'Attique, & tous les temples de l'Aſie furent la proie des flammes. Celui des *Branchides* fut livré avec tous ſes tréſors par ſes propres Prêtres, qui craignant la vengeance des Grecs, ſuivirent le Roi de Perſe, & allèrent fonder une Colonie ſur les frontières de la Sogdiane (1). Leurs deſcendans expièrent leur crime; lorſqu'Alexandre eut conquis la Perſe, & qu'il parut ſur leurs terres à la tête de ſon armée, il fit raſer la ville & égorger tous les habitans, à la prière des Miléſiens qui ſervoient dans ſon armée. Leurs Compatriotes s'étoient empreſſés de réparer le déſaſtre cauſé par Xerxès, & avoient élevé à Apollon un nouveau temple infiniment plus riche que le premier. Il étoit au milieu d'une enceinte auſſi large qu'un gros bourg, & qui contenoit auſſi pluſieurs petits temples & un bois ſacré. La ſtatue du Dieu, ouvrage de Canachus de Sicyone, qui avoit été enlevée par Xerxès, ne fut rendue que par Seleucus Nicanor (2); mais dès la conſécration du nouveau temple, le Dieu avoit recommencé à y rendre ſes oracles, & l'on ſait qu'il fut conſulté par Alexandre (3).

Au nord du temple, étoit un petit port nommé *Panormus*, où abordoient les étrangers qui venoient conſulter l'oracle, & où ſe jette un ruiſſeau que les Anciens prétendoient ſortir du mont Mycale, & paſſer ſous la mer pour venir reparoître dans les environs du temple (4). Ce monument eſt à dix-huit ou à vingt ſtades, c'eſt-à-dire, à un mille de la mer; il n'en reſte plus que trois colonnes entières ſurmontées d'une ſimple architrave, mais entourées d'un amas prodigieux de marbres briſés. Cependant ces fragmens & quelques baſes encore en place, viennent à l'appui des indications que les Anciens nous ont tranſmiſes, & donnent au moins un grand degré de probabilité à mes conjectures.

Ce temple, l'un des édifices les plus magnifiques qu'aient produit les arts de la Grèce, étoit d'ordre Ionique; il étoit *Décaſtyle*, c'eſt-à-dire, qu'il avoit dix colonnes à ſa façade; *diptère*, c'eſt-à-dire entouré de deux rangs de colonnes, & je penſe qu'il étoit auſſi *hypétre*, c'eſt-à-dire, qu'il étoit découvert, & que, dans ſon intérieur, il régnoit un périſtyle formé par deux ordres élevés l'un ſur l'autre. Deux raiſons m'engagent à lui aſſigner ce dernier caractère, le plus riche de tous; Strabon & Pauſanias diſent poſitivement, qu'il étoit ſi grand, que l'on avoit été forcé de le laiſſer décou-

(1) Strab. Lib. XIV. Q. Curt. L. VIII. c. 5.
(2) Pauſ. L. II. c. 10, &c. L. VIII. c. 46.
(3) Freinsh. Suppl. ad Q. Curt. L. II. c. 7.
(4) Her. L. I. c. 157. Thucyd. L. VIII. Pauſ. L. V. c. 7.

vert (1); & de plus je trouve dans ſes ruines une colonne, dont le chapiteau, planche 114, fig. 2, eſt d'un ſtyle particulier, & dont le diamètre eſt beaucoup moins fort que celui de l'ordre extérieur: ne doit-on pas croire que cette colonne faiſoit partie de la galerie intérieure? Il faudroit avoir la poſſibilité de remuer ces ruines immenſes, pour être en état de porter un jugement certain ſur ces objets; mais il ne me paroît manquer que ce degré de certitude au plan que je propoſe.

Parmi les fragmens retrouvés dans ces ruines, on diſtingue un chapiteau pilaſtre, (planche 114, fig. 5) qui me paroît avoir appartenu aux *antes* du temple, quoique les Voyageurs anglois qui ont déja publié ces ruines, ſoient d'une opinion différente; ils voudroient, pour lui aſſigner cette place, que ſes faces fuſſent égales, ce qui n'exiſte cependant point dans un grand nombre de temples anciens, tels que ceux de Minerve, de Théſée & d'Erectée à Athênes. Dans tous ces monumens, la face latérale du chapiteau des *antes*, eſt beaucoup plus étroite que l'autre; il étoit donc inutile pour employer celui-ci, de ſuppoſer, comme ont fait les Auteurs anglois, une ſuite de pilaſtres régnants ſur les murs du temple; ce qui n'eſt autoriſé par aucun exemple des beaux tems de la Grèce, & ce qui, dans un temple diptère, auroit encore embarraſſé la galerie déja trop étroite qui environne la *Cella*.

La friſe, dont la figure 4e offre un fragment, & qui repréſente des griffons tenant une lyre, trouve ſa place à la partie ſupérieure des murs de la *Cella;* au reſte on doit plaindre ceux qui ayant la paſſion de l'architecture, & regardant les Anciens comme nos maîtres dans ce bel art, ſont réduits à des conjectures ſur les veſtiges de ces chefs-d'œuvre.

PLANCHE CENT QUINZIEME.

Vue des Ruines de Milet, & du Cours du Méandre.

Les grands changemens que le cours du Méandre a fait éprouver à la contrée qu'il parcourt, avoient égaré tous les Géographes ſur la véritable poſition de Milet, qu'ils cherchoient toujours à placer ſur les bords de la mer. A la parfaite connoiſſance des révolutions qui ont reculé le rivage

(1) Strab. L. XIV. Pauſ. L. VII. c. 5.





Vue des ruines de Milet et du cours du Meandre

ſe joint le témoignage de pluſieurs inſcriptions, dans leſquelles on lit le nom de cette Ville, & qui ſe trouvent parmi les marbres dont ſont couverts tous les environs de *Palatsha;* ainſi il ne peut plus reſter aucun doute ſur cette poſition.

J'ai parcouru toutes les ruines de Milet, & nulle part je n'ai éprouvé autant de regrets. De tous ces édifices ſuperbes qui embelliſſoient cette Capitale de l'Ionie, ſi célèbre par ſon commerce, ſes richeſſes, ſes arts & ſes ſciences, il ne reſte plus que des marbres mutilés, la plupart à demi-enterrés; toutes les colonnes ſont briſées, renverſées, nuls veſtiges reconnoiſſables de ce temple de Cérès, que la Déeſſe défendit elle-même, contre les ſoldats d'Alexandre, ni de ce tombeau de *Nilée*, fondateur de la Ville, & qui, ſuivant Pauſanias, ſe voyoit près des murs, ſur le chemin du temple d'Apollon Didyme. On reconnoît cependant encore l'emplacement de cette Citadelle, conſtruite par Tiſſapherne, ſur l'Iſthme, qui ſéparoit le nouveau Milet, de l'ancienne ville appellée *Palæ-Miletus*, & ſituée ſur une péninſule, que ſon élévation fait encore diſtinguer au milieu de la plaine. Les Turcs ont conſtruit une nouvelle forteresſe ſur les fondemens de l'ancienne; mais elle eſt abandonnée, quoique les murailles en ſoient encore en aſſez bon état.

A peu de diſtance de cet endroit, ſont les ruines d'un théâtre, dont la partie circulaire aſſez bien conſervée, n'eſt point creuſée dans une colline, comme beaucoup d'autres théâtres de la Grèce; il eſt entièrement conſtruit en pierre comme celui de Marcellus à Rome; il paroît par quelques parties encore exiſtantes, qu'il étoit revêtu de marbre & enrichi de ſculpture; il ne reſte abſolument rien de toute la partie de la ſcène. On voit ſur le devant de la planche 115e, une partie de ce théâtre; au-delà, le fort dont je viens de parler, & le village de *Palatsha*, dominé par le mont *Grius*. Au milieu de la plaine, le Méandre forme tous ces détours qui l'ont rendu ſi célèbre (1), & ſe jette à la mer, après avoir paſſé près de deux monticules, qui ſont les anciennes îles de *Lade* & d'*Aſterius*, actuellement

(1) Ovide, dans la peinture qu'il fait du labyrinthe de Crète, compare ces chemins tortueux & multipliés, aux replis ſans nombre du Méandre.

Non ſecus ac liquidus Phrygiis Mæandros in arvis
Ludit; & ambiguo lapſu refluitque fluitque,
Occurrenſque ſibi venturas aſpicit undas:
Et nunc ad fontes, nunc in mare verſus apertum,
Incertas exercet aquas: ita Dædalus implet
Innumeras errore vias, &c. Métam. L. VIII, v. 162.

Sénèque, compare au Cours de Méandre, l'incertitude & la fureur d'Hercule.

qualis incerta vagus
Mæander unda ludit & cedit ſibi
Inſtatque; dubius litus an fontem petat.

Senec. Hercule furente. v. 683.

engagées dans les terres ; à droite, eſt le mont Mycale, & plus loin, la pointe du promontoire *Trogilium.*

Lorſque nous eûmes terminé nos recherches & nos travaux, nous nous diſposâmes à continuer notre route, & nous paſſâmes le Méandre dans un petit bac qui exiſtoit déja, lors du voyage des Marchands anglois, dont Spon a inſéré la relation dans ſon Ouvrage.

Il faut obſerver que le Méandre n'a pas ſeul comblé tout le Golfe de Milet ; le fleuve *Gæſus* qui autrefois ſe jettoit à la mer, & qui ſe joint aujourd'hui au Méandre, ſous le nom de *Cali-besh-Oſmoc*, a produit les mêmes effets, & comblé toute la partie compriſe entre l'île de *Lade* & *Priene* (1).

Nous avons juſqu'à préſent ſuivi le rivage occidental du golfe de *Latmus ;* mais ſur la partie oppoſée, étoient auſſi deux Villes connues dans l'Antiquité, *Pyrrha* & *Myus ;* la première très-peu conſidérable, ſe trouve nommée dans Strabon, Pline & Ptolomée. Le premier, la place à cent ſtades d'Héraclée, & ne donne d'ailleurs aucuns détails ſur ſon Hiſtoire. *Myus* plus conſidérable étoit un Port de mer, lorſque les Grecs s'en emparèrent à leur arrivée dans l'Ionie, & elle ſuivit le ſort des autres Colonies grecques. Artaxerxès *Longue-main*, la donna à Thémiſtocle pour la dépenſe de ſa table (2) ; lorſque l'entrée du golfe de *Latmus* fut obſtruée, les eaux croupiſſant dans le Lac, engendrèrent une ſi grande quantité d'inſectes, que les habitans furent obligés de l'abandonner & de ſe retirer à Milet. Depuis cette époque, il n'eſt plus fait aucune mention de *Myus*, & Pauſanias parle ſeulement d'un temple de Bacchus en marbre, qui exiſtoit encore de ſon tems (3).

A quatre ſtades de cette Ville, étoit un lieu nommé *Thymbria*, près duquel on trouvoit un Antre appellé *Charonium :* on le croyoit une des bouches de l'Enfer ; il en ſortoit des vapeurs peſtilentielles, dont l'influence maligne, alloit frapper les oiſeaux juſque dans les airs ; & ce vaſte ſouterrain communiquoit, diſoit-on, avec un autre ſemblable, voiſin d'*Hierapolis*, aujourd'hui *Pambouck-Kalaſi*, éloigné de quarante lieues.

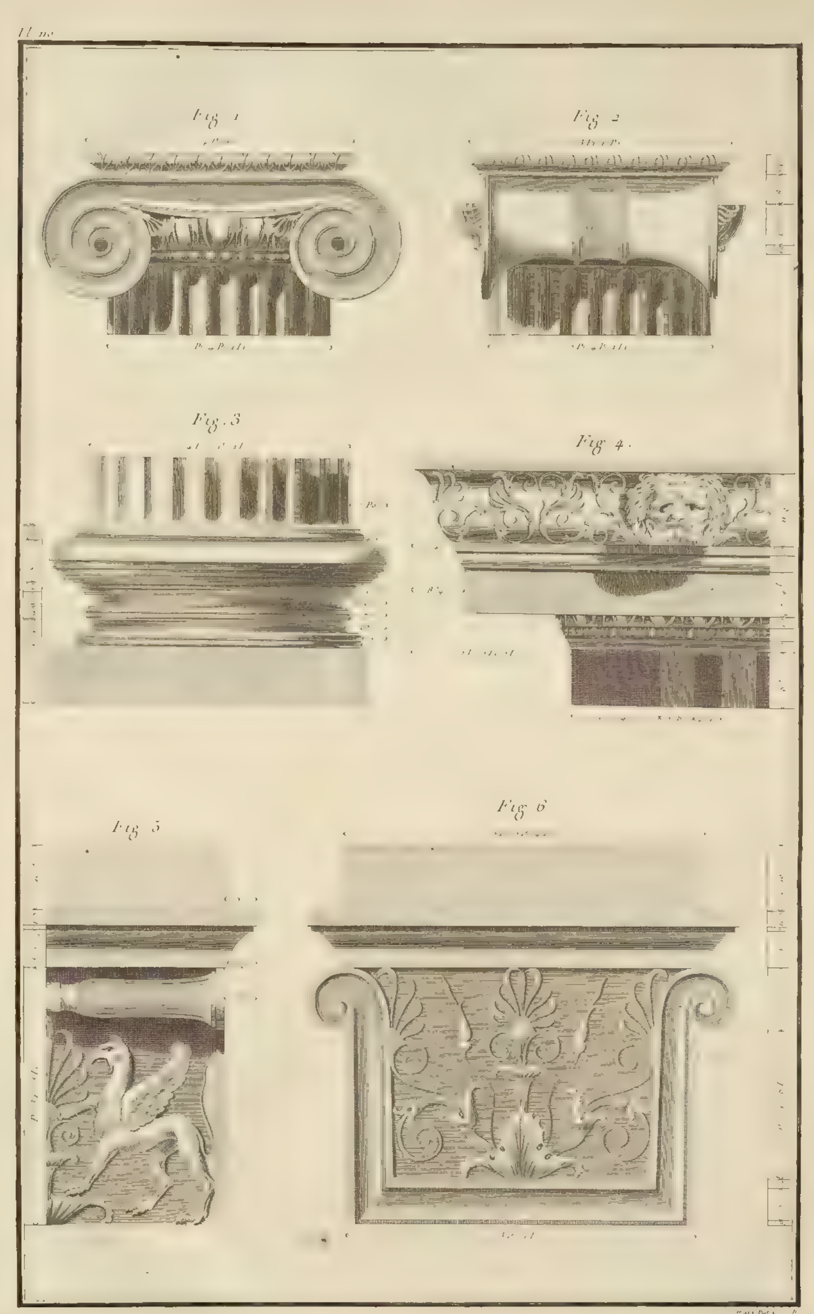
(1) Herod. Lib. IX. c. 96. Pomp. Mel. Lib. I. c. 17. Plin. Lib. V. c. 29.

(2) Corn. Nep. Themiſt. c. 9. v. 10.

(3) Pauſ. Lib. VIII. c. 2.



PLANCHE



Vestiges du Temple de Minerve Polias à Priene



PLANCHE CENT SEIZIEME.

Vestiges du Temple de Minerve Polias à Priene.

De *Myus* à *Priene* on comptoit environ quarante ftades, mais je ne pris point cette direction, & j'arrivai fur l'emplacement de cette ville, en paffant auprès du mont *Mycale*, & en fuivant le lit du *Gæfus*, alors defféché par les grandes chaleurs. De vaftes ruines confirment ce que l'Hiftoire nous apprend de la richeffe & de l'étendue de *Priene;* on reconnoît parfaitement l'enceinte de fes murailles; trois de fes portes exiftent encore, ainfi qu'une partie de la Citadelle. Dans la ville on diftingue les veftiges d'un théâtre, ceux d'un ftade, & fur-tout les ruines magnifiques du temple de Minerve *Polias*, Déeffe tutélaire de *Priene*. On lit encore l'infcription fuivante, fur une des *antes* de cet édifice.

ΒΑΣΙΛΕΥΣΑΛΕΞΑΝΔΡΟΜ
ΑΝΕΘΗΚΕΤΟΝΝΑΟΝ
ΑΘΗΝΑΙΗΙΠΟΛΙΑΔΙ.

Le Roi Alexandre a dédié ce temple à Minerve Civique.

Malgré cette infcription, il n'eft pas certain que ce temple foit un des bienfaits d'Alexandre, pour fes nouveaux fujets de l'Afie; peut-être les habitans de *Priene* furent-ils plus faciles que ceux d'Ephèfe, & permirent-ils à ce Prince, jaloux de tous les genres de gloire, de s'attribuer aux yeux de la poftérité, le mérite de cette entreprife achevée, ou au moins fort avancée lors de fes premières conquêtes. Un grand nombre d'infcriptions que l'on remarque fur les débris, éclairciroient peut-être ces foupçons; mais les unes font prefqu'effacées, les autres font couvertes par des maffes qu'il eft impoffible de remuer. Malgré ces difficultés, Chandler a recueilli parmi ces ruines, quelques infcriptions intéreffantes; on remarque fur-tout celle qui contient un traité fait entre les habitans de Priene & ceux de Samos, touchant les limites de leurs territoires, car ces Infulaires poffédoient dans le Continent, la Ville de *Neapolis*, aujourd'hui *Scala-nova*, & les territoires voifins.

Il paroît que le temple de Minerve étoit *périptère*, & qu'il étoit placé au milieu d'une enceinte ornée de colonnes; les débris d'un mur, & divers

fragmens de corniches & d'architraves, la font affez bien reconnoître. Quoique ces cours facrées qui environnoient les temples, fuffent affez ufitées chez les Anciens, il nous en refte cependant peu d'exemples; on peut s'en former une idée d'après le petit temple d'Ifis découvert dans les fouilles de *Pompeia*, où cette enceinte ornée de colonnes eft encore entière. Le temple de Priene étoit un des chefs-d'œuvre de Pithéus, célèbre Architecte, qui employa l'ordre Ionique récemment inventé dans cette contrée dont il a reçu fon nom.

J'ai fait graver dans la planche 116e, quelques fragmens du temple de Minerve *Polias*, un chapiteau, une bafe, une corniche enrichie d'ornemens & de têtes de lions. Toutes les parties de cet édifice font tellement renverfées, que l'on n'a pû en recueillir que des fragmens. Les fig. 5 & 6, offrent les deux côtés différens d'un chapiteau à quatre faces, trouvé parmi les débris du temple, & dont j'ignore l'emploi. On en voit d'analogues à celui-ci, fur deux pilaftres ifolés, dans l'intérieur du temple de Diane à Nifme; mais un feul exemple eft infuffifant pour autorifer une fuppofition que n'étaie point l'ufage général des Anciens. Cette planche a été copiée d'après l'ouvrage des Antiquités de l'Ionie, publiées par Chandler, (1): je n'aurois pu rien donner de mieux; l'Architecte qui l'accompagnoit a mefuré ces ruines, ainfi que celles de *Jotan*, avec la plus fcrupuleufe exactitude; & fi j'ai cru devoir contredire ces Voyageurs fur quelques objets de géographie ou d'architecture, je n'en rends qu'un hommage plus fincère à leurs travaux, & fur-tout au mérite des infcriptions qu'ils ont recueillies.

Priene eft la patrie de Bias, l'un des fept Sages de la Grèce, & qui fans doute méritoit cet honneur, quoiqu'il ne nous refte de lui que quelques fentences affez triviales. C'eft à lui qu'on attribue cette maxime fi trifte & fi odieufe, de vivre avec notre ami, comme s'il devoit un jour devenir notre ennemi; maxime indigne d'un Sage, puifqu'elle tend à bannir l'amitié de deffus la terre. D'autres l'imputent à Thalès, né à Milet, & comme Bias, l'un des fept Sages, Philofophe plus célèbre, Auteur de la Secte Ionique, & de plufieurs découvertes en Aftronomie. Il avoit voyagé en Egypte, & peut-être ne fit-il qu'apporter en Grèce les connoiffances des Prêtres Egyptiens. C'eft lui qui dans fa jeuneffe refufa de fe marier, parce qu'il n'étoit pas encore tems, difoit-il, & qui dans l'âge mûr le refufa encore, parce qu'il n'étoit plus tems.

(1) Ionian. antiquies, un vol. *in-fol.*

Nous placerons, ſinon parmi les Sages de la Grèce, au moins parmi les Philoſophes de Milet, la fameuſe Aſpaſie, maîtreſſe & femme de Périclès. Son nom fut de ſon tems ſi célèbre dans la Grèce & dans l'Aſie mineure, que le jeune Cyrus donna le nom d'Aſpaſie à l'une de ſes maîtreſſes, qui, comme celle de Périclès, uniſſoit au goût des plaiſirs, la Philoſophie, l'eſprit & les talens. L'Aſpaſie de Milet enſeignoit, diſoit-on, la Politique à Périclès, & la Philoſophie à Socrate. Si l'on n'avoit pour garant de cette opinion que les Ecrivains des âges ſuivans, Plutarque, Athénée, Elien, on pourroit récuſer des autorités ſuſpectes, les ſoupçonner d'exagérations, & penſer qu'Aſpaſie, digne par ſon eſprit & par ſes graces de la ſociété de ces grands hommes, ne leur apprenoit pas plus la Politique & la Philoſophie, que Ninon n'enſeignoit l'art de la guerre au grand Condé, qui recherchoit ſa converſation; mais c'eſt Platon, c'eſt Xénophon, diſciples & admirateurs de Socrate & contemporains d'Aſpaſie, qui lui rendent ce témoignage. L'un nous aſſure qu'elle avoit compoſé pluſieurs des harangues que prononça Périclès; l'autre introduit dans un de ſes Dialogues, Socrate enſeignant l'éloquence à Critolaüs, & finiſſant par renvoyer ſon diſciple aux leçons d'Aſpaſie, qui lui en apprendra davantage. Quoi qu'il en ſoit, elle exerça ſur Périclès un empire, qui ne finit qu'avec la vie de ce grand homme. Son amour pour Aſpaſie, ne fit que s'accroître par les chagrins, dont cette paſſion fut pour lui une ſource féconde; il eut la douleur de voir ſes amours jouées ſur le théâtre, avec toute la licence républicaine; on accuſoit Aſpaſie d'avoir occaſionné la guerre du Péloponèſe, & d'avoir armé contre Lacédémone le courroux de *Jupiter Olympien;* c'étoit le nom que l'on donnoit à Périclès dans les Satires & les Comédies. Il vit ſa maîtreſſe ou plutôt ſa femme, traduite en juſtice, & au moment d'être condamnée pour le crime d'irreligion; ce fut le déſeſpoir & les larmes de Périclès, qui attendrirent ſes Juges, & le Chef de la Grèce ne dut qu'à leur pitié l'arrêt qui lui conſervoit une femme, ſans laquelle il ne pouvoit ſupporter la vie. Le Philoſophe Anaxagore, ſon maître & ſon ami, condamné pour ce même crime d'irréligion, n'avoit reçu de ſon diſciple qu'une protection impuiſſante, qui ſe réduiſit à le faire évader. Le reſpect dû aux femmes, & ſur-tout aux femmes philoſophes, fait qu'on s'afflige de voir qu'après la mort de Périclès, Aſpaſie ait épouſé un Citoyen obſcur & ſans mérite, un Marchand de beſtiaux. C'étoit un étrange ſucceſſeur pour le Jupiter Olympien. Malgré cet oubli d'elle-même, ſon nom s'eſt tranſmis

à la poſtérité, avec autant d'éclat que celui des Philoſophes les plus célèbres, ſes contemporains & ſes compatriotes. C'eſt ce qui explique & juſtifie la gravure que l'on s'eſt permis de placer à la fin de ce Chapitre.

Les médailles de Milet ſont communes, & préſentent preſque toutes la tête d'Apollon Didyme ; on en trouve une, ſur laquelle il eſt repréſenté debout, portant un cerf & un arc. Le revers de ces médailles, offre le ſigne du lion, type ordinaire des Miléſiens, avec différens noms de Magiſtrats.



CARTE DÉTAILLÉE
De la route de l'AUTEUR depuis le Méandre jusqu'au Golfe d'Adramytti.

TROADIS PARS

Golfe d'Adramytti ol. Adramyttenus Sinus

LESBOS

Golfe de Sandarlic Cumæus Sinus

Golfe de Smyrne ol. Smyrnæus Sinus

SCIO ol. CHIOS

ECHELLE

Lieues Marines à 20 au Degré

Lieues de France de 2000 Toises

Milles de 60 au Degré

SMYRNE ol. Smyrna

L Y D I A

Golfe de Scala-nova

SAMOS

Scala nova

Koutchouk Minder ol. Cayster

Bojouk Minder ol. Mæander

Palatsha

Ruines de Milet

Patmos ol. Lade

Les Dénominations anciennes sont soulignées
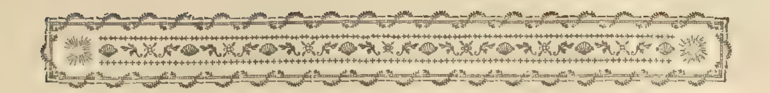
Rédigée sur les Lieux par le C.te de Choiseul Gouffier

Gravé par J. Perrier
Écrit par L. J. Bamble

VOYAGE PITTORESQUE

[illegible]





VOYAGE PITTORESQUE
DE LA GRECE.

CHAPITRE DOUZIEME.

PLANCHE CENT DIX-SEPTIEME.

Carte de la route de l'Auteur, depuis le Méandre jusqu'au Golfe d'Adramyti.

APRÈS avoir achevé d'examiner les environs de Priene, nous nous remîmes en marche, & nous reprîmes la route d'Ephèse : j'avois d'abord compté m'avancer davantage dans l'intérieur des terres ; mais la dissension qui s'étoit mise parmi mes Conducteurs, me força de renoncer à ce projet ; depuis l'instant de mon débarquement, ils s'occupoient très-peu de me servir, & beaucoup de me voler. J'aurois pu m'en consoler, peut-être, si au moins leur bonne intelligence eût un peu adouci le triste rôle qu'ils me faisoient jouer ; mais ils ne couvroient leurs friponneries d'aucun de ces égards, qui sont, dans nos climats, un des fruits de la civilisation ; & il n'y a point de pays où l'on soit volé aussi désagréablement qu'en Turquie.

Un Arménien que j'avois pris à la recommandation de tous les François établis à Smyrne, se trouva le seul mal-honnête homme de cette Nation que l'on y eût vu depuis un siècle. Heureusement le hasard m'en a fourni depuis un autre, dont le zèle, l'intelligence & la probité m'ont sauvé la vie dans la suite de mon voyage. Le Grec que l'on avoit envoyé par terre me joindre au golfe de *Macri*, avoit de fréquentes disputes avec l'Arménien ; le Marchand turc, qui devoit m'être d'un si grand secours, ne vouloit, disoit-il, se mêler de ses affaires, & il tenoit bien cet engagement ; enfin un Janissaire qui me suivoit depuis Smyrne, facilitoit aux soldats des

différens endroits où nous paſſions, tous les moyens de me rançonner. Le Médecin Arabe dont j'ai parlé, changea tous mes ſoupçons en certitudes; car étant une nuit couché avec lui ſur une galerie, j'entendis mes gens qui ſe diſputoient très-vivement; je le priai de ſe cacher pour les écouter, & j'appris bientôt qu'ils n'étoient pas d'accord ſur le partage de leurs profits, ni ſur la manière de les augmenter; ils ſe doutèrent ſans doute des avis que m'avoit donnés l'Arabe; car le lendemain celui-ci, avec l'air de la terreur, vint me dire qu'il ſe trouvoit contraint de me quitter. Ayant vainement tenté tous les moyens de le retenir, j'ajoutai à une montre que je lui avois déja donnée, une pièce d'écarlate qu'il avoit paru déſirer vivement, & nous nous ſéparâmes avec regret, en nous ſouhaitant mutuellement une meilleure fortune. Ce ne fut qu'après être monté à cheval & s'être un peu éloigné avec moi, qu'il me dit le motif de ſon départ, mes gens furieux de ce qu'il avoit nui par ſes conſeils au ſoin de leurs affaires, avoient été juſqu'à le menacer de l'aſſaſſiner, s'il continuoit encore à me ſuivre; & il les en croyoit tellement capables, que je ne pus l'engager à me donner ſeulement deux jours de plus. Il partit, & me laiſſa livré à ſes fripons, ne ſachant point la langue du pays, & forcé de me ſervir d'eux. J'eus recours dans mon embarras, à la grande maxime qu'il faut diviſer pour régner; je ne négligeai aucun moyen de les rendre ſuſpects les uns aux autres, & de me faire redouter. Je pris le genre d'arrogance fait pour impoſer chez les Turcs, & je crus que, dans un pays où le bâton gouverne, il pourroit auſſi ſervir à ma ſûreté perſonnelle; je ne donnai plus mes ordres que le piſtolet à la main; & je m'apperçus bientôt qu'ils étoient infiniment mieux entendus, & beaucoup plus promptement exécutés. Mes Compagnons & moi ſans ceſſe aux aguets, empêchions nos Conducteurs de ſe parler; & s'ils ſe ſouhaitoient le bon jour, nous les traitions de conjurés. Malgré de pareilles mépriſes, ſans doute très-fréquentes, la dureté de nos menaces & l'injuſtice de nos emportemens, ne manquèrent pas de nous attirer une grande conſidération. Encouragé par ces ſuccès, je devins bientôt le deſpote le plus inſolent; le Valet Arménien parut chercher un prétexte pour prendre les devants; il fut condamné à marcher deux lieues après nous; heureuſement nous n'étions plus réduits que pour peu de jours à cette manière de voyager; je n'étois plus alors qu'à deux journées de Smyrne, & je touchois à la fin de ma tyrannie, qui me devenoit bien pénible.

J'aurois ici, comme dans tout le reſte de cet Ouvrage, ſupprimé des

détails qui me ſont perſonnels, s'ils ne m'avoient paru propres à me juſtifier un peu des négligences, ou des erreurs dont on appercevra ſans doute un trop grand nombre, & s'ils ne ſervoient à donner quelqu'idée des difficultés qu'éprouvent les Voyageurs, dans l'intérieur de ces Provinces.

La Planche que l'on a vue dans le 7e. Chapitre, offroit la Carte de la Carie & d'une partie de l'Ionie; la 117e. en eſt la continuation, & préſente le reſte de l'Ionie, la Lydie, l'Eolide, & va juſqu'à la Troade, qui elle-même ſe trouvera au commencement du ſecond Volume; enſorte que ces trois Cartes réunies, donneront avec aſſez de détails, toute la côte de l'Aſie mineure, depuis Rhodes juſqu'à Troie. En partant de Priene, nous marchâmes à l'Eſt le long des montagnes, au pied deſquelles nous paſſâmes une partie de la nuit; puis laiſſant à notre gauche pluſieurs Villages ſitués à mi-côte, nous arrivâmes en trois heures à celui de *Sukeui*, aſſez grand & aſſez peuplé. Nous traversâmes enſuite des montagnes preſqu'impraticables; & après quatre heures de fatigues qu'augmentoit encore une chaleur affreuſe, nous gagnâmes le village d'*Ackchova.* Après y avoir pris quelques heures de repos, nous continuâmes de marcher vers le Nord, & nous paſſâmes à la hauteur de *Scala Nova* que nous apperçûmes de loin. Cette Ville autrefois *Neapolis*, apportenoit aux Samiens, qui l'avoient reçue des habitans d'Ephèſe, en échange de la ville de *Marathesium*, plus à la convenance de ces derniers (1). Elle eſt aujourd'hui aſſez bien bâtie; les côteaux qui l'environnent produiſent d'excellens vins, & elle eſt habitée par un aſſez grand nombre de Marchands Grecs, Juifs & Arméniens. Nous marchâmes encore quatre heures, & une lieue avant d'arriver à Ephèſe, nous paſſâmes ſous un très-bel aquéduc, que les Planches ſuivantes feront connoître.

(1) Strab. Lib. XIV.



PLANCHES CENT DIX-HUITIEME, *ET* CENT DIX-NEUVIEME.

Vue & Plan d'un Aquéduc, près d'Ephèſe.

Ce Monument eſt conſtruit tout en marbre blanc, par aſſiſes preſqu'égales & d'une grandeur moyenne. Toutes ſes arcades ſont en plein cintre & ont, de hauteur, à-peu-près une fois & demie leur largeur. Le peu d'épaiſſeur conſervé ſur les clefs des voûtes, donne à tout l'ouvrage une légéreté qui n'a point nui à ſa ſolidité. Peut-être les gens de pied pouvoient-ils paſſer ſur cet édifice; mais certainement ſon principal objet étoit de porter les eaux d'une montagne à l'autre. Ce n'eſt point comme un Voyageur l'a penſé, un pont auquel on a depuis ajouté l'étage ſupérieur, tout le Monument étant de la même conſtruction. Le porte-à-faux des pieds-droits des petites arcades, eſt ſans doute une défectuoſité; mais il ne paroît pas que les Anciens ayent cherché à l'éviter, puiſqu'on la trouve dans le ſuperbe pont du Gard.

On lit ſur l'aquéduc d'Ephèſe, l'inſcription ſuivante en grec & en latin.

DIANAE·EPHESIAE·ET·IMPERATORI·CAESARI·AUG.ET·TI·CAESARI·
AUG·F·ET·CIVITATI·EPHESINAE·SEXTILIVS·P·F·VOT·POLLIO·
CVM·OFILLIA·A·F·BASSA.VXORE·SVA·ET·C·OFILLIO·PROCVLO·
F·SVO·CETERISQVE·LIBEREIS·SVEIS·PONTEM·DE·SVA·
PECVNIA·FACIVNDVM·CVRAVIT·

ΑΡΤΕΜΙΔΙΕΦΕΣΙΑΙΚΑΙΑΥΤΟΚΡΑΤΟΡΙΚΑΙΣΑΡΙΣΕΒΑΣΤΩΙΚΑΙ.
ΤΙΒΕΡΙΩΙΚΑΙΣΑΡΙΣΕΒ·ΥΙΩΙΚΑΙΤΩΙΔΗΜΩΙΤΩΙΕΦΕΣΙΩΝ
ΓΑΙΟΣΣΕΞΤΙΛΙΟΣΠΟΠΛΙΟΥΥΙΟΣΟΥΟΤΟΥΡΙΑΠΟΛΛΙΩΝΣΥΝ
ΟΦΕΛΛΙΑΙΑΥΛΟΥΘΥΓΑΤΡΙΒΑΣΣΗΙΤΗΙΕΑΥΤΟΥΓΥΝΑΙΚΙΚΑΙ
ΓΑΙΩΙΟΦΕΛΛΙΩΙΠΡΟΚΛΩΙΕΑΥΤΟΥΥΙΩΙΚΑΙΤΟΙΣΛΟΙΠΟΙΣ
ΤΕΚΝΟΙΣΤΗΝΓΕΦΥΡΑΝΕΚΤΩΝΙΔΙΩΝΑΝΕΘΗΚΕΝ

Nos Conducteurs craignant les bandits qui ſont fort communs dans ce canton, & dont on venoit de leur faire peur, ne vouloient point nous permettre de nous arrêter; & ils finirent par nous abandonner, lorſqu'ils nous virent décidés à ne point partir ſans avoir deſſiné & meſuré ce Monument.

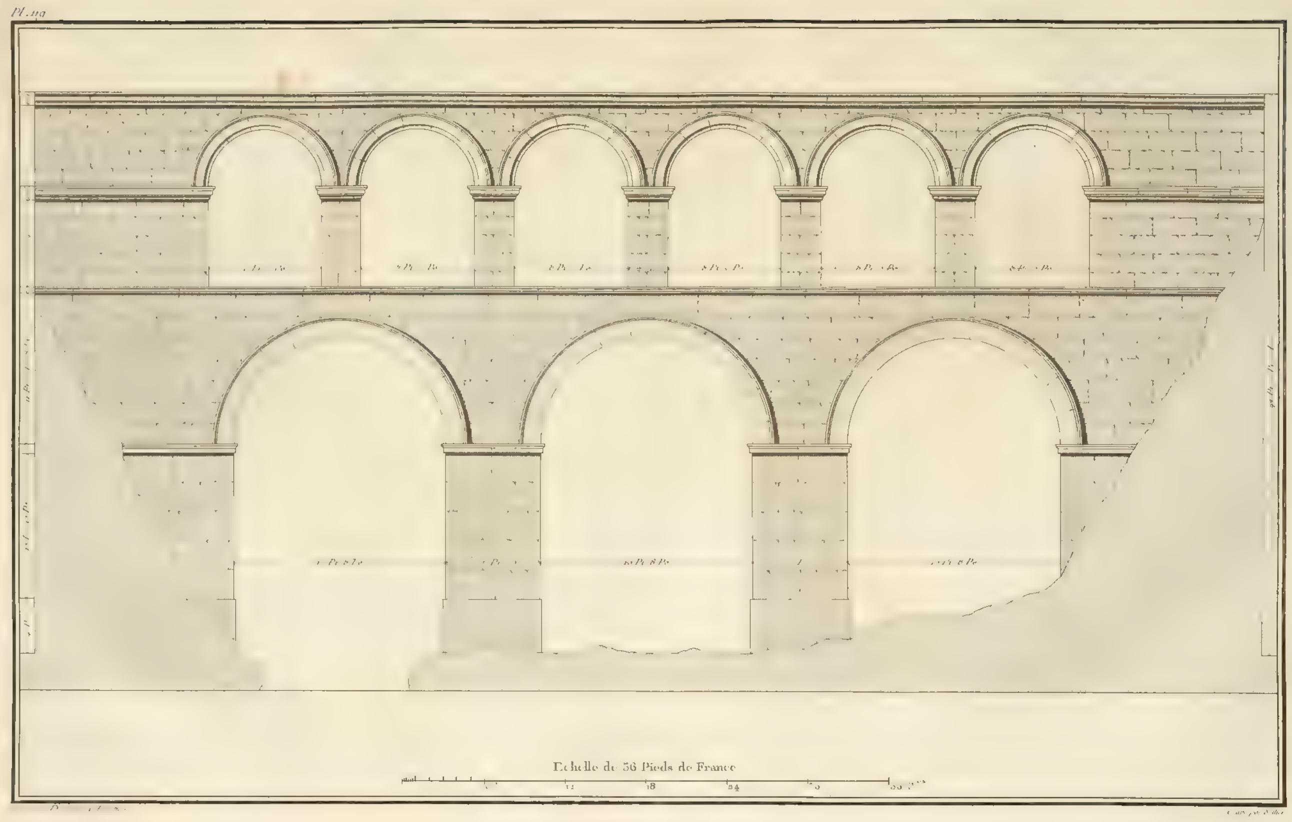
PLANCHE





Vue d'un Aqueduc près d'Ephese

Pl. 119



Elevation geometrale du même Aqueduc.


Echelle de mille Toises.
ARCHIPEL
PLAINE D'EPHESE olim
Koutchouk-Minder ou le Petit Meandre
olim Cayster
GALLESIUS MONS
Friches
Ruines
Athenæum
Friches
CAYSTRIUS CAMPUS
SMYRNA
Fort
PION MONS
postea LEPRE ACTE
Village d'Aja-Salouk

PLANCHE CENT VINGTIEME.

Carte de la plaine d'Ephèſe.

Nous achevâmes notre travail ſans aucun accident, & nous arrivâmes à *Aja-Salouck*, où nos conducteurs nous avoient devancés, mais il étoit nuit; & après avoir pris le repas frugal que nous préparions tous les ſoirs, après avoir mangé le *Pilau*, nous nous repoſâmes ſur une petite pelouſe, préférable aux malheureuſes cabanes qui nous entouroient.

La beauté du Ciel, le calme de la Nature, la fraîcheur de l'air & l'influence d'une roſée abondante & ſalutaire, nous firent oublier quelques momens les chaleurs dont nous avions été conſumés tout le jour, & qui nous menaçoient pour le jour ſuivant. Bientôt parurent les premiers rayons du Soleil, qui nous découvrirent cette vaſte plaine arroſée par le Cayſtre, non moins tortueux que le Méandre, & couverte des nombreux débris de cette Ville ſuperbe, à laquelle l'Aſie entière cédoit jadis le premier rang. Nous n'appercevions d'abord que les hautes fabriques, reſtes des monumens détruits, dont les ſommets éclairés dominoient ſur la ſurface des vapeurs qu'exhaloit la terre; mais à meſure que nous avancions, le Soleil s'élevoit ſur l'horiſon; le brouillard diſſipé nous laiſſoit appercevoir, d'eſpace en eſpace, ces monceaux de marbres mutilés, dont nous nous empreſſions de chercher, de nommer l'origine; enfin cédant à ce premier mouvement qui veut tout voir & tout embraſſer, nous paſſâmes quelques heures à parcourir la plaine, à en reconnoître tous les points, avant de commencer nos travaux.

La plaine dans laquelle Ephèſe eſt ſituée, s'étend du Levant au Couchant, reſſerrée par les monts *Galleſius* & *Coriſſus;* elle eſt arroſée par le fleuve *Cayſtre*, auquel elle doit ſon exiſtence, ainſi que ſon nom de *Cayſtrius Campus;* car Pline nous apprend que cette vallée, autrefois remplie par les eaux de la mer, a été comblée par les attériſſemens ſucceſſifs du fleuve (1), & il parle d'une île *Syrien*, depuis long-tems engagée dans les terres, qui pourroit être le mont *Pion.*

Il paroît qu'Ephèſe exiſtoit déja avant l'arrivée des Grecs en Aſie, mais qu'elle n'étoit qu'un petit Village, voiſin du temple déja révéré dans la

(1) Plin. Lib. II. cap. 85 & 89.

Contrée; les nouveaux Colons fondèrent leur Ville à ſept ſtades de cet édifice, dans l'endroit où fut depuis bâti l'*Athenæum*, ou temple de Minerve (1); mais lorſque Créſus eut détruit la Ville entièrement, elle fut rebâtie plus près du temple de Diane, & y demeura juſqu'au temps de Liſimaque, qui la tranſporta dans un lieu plus ſain & plus étendu, près du mont *Pion*, dont une partie étoit compriſe dans ſes murs (2); ce ſont les ruines de cette dernière Ville, qui portent aujourd'hui le nom d'*Aja-Salouck*.

L'Hiſtoire d'Ephèſe eſt trop intimement liée à l'Hiſtoire générale de la Grèce, pour que je croie devoir en rappeller les détails, & je ne peux d'ailleurs trop diminuer un fardeau que l'on a ſans doute déja trouvé au-deſſus de mes forces: la Carte que j'ai fait graver évitera même au Lecteur une deſcription toujours fatigante, & ſouvent peu intelligible; il lui ſuffira de jetter les yeux ſur la planche 120ᵉ, pour connoître ſur le champ toute cette vallée, connue jadis ſous le nom de *Cayſtrius Campus*. A droite du hameau d'*Aja-Salouck*, eſt un aquéduc reſtauré avec des marbres antiques, qui porte les eaux de la fontaine *Alipia* dans un petit fort quarré, dont la conſtruction eſt moderne, mais dont la porte nous offrira un deſſin intéreſſant; plus haut, une citadelle aſſez forte couronne la montagne nommée d'abord par les Anciens, *Mons Pion*, & depuis *Lepre-acte*. En continuant d'avancer, on trouve l'Egliſe de S. Jean, édifice vaſte & bien conſtruit, converti en une Moſquée dont je ne pus voir l'intérieur.

Au-delà eſt l'emplacement du quartier de la Ville, anciennement appellé *Smyrna*, du nom de l'Amazone qui l'avoit bâti, & d'où étoient ſortis, diſoit-on, les fondateurs de la Ville plus célèbre de Smyrne. *Trachea*, étoit un autre quartier ſitué au pied du *Coriſſus*.

Plus loin, un très-ancien aquéduc porte les eaux d'une fontaine dans les ruines d'un vaſte édifice, qui doit être l'*Athenæum*, éloigné de ſept ſtades du temple de Diane. Après l'avoir examiné & en avoir levé le plan, nous en ſortîmes pour voir les fondemens d'un édifice quarré, de 200 pieds de face, au centre duquel eſt une baſe autrefois revêtue de marbre, & qui ſans doute étoit un autel, ou portoit une ſtatue. Au-delà eſt un théâtre; plus loin, ſont d'autres ruines très-vaſtes & conſtruites en briques; enfin nous arrivâmes à l'emplacement de ce temple ſi fameux, dont il n'exiſte plus que les vaſtes ſouterrains, dans leſquels il eſt même difficile de pénétrer, à cauſe du limon qui s'y eſt accumulé.

(1) Hérod. Lib. I. cap. 26. (2) Strab. Lib. XIV.

Plusieurs Auteurs ont parlé de ce monument, & n'ont fait qu'ajouter à sa réputation, sans nous le faire mieux connoître ; une seule description, si elle n'eût été vraie, au moins bien vraisemblable, nous laisseroit dans une erreur paisible, & nous adopterions avec sécurité une opinion que rien ne démentiroit; mais que peut-on conclure de citations éparses dans différens ouvrages, dont les plus authentiques sont précisément celles qui se contredisent le plus exactement, & qui, à force de commentaires, devenues plus inintelligibles pour les Commentateurs eux-mêmes, n'ont servi qu'à leur faire imaginer des plans presque tous opposés aux usages constans des Anciens? Si je n'ai pas le bonheur de résoudre ces difficultés, au moins je ne m'égarerai pas dans des suppositions gratuites: malgré tant d'exemples qui pourroient m'enhardir, je me résignerai à ne point expliquer ce que je n'entends pas, & malgré mon goût pour l'architecture, je suis forcé de convenir que, de tant d'objets qu'on ignore, la forme précise du temple d'Ephèse n'est pas celui qui doit laisser le plus de regrets.

Passons rapidement sur l'origine fabuleuse du temple de Diane ; il est tombé du Ciel (1), ou il a été bâti par les Amazones (2). D'autres disent qu'elles élevèrent seulement la statue de cette Déesse dans son temple déja bâti (3), & qu'il leur servit de refuge (4). On veut aussi qu'elles l'aient brûlé. Enfin un Architecte nommé Ctésiphon ou Chersiphron (5), présida à sa construction ; & comme il désespéroit de vaincre les difficultés qui s'opposoient à l'exécution de son entreprise (6), la Déesse elle-même vint à son secours (7). Malgré de telles ressources, l'édifice ne fut achevé qu'après 220 ans de travail (8), & par les bienfaits de 127 Rois, qui donnèrent chacun une colonne (9). Voyons le passage de Pline. » La magnificence du tem- » ple de Diane à Ephèse, excite une véritable admiration ; l'Asie entière » a été deux cent vingt ans à le bâtir. On le plaça sur un terrein maré- » cageux, afin de le préserver des tremblemens de terre, & des gouffres » qu'ils font ouvrir; mais pour ne point établir sur un fond glissant & peu

(1) Josephi Scaligeri animadversiones in Chronologica. Lib. II. part. II.

(2) Pomp. Mel. de situ orbis Lugd. Bat. 1722. Lib. I. cap. 16. p. 87.

(3) Callim. Tom. II. pag. 289.

(4) Dionys. Alex. orbis descript. græc. & lat. Oxoniæ 1710. pag. 147.

(5) Vitruv. Lib. III. cap. 1.

(6) Plin. Lib. XXXVI. cap. 14.

(7) Plin. Lib. XXXVI. cap. 14.

(8) Ibidem.

(9) On pourroit s'étonner de ce grand nombre de Rois bienfaiteurs du temple de Diane, si l'on ne se rappelloit combien autrefois ce titre s'accordoit légèrement dans certaines contrées ; Abraham avec ses seuls domestiques, défit cinq Rois ; Josué en vainquit trente & un pour conquérir environ vingt lieues d'un très-mauvais pays. D'après ces exemples, il n'est pas impossible qu'il y eût dans l'Asie mineure, à ces époques reculées, un grand nombre de petits Princes qui prissent le nom de Rois, ou auxquels on donnât celui de Tyrans, & ces expressions étoient devenus synonimes chez les Grecs & les Romains.

» ſolide, des fondemens d'un poids auſſi immenſe, on les plaça ſur des » couches de charbons pilés & de peaux de moutons. La longueur entière » du temple eſt de 425 pieds, ſa largeur de 220; il eſt orné de 127 co- » lonnes de 60 pieds de hauteur, données par autant de Rois; il y en a » 36 ſculptées, une l'eſt par Scopas. C'eſt l'architecte Cherſiphron qui diri- » gea la conſtruction de cet édifice, & il eſt étonnant qu'il ait pu élever » des entablemens auſſi énormes; il y eſt parvenu, en formant avec des » ſacs pleins de ſables, une pente douce, dont le ſommet étoit plus haut » que les chapiteaux des colonnes; les blocs une fois arrivés à cette hau- » teur, il les faiſoit inſenſiblement deſcendre à leurs places, en vidant » peu-à-peu les ſacs inférieurs (1). »

Je ne chercherai point à expliquer comment étoient diſpoſés ces lits de charbons & de peaux de moutons; il s'agiſſoit ſeulement de ſubſtituer à un mauvais terrein, un maſſif quelconque, ſuſceptible de réſiſter à l'humidité. On emploieroit aujourd'hui un grillage de charpente, ſur lequel on établiroit les fondations du temple. Quant à la manière dont Pline prétend que les entablemens ont été montés, ce procédé prouve combien la méchanique étoit alors peu connue des Grecs, tandis que cette ſcience avoit déja opéré tant de prodiges en Egypte. Suivant Vitruve (2), ce temple fut le premier pour lequel on inventa l'ordre ionique, élevé de huit diamètres; rien ne contredit poſitivement cette opinion, mais il avoit, dit-il (3), huit colonnes à ſa façade, qui, ſelon Pline, étoit de 220 pieds; les colonnes avoient 60 pieds de hauteur, & conſéquemment ſept pieds ½ de diamètre; les huit colonnes n'occupoient donc qu'un eſpace de 60 pieds, reſte 160 pieds pour les ſept entre-colonnemens, ce qui fait près de 23 pieds pour chacun, c'eſt-à-dire, plus de trois diamètres; or il eſt abſolument impoſſible que l'Artiſte ſe fût auſſi éloigné de l'uſage conſtant des Grecs, qui n'eſpaçoient guère alors leurs colonnes de plus d'un diamètre : qui croira qu'il ait imaginé une diſpoſition auſſi défectueuſe, dont il n'y a d'exemple que dans les ſiècles poſtérieurs ?

(1) *Magnificentiæ vera admiratio extat templum Epheſiæ Dianæ ducentis viginti annis factum a totâ Aſiâ. In ſolo id paluſtri fecere, ne terræ motus ſentiret, aut hiatus timeret. Rursùs ne in lubrico atque inſtabili fundamenta tantæ molis locarentur, calcatis ea ſubſtravere carbonibus, dein velleribus lanæ. Univerſo templo longitudo eſt* CCCCXXV *pedum, latitudo* CCXX, *columnæ* CXXVII, *a ſingulis regibus factæ*, LX *pedum altitudine : ex iis* XXXVI *cælatæ, una a Scopa. Operi præfuit Cherſiphron architectus. Summa miracula, epiſtylia tantæ molis attolli potuiſſe. Id conſecutus eſt ille æronibus arenâ plenis, molli clivo ſuper capita calumnarum exaggerato, paulatim exinaniens imos, ut ſenſim opus, in cubili ſederet.*

Plin. Lib. XXXVI. cap. 14.

(2) Lib. IV. cap. 1.

(3) Lib. III. cap. 1.

Le

Le temple étoit *diptère* (1), c'eſt-à-dire, entouré d'un double rang de colonnes; il avoit 425 pieds de longueur (2), pas tout-à-fait le double de ſa largeur, ce qui nous donne 15 colonnes ſur le grand côté, & en tout, en y comprenant le double rang, 76 colonnes. Il reſteroit donc 51 colonnes à placer dans l'intérieur du temple; d'après quel principe pourroit-on les diſtribuer? Suppoſeroit-on deux ordres élevés l'un ſur l'autre? Cette richeſſe ſemble avoir été réſervée pour les temples *hypètres*, ou découverts; & ſi le temple d'Ephèſe eût été de cette eſpèce, Vitruve en auroit certainement parlé : comment ſur-tout placeroit-on un nombre impair de colonnes, ſans choquer les uſages des Anciens?

Je ne penſe pas qu'aucun de ceux qui connoiſſent le ſtyle des monumens antiques, puiſſe adopter le deſſin du Marquis Poleni, qui ſe trouve joint à ſa diſſertation, d'ailleurs très-ſavante (3). Il n'exiſte point de temple, dont les murs de la *Cella* ſoient ornés de pilaſtres correſpondans aux colonnes, & la manière dont cet Architecte a ſuppoſé l'intérieur du temple, ne peut tout au plus faire honneur qu'à ſon imagination. Tout ce que nous pouvons penſer avec certitude de ce monument, c'eſt qu'il fut, comme tous les autres temples de la Grèce, conſtruit ſur le plan d'un parallélogramme rectangle, à-peu-près double de ſon petit côté, qu'il étoit entouré d'un double rang de colonnes, dont nous ignorons & le nombre & les dimenſions.

Le temple de Diane, bâti par Ctéſiphon, & l'une des merveilles du monde, fut brûlé la même nuit que naquit Alexandre; mais il me ſemble qu'Eroſtrate ne put brûler que la toiture du temple qui étoit en bois, & les objets dont l'intérieur étoit enrichi, puiſque tout le reſte de la conſtruction étoit en marbre. Les Ephéſiens s'empreſſèrent de le rétablir (4), & fiers de relever ce ſuperbe monument, ils refuſèrent adroitement la propoſition d'Alexandre, qui offrit d'en payer les frais, à condition d'y placer ſon nom. Suivant Strabon, la direction de cet ouvrage fut confiée à Chéromocratès (5), ſuivant d'autres à Dinocratès (6), ou Dinocarès (7), ou Staſicratès (8), ou autrement, le même Architecte qui vouloit tailler le mont *Athos* en forme de ſtatue. Strabon ſe trompe ſûrement; car Vitruve

(1) Vitruv. Lib. III, cap. 1.
(2) Plin. Lib. XXXVI. cap. 14.
(3) Saggi di diſſertazioni accademiche. Tome I. part. II.
(4) Strab. Lib. XVII. pag. 949.
(5) Ibidem.
(6) Vitruv. Lib. II. præf.
(7) Plin. Lib. V. cap. 30.
(8) Plutarch. in Alexandro.

qui raconte fort en détail l'hiſtoire de cet Architecte (1), n'eût pas manqué de citer le plus fameux de ſes ouvrages.

Malgré le paſſage de Strabon, qui dit que l'on vendit les matériaux de l'ancien temple, je ſuis fort porté à croire qu'on ne fit après l'incendie que le réparer, ou au moins qu'on le rebâtit ſur les mêmes fondemens & ſur le même plan : il ſeroit extraordinaire que Pline & Vitruve ſe fuſſent accordés, pour ne parler que de l'ancien édifice, ſans rien dire du nouveau, ſi celui-ci n'avoit pas été à-peu-près ſemblable au premier : & l'on ne peut croire qu'ils aient ſeulement voulu parler de celui qui exiſtoit de leur tems, puiſqu'ils nomment tous deux le même Architecte ; & Vitruve dit poſitivement que le temple d'Ephèſe eſt le plus ancien des temples où l'art ait été porté à ſa perfection (2), celui qui depuis a ſervi de modèle, & le premier où l'ordre Ionique ait été employé (3). Il raconte plus loin comment on découvrit, lors de ſa conſtruction, des carrières de marbres juſqu'alors ignorées (4). Il décrit enſuite les machines dont ſe ſervirent Ctéſiphon & ſon fils, pour tranſporter des blocs énormes (5). Tous ces paſſages me ſemblent prouver, que Vitruve & Pline parlent de l'ancien temple, & que ſans doute il n'avoit été que très-peu changé, lors de ſa reſtauration, puiſque ces Auteurs ne ſemblent pas diſtinguer ces époques. Au reſte, ne me ſuis-je pas déja trop étendu ſur un objet qu'il eſt impoſſible d'éclaircir entièrement ?

PLANCHE CENT VINGT & UNIEME.

Vue d'une Porte à Ephèſe.

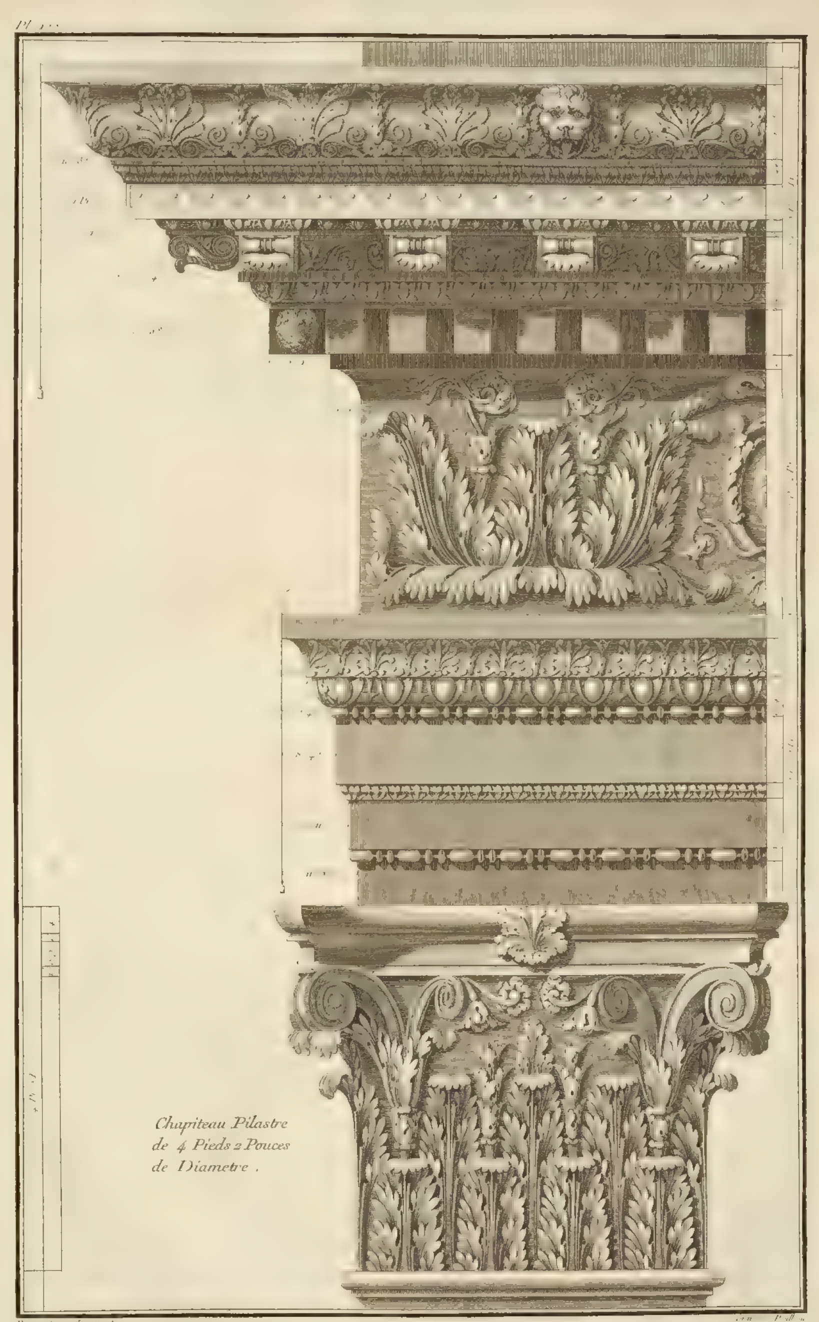
Assez près de la fortereſſe qui occupe le ſommet du mont *Pion*, on en voit une autre beaucoup plus petite, dans laquelle on entre par une porte conſtruite avec les fragmens antiques d'une porte très-riche ou d'un arc de triomphe, qui ſans doute avoit été renverſé. Les habitans ont cherché à replacer ces débris, & ſe ſont bien quelquefois trompés, comme on peut le voir ; mais malgré ces irrégularités, cet édifice ne laiſſe pas d'offrir un aſpect piquant, & les bas reliefs dont la partie ſupérieure eſt décorée,

(1) Lib. II. præf.
(2) Lib. VII. præf.
(3) Lib. IV. cap. 1.
(4) Lib. X. cap. 7.
(5) Ibid. cap. 6.



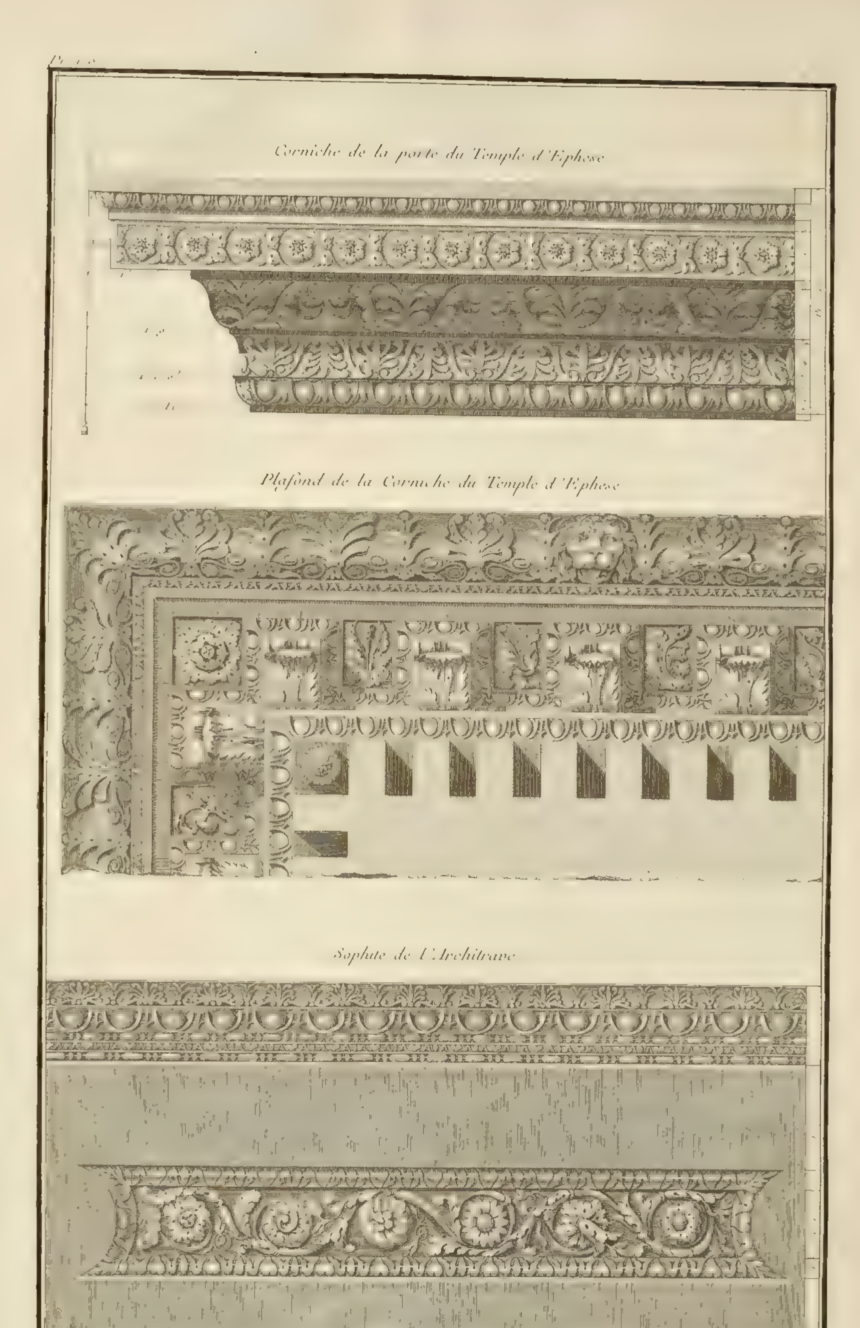


Vue d'une Porte à Ephèse



Entablement d'un Temple d'Ephese





Details géométriques du même monument



ſont d'une belle exécution. Dans celui du milieu, on diſtingue Hector traîné au char d'Achille, que les Chrétiens du pays prennent pour un Martyr, ce qui leur a fait appeller ces ruines, *la porte de la perſécution.* A côté ſont des bacchanales d'enfans jouants avec des grappes de raiſins; le premier de ces deſſins, eſt gravé plus en grand à la tête de ce volume.

PLANCHES CENT VINGT-DEUXIEME,
E T
CENT VINGT-TROISIEME.

Ruines d'un Temple Corinthien à Ephèſe.

Au-dela du théâtre, nous trouvâmes les débris d'un temple Corinthien, dont nous ne pûmes deſſiner que quelques fragmens, bien faits pour donner la plus haute idée de la richeſſe & de la perfection de cet édifice. Jamais les ornemens n'ont été d'une exécution plus parfaite, ni d'un emploi plus heureux, & ſi un goût ſévère en blâmoit la prodigalité, elle ſeroit juſtifiée par le choix net, & l'application raiſonnée de ces ornemens: la ſculpture dont tous les membres ſont couverts, ne nuit point à l'effet général, par l'adreſſe avec laquelle tous les bas-reliefs ſont ménagés; & l'on eſt frappé de l'enſemble, en diſtinguant cependant tous les détails; c'eſt-là le dernier terme où puiſſe arriver l'art; il faut reſter à ce terme ou revenir au beau ſimple; mais l'expérience nous apprend, qu'on n'y eſt jamais revenu qu'à travers pluſieurs ſiècles de mauvais goût.

Je n'ai point trouvé ces fragmens réunis comme je les préſente dans la Planche 122[e], & je n'ai point joui du plaiſir de les voir placés à la hauteur qui leur convient; c'eſt même avec beaucoup de peine, que je ſuis parvenu à retrouver, parmi tant de débris accumulés, les différentes parties de l'entablement & le chapiteau pilaſtre qui le ſoutient; celui des colonnes, ſans doute caché ſous les ruines, a échappé à toutes nos recherches: l'architrave, la friſe & la corniche, ſont chacune d'un bloc de marbre blanc; la hauteur totale de cet entablement, eſt de 10 pieds 1 pouce 6 lignes, & doit être le quart de celle de la colonne, que l'on peut ſuppoſer élevée de dix diamètres, proportion aſſez généralement ſuivie par les Anciens dans l'ordre Corinthien.

Les particularités que l'on remarque dans cette corniche, font la grandeur de fa cymaife de couronnement relativement au larmier, la forte faillie de ce même larmier fur les modillons, ce qui eft pratiqué d'une manière encore plus fenfible dans le monument nommé à Rome le frontifpice de Néron.

Le fophite du larmier eft enrichi de caffettes, dans lefquelles font fculptés des feuillages en bas-reliefs, au lieu des rofaces très-faillantes, qui rempliffent ordinairement cet efpace entre les modillons. Il y a auffi de pareilles caffettes fur le larmier qui reçoit les modillons, ce que je n'avois encore vu pratiqué dans aucune corniche. Les oves font auffi d'un deffin particulier, leurs dards étant des bas-reliefs fur le fonds de la moulure; les denticules font très-larges & très-faillantes, comme dans prefque toutes les corniches grecques.

La frife & l'architrave, font prefque égales en hauteur à la corniche; ce même rapport eft encore obfervé au frontifpice de Néron, de tous les monumens connus, celui qui reffemble le plus aux fragmens que je viens de décrire, & pour le ftyle & pour l'effet.

J'étois réfolu de prolonger mon féjour à Ephèfe, de ne rien épargner pour parvenir à remuer ces débris & à les examiner, lorfque nous vîmes arriver à la pointe du jour, un détachement de cavaliers turcs, qui n'étoit que l'avant-garde d'un Corps plus confidérable, marchant, difoit-on, vers les terres du vieil Haffan, pour lui faire la guerre. Les habitans effrayés, s'empreffoient de cacher leurs effets, quelques-uns même fuyoient dans les bois; tous nous preffoient de quitter un lieu, qui couroit rifque d'être bientôt mis au pillage. Nous partîmes promptement, & tournant autour du mont *Gallefus*, nous prîmes la route de Smyrne.

Nous paffâmes après quatre heures de marche, dans un lieu, où l'on appercevoit des veftiges de ruines, que nous avons depuis jugé être celles de *Metropolis*, ville peu connue, mais cependant nommée par plufieurs Auteurs. A la même latitude fur le bord de la mer, eft Colophon, célèbre par le temple d'Apollon *Clarien*, dont l'oracle étoit le plus ancien de toutes ces Contrées, & dont les fuccès avoient fait, difoit-on, mourir Calchas de jaloufie. Ce Devin fameux, avoit voulu joûter contre l'interprête du Dieu de Claros, & il n'avoit pu furvivre au chagrin de fe voir vaincu par Mopfus, fils de Manto, & petit-fils de Tiréfias.

Je n'allai point à Colophon, où il ne refte d'ailleurs aucune ruine, & je


Elévation géométrale du Temple de Teos
Echelle de 6 Toises



je continuai directement ma route pour Smyrne. Mais avant de parler de cette Ville, jettons un coup d'œil sur le temple de *Teos*, dont j'ai fait graver l'élévation d'après les Voyageurs anglois.

PLANCHE CENT VINGT-QUATRIEME.

Elévation du Temple de Bacchus à Teos.

Ce deſſin compoſé par les Anglois, d'après les différens fragmens qu'ils ont retrouvés, eſt conforme à la deſcription que Vitruve nous donne de ce monument, lorſqu'il parle de la diſpoſition *Euſtyle*, qui conſiſte à eſpacer les colonnes de deux diamètres & un quart; & l'on y a également obſervé tous les uſages des Grecs dans la décoration de leurs temples. Les huit colonnes qui ſont à la façade de celui-ci, peuvent faire conjecturer qu'il étoit du genre *pſeudo-diptère*, ou *faux-diptère*, quoique Vitruve ne le diſe pas préciſément, & qu'il ſoit impoſſible de reconnoître ſon plan parmi les débris dont il eſt couvert. Les colonnes ſont auſſi écartées qu'elles puiſſent l'être ſans devenir maigres; car l'entre-colonnement du milieu qui, plus grand que les autres, a trois diamètres, doit être regardé plutôt comme une ouverture de néceſſité, que comme le réſultat d'une proportion combinée, & l'on ne ſauroit diſconvenir que l'unité ne ſoit détruite par cette inégalité d'un des vides compris entre des points d'appui égaux. L'entablement eſt très-ſimple, & dans un rapport parfait avec le reſte de l'ordre; la corniche du fronton n'eſt compoſée que de deux membres, & le tympan ne préſente point cette maſſe énorme, dont les Modernes ont écraſé leurs édifices, en prétendant apparemment perfectionner l'art des Anciens. Les chapiteaux & les baſes ſont du meilleur ſtyle, & d'une exécution parfaite; on a ſupprimé les plinthes, & les colonnes portent immédiatement ſur le dernier degré du temple. Cette diſpoſition qui me ſemble donner plus de grandeur à l'ordre, & qui d'ailleurs rend la circulation plus facile, paroîtra ſans doute un défaut à ceux qui, croyant ſavoir l'architecture, parce qu'ils connoiſſent les ordres de Vignole, blâment hardiment tout ce qui n'eſt pas conforme aux règles données par cet Auteur.

La ville de *Teos* fut célèbre autrefois par le courage de ſes habitans, qui aimèrent mieux l'abandonner que d'y vivre ſous le joug des Perſes; elle l'eſt aujourd'hui pour avoir vu naître Anacréon.

PLANCHES CENT VINGT-CINQUIEME, ET CENT VINGT-SIXIEME.

Vue de la ville de Smyrne, & plan du Golfe.

Les Grecs ſortis du quartier d'Ephèſe, nommé *Smyrna*, n'avoient bâti que des hameaux au fond du golfe, qui depuis a porté le nom de leur première patrie ; Alexandre voulut les raſſembler, & leur fit conſtruire une Ville près la rivière *Mélès ;* Antigone commença cet ouvrage par ſes ordres, & Liſimaque le finit.

Une ſituation auſſi heureuſe que celle de Smyrne étoit digne du fondateur d'Alexandrie, & devoit aſſurer la proſpérité de cet établiſſement : admiſe par les villes d'Ionie à partager les avantages de leur confédération, cette ville devint bientôt le centre du commerce de l'Aſie mineure ; ſon luxe y attira tous les arts ; elle fut décorée d'édifices ſuperbes, & remplie d'une foule d'étrangers, qui venoient l'enrichir des productions de leur pays, admirer ſes merveilles, chanter avec ſes Poëtes, & s'inſtruire avec ſes Philoſophes. Un dialecte plus doux prêtoit un nouveau charme à cette éloquence, qui paroiſſoit un attribut des Grecs ; la beauté du climat ſembloit influer ſur celle des individus, qui offroient aux Artiſtes des modèles, à l'aide deſquels ils faiſoient connoître au reſte du monde la nature & l'art réunis dans leur perfection ; ſes heureux Citoyens ſoumis à l'autorité des Lois, ne virent s'élever parmi eux aucun de ces tyrans qui opprimèrent tant de Villes grecques ; & les Romains mêmes, qui avoient l'injuſtice de vouloir être ſeuls libres dans l'univers, reſpectèrent le bonheur de Smyrne, & lui laiſſèrent au moins cette ombre de liberté, le plus grand des biens après la liberté même.

Elle étoit une des Villes qui revendiquoient l'honneur d'avoir vu naître Homère ; on montroit ſur les bords du *Mélès*, le lieu où Crithéis ſa mère lui avoit donné le jour, & la caverne où il ſe retiroit pour compoſer ſes vers immortels. Un monument élevé à ſa gloire, & qui portoit ſon nom, préſentoit, au milieu de la Ville, de vaſtes portiques ſous leſquels ſe raſſembloient les Citoyens ; enfin leurs monnoies portoient ſon image, comme s'ils euſſent reconnu pour Souverain le génie qui les honoroit.





Vue de Smyrne




CARTE
DU GOLFE
ET DE LA VILLE
DE SMYRNE.
VILLE DE
SMYRNE
Ancien Fort
Château
Cavaderé
Dourlach
Pte Isle de Dourlach
Gde Isle de Dourlach
Terres noyées
Cap noir
Echelle de Lieues Marines

Smyrne conſerva les reſtes précieux de cette proſpérité, juſqu'à l'époque où l'empire eut à lutter contre des Barbares qui fondirent avec toute l'énergie du fanatiſme, ſur un peuple qui n'étoit que ſuperſtitieux, & dont les Souverains aſſembloient des Conciles, quand il falloit lever des armées. Elle fut priſe par les Turcs, repriſe par les Grecs, toujours pillée, toujours détruite. Au commencement du treizième ſiècle, il n'en exiſtoit plus que les ruines & la Citadelle, qui fut réparée par l'Empereur Jean Comnene, mort en 1224. Cette Fortereſſe ne put réſiſter aux efforts des Princes turcs, dont elle fut ſouvent la réſidence, malgré les efforts des Chevaliers de Rhodes qui, ſaiſiſſant une circonſtance favorable, parvinrent à y conſtruire un fort, & à s'y maintenir; mais Tamerlan prit en quatorze jours cette place, que Bajazet bloquoit inutilement depuis ſept ans.

Smyrne ne commença à ſortir de ſes ruines, que lorſque les Turcs furent entièrement maîtres de l'Empire; alors ſa ſituation lui rendit les avantages que la guerre lui avoit fait perdre, elle redevint l'entrepôt du commerce de ces Contrées. Les habitans raſſurés abandonnèrent le ſommet de la montagne & bâtirent de nouvelles maiſons ſur le bord de la mer. Ces conſtructions modernes ont été faites avec les marbres de tous les monumens anciens, dont il reſte à peine des fragmens, & l'on ne retrouve plus que la place du Stade, du théâtre; on chercheroit vainement à reconnoître les veſtiges de fondation, ou quelques pans de murailles qui s'apperçoivent entre la fortereſſe & l'emplacement de la Ville actuelle.

On n'eſt point frappé en arrivant à Smyrne, comme on l'eſt à Amſterdam ou à Bordeaux, de cet extérieur de richeſſe & de magnificence que produit un grand commerce: les Sujets du Grand-Seigneur, occupés d'augmenter leurs fortunes, s'occupent encore plus ſoigneuſement de la cacher; & toujours tremblans, ils n'oſent en jouir dans la crainte de la perdre. Le danger preſque continuel des incendies & des tremblemens de terre, eſt un nouveau motif qui les empêche d'élever de grands édifices, & toutes les maiſons ſont conſtruites en bois, excepté les Moſquées, les Bézeſtins & quelques Caravanſerails; mais pour apprécier la ville de Smyrne, il faut arrêter ſes regards ſur l'étendue & la ſûreté de ſon Port, il faut compter cette foule de Navires de toutes les Nations qui, toujours en mouvement, toujours remplacés, font de cette échelle le marché le plus fréquenté du Levant, & l'entrepôt du commerce de l'Aſie mineure, comme Alep eſt celui des productions & des beſoins de l'Aſie méridionale; mais en Syrie, le Négociant,

placé dans l'intérieur des terres, a moins de facilités pour ſe ſouſtraire aux vexations des Turcs, & attend ſouvent en vain la caravane qui lui apporte ſes effets d'Alexandrette, & que des brigands ont dépouillée; au Caire, il eſt relégué dans une enceinte étroite où ſouvent même on l'aſſiége, toujours expoſé aux caprices de ces douze Deſpotes, qui, réunis ou diviſés, ſont également redoutables au pays malheureux qu'ils prétendent gouverner, & qui, abuſant de la ſituation des étrangers, ne leur laiſſent, ni la liberté de ne pas vendre, ni celle de refuſer un achat déſavantageux; à Conſtantinople, le Négociant eſt circonſcrit dans le cercle que l'intérêt national a été forcé de tracer, afin d'oppoſer des Négocians réunis pour vendre à des corps de Marchands toujours ligués pour acheter; il eſt gêné par une foule de Réglemens, & ſes ſpéculations ſont reſtreintes à la conſommation de la Capitale, qui, quoique très-conſidérable, a cependant des bornes connues; enfin il ne jouit réellement de tous les avantages de ſon état, que lorſque s'élevant à une connoiſſance parfaite des relations de Conſtantinople avec les places correſpondantes, il peut opérer de manière à profiter de toutes les combinaiſons du change, & faire circuler utilement & avec rapidité, ſon argent & ſon papier, ſigne de ſon crédit.

Les Commerçans de Smyrne ſont bien plus heureux, ils jouiſſent de tous les agrémens que peuvent offrir un beau ciel, un pays fertile, & une liberté fondée ſur le caractère doux & humain des Turcs qui l'habitent. La rue des Francs, dans laquelle ils ſont réunis, offre l'aſpect d'une Ville Européenne, & toutes les jouiſſances que la ſociété & les relations du commerce peuvent ajouter aux moyens d'augmenter leurs fortunes; dans aucune place du Levant, leurs ſpéculations ne pourroient être auſſi étendues & auſſi utiles; c'eſt pour eux qu'arrivent ſucceſſivement les riches caravanes de Tokat, d'Angora, de Brouſſe, de Cogna, de Satalie, d'Erzerum & de Diarbékir; elles multiplient les matières de leurs échanges, & leur offrent des moyens avantageux de renvoyer dans leurs Patries la valeur des productions qu'ils en ont tirées.

On apporte à Smyrne des draps de France, d'Angleterre & de Hollande, des ſaies de Veniſe, des ſoieries d'Italie, des étoffes de Lyon, d'or & d'argent, des galons, du café de nos îles, de l'indigo de S. Domingue; de la Caroline & de la Louiſiane, du ſucre, de la cochenille, des épiceries; du papier, des verreries & clincailleries de Veniſe; & d'Allemagne, des *kara-grouſs*, monnoie de Hongrie, du fer, de l'étain, du plomb, du verdet & du bois pour la teinture.

On

On exporte le coton que fourniſſent ſi abondamment les plaines de *Kirkagach* & de *Magnéſie*, le coton filé teint en rouge, les ſuperbes toiſons des chèvres d'Angora, les ſoies de Perſe, des tapis de laine, des étoffes de fil, de la garence, des drogues, de la cire, des cuirs, des éponges, des figues & des raiſins ſecs.

La France, l'Angleterre & la Hollande, ſe partagent ordinairement la plus forte partie de ce commerce ; celui de Veniſe & de Livourne eſt très-borné ; Naples n'en a aucun, quoiqu'elle entretienne un Conſul ; Trieſte commence à étendre ſes ſpéculations ; les Raguſois emploient beaucoup de bâtimens pour le cabotage d'une échelle à l'autre, & pour les ports d'Italie ; mais ils ſe releveront avec peine des coups trop cruels que leur ont portés les Ruſſes dans leur expédition. Les premières années de la guerre dans laquelle la France eſt engagée, ſi fatale pour ſon commerce de l'Océan, ont été, pour celui de la Méditerranée, l'époque la plus brillante ; Marſeille s'eſt enrichie de tout ce qu'ont perdu les Anglois exclus de ces mers ; & depuis qu'ils ont eux-mêmes multiplié leurs ennemis, la France a recueilli les opérations dont un trop grand éloignement, & la néceſſité de paſſer près des côtes d'Angleterre, ont privé la Hollande.

Si l'on jugeoit de la répartition du commerce de Smyrne, par le nombre des Négocians de chaque Nation, la France auroit paru depuis long-tems beaucoup plus puiſſante qu'elle ne l'étoit alors réellement, puiſqu'elle avoit vingt-cinq maiſons, tandis que les Anglois n'en avoient que ſix, & les Hollandois quatre ; elle ne faiſoit cependant que le tiers du commerce, & ſuppléoit, par le nombre de ſes agens, à ce qui pouvoit manquer d'ailleurs à leur exiſtence. Les Etrangers, & ſur-tout les Hollandois paſſent dans le Levant avec des capitaux conſidérables, y forment des établiſſemens ſolides, & déja riches, voient par le crédit que leur aſſure leur opulence, multiplier les moyens de s'enrichir encore ; dans toutes les affaires, ils dirigent eux-mêmes les démarches de leurs Conſuls, ſont à ſes côtés & non pas à ſa ſuite ; le François au contraire, ſimple commiſſionnaire, ne travaille que pour le Négociant de Marſeille dont il eſt le Régiſſeur, partage avec lui tous les droits de commiſſion, & quelquefois peut ſe plaindre du Conſul, qui croit que tout doit lui obéir aveuglément : n'aſpirant qu'à la poſſeſſion d'un pécule qui lui permette de retourner dans ſa Patrie, ce François hâte la fin de ſon exil, par tous les moyens qu'offre l'économie la plus conſtante, & renonce à ce genre de conſidération qu'obtient toujours l'extérieur de la richeſſe.

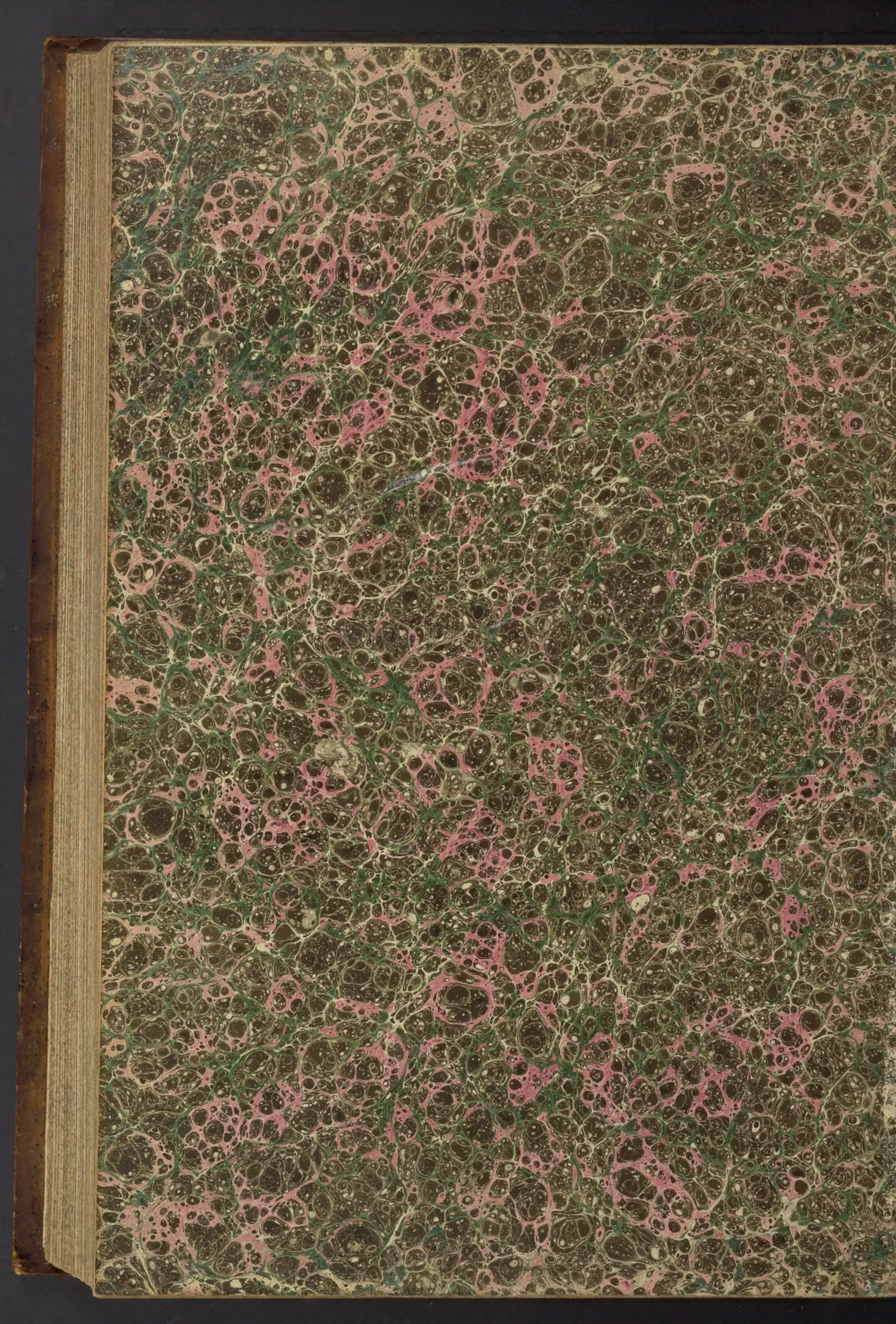
Smyrne renferme environ cent mille habitans; ſavoir ſoixante à ſoixante-cinq mille Turcs, vingt & un mille Grecs, dix mille Juifs, cinq à ſix mille Arméniens, & deux cents Européens, auxquels il faut encore ajouter un aſſez grand nombre de domeſtiques & d'ouvriers de leurs Nations. La Porte y envoie tous les ans un nouveau Gouverneur; c'eſt un homme de Loi, qui ſous le titre de Cadi, Juge, civil & criminel, a ſous ſes ordres, le Lieutenant de Police & le Chef des Janiſſaires; il choiſit quelques-uns des principaux habitans dont il compoſe ſon conſeil, pour lequel il a ordinairement fort peu de déférence.

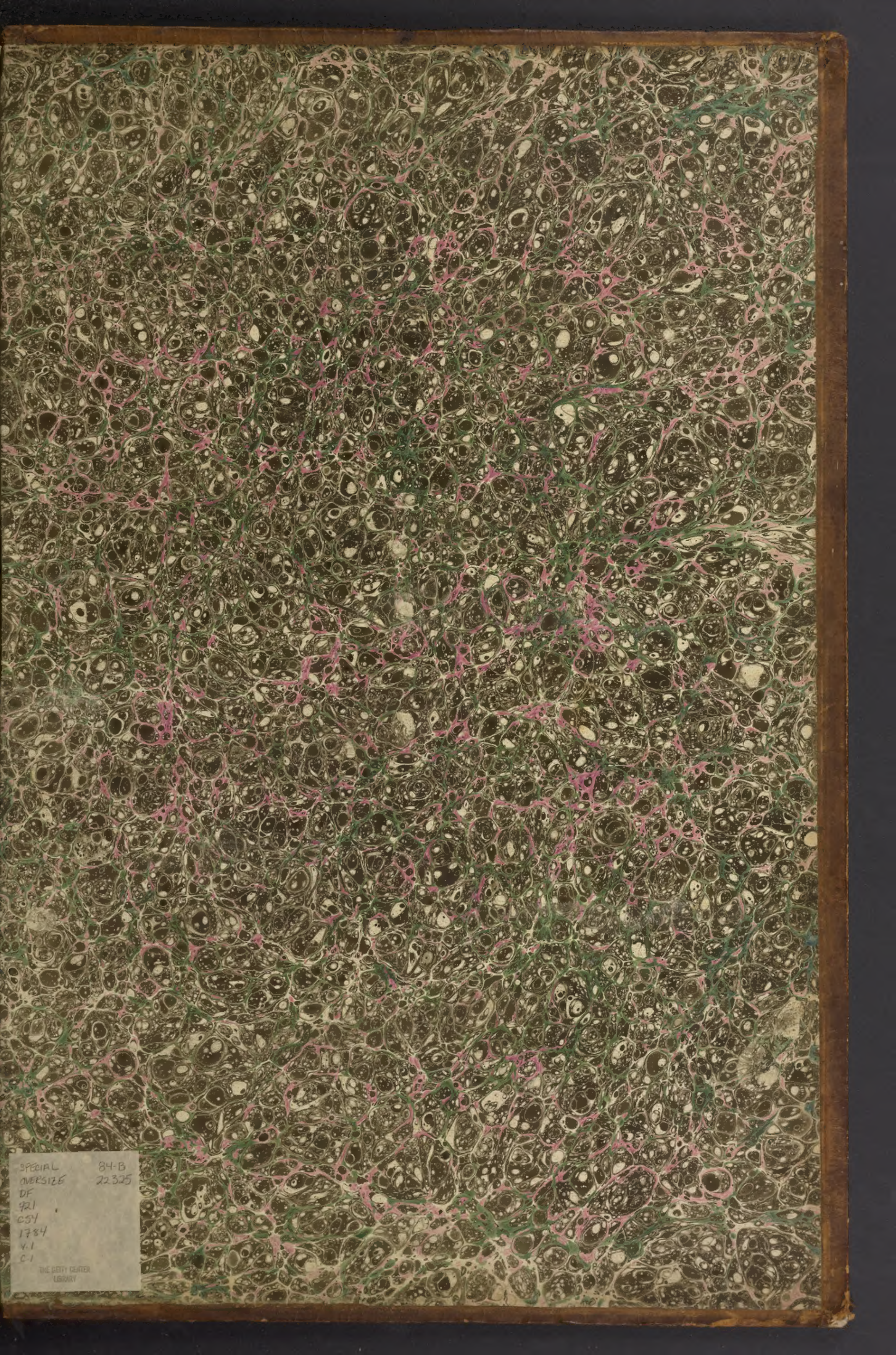
En me permettant de plus grands détails ſur Smyrne, je ne ferois que répéter tous les Voyageurs qui m'ont précédé, & particulièrement Tournefort, auquel on peut avoir recours. La Planche 126ᵉ, fera connoître parfaitement tout le golfe; le Château deſtiné à le défendre, eſt en très-mauvais état, & ne pourroit arrêter les Vaiſſeaux qui ſont cependant forcés de s'en approcher pour éviter les bas-fonds dont la moitié du golfe eſt remplie. Ces terreins autrefois élevés au-deſſus du niveau de la mer ſe ſont affaiſſés dans les ſecouſſes d'un tremblement de terre, & ſont encore augmentés tous les jours par les attériſſemens qui ſe forment à l'embouchure de l'*Hermus*.



La Legende de la 1ᵉʳᵉ Médaille déſigne l'union des Villes de Smyrne et d'Epheſe. Les figures repréſentent les Divinités Tutélaires de ces deux Villes

La [illegible] Médaille frappée pour les Ephésiens préſente à ſon revers l'Empereur ſacrifiant ſur un trépied devant le Temple de Diane.




SPECIAL
84-B
OVERSIZE
22325
DF
921
C54
1784
v.1
c.1
THE GETTY CENTER
LIBRARY

